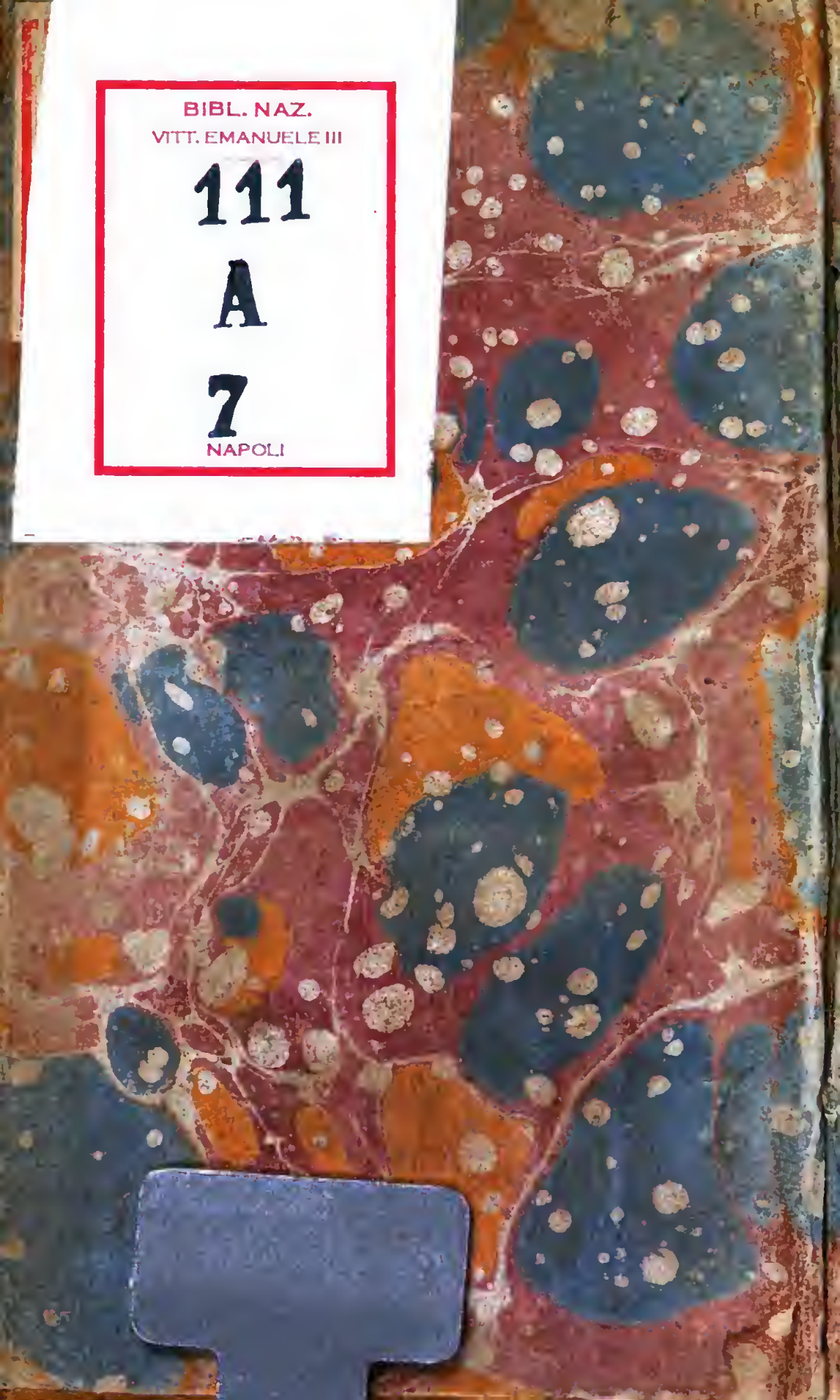
BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
111
A
7
NAPOLI



111.
A
7-13.

83
C
8

LES

ŒUVRES D'HOMERE

Traduites du Grec par MDE. *DACIER,*

*avec l'*INTRODUCTION.

EN SEPT VOLUMES.

AVIS AU RELIEUR

Au ſujet de l'ordre des Tomes de cet Ouvrage.

L'*Introduction* doit paſſer pour *Tom.* I.
Le *Premier* Tome de l'*Iliade* pour *Tom.* II.
Le *Second* Tome du même pour *Tom.* III.
Le *Troiſieme* Tome du même pour *Tom.* IV.
Le *Premier* Tome de l'*Odyſſée* pour *Tom.* V.
Le *Second* Tome du même pour *Tom.* VI.
Le *Troiſieme* Tome du même pour *Tom.* VII.

Tous ſept ſous le Titre ſuivant :

HOMERE

PAR

DACIER.

Les V. Planches de *Monumens*, indiquées dans la *Table* qui ſuit, doivent être placées dans ce Tome d'*Introduction*.

Les III. autres Planches doivent être miſes, la premiere au Frontiſpice, la ſeconde à la page 1ere. du Tome I. de l'*Iliade*; & la troiſieme, au Frontiſpice de l'*Odyſſée*.

INTRODUCTION
A L'HOMERE

TRADUIT DU GREC

ET COMMENTÉ

PAR M^DE. DACIER.

CONTENANT

Les deux Préfaces de cette Dame, l'une pour l'ILIADE, & l'autre pour l'ODYSSÉE; avec la Vie d'HOMERE &c.

DE PLUS

La Préface de Mr. POPE *sur l'*ILIADE; *son Essai sur la Vie & les Ecrits d'*HOMERE, *& autres de ses Pieces, de même que de Mr. l'Abbé* BANIER.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée; avec Figures.

ZIONALE DI NAPOLI

A LEIDE,
Chez J. DE WETSTEIN & FILS.

M. DCC. LXXI.

MÉMOIRES HISTORIQUES

Sur la Vie & les Ouvrages de Madame DACIER.

CEtte ſavante Dame, dans la Vie qu'elle a donné d'*Homere*, & qui ſe trouve ans ce volume d'*Introduction*, a dit avec aiſon que *rien n'eſt plus naturel que le deſir e ſavoir la vie & les aventures d'un grand oëte comme Homere..... tout le monde veut nnoître celui qu'il eſt forcé d'admirer.* Ce ue cette Dame a dit de ce grand Hom- e, doit être appliqué à elle-même ; en fet, qui ne ſera charmé, avant que d'en- eprendre la lecture d'*Homere*, de jeter un up d'œil ſur la vie de l'illuſtre Perſonne ui l'a ſi heureuſement traduit & ſi ſavam- ent commenté ? Nous avons été ſurpris us-mêmes que, dans les Éditions précé- ntes qu'on a donné de ſes ouvrages, on nous ait pas fait connoître le caractere une Dame qui, par ſon génie, ſa ſageſſe & piété, étoit fort au deſſus des perſonnes e ſon ſexe qui croient que l'empire des ſen-

mes eſt borné aux graces & à la beauté. Nous voulons réparer, autant qu'il ſera en nous, l'oubli des anciens Éditeurs; qu'on ne s'attende pas néanmoins à un faſtueux étalage d'érudition; un récit ſimple & vrai ſera tout le mérite de ces petits *Mémoires*.

La ville de Saumur en Anjou donna la naiſſance à Madame *Dacier*, ſur la fin de l'année 1651. *Tannegui le Fevre* ſon pere, profeſſeur en Grec dans cette ville, ne penſoit nullement à l'élever dans la connoiſſance des Belles-lettres; il ne penſoit à donner ſes inſtructions qu'à un fils qu'il aimoit tendrement & qu'il élevoit avec un grand ſoin: mais le haſard, la providence, ou plutôt les heureuſes diſpoſitions de ſon aimable fille, le déterminerent à partager ſes leçons entre ſes deux enfans (*)

Ce Savant donnoit des leçons à ſon fils ſur l'étude des langues, & il étoit aſſez content des progrès qu'il y faiſoit: il arriva cependant un jour que le jeune homme répondant mal aux queſtions de ſon pere, *Anne le Fevre* ſa ſœur, qui étoit pour lors dans ſa onzieme année & qui

(*) Mr. *Tannegui le Fevre*, quoi qu'en diſe le P. *Niceron*, n'eut qu'un fils, & qu'une fille, qui eſt celle dont nous donnons la Vie. Il dit que l'une des deux fut mariée à Mr. Paul *Bauldri* Profeſſeur d'Utrecht; mais ce Profeſſeur n'a point eu d'autre femme que Mlle. *Magdelaine Baſnage*. Voyez le grand Dictionnaire de *Moreri*, à l'article *Bauldri* (Paul).

ravailloit en tapiſſerie dans la même cham-
ore, le ſouffla & lui ſuggéra avec beau-
coup de juſteſſe ce qu'il devoit répondre.
Le pere l'entendit, & charmé de cette dé-
ouverte, il réſolut d'étendre ſes ſoins ſur
a fille & de l'appliquer à l'étude : elle fit
n peu de tems de ſi grands progrès, que
on pere, charmé d'un ſi excellent natu-
el, s'appliqua entiérement à l'inſtruire :
e ſon écoliere, elle devint ſon conſeil ;
e ſorte qu'il ne faiſoit plus rien ſans le
ui communiquer. La maiſon de Mr. *le*
evre étoit une eſpece d'Académie ; le pere
: la fille en étoient les Académiciens, &
on y diſcutoit ſur des points qu'une Aca-
émie nombreuſe n'auroit pas dédaignés.
Anne le Fevre prenoit ſouvent la liberté
e diſputer avec ſon pere ſur le *Quinte-*
urſe de *Vaugelas* ; elle trouvoit quelque-
is des défauts dans cette traduction, com-
e des négligences dans le ſtyle, des fau-
s même de langage, & des endroits mal
aduits ou mal rendus. Son pere avoit une
pece de dépit en voyant que ſon écoliere
marquoit ces défauts avant lui ; mais ce
pit augmentoit en lui la joie de voir dans
e perſonne ſi jeune, & ſur-tout dans ſa
opre fille, un diſcernement ſi fin & un
ût ſi exquis. Lorſqu'elle fut aſſez de la-
pour lire *Phedre* & *Terence*, il l'appli-
a au Grec ; c'eſt alors qu'elle triompha,

car elle trouva tant de charmes dans la langue grecque, qu'elle fut en état dans peu de tems de lire *Anacreon*, *Callimaque*, *Homere* & les tragiques Grecs. Elle marquoit dans ſes lectures un ſentiment ſi vif de toutes les beautés de ces excellents originaux, que ſon pere en étoit ravi, & que le plaiſir de l'inſtruire adouciſſoit toutes les peines de ſa profeſſion.

Pour la divertir dans ſes études ſérieuſes, il lui apprit l'Italien. Elle lut avec lui pluſieurs Poëtes, & enfin *le Taſſe*, où elle démêloit admirablement la différence qu'il y a entre ce Poëte, & *Virgile* & *Homere*.

Son pere étant mort en 1672, elle vint l'année ſuivante à Paris, où ſa réputation l'avoit déja devancée. Elle s'appliqua à travailler alors ſur *Callimaque*. Elle en fit voir quelques cahiers à Mr. *Huet* Sous-précepteur de Mgr. le Dauphin & à pluſieurs Savans de la Cour. Cela fit tant de bruit, que M. le Duc de *Montauſier* lui fit propoſer de travailler à quelques Auteurs Latins pour l'uſage de ce jeune Prince. Elle rejetta d'abord cette propoſition, qu'elle trouva au deſſus de ſes forces. Mr. de *Montauſier* ne ſe rebuta point : il lui fit l'honneur de la venir voir ; &, charmé de la converſation qu'il eut avec elle, il ne la quitta point qu'il ne l'eût diſpoſée

à obéir & à accepter une choſe qui lui étoit ſi glorieuſe, & dont il lui faiſoit attendre de grands avantages. La renommée fit retentir le bruit de ſon nom par toute l'Europe. La Reine de Suede, *Chriſtine* en fut frappée, & lui fit faire des complimens par M. le Comte de *Konigſmark*. Mlle. le *Fevre*, pour témoigner à la Reine ſa reconnoiſſance d'un ſi grand honneur, lui écrivit une Lettre Latine, & lui envoya ſon Florus qui avoit paru en 1674. La Reine reçut ſon préſent avec bonté, & daigna l'en remercier par une Lettre fort obligeante. Quelque tems après elle lui fit encore l'honneur de lui écrire, pour la preſſer de changer de Religion, & pour l'attirer auprès d'elle avec des offres très-avantageuſes.

Au commencement de l'année 1683. elle épouſa Mr. *Dacier*, avec lequel elle avoit été élevée dès ſa premiere jeuneſſe. Madame *Dacier*, peu de tems après ſon mariage, déclara à M. le Duc de *Montauſier*, & à M. l'Evêque de Meaux, le deſſein qu'elle avoit de changer de Religion. M. *Dacier* qui avoit le même deſſein, ſe retira en 1684. avec ſon épouſe, pour quelque tems à Caſtres, où ils avoient un bien médiocre, réſolus pour un tems de ceſſer tout commerce avec l'Antiquité profane, & à ſonger uniquement au parti qu'ils

avoient à prendre. Leurs amis n'oublierent rien pour empêcher ce voyage, & M. de *Charleval*, cet homme ſi célebre par la délicateſſe de ſon eſprit, croyant que c'étoit le mauvais état de leurs affaires qui les forçoit à quitter Paris, vint leur apporter dix mille livres en or, les conjurant de les accepter. Le prétexte dont ils ſe ſervirent pour ne pas révéler le véritable motif de leur voyage, fut que Madame *Dacier* étoit bien aiſe de connoître la famille de ſon mari. Pendant leur ſéjour à Caſtres, ils s'appliquerent uniquement à s'inſtruire par la lecture de l'Écriture ſainte, des Peres, & des matieres de controverſe. Ils firent une abjuration publique au mois de ſeptembre 1685. M. l'Evêque de Meaux, & M. de *Montauſier*, qui avoient pris ſoin de la fortune de Mlle. *le Fevre*, du tems même qu'elle étoit proteſtante, en parlerent au Roi. Ce Prince qui n'attendoit que leur changement pour leur faire part de ſes bienfaits, accorda d'abord à M. *Dacier* une penſion de quinze cens livres, & une autre de cinq cens à ſon épouſe. Le Brévet en fut expédié dès le mois de novembre; & ſur l'avis qu'ils en eurent, ils ſe déterminerent à retourner à Paris, où, après avoir été reçus du Roi avec une bonté particuliere, ils reprirent chacun en particulier leurs travaux littéraires. Mr. *Dacier*

ayant perdu ſon pere en 1692, Madame *Dacier* alla ſeule à Caſtres, pour y régler leurs affaires domeſtiques, & elle en revint en 1693. A ſon retour elle jugea que l'ouvrage le plus important & le plus néceſſaire pour elle, étoit de s'appliquer à continuer l'éducation, qu'elle avoit déja commencé de donner à une fille & un fils que Dieu leur avoit donnés. Ces enfans répondirent ſi bien à ſes ſoins, que le fils, à dix ans qu'il avoit quand il mourut, étoit plus avancé qu'on ne l'eſt ordinairement à vingt. Elle lui avoit fait lire *Herodote*; & comme il avoit une paſſion extrême pour les Lettres, & une avidité inſatiable pour la lecture, il lui avoit dérobé un *Polybe*, qu'il liſoit en ſecret. Ce vol fut découvert, & une perſonne d'eſprit lui ayant demandé un jour quel jugement il faiſoit de ces deux Hiſtoriens, cet enfant lui répondit: *Herodote eſt un grand enchanteur; mais Polybe eſt un homme de grand ſens.* Cet enfant mourut en 1694. Elle ſupporta ſa perte avec ſa conſtance ordinaire, & aida à conſoler ſon mari qui retrouvoit tout en elle. Son unique conſolation fut de continuer à élever ſa fille, qui quelques années après ſe fit Religieuſe à l'Abbaye de Longchamp. Elle eut enſuite une autre fille qu'elle éleva avec le même ſoin, & qui réunit en elle tous les talens & toutes les

vertus qui pouvoient orner & perfectionner ſon ſexe. Cette fille mourut à l'âge de dix-huit ans, & ſa mere immortaliſa le mérite de cette jeune perſonne à la fin de ſa Préface de l'Iliade, où elle lui a élevé un monument plus durable que toutes les Statues: nous croyons devoir faire connoître encore plus cette aimable fille en rapportant ce que ſa mere en dit dans ſa douleur: „J'ai perdu une amie & une compa-„gne fidele: nous n'avions jamais été ſé-„parées un ſeul moment depuis ſon enfance. „Quelles lectures! quels entretiens! quels „amuſemens! elle entroit dans toutes mes „occupations; elle me déterminoit ſouvent „dans mes doutes; ſouvent même elle m'é-„clairoit par des traits, qu'un ſentiment vif „& délicat laiſſoit échapper. Tout cela s'eſt „évanoui comme un ſonge, &c.„.

Revenons à Madame Dacier: Elle fut fort accablée d'infirmités les deux dernieres années de ſa vie, & mourut après une maladie très douloureuſe le 17e. août 1720, âgée de 69. ans. Les talens de ſon eſprit, quelque conſidérables qu'ils fuſſent, étoient cependant inférieurs aux qualités de ſon cœur: On n'a jamais vu dans une femme plus de courage, de fermeté, de bonté, d'égalité d'ame, de piété, de ſageſſe & de modeſtie: elle avoit ſur-tout une charité ardente pour les pauvres. Elle s'eſt ſou-

vent mise à l'étroit pour les secourir ; & Mr. *Dacier* lui ayant représenté un jour qu'elle devoit se modérer, & avoir égard à l'état de leur fortune, elle lui dit ces paroles si remarquables : *Ce ne sont pas les biens que nous avons, qui nous feront vivre ; ce sont les charités que nous ferons ; elles nous rendront amis de Dieu, & contribueront à effacer nos péchés.* Sa modestie étoit si grande que jamais elle ne parloit de science, ni de ce qu'elle avoit fait ; & qu'elle ne faisoit jamais paroître dans ses conversations, l'avantage qu'elle pouvoit avoir de ce côté-là sur la plupart de ceux avec qui elle s'entretenoit. Ceux qui ne la connoissoient point, ne pouvoient découvrir en elle qu'une femme ordinaire, qui ne savoit que garder les bienséances de son sexe ; mais ceux qui la connoissoient, admiroient le plus en plus son peu de vanité avec tous ses talens.

Avant que de donner la notice des ouvrages de Madame *Dacier*, on nous permettra d'insérer ici une anecdote qui lui fait beaucoup d'honneur & qui prouve sa grande modestie. Un Gentilhomme allemand, très savant & très connu dans la république des Lettres, vint faire une visite à Madame *Dacier*, &, suivant la coutume des Savans du Nord qui voyagent, il lui présenta un *album*, espece de livre, en

la priant d'y écrire ſon nom avec une ſentence. Cette Dame ayant vu avec ſurpriſe les noms des plus ſavants hommes de l'Europe, voulut rendre le livre au voyageur Allemand, en lui diſant qu'elle rougiroit de ſe placer à côté de perſonnages ſi diſtingués : Nouvelle inſtance de la part du gentilhomme, & nouveau refus de la part de Madame *Dacier* ; enfin, obligée de céder, elle écrivit ſon nom avec un vers de *Sophocle* qui ſignifioit : *Le ſilence eſt l'ornement des femmes.*

Mr. de la *Monnoye* lui a fait cette Épitaphe :

Conjuge Dacerio, Tanaquillo digna parente,
Hîc, per ambobus quæ fuit, Anna jacet.
Hæc & Ariſtophanem docuit, Latiumque Menandrum,
Hæc & Mæonidem Gallica verba loqui.
Hanc igitur, meritis pro talibus, Attica poſthac,
Hanc Latia, hanc ſemper Gallica Muſa canant.

L'Académie de *Ricovrati* de Padoue lui donna une place dans ſon corps en 1684. Cette ſavante Dame a donné au Public les Ouvrages ſuivans.

Callimachi Hymni, Epigrammata & Fragmenta, Græcè & Latinè, necnon ejuſdem Poëmatium de Coma Berenices à Catullo verſum, edente cum Notis & Indice Anna Tanaquilli Fabri filia, Paris, 1674, *in-quarto.*

L. A. Flori Hiſtoria Romana, in uſum Delphini, Paris, 1674, *in-quarto ;* item, Oxonii, 1692, *in-octavo ;* item Venetiis, 1714, *in-quarto.*

Dictys Cretenſis & Darès Phrygius, in uſum Delphini, Paris, 1684, *in-quarto ;* item, *Editio auctior Notis variorum, &c.* Amſtelodami, 1702, *in-octavo.*

Sexti Aurelii Victoris Hiſtoriæ Romanæ Compendium cum interpretatione & Notis, in uſum Delphini, Paris, 1681, *in-quarto.*

Les Poéſies d'Anacréon & de Sapho, traduites du Grec en François, avec des Remarques, Paris, 1681, *in-octavo*; item, *nouvelle Edition augmentée des Notes Latines de Tannegui le Fevre, & de la Traduction en vers François de M. de la Foſſe*, Amſterdam, 1716, *in-octavo.*

Eutropii Hiſtoriæ Romanæ Breviarium ab urbe condita, uſque ad Valentinianum & Valentem, Auguſtos, cum Notis & Emendationibus, in uſum Delphini, Paris, 1683, *in-quarto*; item Oxonii, 1696, *in-octavo.*

L'Amphitryon, l'Epidicus, & le Rudens, Comédies de Plaute traduites en François, avec des Remarques & un Examen ſelon les regles du Théatre, Paris, 1683, *in-douze 3 tomes.*

Le Plutus & les Nuées d'Ariſtophane, Comédies Grecques, traduites en François avec des Remarques & un Examen de chaque piece, Paris, 1684, *in-douze.*

Madame *Dacier* étoit ſi charmée des *Nuées d'Ariſtophane*, qu'elle a aſſuré avoir lu avec plaiſir cette piece juſqu'à deux cens fois. Le ſeul reproche que lui font ſes adverſaires, & qui paroît avoir quelque fondement ſur cet aveu, c'eſt qu'elle avoit une trop grande admiration pour ce qu'elle avoit traduit; mais cette prévention pour les ouvrages de l'antiquité, n'étoit-elle pas un peu pardonnable, puiſqu'elle en découvroit toutes les beautés?

Les Comédies de Térence, traduites en François avec des Remarques; Paris, 1688, *in-douze 3 tomes*; item, Amſterdam, 1691, *in-douze 3 tomes*; item Zittaw, 1705, *in-douze*; item, Rotterdam, 1717, 3 *volum. in-octavo, avec des figures à chaque Acte, tirées des anciens Manuſcrits, où l'on voit les Maſques & l'action des perſonnages de chaque Comédie.*

Réflexions morales de l'Empereur Marc-Antonin, avec des Remarques, Paris, 1691, *in-douze 2 tomes.*

Mr. *Dacier* ayant entrepris la traduction des Hommes Illuſtres de *Plutarque*, Ma-

dame *Dacier* voulut partager cet ouvrage avec lui, & fit deux Vies; mais cet Ouvrage ayant été interrompu par d'autres, dont M. *Dacier* ſe trouva chargé, elle porta ailleurs ſes vues; & comme elle ſonhaitoit depuis long-tems de donner une traduction d'*Homere*, elle laiſſa à Mr. *Dacier* le ſoin d'achever ſeul le *Plutarque*. Elle publia donc:

L'Iliade d'Homere traduite en François avec des Remarques, Paris, Rigaud, 1711, 3. *volum. in-douze*; item, nouvelle Edition, Paris, 1720. 3. *volumes in-douze.*

Des Cauſes de la Corruption du Goût; Paris, 1714, *in-douze*; item, Amſterdam, 1715, *in-octavo.*

Cet Ouvrage eſt contre M. *Houdar de la Motte* qui, dans la Préface de ſon *Iliade*, avoit marqué peu d'eſtime pour ce Poëme. Delà naquit cette célebre diſpute qui attira bien des ennemis à Madame *Dacier*, entr'autres l'Abbé *Cartaut de la Vilate* qui chercha à la ridiculiſer dans ſes *Eſſais critiques ſur le Goût*; & cette guerre littéraire produiſit pluſieurs Ouvrages, comme:

Homere défendu contre l'Apologie du R. P. Hardouin; ou Suite des Cauſes de la Corruption du Goût, Paris, 1716, *in-douze*; item, Amſterdam, 1712, *in-douze.*

L'Odyſſée d'Homere traduite en François, avec des Remarques, Paris, 1716, *in-douze* 3. *volumes.*

L'Iliade & l'Odyſſée d'Homere, avec un Volume d'Introduction, contenant les deux Préfaces de Madame Dacier, l'une pour l'Iliade, & l'autre pour l'Odyſſée; avec la Vie d'Homere, &c. de plus la Préface de Mr. Pope ſur l'Iliade; ſon Eſſai ſur la Vie & les Ecrits d'Homere, & autres de ſes Pieces, de même que de M. l'Abbé Banier; 7 *volumes in-douze*, Leide 1766. Item, *nouvelle Edition*, 1771.

PRÉFACE

PRÉFACE
DE
L'ILIADE.

DEPUIS que je me ſuis amuſée à écrire & que j'ai oſé rendre publics mes amuſemens, j'ai toujours eu l'ambition de pouvoir donner à notre ſiecle une traduction D'HOMERE, qui, en conſervant les principaux traits de ce grand Poëte, pût faire revenir la plûpart des gens du monde du préjugé déſavantageux, que leur ont donné des copies difformes qu'on en a faites. Mais j'y ai trouvé long-tems des difficultés qui me paroiſſoient inſurmontables & qui m'ont rebutée bien des fois.

IL n'y a rien de plus difficile que de faire bien entrer les hommes dans le véritable goût du Poëme Epique, & de leur faire connoître ſon eſſence. L'art de ce Poëme a été ſi ignoré dans tous les tems, que l'antiquité

ne nous fournit que deux Poëtes qui l'aient bien connu. Homere eſt le premier qui l'a montré aux hommes : car, comme dit *Velleius Paterculus*, « Il n'a eu perſonne avant » lui qu'il ait pû imiter, ni perſonne après » lui qui ait pû le ſuivre. » *Neque ante illum, quem ille imitaretur; neque poſt illum, qui eum imitari poſſet, inventus eſt.*

Avant Homere il y avoit des Poëtes comme il y avoit des Muſiciens; mais c'étoient des Poëtes qui faiſoient des hiſtoires en vers, & qui mêloient toutes ſortes de vers dans leurs ouvrages. Il y en a eu auſſi après lui; mais il n'y en a pas eu un ſeul, je ne dis pas qui ſe ſoit élevé à la hauteur d'Homere, mais qui ait même connu ſon art. Par tout ce qui nous reſte de l'antiquité, nous voyons que cet art a ſouffert depuis ce Poëte une éclipſe totale en Grece, & que les Poëmes qu'elle a produits, n'en ont point ſuivi les regles.

Des que la Grece vaincue eut captivé par ſes attraits ſes farouches vainqueurs, comme dit *Horace*, & porté les arts en Italie, les ébauches groſſieres de la poéſie Romaine commencerent à s'embellir, & le génie croiſſant avec l'empire, enfin l'art du poëme Epique fut reſſuſcité par *Virgile* près de neuf cens ans après Homere. Ce grand Poëte l'emporta encore avec lui dans le tombeau; car on ne voit point que les Poëtes, qui l'ont ſuivi, en aient eu la véritable idée. Cette ſeconde éclipſe a duré, & dure encore. Mais

comme on l'a remarqué avant moi, toutes les ſciences & tous les arts produiſent d'ordinaire par la corruption & par l'ignorance des hommes de faux arts & de fauſſes ſciences qui les contrefont ; cela eſt arrivé à l'art du poëme Epique, il a produit un faux art, & de ce faux art il eſt né des poëmes qui n'ont que le nom de poëmes Epiques, & certains ouvrages en proſe, qui, en voulant être Epiques, s'éloignent entiérement de cette conſtitution.

C'EST de là que ſont nées les grandes difficultés que j'ai d'abord enviſagées dans l'exécution de mon deſſein, & qui m'ont fait craindre pour le ſuccès de mon Ouvrage. La plûpart des gens ſont gâtés aujourd'hui par la lecture de quantité de livres vains & frivoles, & ne peuvent ſouffrir ce qui n'eſt pas dans le même goût. L'amour, après avoir corrompu les mœurs, a corrompu les ouvrages. C'eſt l'ame de tous nos écrits. Les païens ont bien mieux jugé que nous de cette paſſion ; ils ont parfaitement connu que ne venant que de foibleſſe, elle ne pouvoit jamais avoir rien de grand, ni contribuer au grand. Voilà pourquoi Homere, qui n'a pas fait difficulté de la donner à ſes Dieux *, s'eſt bien gardé de la donner à ſes héros. L'ILIADE ne préſente point Achille amoureux, & l'ODYSSÉE n'offre à nos yeux qu'un amour

* Homere la donne à ſes Dieux, parce qu'elle eſt ſauvée par l'allégorie.

conjugal très-parfait. Ulyſſe, fidele à ſa femme juſqu'à refuſer l'immortalité, & une immortalité toujours jeune, eſt aimé de deux Déeſſes; il ſouffre leur Amour ſans y répondre qu'autant que l'y oblige la prudence, pour ſe ménager leur ſecours. Dans *Virgile*, Enée n'eſt pas plus amoureux qu'Achille & Ulyſſe le ſont dans Homere. Ces païens, comme on l'a remarqué avant moi, n'ont point ſouillé la majeſté de leurs Epopées † par ces galanteries dangereuſes; Ulyſſe eſt froid chez Circé & triſte chez Calypſo; Achille n'eſt ſenſible qu'à l'affront qu'on lui fait en lui enlevant Briſéïs; Camille n'a point d'amans dans l'Enéïde; à peine y parle-t-on de l'amour de Turnus; & toute la paſſion de Didon eſt moins rapportée comme un épiſode amoureux, que comme une infidélité criminelle dont cette malheureuſe reine eſt cruellement punie.

Toutes les difficultés que j'ai enviſagées ſe réduiſent à cinq. La premiere vient du fond des choſes & de la nature du Poëme en général, dont l'art eſt entiérement oppoſé à ce faux art dont je viens de parler. Comment ſe flatter de pouvoir faire goûter à notre ſiecle ces poëmes auſteres, qui ſous l'enveloppe d'une fable ingénieuſement inventée, renferment des inſtructions utiles, & qui n'offrent à notre curioſité aucune de ces avantures, que nous n'appellons touchantes

† Le R. P. *le Boſſu*, dans le Traité du Poëme Epique.

& intéreſſantes qu'autant qu'elles roulent ſur l'amour.

La ſeconde naît des allégories & des fables dont ces Poëmes d'Homere ſont remplis, & qui ne préſentant le plus ſouvent qu'une écorce ſimple, que nous n'avons pas la force de pénétrer, nous empêchent de ſentir les beautés de ce grand Poëte, & nous font même mal juger de ſon eſprit.

La troiſieme eſt tirée des mœurs & des caractères de ces tems héroïques, qui paroiſſent trop ſimples & ſouvent même mépriſables à notre ſiecle. Achille, Patrocle, Agamemnon & Ulyſſe, occupés à des fonctions, que nous appellons ſerviles, ſeront-ils ſoufferts aujourd'hui par des perſonnes accoutumées à nos héros de Roman, à ces héros bourgeois, toujours ſi polis, ſi doucereux & ſi propres ?

La quatrieme vient des fictions d'Homere, qui paroiſſent aujourd'hui trop outrées & hors de la vraiſemblance que nous demandons. Comment faire ſupporter à notre ſiecle des trepieds qui marchent ſeuls, & qui vont aux aſſemblées ? des ſtatues d'or, qui aident Vulcain dans ſon travail ? des chevaux qui parlent, & pluſieurs autres imaginations de cette nature ?

Et la cinquieme enfin, qui eſt celle qui m'a le plus effrayée, c'eſt la grandeur, la nobleſſe & l'harmonie de la diction, dont perſonne n'a approché, & qui eſt non ſeulement

au-deſſus de mes forces, mais peut-être même au-deſſus de celles de notre langue.

Tous ces ſujets de crainte m'avoient extrêmement découragée ; mais enfin j'ai fait réflexion que l'ignorance, où l'on a été ſi long-tems ſur la nature du poëme Epique, a pû être entiérement diſſipée par deux ouvrages excellens, qui ont paru ſur cette matiere. L'un eſt le Traité du poëme Epique du R. P. *le Boſſu*, chanoine regulier de ſainte Geneviéve, où ce ſavant religieux explique admirablement l'art des poëmes d'Homere & de Virgile par les regles d'Ariſtote ; & l'autre, la Poétique même d'Ariſtote traduite en François, & enrichie de commentaires, qui font parfaitement ſentir la certitude & la vérité de ces regles par l'expérience même & par la raiſon. J'ai crû que ces deux ouvrages avoient comme ouvert le chemin à ma traduction, & qu'après une ſi belle explication des regles, je pourrois hazarder en notre langue les poëmes qui ſont les exemples ſur leſquels ces regles ont été faites, & j'ai penſé que pour le dégoût d'un petit nombre de gens, qui refuſeront peut-être de revenir de leurs préjugés, il ne falloit pas priver les autres de la fidele traduction de ces deux grands originaux, l'Iliade & l'Odyſſée. Pour les rendre même plus utiles, je ne les ai pas abſolument abandonnés à ma traduction ; je les ai accompagnés de remarques qui pourront aider les lecteurs à démêler

l'art du Poëte, & leur faire entrevoir les grands avantages qu'Homere a ſur tous ceux qui l'ont ſuivi.

VOILA pour le premier point. Le ſecond, qui eſt celui des allégories & des fables, eſt ſans doute plus épineux. Du tems d'Homere c'étoit la coutume de propoſer aux peuples les plus grandes vérités ſous des fables & des paraboles. Les ſages ſe faiſoient un mérite de pénétrer ces myſteres & d'en découvrir le ſens; & le peuple reſpectoit ces ſavantes ténebres.

NOTRE ſiecle mépriſe ces voiles & ces ombres, & n'eſtime que ce qui eſt ſimple & clair. Ce n'eſt pas encore là ce qu'il y a de plus contre Homere; ce Poëte, dit-on, a pouſſé ſi loin les allégories, & les a portées à un tel excès, que les Païens mêmes lui ont reproché que dans ſes fictions il parle ſouvent des Dieux d'une maniere qui préſente d'abord quelque choſe d'affreux & d'impie. Longin * dit qu'en voyant dans ce Poëme les ligues, les plaies, les ſupplices, les larmes, les empriſonnemens des Dieux, & tous les autres accidens où ils tombent ſans ceſſe, il lui ſemble que ce Poëte s'eſt efforcé de faire des Dieux de ces hommes qui furent au ſiege de Troye; & qu'au contraire des Dieux mêmes il en a fait des hommes, & ſouvent des hommes très-vicieux. Et pour remonter plus haut, Platon, de peur que ces

* Long. cap. 7.

fables mal entendues, en jettant ſes citoyens dans l'erreur & dans l'ignorance ſur la nature des Dieux, n'empoiſonnaſſent leurs ames par des exemples d'autant plus pernicieux qu'ils étoient d'une autorité plus grande, chaſſe Homere de ſa République. Quel uſage pouvons-nous donc faire aujourd'hui d'un Poëte que des Philoſophes païens même ont proſcrit ?

Il eſt certain que la poéſie Epique eſt un art qui n'a été inventé que pour l'utilité des hommes. Si Homere a pû être nuiſible & dangereux pour les mœurs, il a péché contre les regles de ſon poëme, qui n'eſt fait que pour donner des inſtructions de vertu, & par conſéquent il ne mérite pas le grand nom de *Poëme*, & moins encore celui de *Poëte très-divin*, que Platon même lui a donné. Voilà ſur quoi il faut juſtifier Homere, pour effacer la tache que la cenſure de Platon a imprimée à ſa poéſie.

Je ne dirai point ici qu'Homere n'a publié des Dieux que ce qu'on en avoit dit avant lui, & qu'il n'a fait que ſuivre l'ancienne Théologie païenne, comme Ariſtote l'a fort bien vû. Je me ſervirai bientôt de cette raiſon beaucoup plus fortement qu'Ariſtote, en faiſant voir non ſeulement que ce Poëte a ſuivi l'ancienne Théologie païenne, mais encore que cette ancienne Théologie eſt ſouvent conforme à la plus ſaine Théologie, & qu'on trouve dans ſes fictions des traces de

certaines grandes vérités, que ces Païens avoient entrevues, quoiqu'obſcurément, & dont la tradition leur avoit donné quelque connoiſſance. En attendant j'oppoſerai à Platon le jugement d'un Légiſlateur auſſi ſevere que lui, d'un Légiſlateur que l'oracle avoit appellé *l'ami des Dieux, & Dieu plutôt qu'homme*; d'un Légiſlateur qui a fondé une des plus nobles, des plus pures & des plus excellentes Républiques qui aient jamais été, je veux dire de Lycurgue, qui rend à Homere ce grand témoignage : *Que les inſtructions morales & politiques, que ſes poéſies renferment; ne ſont pas moins utiles que ſes contes & ſes fictions ſont agréables* *. Je lui oppoſerai celui de Plutarque, qui aſſure, *Que lorſqu'on examine à fond les fables & les fictions que l'on blâme le plus dans ce Poëte, on les trouve pleines d'une inſtruction très utile & d'une ſpéculation profonde* †. Je lui oppoſerai enfin le jugement d'un grand Empereur, de Juſtinien même, qui dans ſa préface des *Pandectes* l'appelle, *Le pere de toute vertu.*

S'IL ne ſuffiſoit pas de combattre une autorité par des autorités plus fortes, & qu'il fallût entrer dans le détail des raiſons, il ſeroit aiſé de faire voir que Platon a pouſſé trop loin ſes ſcrupules. Je dirai plus encore, je crois qu'on peut démontrer que les reproches que ce philoſophe fait à Homere ſont in-

* Plutarque dans la vie de Lycurgue.

† Dans ſon Traité comment il faut lire les Poëtes.

juſtes ; que les idées de ce grand Poëte s'accordent ſouvent mieux que celles de ce philoſophe avec les idées que nous ont donné de Dieu des écrivains plus éclairés que Platon, puiſqu'ils étoient inſtruits & inſpirés par l'eſprit de Dieu même. C'eſt ce que j'ai tâché de développer dans les remarques quand l'occaſion s'en eſt préſentée ; mais il ne ſera pas inutile d'en dire ici un mot. En travaillant à juſtifier Homere, je travaille à juſtifier auſſi ma traduction, car je ne l'ai pas traduit pour m'attirer la vaine louange d'avoir mis en notre langue le premier & le plus grand des Poëtes ; je l'ai traduit pour faire, ſi je puis, un ouvrage utile ; & je ne connois d'ouvrages utiles que ceux qui en inſtruiſant l'eſprit, forment le cœur. Si Homere avoit mérité les cenſures dont Platon a voulu flétrir ſa poéſie, bien loin d'être utile pour les mœurs, il ſeroit très-pernicieux, & j'aurois bien mal employé le tems que j'ai mis à l'expliquer & à le traduire.

Proclus a fait un livre entier pour le défendre contre tous les reproches de ce philoſophe. Il a traité cette matiere avec beaucoup de profondeur, & il y a un grand profit à faire dans la lecture de cet ouvrage. Je ne le ſuivrai point ici dans tous ſes raiſonnemens, ils me meneroient trop loin. D'ailleurs comme la ſource de la vraie Théologie étoit inconnue à ce philoſophe païen, il ne pouvoit pas, ſi bien que nous, défendre ce Poëte ſur

ce qu'il a dit de la Divinité. Je vais donc tâcher de répondre ici aux reproches les plus importans de Platon. Il y en a ſix, les autres ſont examinés dans les remarques.

I. HOMERE n'a point fondé de République ; il n'a ni conduit heureuſement des guerres, ni enſeigné à les conduire ; il n'a point inſtitué de Secte.

II. IL introduit des Dieux qui ſe trouvent malheureux, qui ſe lamentent, qui ſe plaignent, qui ſe repentent, qui ſe battent, qui ſont en fureur.

III. IL dit que les Dieux ſe laiſſent fléchir par les prieres, & par les ſacrifices qu'on leur offre.

IV. IL aſſûre que Dieu eſt la cauſe des maux, & il met par cette raiſon aux deux côtés de ſon trône deux tonneaux remplis, l'un de maux & l'autre de biens.

V. IL fait que les Dieux paroiſſent aux hommes ſous une forme viſible, & par conſéquent fauſſe, puiſque cette forme n'eſt pas Dieu.

VI. ENFIN il repréſente Jupiter envoyant à Agamemnon un ſonge trompeur, & lui ordonnant de dire un menſonge ; ce qui eſt indigne de Dieu, qui n'eſt que vérité.

HOMERE n'a point fondé de République, il n'a pas donné des loix, il n'a pas conduit des guerres, il n'a pas fondé de ſecte. Je ne dirai pas comme Proclus, que le tems a pû nous dérober la connoiſſance de tout le bien que

la ſageſſe d'Homere avoit fait à pluſieurs villes : Je paſſe à Platon tout ce qu'il veut. Je dirai ſeulement que ce n'eſt ni le but du Poëte, ni la fin de la fable. L'un & l'autre ne ſe propoſent que d'inſtruire les hommes, & de reformer les villes & les états par des inſtructions déguiſées ſous les allégories d'une action & rendues par-là plus agréables. Homere eſt donc utile aux hommes, & plus utile que ceux qui ont fondé des états; car on peut fonder des états ſans penſer à inſtruire les hommes & à former leurs mœurs. Homere n'a ni conduit heureuſement des guerres, ni enſeigné à les conduire. Qui eſt-ce qui a jamais exigé cela d'un Poëte? Homere certainement n'a pas conduit des armées, il n'a pas gagné des batailles; mais ſes poéſies ſont pleines d'excellens préceptes pour l'art militaire. C'eſt le Poëte le plus capable d'inſpirer la valeur, & il a formé de grands capitaines. Alexandre & Céſar ont mieux jugé de ce Poëte que Platon. Cleomène en a encore mieux jugé, car il diſoit qu'Homere étoit le Poëte des Lacédémoniens, parce qu'il enſeigne comment il faut faire la guerre, & qu'Héſiode étoit le Poëte des Ilotes *, parce qu'il écrit de l'agriculture. On peut dire auſſi d'Homere qu'il eſt le Poëte des Rois : car il enſeigne que la force & la juſtice ſont les deux vertus les plus royales, & les deux

* Les Ilotes étoient des eſclaves qui cultivoient les terres des Lacédémoniens.

plus grands appuis du trône. C'eſt pourquoi Porphyre avoit fait un traité qui avoit pour titre, *De l'Utilité que les Rois peuvent tirer de la lecture d'Homere.*

Ce Poëte n'a pas non plus fondé de Secte à laquelle il ait donné ſon nom : mais on peut le regarder comme le pere de preſque toutes les Sectes ; car on trouve dans ſes écrits les ſemences de la plûpart des opinions que les Philoſophes, venus long-tems après lui, ont embraſſées. D'ailleurs ne l'a-t-on pas regardé comme un des plus grands Philoſophes ; & Horace * n'aſſûre-t-il pas qu'il enſeigne beaucoup mieux que les Philoſophes les plus habiles, ce qui eſt honnête & deshonnête, utile & pernicieux ? Platon convient lui-même qu'Homere fait fort bien ſentir la différence qu'il y a entre la juſtice & l'injuſtice, & qu'il montre que les guerres, qui déſolent l'univers, ne viennent que de l'ignorance des hommes ſur le juſte & ſur l'injuſte. Porphyre avoit fait un ouvrage, *Sur la Philoſophie d'Homere* †, où il prouvoit qu'il n'étoit pas moins grand Philoſophe que grand Poëte. Et Maxime de Tyr dans ſa ſeizieme diſſertation le nomme *le Prince des Philoſophes*, & il appelle élégamment ſa philoſophie *un inſtrument à toutes ſortes d'harmonie* §, pour faire entendre, à mon avis, qu'on y

* Epiſt. 2. du Liv. 1.

† Περὶ τῆς Ὁμήρου Φιλοσοφίας.

§ Παναρμόνιον τι ὄργανον.

trouvoit les principes de toutes les ſectes.

Sur la ſeconde objection, il ſuffit d'oppoſer le jugement du ſavant religieux, dont j'ai parlé †, qui plus ſage & mieux inſtruit dans la ſcience de Dieu que Platon, & que tous les Païens, n'a pas craint de dire que les fictions d'Homere méritent plus de louange que de blâme. *Peut-on le reprendre*, dit-il, *d'avoir attribué aux Dieux les paſſions des hommes? n'a-t-il pas pû même les faire battre contre les hommes? n'avons-nous pas des exemples de ces expreſſions & de ces figures dans les livres ſacrés & dans la véritable Religion? & s'il eſt permis quelquefois de parler ainſi des Dieux en théologien, il y a bien plus de raiſon d'en uſer de même dans les fictions de la phyſique & de la morale.*

Il faut, ou défendre aux poëtes de parler des actions des Dieux, ou leur permettre de les expliquer par des expreſſions empruntées des actions des hommes; c'eſt la ſeule langue qu'ils puiſſent parler & la ſeule proportionnée à leur intelligence. Ils peuvent donc attribuer à Dieu, la colere, la fureur, le dépit, la triſteſſe, le repentir, la vengeance, comme ils lui donnent une bouche, des pieds, des bras. Dieu non ſeulement a ſouffert que les SS. Prophetes & les autres écrivains ſacrés aient par-

† Le R. P. *le Boſſu* Traité du poëme Epiq. liv. 5. ch. 2.

lé de lui de cette maniere, mais il en a parlé ainſi lui-même, parce que tout autre langage n'auroit pas été entendu: c'eſt le ſeul moyen d'inſtruire les hommes. Il ne faut qu'ouvrir les livres de l'écriture ſainte, on verra en mille endroits que Dieu dit, *qu'il a de la douleur, qu'il eſt en colere, qu'il eſt en fureur, qu'il ſe repent, qu'il va ſe venger.*

A l'égard des ligues & des combats des Dieux, on peut dire qu'Homere eſt encore à couvert de nos cenſures; l'écriture ſainte nous préſente des exemples qui méritent tout notre reſpect & toute notre vénération. Nous voyons dans la Geneſe un Ange lutter avec Jacob. Le Prophete Daniel plus de trois cens cinquante ans après Homere a les mêmes idées, il nous fait voir le combat des Anges contre d'autres Anges. Dans le chap. X. l'Ange Gabriel qui protégeoit la Grece, combat vingt & un jours contre l'Ange qui protégeoit la Perſe; & l'Ange Michel qui protégeoit les Juifs, vient à ſon ſecours. Dans le ch. XII. les deux premiers Anges combattent encore ſur les bords du Tigre, comme pour en diſputer la poſſeſſion. Et je vois ſur cela que le ſavant Grotius a remarqué que dans les premiers tems, c'eſt-à-dire, ſous la loi, des Anges, qui préſident aux nations, les uns favoriſoient les Perſes, les autres les Grecs, & que la venue de notre Seigneur diſſipa cet eſprit de parti, s'il eſt permis de ſe ſervir

de ce terme : * *Omnes aliarum nationum præſides Angeli aut Perſis favebant, aut Græcis; talia inter Angelos ſtudia extinxit Chriſtus.* Je laiſſe aux Théologiens à approfondir cette matiere, & à juger de la remarque de Grotius. Il eſt certain que dans toute l'écriture ſainte il n'y a rien de plus ordinaire que ces expreſſions : *Dominus pugnabit pro vobis*, *Dominus pugnat pro eis.*

On voit donc qu'Homere a trouvé ces idées déja établies, & que ſes fictions ſont tirées du ſein de la vérité : & c'eſt ce que Longin n'avoit pû ſentir. Ainſi Ariſtote a encore mieux dit qu'il ne penſoit, lorſqu'il a avancé qu'on pouvoit juſtifier Homere ſur ce qu'il a dit des Dieux, en ſoutenant qu'il n'a fait que ſuivre la renommée & ce qu'on en avoit dit avant lui.

Il en eſt de même des plaies, des ſupplices, des empriſonnemens des Dieux, & de la chûte d'un Dieu précipité de l'Olympe : car il faut conſidérer qu'Homere, en parlant ainſi des Dieux, excepte toujours le Dieu ſuprême, & n'aſſujettit à ces foibleſſes & à ces accidens que les Dieux inférieurs ; c'eſt-à-dire les *Anges*, que l'écriture ſainte appelle auſſi *Dieux.*

Ainsi, bien loin que les fictions d'Homere doivent le rendre mépriſable, en le faiſant regarder comme impie & dange-

* *Grot. in Daniel, X.* 21.

reux, elles doivent au contraire le rendre conſidérable & le faire regarder comme très-utile par la conformité de ſes idées avec ces vérités. Conformité très-remarquable, & dont on peut faire un grand uſage dans l'explication de nos Livres ſaints.

Homere fait ſi bien ſentir la différence qu'il met entre le Dieu ſouverain & les Divinités ſubalternes, qu'un Ancien frappé de la ſublimité de ſes idées, lui a donné ce grand éloge, * *d'être le ſeul qui ait vû, ou fait voir les Dieux.*

Il me ſemble donc que je n'ai pas beaucoup à craindre pour mon deſſein du côté des fables & des allégories; car, outre tout ce que je viens de dire ſur ce qu'on a objecté de plus fort à Homere, je n'ai qu'à faire voir, & on le verra dans les remarques, que comme tout doit avoir des mœurs dans le poëme Epique, & être vivant & animé pour atteindre à ce merveilleux qui lui eſt ſi néceſſaire, Homere introduit des divinités qui ſont toutes allégoriques †, & il en parle comme Poëte théologien, comme Poëte phyſicien, ou comme Poëte moral.

Comme Poëte théologien, il a partagé une ſeule idée de l'eſſence ſimple & unique de Dieu en pluſieurs perſonnes, com-

* *Strabon rapporte ce mot dans ſon* 8. *liv. ſans en nommer l'auteur.* Ὁ τὰς θεῶν εἰκόνας ἢ μόνῳ ἰδὼν, ἢ μόνῳ δείξας.

† *V. le R. P. le Boſſu, liv.* 5. *ch.* 1. 2.

me en autant d'attributs, ſous les différens noms de Jupiter, de Junon, de Neptune, &c. Il n'a rien dit de ces Dieux qui ne ſoit bon, qui ne leur convienne, & qui ne ſoit même conforme à la maniere dont la plus ſaine Théologie a parlé.

Comme Poëte phyſicien, il fait des Dieux, des cauſes naturelles; & il leur donne des mœurs, des diſcours & des actions, par rapport à la nature des choſes que ces Divinités repréſentent.

Enfin comme Poëte moral, il fait des Dieux de nos vertus & de nos vices. Si l'on prend la peine d'examiner ſelon ces trois différens égards tout ce qui paroît de plus outré dans Homere, non ſeulement on le ſauvera ſans peine, mais on démêlera avec plaiſir tout ce que ce grand Poëte a caché ſous ces allégories & ſous ces fables; on trouvera que tous les reproches qu'on lui a faits ſont vains; & on admirera la grandeur de ſes idées, les vérités qui leur ont donné le fondement, & la vaſte étendue des connoiſſances dont l'eſprit de ce Poëte étoit enrichi.

Le troiſieme reproche que Platon fait à Homere, d'avoir dit que les Dieux ſe laiſſent fléchir par les prieres & par les ſacrifices qu'on leur offre, mérite d'être examiné. Il eſt fondé ſur ce que dans le neuvieme Livre de l'Iliade, Phœnix dit à Achille, *Que les Dieux mêmes ſe laiſſent fléchir, & que vous*

les jours les hommes, après les avoir offenſés par des tranſgreſſions criminelles, parviennent enfin à les appaiſer par des vœux, par des préſens, par des ſacrifices, par des libations & par des prieres. Platon prétend que Phœnix parle ici ſelon l'opinion qui regnoit dans ces tems de ténebres, où l'on croyoit que les Dieux offenſés ſe laiſſoient toujours fléchir par des ſacrifices & par des préſens, comme s'ils étoient des uſuriers avares qui fiſſent trafic de leurs dons & de leurs graces, de ſorte que les riches étoient aſſûrés de tout faire impunément ; mais il me ſemble que le paſſage d'Homere ne préſente point ce mauvais ſens, & ce que Phœnix dit me paroît très-conforme à ce que nous liſons dans l'écriture ſainte. Salomon en parlant du temple qu'il avoit bâti, dit : * *Quicumque oraverit in loco iſto, exaudi de habitaculo tuo, id eſt de cœlis, & propitiare.* » Quiconque vous adreſſera ſes prieres dans ce » lieu, exaucez-le de votre ſainte demeure, » c'eſt-à-dire, du Ciel, & ſoyez appaiſé. « Les prieres, les ſacrifices, les oblations, les libations étoient des moyens ordonnés de Dieu pour déſarmer ſa colere & pour attirer ſes graces, non pas par eux-mêmes, mais comme étant les marques du changement du cœur & de la volonté ; & c'eſt ainſi que ce paſſage d'Homere doit être pris.

* 2. *Paralipom.* VI. 19.

En appellant les prieres, *Filles de Jupiter*, il s'eſt aſſez expliqué lui-même: les prieres que forment la crainte ou l'intérêt, ſans le changement de la volonté & ſans aucun repentir, ne ſont pas les filles du Ciel, mais les filles de la terre. Ce reproche de Platon eſt donc très-mal fondé, & ce mot d'Homere, *τρεπτοὶ δέ τε καὶ θεοὶ αὐτοί*, *les Dieux eux-mêmes ſe laiſſent fléchir*, eſt un mot divin; c'eſt le fondement de la religion & l'unique reſſource des hommes.

La quatrieme objection, que Dieu eſt la cauſe des maux, n'eſt pas plus ſolide: c'eſt ignorer la nature de Dieu que de nier que ce ſoit lui-même qui envoie aux hommes les biens & les maux. Dieu ne dit-il pas dans le Deuteronome XXXII, 23. *Congregabo ſuper eos mala, & complebo ſagittas meas in eis:* » J'aſſemblerai ſur eux tous les maux, » & je raſſaſierai mes flêches de leur ſang. « Et dans le prophete Amos III, 6. *Si erit malum in civitate quod Dominus non fecerit.* » Eſt-il dans la ville quelque mal que le » Seigneur n'ait pas envoyé? « Et dans Michée I, 12. *Quia deſcendit malum à Domino in portam Jeruſalem*: » le mal deſcend » de Dieu ſur Jéruſalem. »

Et pour la fiction de ces deux tonneaux, qu'Homere place aux deux côtés du trône de Jupiter dans le dernier Livre de l'Iliade, bien loin de pouvoir être blâmée, elle paroît au contraire digne d'admiration, car

c'eſt la même image que David donne de Dieu au Pſeaume LXXIV. *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto: & inclinavit ex hoc in hoc; verumtamen fæx ejus non eſt exinanita: bibent omnes peccatores terræ.* » Le » Seigneur tient en ſa main une coupe de » vin pur, qu'il mêle & tempere, & qu'il » verſe de l'une dans l'autre pour la faire » boire aux pécheurs, &c. » On peut voir mes remarques. De là ſont nées ces expreſſions ſi ordinaires dans l'écriture ſainte, *boire le vin de la colere de Dieu: le vin pur qui eſt mêlé dans la coupe de ſa colere.*

La cinquieme objection, qu'Homere donne aux Dieux des formes viſibles, a été ſolidement réfutée par M. Dacier dans ſa préface ſur Platon, dont il a donné deux volumes. Si Platon, dit-il, n'avoit employé ſon raiſonnement que pour battre en ruine les ridicules métamorphoſes, que les Poëtes attribuent aux Dieux, il auroit raiſon; mais de s'en ſervir pour combattre la maniere dont il a ſouvent plu à Dieu de ſe rendre viſible ſous la forme d'un Ange ou d'un homme, qu'il a créés à ſon image, & dont il a pû prendre la figure ſans tromper les hommes, & ſans ſe départir de ſes perfections, c'eſt une erreur. Auſſi n'a-t-elle pas échappé aux yeux de ſon diſciple Ariſtote, qui, bien que d'ailleurs moins éclairé que lui ſur la nature divine, a pourtant mieux connu la beauté & la vérité

de ce ſentiment d'Homere, qui dit dans le dix-ſeptieme livre de l'Odyſſée, *Que les Dieux, pouvant aiſément ſe revêtir de toutes ſortes de formes, prennent la figure d'étrangers, & vont dans les villes pour être témoins des injuſtices des hommes, & de leurs bonnes actions.* Et inſtruit par ce Poëte, il a reconnu qu'il n'eſt pas indigne de Dieu de ſe revêtir de la nature humaine pour délivrer les hommes de leurs erreurs.

QUANT au ſonge trompeur envoyé à Agamemnon par Jupiter, & au menſonge que ce Dieu lui ordonne de dire à ce prince dans le ſecond Livre de l'Iliade, Homere a encore été bien-juſtifié dans les mêmes remarques ſur la Poëtique, * où M. Dacier fait voir que le menſonge, que ce ſonge trompeur dit à Agamemnon, ne vient pas de Jupiter, mais du ſonge. Or il n'eſt pas extraordinaire de voir un ſonge menteur; & Jupiter, qui ſouffre qu'Agamemnon ſoit deçu, n'a nulle part à cette tromperie; il la permet ſans en être l'auteur. L'écriture ſainte nous fournit † un exemple tout pareil dans l'hiſtoire d'Achab, roi d'iſraël, quand Dieu voulut le faire périr; car Dieu envoie à ce roi l'eſprit de menſonge pour le ſéduire, comme Jupiter envoie ici à Agamemnon ce ſonge pour le tromper.

* *Vol. II. Page 56. Chap. XXVI. pag.* 452.

† 2. *Paralipom. XVIII.* 19. 20. 21.

Il n'y a rien de plus ſemblable. Le Jupiter d'Homere n'eſt nullement un menteur ni un ſéducteur dans ce paſſage, comme le véritable Dieu ne l'eſt pas dans cette hiſtoire d'Achab. Mais Homere a connu cette vérité, que Dieu ſe ſert de la malice des créatures pour accomplir ſes jugemens. On peut voir mes remarques. † Cet exemple eſt d'autant plus remarquable, qu'il eſt du tems même d'Homere, car ce Poëte vivoit dans le tems qu'Achab étoit roi d'Iſraël, & Joſaphat roi de Juda.

En général Platon examine la poéſie d'Homere par rapport à la politique, & il la condamne quand il ne la trouve pas conforme aux regles qu'un bon politique donne pour la conſervation des états & pour le bonheur des peuples. Il n'y a rien de plus injuſte, & c'eſt pour s'oppoſer à cette injuſtice qu'Ariſtote a écrit : * *Il faut bien ſe ſouvenir qu'on ne doit pas juger de l'excellence de la poéſie comme de celle de la politique, ni même comme de celle de tous les autres arts.* Le but de la poéſie eſt d'imiter, & ſon imitation pourroit être auſſi vicieuſe en bonne politique, qu'elle ſeroit excellente en bonne poéſie. Mais ce qu'il y a de malheureux pour Platon, c'eſt que l'imitation d'Homere n'eſt pas même contraire à la bonne politique, puiſqu'elle eſt conforme

† *Tom. I. Liv. II. Not.* 2.
* *Poëtiq. ch.* 20.

à la vérité même, comme je viens de le faire voir.

Venons préſentement à ce que ma traduction peut craindre du côté des mœurs, des uſages & des caracteres. Homere peint par-tout la Nature telle qu'elle étoit dans ſa premiere ſimplicité, & avant que dechue de ſa dignité & de ſa nobleſſe, elle eut cherché à étayer ſes ruines ſur une pompe vaine, qui n'eſt jamais la marque d'une véritable & ſolide grandeur. J'avoue que je n'ai pas cherché à adoucir la force de ſes traits pour les rapprocher de notre ſiecle.

Les mœurs des hommes ſont le caractere des ſiecles où ils vivent, parce qu'elles ſont la ſource des actions & de toute la conduite de la vie, & qu'il n'y a que les actions qui puiſſent caractériſer les hommes & les tems; ni les inclinations ni les habitudes ne le peuvent, qu'autant qu'elles ſont ſenſibles & viſibles par les actions. Le Poëme Epique étant donc l'imitation d'une action, le Poëte doit rendre exactement les mœurs telles qu'elles ſont dans les tems qu'il déſigne, autrement ſon imitation ſera fauſſe, & ſes héros ne ſeront que des héros de Roman, qui n'ont que le nom de ceux qu'ils repréſentent, & qui ne diſent & ne font rien qui ne démente leur caractere, & qui ne ſoit oppoſé aux uſages des tems où l'on ſuppoſe qu'ils ont vécu. En un mot

le

le Poëte imite ce qui eſt, & non pas ce qui n'a été qu'après lui. Homere ne pouvoit pas ſe conformer aux uſages des ſiecles ſuivans ; & c'eſt aux ſiecles ſuivans à remonter aux uſages de ſon ſiecle. C'eſt un des premiers préceptes de l'art poétique, de bien marquer les mœurs : *Notandi ſant tibi mores* ; » des ſiecles, des pays, étudiez les mœurs. »

Mais, dit-on, eſt-il défendu à un Poëte d'embellir & d'ennoblir les ſujets qu'il traite, & Ariſtote même n'a-t-il pas dit que le Poëte doit faire ſes héros plus-beaux ? oui, pourvû qu'il conſerve la reſſemblance ; & ce n'eſt pas la conſerver, que de donner aux tems & aux perſonnes des mœurs & des uſages qu'ils n'ont pas connus. C'eſt perdre tous les traits caractériſtiques qu'on eſt obligé de garder, & ſans leſquels il n'y a plus de reſſemblance entre l'original & la copie. Ariſtote ne laiſſe aucun lieu de douter du ſens du précepte, qu'il donne au Poëte : *Ils doivent*, dit-il, *imiter les bons peintres, qui, en donnant à chacun ſa véritable forme & en conſervant la reſſemblance, les repréſentent toujours plus beaux.* C'eſt-à-dire, que comme les peintres cherchent ce qui peut augmenter la beauté de la perſonne ſans altérer la reſſemblance, & ſans rien changer aux proportions de ſa taille & de ſon viſage, & qu'ils donnent tous les agré-

mens qui peuvent s'ajuſter avec ſes traits véritables & les relever; les Poëtes doivent de même chercher tout ce qui peut embellir leur héros, pourvû qu'il s'accorde avec le fond de ſon caractere. Achille eſt colere & injuſte, Homere le fait vaillant; Uliſſe eſt diſſimulé; il lui donne la prudence, car la prudence va fort bien avec la diſſimulation, comme la valeur avec la colere. Rien ne ſeroit plus ridicule que de rendre plus beau en détruiſant la reſſemblance. Qu'une femme veuille qu'un peintre la peigne plus belle, quand même il ne conſerveroit aucun de ſes traits, je conçois les raiſons de cette fauſſeté, elle veut tromper ceux qui ne l'auront jamais vue; mais de vouloir que des tems, qui ne nous touchent en rien, nous reſſemblent, j'avoue qu'il y a là une ſorte d'amour propre que je ne conçois point. Pour moi je penſe tout autrement, & je trouve ces tems anciens d'autant plus beaux, qu'ils reſſemblent moins au nôtre. Il en eſt des mœurs comme de la diction, qui n'eſt jamais plus belle que lorſqu'on la déguiſe par des mots étrangers ou figurés; car, comme dit Ariſtote dans ſa Rhétorique: *Ce qui vient des étrangers paroît admirable, & tout ce qui eſt admirable, plait & rejouit.*

Homere parle ſouvent de chaudrons, de marmites, de ſang, de graiſſe, d'inteſtins, &c. On y voit des princes dépouiller eux-

mêmes les bêtes & les faire rôtir. Les gens du monde trouvent cela choquant; mais on fait voir que tout cela eſt entiérement conforme à ce que l'on voit dans l'Ecriture ſainte; qu'il n'y avoit alors rien de plus auguſte ni de plus vénérable, & qu'on ne peut en faire des railleries ſans impiété; puiſque, comme l'a fort bien remarqué le ſavant religieux qui a fait le Traité du Poëme épique, les livres d'Homere en ſont encore moins remplis que les livres ſaints, qu'on expoſe par-là aux railleries des libertins & des athées.

Dans Homere Agamemnon & les autres princes tuent eux-mêmes les victimes, parce que c'eſt l'acte le plus auguſte & le plus ſolemnel de la Religion: c'eſt pourquoi à Rome même les cenſeurs, qui étoient les magiſtrats de la plus grande autorité, faiſoient la même fonction; & pour en marquer l'importance, ils la faiſoient avec une couronne ſur la tête & vêtus d'une robe de pourpre. Il n'y a donc rien à reprendre dans Homere de ce côté-là. Mais, dit-on, qui peut ſouffrir que des princes préparent eux-mêmes leurs repas; que les fils des plus grands Rois gardent les troupeaux, qu'ils travaillent eux-mêmes, & qu'Achille faſſe chez lui les fonctions les plus ſerviles? telles étoient les mœurs de ces tems héroïques, de ces heureux tems où l'on ne connoiſſoit ni le luxe ni la molleſſe, & où

l'on ne faiſoit conſiſter la gloire que dans le travail & dans la vertu ; & la honte, que dans la pareſſe & dans le vice. L'hiſtoire ſainte & l'hiſtoire profane nous enſeignent également que c'étoit alors la coûtume de ſe ſervir ſoi-même ; cette coûtume étoit un reſte précieux de l'âge d'or. Les Patriarches travailloient eux-mêmes de leurs propres mains ; les filles les plus conſidérables alloient elles-mêmes à la fontaine, Rebecca, Rachel, & les filles de Jethro y menent leurs troupeaux. Dans *Fabius Pictor*, Rhée elle-même va puiſer de l'eau ; la fille de Tarpeius fait la même choſe dans Tite-Live. En un mot, les tems qu'Homere peint ſont les mêmes que ceux où Dieu daignoit converſer avec les hommes. Quelqu'un oſeroit-il dire que notre faſte, notre luxe & notre pompe valent cette noble ſimplicité, qui a été honorée d'un ſi glorieux commerce ?

J'AIME à voir les héros d'Homere faire ce que faiſoient les Patriarches, plus grands que les Rois & que les héros. J'aime à voir Junon s'ajuſter elle-même, * ſans cet attirail de toilette, ſans coiffeuſe, ſans dame d'atour. Les Déeſſes pour s'habiller & pour s'ajuſter elles-mêmes, n'en ſont ni moins agréables ni moins reſpectables. Il en eſt des héros comme des Dieux, on

* M. Deſpreaux *a traité cette matiere dans ſes réflexions ſur Longin*, Réflex. 9.

ne voit autour d'Achille, d'Agamemnon, &c. ni eſtaffiers, ni valets de chambre, ni gentilhommes, ni gardes. On n'en voyoit point autour d'Hercule ni de Théſée. Enfin je ſuis perſuadée que ſi un habile homme entreprenoit de faire la comparaiſon des tems, comme Plutarque a fait celle des hommes illuſtres dont il a écrit la vie, on trouveroit entre ces tems-là & le nôtre la même différence qui ſe trouva entre la ſtatue d'airain, que Lyſippe avoit fait d'Alexandre, & cette même ſtatue après que Néron l'eut fait dorer; il fallut lui ôter cette dorure, parce qu'elle avoit corrompu toute ſa beauté: * *Quum pretio periiſſet gratia artis, detractum eſt aurum.* La dorure qui gâte notre ſiecle, & qu'il faudroit ôter pour lui redonner ſa beauté & ſa force, c'eſt le luxe & la molleſſe, qui engendrent immanquablement dans l'ame une corruption générale & y font naître un eſſaim de paſſions, toutes oppoſées à la grandeur véritable & ſolide.

Voila donc en quelque façon Homere & ma traduction en ſûreté du côté de l'art du Poëme & du côté des allégories, des fables, des mœurs, & des caracteres, au moins auprès des gens qui voudront lire avec quelque réflexion, & qui ſeront perſuadés que ſans des connoiſſances acquiſes

* *Plin. liv. 24. ch. 8.*

& accompagnées de beaucoup de méditation, il n'eſt pas poſſible, même au plus grand génie, de bien juger des ouvrages des anciens. A l'égard de ceux qui n'auront pas la force de perdre de vue leur ſiecle, je crois qu'il faut ſe conſoler qu'Homere ne les ait pas pour admirateurs.

Pour ce qui eſt de la quatrieme difficulté qui ſe tire de ſes fictions, qu'on traite d'outrées & d'incroyables, parce qu'on ne les trouve pas dans la vraiſemblance humaine, je ne m'y ſerois pas arrêtée ſi je ne voyois encore tous les jours des gens qui les reprochent à Homere. Je prendrai donc la liberté de leur dire ici qu'ils n'ont aucune idée du Poëme Epique. J'avoue que tous ces contes, bien loin d'être vraiſemblables, ſont naturellement impoſſibles; mais ce Poëte les fait rentrer dans la vraiſemblance par la puiſſance infinie des Dieux qui opérent toutes ces merveilles : car ce qui eſt impoſſible à l'homme, eſt non-ſeulement poſſible, mais facile à Dieu. Ainſi rien ne doit faire plus d'honneur à Homere, que d'avoir connu que les événements les plus extraordinaires & les plus merveilleux ceſſeroient d'être incroyables dès que le miniſtere des Dieux interviendroit, & que tout eſprit de critique céderoit à cette intervention.

Le défaut de vraiſemblance, qu'il faut blâmer dans les Poëtes & dans tous les écri-

vains, c'eſt lorſqu'ils font exécuter aux hommes, ſans aucun ſecours des Dieux, des choſes qui paſſent les forces de la nature, & qui ſont au-deſſus de l'humanité.

Mais voici pour moi l'endroit terrible; c'eſt la diction. J'avoue que de ce côté-là je n'ai point de bonne apologie. Mon entrepriſe paroîtra avec raiſon la plus téméraire, ou plutôt la plus folle qu'on puiſſe faire en ce genre d'écrire. Plus un original eſt parfait dans le grand & dans le ſublime, plus il perd dans les copies. Cela eſt certain; il n'y a donc point de Poëte qui perde tant qu'Homere dans une traduction, où il n'eſt pas poſſible de faire paſſer la force, l'harmonie, la nobleſſe & la majeſté de ſes expreſſions, & de conſerver l'ame qui eſt répandue dans ſa poéſie, & qui fait de tout ſon Poëme comme un corps vivant & animé. Car la louange que ce Poëte donne à Vulcain, de faire des trepieds qui étoient comme vivans, & qui alloient aux aſſemblées des Dieux, il la mérite lui-même. Il eſt véritablement cet ouvrier merveilleux qui anime les choſes les plus inſenſibles; tout vit dans ſes vers, & Ariſtote avoit raiſon de dire qu'Homere eſt le ſeul des Poëtes, qui ait ſû faire des noms & des termes qui aient mouvement & vie; tant il inſpire d'ame & de feu à ſes expreſſions. Il n'y a point de Poéſie, je n'en excepte aucune, qui, ſi

on la compare à celle-là, ne paroiſſe froide & languiſſante. Que doit-on attendre d'une traduction en une langue comme la nôtre, toujours ſage, ou plutôt toujours timide, & dans laquelle il n'y a preſque point d'heureuſe hardieſſe, parce que toujours priſonniere dans ſes uſages, elle n'a pas la moindre liberté ?

Qu'on ne diſe point ici que c'eſt une erreur de vouloir faire valoir des penſées & des choſes par le choix, par le ſon & par l'harmonie des mots. Car ſans entrer dans la diſcuſſion, ſi c'eſt raiſon ou erreur, il ſuffit que cela eſt, & que l'harmonie produit cet effet ſur tous les hommes. Des paroles nobles, harmonieuſes & bien cadencées, quoique denuées de vérité & vuides de ſens, ſe feront écouter avec plus d'empire que les choſes les plus raiſonnables, dites durement & avec des ſons déſagréables. L'ouïe eſt le plus fin, le plus délicat & le plus ſuperbe de tous les ſens, & c'eſt celui dont il faut le plutôt ſe rendre maître ſi l'on veut regner ſur l'eſprit. Qu'on démonte les vers de Lucrece, & qu'on diſe platement & groſſiérement ce qu'il débite ſur la nature de l'ame, & ſur la maniere dont ſe fait la vue, il n'y a perſonne aujourd'hui qui ait la patience de l'entendre, tant ſes principes paroiſſent abſurdes & oppoſés à la vérité. Qu'on prononce les vers de ce grand Poëte, il n'y a point d'oreille,

qui, charmée par leur harmonie, ne ſe laiſſe aller à ce doux attrait; & l'oreille charmée ſurprend bientôt la raiſon. Si l'harmonie ſeule a tant de pouvoir, que ne peut-elle point quand elle eſt jointe avec la raiſon & ſoûtenue par la beauté, par la vérité & par la grandeur des choſes, & que l'eſprit eſt inſtruit & nourri pendant que l'oreille eſt ſatisfaite? certainement il n'y a point de charme égal à celui-là, & tel eſt le charme d'Homere.

La beauté de l'expreſſion conſiſte dans la clarté & dans la nobleſſe; elle eſt claire par les mots propres, & noble par les mots empruntés.

Pour être convaincu de la beauté que donnent à la diction ces expreſſions figurées, pourvû qu'elles ſoient convenables, bien placées & miſes avec meſure, * il ne faut que prendre les vers d'un poëme épique ou d'une tragédie & y changer les termes; ſi au lieu des métaphores, des mots étrangers & de toutes les autres figures, on y ſubſtitue les mots propres, on gâtera tout; toute leur beauté ſera perdue.

Homere a encore deux grands avantages, qu'Ariſtote n'explique point; le premier, c'eſt que les mots propres, qui rendent ſa diction claire, lui donnent auſſi très-ſouvent autant de force & de nobleſſe que les mots

* *Ariſtote, Poëtiq. ch. 22.*

figurés ; je dis même les mots propres les plus ſimples, les plus communs & les moins agréables qu'il a été obligé d'employer en deſcendant, comme il fait quelquefois, dans le détail des plus petites choſes. Dans ces occaſions il n'a pas été en ſon pouvoir de choiſir les termes, car les noms propres ne ſe changent point. Qu'a-t-il donc fait pour empêcher ſa poéſie d'être deshonorée par ces termes ſi capables de l'avilir ? il a ſû la relever par l'harmonie, en les mêlant enſemble avec art, & en les ſoutenant par des particules ſonores, & par des épithetes magnifiques ou gracieuſes, qui cachent tout leur déſagrément. C'eſt ce qu'il a merveilleuſement pratiqué, ſur-tout dans le dénombrement des vaiſſeaux, qui finit le ſecond livre. * Denys d'Halicarnaſſe a rendu cela ſenſible, en rapportant les huit premiers vers de ce dénombrement comme un échantillon de tout le reſte, & en faiſant voir que tous ces noms de lieux [a] n'ont ni beauté ni grace ; mais qu'Homere a trouvé le ſecret de les [b] faire paroître très-beaux & très-magnifiques. Ainſi ayant reçu des mains de la nature des noms durs & déſagréa-

* *Dans le Traité, περὶ συνθέσ. ὀνομ.*

a Οὐ καλὰ τὴν φύσιν, οὐ δὲ σεμνότητα ἢ καλλιλογίαν ἔχοντα.

b Ἀλλ' ὡντως αὐτὰ καλῶς ἐκεῖνος συνύφανε καὶ πληρώμασιν ἐνφώνοις διείληφεν ὥστε μεγαλωφελέστατα φαίνεσθαι τούτοις ὀνόματα.

bles, il a ſû les rendre doux, harmonieux & agréables par ſon art & par ſon eſprit. On n'a qu'à lire ces vers dans l'original, on eſt étonné de leur magnificence.

Il en eſt de la poéſie d'Homere comme de la muſique, qui ſait ranger ſous ſes loix & faire entrer dans ſon harmonie les ſons les plus déſagréables & les moins harmonieux; tout lui obéit & vient faire l'effet qu'elle ordonne.

Le ſecond avantage d'Homere dans ſa diction, c'eſt qu'en mêlant des termes durs, rudes & communs avec les termes les plus polis & les plus coulans, il a fait une compoſition moyenne qui tient de l'auſtere ou de la rude, & de la gracieuſe ou de la fleurie; & par ce moyen il mêle admirablement l'art & la nature, la paſſion & les mœurs, comme Denys d'Halicarnaſſe l'a fort bien expliqué. [a] *Quelque endroit que l'on prenne dans ce Poëte*, dit cet excellent critique, *on le trouvera parfaitement varié par ces deux ſortes de ſtile & d'harmonie.*

Cet heureux mêlange donne à Homere une force & un charme dont perſonne n'a pû approcher; & ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt qu'on ne ſent nulle part ni travail ni peine; tout coule de ſource, & on trouve par-tout une grace de facilité, com-

[a] Πᾶς γὰρ αὐτῷ τόπος, οὗτις ἂν ἅψηται; ταῖς τε αὐστηραῖς καὶ ταῖς γλαφυραῖς ἁρμονίαις εἰς ἄκρον διαπεπικιλται.

me ſi le poëme entier avoit été dicté tout de ſuite à Homere par la Muſe qu'il a invoquée. M. Deſpreaux a parfaitement expliqué cette grace dans ces vers, qui ſont d'une très-grande beauté :

On diroit que pour plaire, inſtruit par la nature,
Homere ait à Venus dérobé ſa ceinture ;
Son livre eſt d'agrémens un fertile tréſor ;
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or ;
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace.
Toujours il divertit, & jamais il ne laſſe.

Mais cette compoſition mêlée, ſource de ces graces, eſt inconnue à notre langue ; elle n'admet point toutes ces différences ; elle ne ſait que faire d'un mot bas, dur, ou déſagréable ; elle n'a rien dans ſes tréſors qu'elle puiſſe employer pour cacher ce qui eſt défectueux ; elle n'a ni ces particules nombreuſes, dont elle puiſſe ſoûtenir ſes termes, ni cette différente harmonie qui naît du différent arrangement des mots, & par conſéquent elle eſt incapable de rendre la plûpart des beautés qui éclatent dans cette poéſie. Voilà ma condamnation & ma condamnation très-juſte, ſi on veut me juger à la rigueur ; car j'avoue qu'il n'y a pas un ſeul vers dans Homere où je ne ſente une beauté, une force, une harmonie, une grace qu'il m'a été impoſſible de conſerver.

Pourquoi donc faire une entrepriſe où l'on ne peut réuſſir ? voici mes raiſons : elles

formeront peut-être une excuſe aſſez valable.

Les merveilles du ſtile d'Homere, & toutes les beautés qu'il a ſû tirer de ſa langue, ne ſont pas ce qu'il y a de plus eſtimable dans ſa poéſie; il y a des beautés ſupérieures à celles de l'expreſſion, & des beautés dont ceux qui ne ſont pas entiérement privés de ſentiment, ne peuvent s'empêcher d'être frappés. Les peuples les plus barbares, & qui n'ont aucun ſentiment de la belle poéſie, ni de la force, ni de l'harmonie du langage, n'ont pû s'empêcher de ſentir la grandeur de ſes idées, la majeſté de ſon ſujet, cette belle nature qui regne dans toutes ſes parties, & la ſurprenante variété de ſes caracteres, qui dans la même eſpece de vertus ne laiſſent pas d'être très-différens. Par exemple Uliſſe & Neſtor, tous deux prudens, ne ſont pourtant pas les mêmes. Achille, Diomede, Ajax, tous braves, ſont braves bien différemment. Les Indiens & les Perſans ont Homere traduit en leur langue; on aſſûre même qu'il y en a une traduction Chaldaïque ou Syriaque. Je m'imagine qu'une traduction françoiſe peut valoir ces traductions-là, & conſerver encore mieux la plûpart des beautés du ſtile, ou les faire mieux ſentir.

D'ailleurs je n'écris pas pour les Savans, qui liſent Homere en ſa langue; ils le connoiſſent mieux que moi; j'écris pour ceux qui ne le connoiſſent point, c'eſt-à-dire,

pour le plus grand nombre, à l'égard desquels ce Poëte eſt comme mort; & j'écris encore pour ceux qui commencent à le lire, & qui doivent travailler à l'entendre, avant qu'ils puiſſent être en état d'en ſentir les beautés.

A L'ÉGARD des premiers, c'eſt-à-dire de ceux qui ſont privés du plaiſir de lire Homere en Grec, qu'ils me permettent de faire ici une image, qui en leur marquant le jugement que je fais moi-même de mon travail, mettra ma traduction hors des atteintes de leur cenſure, & l'original à couvert de leurs mépris. Des images peuvent-elles être employées plus à propos, que lorſqu'on parle du pere de la Poéſie?

SUPPOSONS donc qu'Helene mourut en Egypte, qu'elle y fut embaumée avec tout l'art des Egyptiens, & que ſon corps conſervé juſqu'à notre tems, eſt porté aujourd'hui en France. Cette momie n'attirera pas toute l'admiration qu'Helene vivante attira à ſon retour de Troye, [a] lorſque tous les peuples accouroient en foule ſur ſon paſſage, pour voir cette beauté fameuſe qui avoit armé l'Europe contre l'Aſie, & fait de Troye le bucher de tant de héros; mais elle ne laiſſera pas d'exciter quelque curioſité, &

[a] *Dictys de Crete, liv. 6.* Poſtquàm cognitum Helenam eò veniſſe, multi undique virile ac muliebre ſexu confluunt, aventes dignoſcere cujus gratiâ orbis pene totus ad bellum conſpiraſſet...

de faire un certain plaiſir; on n'y verra pas ces yeux pleins de feu, ce teint animé des couleurs les plus naturelles & les plus vives, cette grace, ce charme qui faiſoit naître tant d'amours, & qui ſe faiſoit ſentir aux glaces mêmes de la vieilleſſe; mais on y reconnoîtra encore la juſteſſe & la beauté de ſes traits, on y démêlera [a] la grandeur de ſes yeux, la petiteſſe de ſa bouche, l'arc de ſes beaux ſourcils, & l'on y découvrira ſa taille noble & majeſtueuſe; & l'imagination, frappée de ces reſtes précieux, ira juſqu'à concevoir que celle qui conſerve encore de la beauté dans les bras mêmes de la mort, devoit véritablement [b] reſſembler aux Déeſſes immortelles pendant ſa vie.

Voila certainement l'idée la moins flatteuſe que je puiſſe donner de ma traduction; ce n'eſt pas Homere vivant & animé, je l'avoue, mais c'eſt Homere; on n'y trouvera pas cette force, cette grace, cette vie, ce charme qui ravit, & ce feu qui échauffe tout ce qui l'approche; mais on y démêlera tous ſes traits, & la ſymmétrie admirable de toutes ſes parties; j'oſe même eſpérer qu'on y trouvera encore d'aſſez vives couleurs pour pouvoir douter un moment s'il n'a pas encore quelque reſte de vie; en un mot c'eſt

a. *Ce ſont les termes dont s'eſt ſervi* Conſtantin Manaſſès *dans le portrait qu'il a fait d'Helene.*

b *C'eſt l'éloge que les vieillards de Troye lui donnent dans le 3. Liv. de l'Iliade.*

Homere, & Homere bien moins changé que dans les traductions qu'on en a faites, où on l'a ſi étrangement défiguré, qu'il n'eſt plus reconnoiſſable.

On dit ſur cela qu'il y a un moyen plus ſûr d'approcher de l'original, c'eſt de le traduire en vers; car ajoute-t-on, il faut traduire les Poëtes en vers pour conſerver tout le feu de la Poéſie. Il n'y auroit aſſûrément rien de mieux ſi on le pouvoit; mais de le croire poſſible c'eſt une erreur, & qui, à mon avis, peut être démontrée. J'ai oſé l'avancer autrefois dans ma préface ſur Anacréon; & depuis ce tems-là je me ſuis entiérement confirmée dans mon ſentiment par le peu de ſuccès qu'ont eu les traductions qu'on a faites en vers. Le malheur de ces traductions ne peut venir du défaut de génie de leurs Auteurs, puiſqu'il y en a parmi eux qui ont beaucoup de réputation, & qui doivent cette réputation à la Poéſie. Il vient donc de la choſe même, où il eſt impoſſible de réuſſir, & on en peut donner des raiſons ſenſibles.

Un traducteur peut dire en proſe tout ce qu'Homere a dit; c'eſt ce qu'il ne peut jamais faire en vers, ſur-tout en notre langue, où il faut néceſſairement qu'il change, qu'il retranche, qu'il ajoute. Or ce qu'Homere a penſé & dit, quoique rendu plus ſimplement & moins poétiquement qu'il ne l'a dit, vaut certainement mieux que tout ce qu'on

eſt forcé de lui prêter en le traduiſant en vers.

Voila une premiere raiſon. Il y en a une autre, qui eſt la même que j'ai déjà expliquée : notre poéſie n'eſt pas capable de rendre toutes les beautés d'Homere & d'atteindre à ſon élévation ; elle pourra le ſuivre en quelques endroits choiſis ; elle attrapera heureuſement deux vers, quatre vers, ſix vers, comme M. Deſpreaux l'a fait dans ſon Longin & M. Racine dans quelques-unes de ſes tragédies, mais à la longue le tiſſu ſera ſi foible, qu'il n'y aura rien de plus languiſſant. Eh que peut-on imaginer qui ſoit au-deſſous d'une poéſie languiſſante & froide, puiſque même tout y eſt inſupportable, s'il n'eſt excellent ? je pourrois rendre cela très-ſenſible par des exemples, mais ces exemples ſont publics, & chacun peut ſe convaincre ſoi-même de cette vérité. Oui, je ne crains point de le dire, & je pourrois le prouver, les Poëtes traduits en vers ceſſent d'être Poëtes.

* Virgile diſoit qu'*il auroit été plus aiſé d'arracher à Hercule ſa maſſue, que de dérober un vers à Homere par l'imitation.* Si Virgile trouvoit cela ſi difficile en ſa langue, nous devons le trouver impoſſible dans la nôtre. Je ſouhaite de me tromper. Quand on me

* Facilius eſſe Herculi clavam, quàm Homero verſum ſubripere.

ſera voir une bonne traduction d'Homere en vers, je la verrai avec un très-grand plaiſir, & je ſerai la premiere à applaudir à cette merveille; mais je doute qu'un Poëte, qui aura bien lû l'original, & bien ſenti toute ſa beauté & ſa force, oſe la haſarder.

Il n'en eſt pas ainſi de la Proſe; elle peut ſuivre toutes les idées du Poëte, conſerver la beauté de ſes images, dire tout ce qu'il a dit; & ſi quelquefois elle eſt forcée de lui prêter, ce qu'elle ne doit faire que très-rarement, car cela eſt dangereux, c'eſt de lui-même qu'elle emprunte ce qu'elle lui prête: & dans ſa ſimplicité & dans ſa médiocrité même elle ne laiſſe pas de ſe ſoûtenir. Je ne dis pas que la mienne ait fait tout cela, je dis ſeulement que la proſe le peut faire. Ariſtote même a reconnu que la proſe n'eſt pas ennemie du poëme Epique, puiſqu'il a écrit que l'Epopée ſe ſert de la proſe comme des vers; & il ſeroit aiſé de prouver la vérité de ce ſentiment par la nature de cette imitation. Platon dans le troiſieme livre de ſa République a mis en proſe une trentaine de vers du commencement de l'Iliade; & quoiqu'il ait changé l'imitation en ſimple narration, cela ne laiſſe pas d'intéreſſer & de plaire. Que ne ſeroit-ce point s'il avoit conſervé l'imitation, c'eſt-à-dire, ſi au lieu de dire en hiſtorien, un tel & un tel dirent cela, il avoit introduit:

les perſonnages parlant eux-mêmes ?

Il faut donc nous contenter de la Proſe pour traduire les Poëtes, & tâcher d'imiter les Hébreux, qui n'ayant pas de Poéſie, c'eſt-à-dire une diction aſtreinte à un certain nombre de pieds & de ſyllabes breves ou longues, ont fait de leur proſe une ſorte de poéſie par un langage plus orné, plus vif & plus figuré ; & ils y ont ſi bien réuſſi, que rien ne préſente à l'eſprit des images plus vives que les Cantiques, les Pſeaumes, & certains endroits des Prophetes.

Il eſt certain qu'une proſe ſoûtenue & compoſée avec art, approchera plus de la poéſie qu'une traduction en vers : auſſi Strabon écrit, ὁ πεζὸς λόγος ὅταν κατασκευασμένος μίμημα τῆς ποιητικῆς ἐστί. *La proſe bien travaillée eſt l'imitation de la poéſie.* Il fait voir enſuite comment les premiers Écrivains, comme Cadmus, Pherecyde, Hecatée, ont imité la poéſie dans leurs écrits ; λύσαντες τὸ μέτρον, τ' ἄλλα δὲ φυλαξάντες τὰ ποιητικά. *En rompant ſeulement la meſure, & en conſervant toutes les autres beautés poétiques.* C'eſt pourquoi Denys d'Halicarnaſſe enſeigne comment la compoſition en proſe peut être rendue ſemblable au ſtile des plus beaux poëmes. Mais je ne me contente pas de dire que la Proſe peut approcher de la Poéſie, je vais plus loin, & je dis qu'en fait de traduction, dont il s'agit ici, il y a ſouvent dans la proſe une

préciſion, une beauté & une force, dont la Poéſie ne peut approcher. Les livres des Prophetes, & les Pſeaumes, dans la Vulgate même, ſont pleins de paſſages, que le plus grand Poëte du monde ne ſauroit rendre en vers, ſans leur faire perdre de leur majeſté & de leur énergie.

Quand je parle d'une traduction en proſe, je ne veux point parler d'une traduction ſervile ; je parle d'une traduction généreuſe & noble, qui, en s'attachant fortement aux idées de ſon original, cherche les beautés de ſa langue, & rend ſes images ſans compter les mots. La premiere, par une fidélité trop ſcrupuleuſe, devient très-infidele, car pour conſerver la lettre, elle ruine l'eſprit, ce qui eſt l'ouvrage d'un froid & ſtérile génie ; au lieu que l'autre, en ne s'attachant principalement qu'à conſerver l'eſprit, ne laiſſe pas, dans ſes plus grandes libertés, de conſerver auſſi la lettre ; & par ſes traits hardis, mais toujours vrais, elle devient non-ſeulement la fidele copie de ſon original, mais un ſecond original même. Ce qui ne peut être exécuté que par un génie ſolide, noble & fécond.

Ce que je dis-là, je le dis pour tâcher de détromper certaines gens, qui, peu inſtruits de la nature & de la beauté des ouvrages, ont ſur-tout une idée très-déſavantageuſe & très-fauſſe des traductions. Ils s'imaginent que c'eſt une imitation ſervile, où la fleur

de l'eſprit & l'imagination n'ont point de part, en un mot qu'il n'y a nulle création. C'eſt aſſûrément une erreur très-grande ; il n'en eſt pas de la traduction, comme de la copie d'un tableau, où le copiſte s'aſſujettit à ſuivre les traits, les couleurs, les proportions, les contours, les attitudes de l'original qu'il imite ; cela eſt tout différent : un bon traducteur n'eſt point ſi contraint ; il eſt tout au plus comme un ſtatuaire qui travaille d'après l'ouvrage d'un peintre, ou comme un peintre qui travaille d'après l'ouvrage d'un ſtatuaire ; il eſt comme Virgile qui peint le Laocoon d'après l'original de marbre, ouvrage admirable, qu'il avoit devant les yeux. Et dans cette imitation, comme dans toutes les autres, il faut que l'ame pleine des beautés qu'elle veut imiter, & ennyvrée des heureuſes vapeurs qui s'élevent de ces ſources fécondes, ſe laiſſe ravir & tranſporter par cet enthouſiaſme étranger ; qu'elle ſe le rende propre, & qu'elle produiſe ainſi des expreſſions & des images très-différentes, quoique ſemblables. Il n'eſt peut-être pas impoſſible de rendre cela ſenſible par une comparaiſon empruntée de la muſique : on voit tous les jours des muſiciens, qui très-ſavans dans leur art, chantent exactement & rigoureuſement la note qu'on leur préſente, ils n'y font pas la moindre faute ; mais le tout eſt une faute, parce que dépourvus de génie & froids, ils ne

ſaiſiſſent pas l'eſprit dans lequel ces airs ont été compoſés, & qu'ils n'y jettent ni les agrémens, ni les graces qui en ſont comme l'ame ; au lieu qu'on en voit d'autres, qui plus vifs & doués d'un plus heureux génie, chantent ces airs dans l'eſprit où ils ont été compoſés, leur conſervent toute leur beauté, & les font paroître très-différens, quoiqu'ils ſoient les mêmes. Voilà, ſi je ne me trompe, la différence qui ſe trouve entre les bonnes & les mauvaiſes traductions ; l'une par une imitation baſſe & ſervile rend la lettre ſans l'eſprit, & l'autre par une imitation libre & noble, conſerve l'eſprit ſans s'éloigner de la lettre, & fait une choſe toute nouvelle d'un ſujet déjà connu.

Je reviens à Homere. J'ai déjà averti que je ne l'ai point traduit pour ceux qui le liſent en ſa langue ; à l'égard des autres, c'eſt-à-dire de ceux qui ne le connoiſſent point du tout, ou de ceux qui commencent à le lire dans l'original, je puis me flatter que mon travail ne leur ſera pas inutile, & qu'il ſervira à le faire connoître aux uns & entendre aux autres. Homere n'eſt pas ſi aiſé que l'on penſe ; on croit communément que dès qu'on eſt initié dans les lettres Grecques, on eſt en état de l'entendre, & l'on ſe trompe infiniment. Caſaubon, ce critique ſi ſavant & ſi ſûr, & qui avoit fait autrefois des commentaires ſur ce Poëte, qui ont ſans doute été perdus, dit dans ſes notes ſur Stra-

bon : *Neque enim divinum hunc Poëtam omnes intelligunt.* » Tout le monde n'entend » point ce divin Poëte. » C'eſt ce que j'ai ſouvent éprouvé moi-même. J'ai lû Homere pluſieurs fois, car j'ai pour lui la même paſſion qu'avoit le philoſophe Arceſilas, qui ſoir & matin ne manquoit jamais de lire quelque endroit de ce Poëte, & qui diſoit toujours en prenant ſon livre, *qu'il alloit à ſes amours.* Cependant avec toute cette grande paſſion & ce long commerce, ſi je l'ai entendu paſſablement, ce n'a été que lorſque j'ai travaillé à le faire entendre aux autres. Quand on ne lit que pour ſoi, on ſe contente très-ſouvent d'une idée légere & ſuperficielle ; mais quand on lit pour les autres, l'obligation de donner des idées nettes & diſtinctes fait qu'on s'arrête pour approfondir les ſujets ; & alors la néceſſité, ſervant d'aiguillon à l'eſprit, lui fait découvrir des beautés & des ſens, que la rapidité de la lecture ne lui avoit pas laiſſé voir. Encore avec toute l'application que j'ai apportée à le bien entendre, je ſuis bien perſuadée que je n'ai pas laiſſé d'y faire des fautes. Les bonnes choſes ſe font avec beaucoup de travail & de peine, & les fautes ſe commettent très-facilement. Mais comme on eſt fort accoutumé à imputer à Homere les fautes & les baſſeſſes de ſes traducteurs, j'avertis au moins qu'on ne lui attribue pas celles qui pourront m'être échap-

pées. Je déclare qu'Homere en eſt innocent, & qu'elles doivent être toutes miſes ſur mon compte.

Quelque admirable que ſoit ce Poëte par la beauté de ſa Poéſie, on trouve dans ſes Poëmes des choſes encore plus admirables & plus précieuſes ; un ſavoir profond, des veſtiges remarquables de l'antiquité la plus reculée, une connoiſſance prodigieuſe de tous les arts, une variété charmante de mœurs & de caracteres, des modeles parfaits d'une véritable éloquence dans tous les genres de diſcours, des maximes tirées de la plus ſaine philoſophie, & enfin une conformité admirable & dans le ſtile & dans les idées avec nos Livres ſaints. Le ſavant Grotius frappé de l'étendue de ſon eſprit, de la grandeur de ſes connoiſſances, de la profondeur de ſes penſées & de ſes maximes, & de la ſublimité de ſes comparaiſons, lui a donné un très-grand éloge ; car il n'a pas craint de comparer à ce grand Poëte, l'un des plus grands Prophetes, je veux dire Ezechiel : *Valuit eruditione & ingenio* [Ezechiel] *ita ut ſepoſito prophetiæ dono, quod incomparabile eſt, non immeritò eum Homero compares ob pulchras ideas, comparationes illuſtres, magnam rerum multarum, præſertim architecturæ, cognitionem.*

Il n'eſt pas poſſible de rendre ſenſibles toutes ces différentes beautés par la ſeule traduction ; il eſt abſolument néceſſaire de l'accompagner

l'accompagner de Remarques, & voici quelle a été ma vue dans ce ſecond travail. Je n'ai jugé à propos de deſcendre que très-rarement dans une critique de mots; rien n'eſt plus ſec, plus ſtérile, ni plus déſagréable. A quoi bon remplir un livre de minuties de grammaire qu'on trouve par-tout? Dans un Poëte comme Homere, où tout eſt grand, il n'y a rien de plus ennuyeux & de plus petit que de s'amuſer à éplucher des lettres & des ſyllabes. De tous les ouvrages de l'antiquité profane, celui qui eſt le plus ancien eſt venu heureuſement à nous le plus entier & le plus correct: car comme toutes les parties de ces Poëmes étoient dans la bouche de tous les hommes, & que tous les hommes en faiſoient leurs délices, elles n'ont pû être conſidérablement altérées par le tems, la corruption & l'altération des ouvrages ne venant d'ordinaire que de l'oubli où ils croupiſſent; à peine trouve-t-on deux ou trois fautes dans l'Iliade. Le ſoin qu'on a eu de ne rien perdre de ce grand Poëte, a été ſi loin, que les Anciens nous ont conſervé juſqu'à des vers que des critiques trop ſcrupuleux & trop délicats lui avoient ôtés, & qui en effet ne paroiſſent plus dans nos exemplaires.

Il eſt donc inutile de deſcendre dans cette critique de mots; il faut aller à ce qu'il y a de plus conſidérable, & tâcher de montrer ce ſublime & ce merveilleux, qui re-

gnent par-tout dans Homere. Il faut juſtifier les éloges qu'Ariſtote lui a donnés, qu'il a excellé en tout ſur les autres Poëtes, & qu'il eſt divin auprès d'eux; qu'il a mérité d'être loué pour pluſieurs choſes, mais ſur-tout parce qu'il eſt le ſeul de tous les Poëtes qui ait bien connu ce qu'il falloit faire; & enfin qu'il eſt le ſeul qui mérite le nom de Poëte.

Il faut expliquer ce ſavoir profond; démêler cette antiquité; faire ſentir la variété de ſes mœurs & de ſes caracteres; montrer ſa ſageſſe dans ſes fictions mêmes les plus ſurprenantes; développer les préceptes excellens qui ſont renfermés dans ſes diſcours; éclaircir les opinions théologiques qui regnoient de ſon tems; marquer juſqu'où les Grecs & les Barbares avoient porté l'art militaire; enfin prouver la conformité de ſes idées, & de ſon ſtile avec ce que nous avons de plus ſacré.

Cela ouvre un vaſte champ à une critique plus relevée & plus agréable que celle des mots. Ce n'eſt pas que celle-ci n'entre en quelque façon dans ce deſſein, mais ce n'eſt que par ce qu'elle a de plus noble, je veux dire par les figures dont il faut bien expliquer la beauté, puiſqu'elles ſont une des cauſes, qui contribuent le plus au grand & au ſublime, & qu'elles font le plus ſenſible plaiſir des lecteurs. Je ſuis perſuadée que de faire bien ſentir la délicateſſe & la

force des tours & des penſées d'Homere, c'eſt ce qu'il y a de plus utile & de plus important.

Voila ce que je me ſuis propoſée dans mes Remarques. Cela étoit au-deſſus de mes forces, je l'avoue; mais enfin ç'a été mon but, & j'ai fait ce que j'ai pû pour y arriver, ou par moi-même ou par le ſecours de perſonnes plus capables que moi. Homere dit en quelque endroit *, qu'un bon avis qu'on nous donne, devient à nous en propre, quand nous avons la force de le ſuivre, & qu'il nous fait autant d'honneur qu'à celui qui l'a donné. Je dois fort deſirer que cette vérité s'établiſſe; on me fera au moins un mérite de ma docilité, & je partagerai des louanges que j'aurois voulu laiſſer entieres à ceux qui m'ont aidée de leurs conſeils.

On ne peut pas tirer d'Homere un ſyſtême Théologique bien ſuivi. On voit ſeulement qu'il reconnoît un premier Etre, un Dieu ſupérieur, de qui tous les autres Dieux étoient dépendans; on voit qu'il établit partout la liberté de l'homme, une double deſtinée, ſi néceſſaire pour accorder cette liberté avec la prédeſtination, l'immortalité de l'ame, & les peines & les récompenſes après la mort. Il a reconnu cette grande vérité, que les hommes n'ont rien de bon qu'ils n'aient reçu de Dieu; que c'eſt de

* *Dans le 9. Liv. de l'Iliad.*

Dieu que viennent tous les bons ſuccès dans ce qu'ils entreprennent; qu'ils doivent les demander par leurs prieres, & que tous les malheurs qui leur arrivent, ils ſe les attirent par leur folie, & par le malheureux uſage qu'ils font de leur liberté. Enfin on voit qu'il a connu que la Providence s'étend ſur les animaux mêmes; car il fait entendre qu'une colombe n'eſt priſe que par la volonté & par l'ordre de Jupiter. Ce qui s'accorde avec ce que notre Seigneur nous dit dans ſaint Mathieu X. 29. *Il ne tombe aucun paſſereau ſans l'ordre de votre Pere.* Sur quoi les Hébreux ont fait ce proverbe: *Sine cœlis ne una quidem avicula capta eſt aucupis.*

Quand on examine à fond les dogmes d'Homere & ſes fictions, il n'eſt preſque pas poſſible de douter que ce Poëte n'eut été inſtruit en Egypte de beaucoup de choſes de la doctrine des Hébreux; ou que la tradition n'eut répandu de ſon tems en Grece la connoiſſance de certaines grandes vérités qui ont donné le fondement à ſes idées. C'eſt ce que j'ai fait voir dans mes Remarques. J'en rapporterai encore ici deux ou trois preuves, qui me paroiſſent dignes de quelque attention.

Dans le I. livre de l'Iliade on voit que Jupiter avoit précipité du Ciel Vulcain, & dans le VIII. on voit que ce même Jupiter menace les Dieux inférieurs de les précipi-

ter dans les profonds abîmes du Tartare ténébreux, dans les cavernes affreuſes de fer & d'airain qui ſont ſous la terre.

Il y a bien de l'apparence qu'Homere avoit entendu parler de ce que l'hiſtoire Ste. nous rapporte des Anges rebelles, non-ſeulement précipités du ciel, mais précipités dans le fond du Tartare ; car l'expreſſion du Poëte eſt la même que celle des Apôtres, qui nous ont conſervé la même tradition : * *Si enim Deus Angelis peccantibus non pepercit, ſed rudentibus inferni detractos in Tartarum tradidit cruciandos in judicium reſervari.* Et ſaint Jude †, *Angelos verò, qui non ſervaverunt ſuum principatum, ſed dereliquerunt ſuum domicilium, in judicium magni diei vinculis æternis ſub caligine reſervavit.*

Dans le XIX. livre de l'Iliade, Homere dit que Jupiter précipita du ciel le Démon de diſcorde & de malédiction, qui exerce toutes ſes fureurs dans le malheureux ſéjour des hommes. Peut-on s'imaginer que ce ſoit une idée purement poétique ? ne voit-on pas clairement que cette idée a ſon fondement dans la vérité ? mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'eſt qu'Homere eſt le premier écrivain, qui ait rendu témoignage à cette étonnante vérité d'un Démon malfaiſant, précipité du ciel en terre. Ce ne fut que cent, ou cent cinquante ans après ce Poëte, que le Prophete Iſaïe y fit alluſion ;

* 2. *Epiſt. de S. Pierre* II. 4. † vſ. 6.

mais comme à une hiſtoire connue, en diſant au Roi de Babylone, qu'il compare à ce Démon : * *Quomodo cecidiſti de cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris? corruiſti in terram qui vulnerabas gentes*! marque sûre que longtems avant ce Prophete, la tradition avoit répandu cette hiſtoire dans tout l'Orient.

Quand ce Poëte parle de la peſte, qui ravagea le camp des Grecs, il feint qu'Apollon deſcend armé de ſes traits, & fait dans tout ce camp un carnage horrible. On pourroit croire que c'eſt une idée poétique, dont Homere eſt l'inventeur; mais on trouve cette même idée dans la Sainte Écriture, où l'on voit véritablement un Ange exterminateur, armé de ſon glaive, frapper de la peſte les ſujets de David dans tout le pays d'Iſraël pendant trois jours. † *Miſit quoque Dominus Angelum in Jeruſalem, ut percuteret eam, &c. Levanſque David oculos ſuos, vidit Angelum Domini ſtantem inter cœlum & terram, & evaginatum gladium in manu ejus.*

Homere donne à Jupiter des balances pour peſer les deſtinées des hommes, comme dans ce paſſage du xxii. livre de l'Iliade : *Alors Jupiter prenant ſes balances d'or, met dans leurs baſſins les deſtinées d'Hector & d'Achille, & les élevant de ſa main toute-puiſſante, il examine leur poids.* Cette idée ſi grande & ſi noble eſt conſacrée dans nos Saints

* *Chap.* XIV. 12. † 1 *Paralip.* XXI. 15. 16.

livres. Salomon dit, † *pondus & ſtatera judicia Domini.* Dieu déclare à Baltazar Roi de Babylone, qu'il avoit été peſé dans la balance, * *Appenſus in ſtatera*, & Job dit : [a] » Que Dieu me peſe dans les balances de » ſa juſtice, & il connoîtra mon innocence. » *Appendat me in ſtatera juſtitiæ, & agnoſcet Deus perfectionem meam.*

Il ne m'appartient point de parler de guerre, cela eſt trop au-deſſus de moi : mais je crois qu'il m'eſt permis de faire remarquer les progrès que l'art militaire avoit déja faits en Grece du tems d'Homere, & combien les Grecs étoient ſupérieurs aux Barbares, quoiqu'ils fuſſent encore bien éloignés de la perfection. On verra donc ici avec plaiſir la méthode de mettre les troupes en bataille, & la maniere dont on les menoit au combat ; l'art d'attaquer les places & de les défendre, & l'art de ſe retrancher ; & l'on ſera ſurpris d'y trouver des retranchemens compoſés d'une muraille avec des tours d'eſpace en eſpace & d'un foſſé paliſſadé ; je ne ſais ſi on en trouvera des exemples dans toute l'antiquité qui a précédé Homere, & la guerre de Troye. Il y a encore une choſe ſinguliere qui mérite d'être remarquée, c'eſt que les médecins de l'armée vont eux-mêmes au combat, & ſont médecins & ſoldats ; car les

† *Proverb.* XVI. 11. * *Daniel* V. 27.

[a] *Job.* XXXI. 6.

héros apprenoient la médecine. C'eſt ſans doute après ces grands exemples qu'Alexandre avoit étudié cet art, comme Plutarque nous l'apprend dans ſa vie. * Dans la milice romaine on trouve quelquefois des ſoldats médecins.

Puisque je ſuis ſur cette matiere, je me haſarderai à faire encore ici une réflexion, que j'ai oubliée dans mes Remarques, & qui n'eſt peut-être pas hors de propos, c'eſt ſur l'uſage des chars; je ne comprens point comment les Grecs, qui étoient ſi ſages, ſe ſont ſervis ſi long-tems de chars au lieu de cavalerie, & comment ils n'ont point vû les grands inconvéniens qui en naiſſoient. Je ne parle point de la difficulté de manier un char, bien plus grande que celle de manier un cheval, ni du grand terrein que les chars occupoient: je dis ſeulement qu'il y avoit deux hommes ſur chaque char; ces deux hommes étoient des gens conſidérables, & tous deux propres au combat; il n'y en avoit pourtant qu'un qui combattît, l'autre n'étoit occupé qu'à conduire les chevaux. De deux hommes en voilà donc un en pure perte. De plus il y avoit des chars non-ſeulement à deux, mais à trois & à quatre chevaux pour un ſeul homme de ſervice, autre perte qui méritoit quelque attention. Cependant les Grecs ont été long-

* *On peut voir* A. F. Gorius ſa Columna Trajana, *imprimée en grand-folio à Amſt. en* 1752. pag. 17. fig. 16. in *Tab.* K. *Segm.* XXIX.

tems ſans le connoître, & non-ſeulement les Grecs, mais les Égyptiens & les peuples voiſins de l'Égypte. On voit dans l'Écriture-Sainte, *Currus & equites*, » des chars » & des cavaliers. » Mais les cavaliers ſont là comme dans Homere, ἱππεῖς, pour ceux qui montoient les chars. Il me ſemble qu'on ne voit la cavalerie, proprement dite, diſtinguée des chars, que vers le tems de Samuël & de Saül, cent vingt ans après le ſiege de Troye, & environ cent trente ans avant Homere. Dans le 1. livre des Rois, les Philiſtins aſſemblent contre Saül trente mille chars & ſix mille cavaliers. Chez les Syriens & autres peuples, on voit vers le même tems la cavalerie diſtinguée des chars, & dans le 3. livre des Rois, on voit que Salomon aſſembla des chars & des chevaux; il avoit mille quatre cens chars à quatre chevaux, & douze mille hommes de cavalerie. C'eſt une matiere qui mériteroit que quelque homme ſavant voulût bien l'approfondir, pour nous marquer combien de tems les chars ont été en uſage ſans cavalerie; combien de tems ils ont été joints avec elle, & enfin en quel tems la cavalerie a commencé à être ſeule, & a entiérement aboli ces chars.

Il ne me reſte plus qu'à parler de la géographie d'Homere. Strabon a fait voir que ce Poëte a été le plus exact de tous les géographes, & qu'il a enſeigné la méthode de cet

art à ceux qui l'ont ſuivi : car il ne s'eſt pas contenté de bien déſigner la ſituation des lieux, il en a marqué la nature, & a parfaitement caractériſé leurs habitans, en nous apprenant les emplois, les inclinations, les coûtumes des peuples, & ſouvent même la façon de leurs habits. Il a fort bien diſtingué toutes les différentes nations de la Grece. Je me ſuis contentée de les marquer comme lui dans le dénombrement des vaiſſeaux livre II. mais dans la ſuite je les ai toutes compriſes ſous le nom général de Grecs pour m'accommoder à nos manieres. Homere lui-même les a ſouvent déſignés par un ſeul nom, en les appellant Παναχαιούς. Il n'y auroit rien eu de plus déſagréable dans la traduction que ces différens noms, *Achéens*, *Hellenes*, *Argiens*, *Phthiotes*, &c.

Il a auſſi fort bien diſtingué tous les peuples de la Troade, & de tous les pays des alliés des Troyens, tant ceux qui ſont au delà de l'Helleſpont, que ceux qui ſont ſur la côte d'Aſie depuis la Paphlagonie juſqu'à la Lycie. Je ne me ſuis pas particuliérement attachée à faire ſentir la vérité & la beauté de ces connoiſſances, & je ne les ai relevées que quand il l'a fallu néceſſairement pour l'intelligence du texte.

A propos de géographie, il ſe préſente naturellement une difficulté, c'eſt comment toutes ces nations Grecques & ces nations Aſiatiques pouvoient s'entendre ſans truche-

ment. Il ſemble que Denys d'Halicarnaſſe ait voulu la reſoudre, en s'attachant à faire voir dans ſon I. livre, que les Troyens étoient originaires de Grece, par Dardanus, qui avoit mené une peuplade d'Arcadie en Phrygie; & par Teucer, qui y avoit paſſé de l'Attique avant Dardanus. Cela peut être, mais je ne ſais ſi par-là on reſout entiérement la difficulté; car outre qu'il n'eſt pas trop vraiſemblable que la langue Grecque ſe fut conſervée bien pure dans la Phrygie pendant cinq ou ſix générations au milieu de tant de peuples Barbares, comment les Grecs & les alliés des Troyens s'entendoient-ils? Tous ces alliés, les Percotiens, les Ciconiens, les Paphlagoniens, &c. étoient-ils auſſi originaires de Grece? Cela me paroît embarraſſant. Il vaut mieux dire qu'on ne demande pas compte aux Poëtes de ces ſortes de fictions; ils ſuppoſent que tous les peuples entendent & parlent la langue dans laquelle ils ont écrit. Dans l'Enéide de Virgile, Enée & Turnus s'entendent fort bien, quoiqu'ils fuſſent étrangers l'un à l'autre.

Avant que de finir cette Préface, je crois qu'il eſt néceſſaire d'expliquer de quelle maniere les Poéſies d'Homere ſe ſont conſervées, & comment elles ſont venues entieres juſqu'à nous.

Quand ce Poëte eut compoſé ſes Poëmes, on en fut ſi charmé, qu'ils furent bientôt répandus dans toute l'Ionie. Ils étoient conti-

nus, & nullement diviſés par livres ; mais comme tout le monde ne pouvoit pas les avoir entiers, & qu'il y avoit des gens qui gagnoient leur vie à les réciter *, ils coururent par parties détachées, & l'on donna à ces différentes parties des noms tirés de ce qu'elles contenoient ; car on les appelloit, *La colere d'Achille* ; *le dénombrement des vaiſſeaux* ; *le combat de Paris & de Menelas* ; *la revue* ; *les exploits de Diomede* ; *l'adieu d'Hector & d'Andromaque* : ainſi de toutes les autres parties, de l'Iliade & de l'Odyſſée, qui avoient chacune leur nom. On peut voir ſur cela Elien dans ſes hiſtoires diverſes, *liv.* 13. *c.* 15.

Ces différentes pieces produiſirent enſuite le partage par livres, tel qu'il l'eſt aujourd'hui, & ce fut l'ouvrage des Grammairiens qui vinrent long-tems après. On ne ſauroit dire préciſément en quel ſiecle ce partage commença ; mais Homere n'eſt jamais cité par livres chez les Anciens.

Homere entier n'étoit pas connu en Grece avant Lycurgue. Ce fut ce grand légiſlateur, qui étant allé en Ionie & y ayant trouvé les corps entiers de ces deux poëmes, prit lui-même la peine de les copier, & apporta ce tréſor en Grece, où il n'y avoit qu'un petit nombre de perſonnes qui euſſent vû quelques-unes de ces parties détachées, dont je viens de parler.

* *On appelloit ces gens-là* Rhapſodes, *V. la Vie d'Homere.*

VOILA ce qu'on peut appeller la premiere *Edition* d'Homere, qui avoit paru en Grece plus de cent ou cent vingt ans avant Rome bâtie.

CELA étant, j'avoue que je ne comprends point ce que Platon écrit dans ſon dialogue intitulé *Hipparque*, ſi ce dialogue eſt véritablement de lui; il dit que les Athéniens avoient l'obligation à Hipparque, fils aîné de Piſiſtrate, de poſſéder Homere entier, & que ce fut lui qui le porta le premier à Athenes, & qui obligea les Rhapſodes à chanter ſes vers dans les fêtes Panathenées.

PISISTRATE s'empara d'Athenes vers l'Olympiade LIII. trois cent vingt ans ou environ après Lycurgue; comment ces poëmes, qui avoient été portés à Lacédémone par Lycurgue avoient-ils pû être ſi long-tems inconnus à Athenes? Faudroit-il accuſer de cela la jalouſie naturelle des Lacédémoniens, qui n'aimoient pas à faire part de leur ſcience à leurs voiſins, comme Platon nous l'apprend dans le Protagoras, & qui par cette raiſon n'admettoient aucun étranger dans les converſations qu'ils avoient avec leurs Sophiſtes? J'aime mieux dire ſimplement que les copies de Lycurgue ne s'étant pas multipliées, & ces parties détachées ayant continué de courir, les Athéniens furent juſqu'au tems de Solon & de Piſiſtrate ſans avoir ces poëmes entiers; & Piſiſtrate, qui avoit beaucoup de ſavoir & d'eſprit, qui étoit un fort galant

homme ; & le ſeul qui auroit pû rendre la tyrannie aimable, ſi la tyrannie même la plus douce pouvoit jamais être aimée, ayant ramaſſé toutes ces parties, les fit aſſembler par ſon fils Hipparque, & qu'ainſi les Athéniens eurent les deux corps entiers de l'Iliade & de l'Odyſſée.

Cette *Edition* faite par les ordres de Piſiſtrate eut cours en Grece pendant plus de LX. Olympiades, ou deux cens quarante ans, juſqu'au tems d'Alexandre ; & dans cet intervalle les copies d'Homere devinrent ſi communes, que les Rhapſodes récitoient ſes vers dans toutes les villes de Grece & dans les iſles, & qu'on les liſoit publiquement dans les écoles, témoin l'hiſtoire de Phidias, qu'on peut voir dans mes Remarques, * & celle d'Alcibiade, qui étant entré dans l'école d'un rhéteur, lui demanda qu'il lui lût quelque partie d'Homere, & le rhéteur lui ayant répondu qu'il n'avoit rien de ce Poëte, Alcibiade lui donna un ſoufflet, comme n'étant plus permis à un Profeſſeur public de ſe mêler d'inſtruire la jeuneſſe ſans connoître Homere.

Il étoit bien difficile que dans cette grande quantité de copies qui couroient de ces deux poëmes, il ne s'y fut enfin gliſſé des fautes par la négligence des copiſtes, & même des additions par la témérité des Rhapſodes. Alexandre, qui aimoit Homere avec tant de paſ-

* *Sur le premier Liv. Remarq.* 108.

sion qu'il le mettoit toutes les nuits avec son épée sous son chevet, qu'il l'appelloit, *Ses provisions de l'art militaire*, & qu'il voulut que la cassette ineſtimable, qui fut prise parmi les dépouilles de Darius, ne servit qu'à enfermer ces poëmes: *Afin*, disoit-il, *que l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain fut enfermé dans la plus précieuse cassette du monde*, Alexandre, dis-je, commit des gens savans pour le revoir & le rendre plus correct, & il employa à cette revision deux grands Philosophes, Callisthene & Anaxarque, qui le suivoient à son expédition d'Asie; & il voulut non-seulement assister lui-même à cette revision, mais encore écrire de sa propre main l'ouvrage entier, comme ils le corrigeoient sur les meilleures copies; il consulta même sur cela Aristote. Cette *Edition* d'Alexandre ainsi corrigée, fut appellée, * *l'Edition de la Cassette.*

Apres la mort d'Alexandre, Zenodote d'Ephese le revit encore sous le premier des Ptolemées. Enfin sous Ptolemée Philometor vers l'Olympiade CLVI. & cent cinquante-quatre ans avant notre Seigneur, le célebre Aristarque en donna une nouvelle *Edition*; il revit avec soin celle d'Alexandre & celle de Zenodote, & les différentes copies qu'il put ramasser. Cette *Edition* eut une si grande réputation que les copies s'en multiplierent extrêmement. Elle produisit apparemment la

* διόρθωσις ἐκ τῆς πύρθης.

copie de Marſeille & de Sinope, & c'eſt de cette copie que ſont venues ſans doute nos Editions.

Par une lettre de Libanius il paroît que de ſon tems, trois cens ſoixante, ou trois cens ſoixante & dix ans après Jeſus-Chriſt, il s'étoit répandu un bruit qu'il y avoit à Athenes une copie de l'Odyſſée, qu'on prétendoit être du tems même d'Homere ; Libanius pria un de ſes amis de l'acheter à quelque prix que ce fut. Je ne ſais pas quel ſuccès eut cette commiſſion, mais je ſuis très-perſuadée que c'étoit une viſion, ou peut-être même une fourberie pareille à celle dont on voulut ſe ſervir il y a 30 ans pour ſurprendre un grand Miniſtre en tâchant de le perſuader qu'il y avoit, je ne ſais où, un manuſcrit entier de Tite-Live, qui nous rendroit tout ce qui nous manque de cet hiſtorien.

On voit avec quel empreſſement les ouvrages d'Homere ont été recherchés, & avec quel ſoin ils ont été revus ; on ne s'appliqua pas ſeulement à revoir le texte, on travailla auſſi à l'expliquer par de ſavans commentaires. Du tems de Platon on avoit déja ſur ce Poëte les ouvrages de Glaucon, de Metrodore de Lampſaque, de Steſimbrote de Thaſos & de pluſieurs autres, de femmes même, comme de Damo fille de Pythagore, car je ne ſuis pas la ſeule qui ai aſpiré à cet honneur. Après le tems de Platon il y eut encore pluſieurs grands critiques qui travaillerent à l'expliquer.

ARISTARQUE accompagna ſon édition de grands commentaires ; mais il étoit tombé dans deux grands défauts ; le premier, d'avoir trop donné dans les ſentimens de Zenodote, en recevant pluſieurs corrections qu'il avoit faites, & en retranchant comme lui, pluſieurs vers qu'il devoit conſerver, comme on le verra dans mes remarques ; & le ſecond, d'avoir condamné toute allégorie. Les anciens Commentateurs d'Homere étoient partagés ſur la maniere dont il falloit entendre ce Poëte ; les uns prenoient tout allégoriquement, & comme s'ils avoient eu honte qu'il eut parlé quelquefois en homme, ils convertiſſoient en allégories les choſes les plus hiſtoriques & les plus ſimples ; Agamemnon, Achille, Neſtor, Ulyſſe, & tous les autres héros, n'étoient que des perſonnages fabuleux & allégoriques. Les autres au contraire prenoient tout ſimplement & ne ſouffroient pas la moindre allégorie. Ariſtarque avoit ſuivi les derniers ; mais cet excès ne me paroît guere moins vicieux que le premier. Il eſt certain qu'il y a dans Homere beaucoup de choſes auxquelles on ne ſauroit donner un bon ſens ſi l'on n'a recours à l'allégorie. Il faut tenir le milieu, c'eſt-à-dire, prendre ſimplement & hiſtoriquement ce qui eſt ſimple & hiſtorique, & ſauver par l'allégorie ce que la lettre préſente de trop dur & de trop outré, en recherchant les vérités phyſiques, morales, & hiſtoriques même qui ſont ca-

chées ſous ces enveloppes myſtérieuſes, & ſous ces menſonges ingénieux. C'eſt le milieu que les plus ſages & les plus exacts interprêtes d'Homere avoient ſuivi. Héraclite avoit fait un livre entier ſur les allégories d'Homere ; je voudrois l'avoir vû, on l'attribue mal à propos à Héraclide de Pont.

Je chargerois cette Préface d'un trop grand nombre de noms, ſi je comptois ici tous ceux qui ont entrepris d'éclaircir ce Poëte. Tous ces commentaires ſont perdus, il ne nous en reſte que quelques citations dans les Anciens. Le Grammairien Didyme eſt celui dont il nous reſte le plus. Nous avons encore une grande partie de ſes Scholies ; mais malheureuſement elles ſont fourrées & mêlées de beaucoup de choſes qui ne ſont ni du même goût, ni de la même autorité ; il faut que le lecteur ſe ſerve de ſon jugement pour en faire la différence.

Si nous avions tous les ouvrages de tant de gens ſi célebres, je ſuis perſuadée qu'aucune des beautés de ce Poëte ne nous échapperoit. Les commentaires immenſes d'Euſtathe, Archevêque de Theſſalonique, qui vivoit ſous l'Empereur Manuël Comnène vers le XII. ſiecle, ne peuvent nous conſoler de cette perte ; ce n'eſt pas un fort grand critique ; il s'amuſe longuement à des minuties ; il court après de vaines applications, & il ne remonte jamais à la vraie ſource des idées de ce grand Poëte ; mais quoiqu'il ne ſoit pas favorable

aux femmes, & qu'il ne perde aucune occaſion de les maltraiter fort mal à propos, je ne laiſſe pas de lui rendre juſtice; c'eſt un homme de bon ſens; il dit ſouvent de fort bonnes choſes; & ſur ce qui regarde les mœurs & les coûtumes, on y trouve des connoiſſances qu'on chercheroit vainement ailleurs. On peut ſe ſervir très-utilement de ſes commentaires, pourvû qu'on s'en ſerve avec choix. J'en ai tiré pluſieurs remarques qui doivent lui faire honneur, & qui ne me paroiſſent pas inutiles.

Ce qui ſert le plus à l'intelligence d'Homere, c'eſt tout ce qui eſt répandu dans les écrits des anciens Philoſophes & Rhéteurs, comme de Platon, d'Ariſtote, de Denys d'Halicarnaſſe, de Strabon, de Plutarque, de Demetrius-Phaléreus, de Longin, &c. Ces grands hommes n'ont pas commenté Homere entier, mais ils en ont expliqué beaucoup de paſſages; & par ces explications ils nous ont marqué une méthode sûre pour arriver à l'intelligence des autres, & c'eſt cette méthode que j'ai tâchée de ſuivre.

Apres que les poëmes d'Homere eurent été partagés en Livres, quelque Grammairien Grec fit les argumens de chaque livre, comme nous les voyons aujourd'hui. J'aurois pû me contenter de les traduire; mais ils m'ont paru la plûpart ſi peu juſtes & ſi peu exacts, que j'ai cru être obligée de les refaire preſque tous; ils pourront tenir lieu d'Indice.

J'avois réſolu de faire encore dans cette Préface deux choſes qui me paroiſſoient importantes & néceſſaires. La premiere, de bien établir les regles du poëme épique, & d'examiner enſuite ſur ces regles un de nos poëmes Épiques & un de nos Romans, pour faire voir combien tous ces ouvrages ſont éloignés de ces véritables regles; la ſeconde, c'étoit d'examiner l'opinion de ceux qui ont cru qu'Homere a principalement cherché à plaire dans ſa Poéſie; que l'inſtruction n'eſt que l'acceſſoire; que la Morale y eſt ſubordonnée à l'agrément, & qu'elle n'y eſt employée même que comme un moyen plus sûr de plaire.

Mais cette Préface eſt déja ſi longue qu'elle ne me permet pas d'entrer dans une diſcuſſion qui demande une grande étendue. Je le ferai peut-être un jour dans un ouvrage particulier : en attendant je me contenterai de dire ſur le premier article que le Poëme Épique, & par ſon but & par ſa maniere d'imiter, en un mot par toute ſa conſtitution, eſt fort différent de nos poëmes Épiques, & encore plus de ces ouvrages frivoles, que l'ignorance & l'amour ont enfantés; qui ne ſemblent faits que pour ériger en vertus des foibleſſes; où le bon ſens & la raiſon ſont aſſez ſouvent négligés & les bienſéances mépriſées; où au lieu d'une fiction ingénieuſe & utile, on ne préſente pour l'ordinaire qu'un menſonge plat qui heurte de front la vérité,

& la vérité connue; & où l'on métamorphoſe en amoureux tranſis les perſonnages de l'antiquité les plus éloignés de ces extravagances, les héros les plus graves & les plus ſérieux, & ceux même que Dieu a conduits par la main, pour leur faire exécuter les plus grandes choſes. Il n'y a jamais eu parmi les nations de prince égal à Cyrus; l'hiſtoire profane eſt pleine de ſes exploits, mais l'hiſtoire ſainte lui rend des témoignages ſi glorieux & ſi magnifiques, qu'on ne voit rien de plus grand.

Dieu l'a fait annoncer aux hommes par un de ſes Prophetes plus de cent ſoixante ans avant ſa naiſſance. Il eſt divinement inſpiré, * *Suſcitavit Dominus ſpiritum Cyri.* Dieu lui-même l'a déſigné par des noms qui ne conviennent proprement qu'au Meſſie : (*a*) *C'eſt moi qui dis à Cyrus, vous êtes le paſteur de mon troupeau & vous accomplirez ma volonté en toutes choſes.* Et dans le chap. ſuivant : (*b*) *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus, qui eſt mon Chriſt, que j'ai pris par la main pour lui aſſujettir les nations, pour mettre les Rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes : aucune ne ſera fer-*

* 2. *Paralip.* XXXVI. 22. *Eſd.* I. 1.

(*a*) Qui dico Cyro, paſtor meus es tu, omnem voluntatem meam complebis. *Iſai.* XLIV. *v.* 8.

(*b*) Hæc dicit Dominus Chriſto meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut ſubjiciam ante faciem ejus gentes, & dorſa Regum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur; ego ante te ibo, & glorioſos terræ humiliabo; portas æreas conteram, & vectes ferreos confringam. *Chap.* XLV. *v.* 1.

mée ; je marcherai devant vous, j'humilierai les grands de la terre, je romprai les portes d'airain, & je briſerai leurs barres de fer. Dans le même chapitre, Dieu ordonne la naiſſance de ce prince en des termes qui annoncent en même tems celle de ſon véritable Chriſt : (*a*) *Cieux envoyez d'en haut votre roſée, & que les nuées faſſent deſcendre le juſte comme la pluie ; que la terre s'ouvre & qu'elle germe le Sauveur, & que la juſtice naiſſe en même tems.* En effet le regne de Cyrus fut un regne de juſtice. Il accomplit tout ce qui avoit été prédit de lui ; il renvoya en Judée les Juifs que Nabuchodonoſor avoit tranſportés à Babylone ; il leur rendit tous les vaſes d'or & d'argent que ce prince avoit mis dans le temple de ſes Dieux, & il leur donna la permiſſion de rebâtir la ville de Jéruſalem & ſon temple. C'eſt ce que Dieu dit dans le même chap. d'Iſaïe : (*b*) *Je l'ai ſuſcité pour faire juſtice ; j'applanirai devant lui tous les chemins ; il rebâtira la ville qui m'eſt conſacrée, & il renvoyera libres les captifs, ſans recevoir ni rançon ni préſens, dit le Seigneur, le Dieu des armées.* Voilà ce que dit l'hiſtoire ſainte ; l'hiſtoire profane eſt d'accord avec elle. Ce prince ſentoit ſi bien ſa naiſſance ex-

(*a*) Rorate cœli deſuper, & nubes pluant juſtum ; aperiatur terra & germinet Salvatorem, & juſtitia oriatur ſimul. *v.* 8.

(*b*) Ego ſuſcitavi eum ad juſtitiam ; & omnes vias ejus dirigam ; ipſe ædificabit civitatem meam, & captivitatem meam dimittet, non in pretio neque in muneribus, dicit Dominus Deus exercituum. *v.* 13.

traordinaire & la grandeur à laquelle il étoit appellé, qu'Herodote remarque, *qu'il ſe croyoit plus qu'un homme*; & cet hiſtorien ajoute un trait qui renferme l'accompliſſement de toutes ces grandes prophéties; car en parlant du bonheur qui l'avoit toujours accompagné contre ſes ennemis, il dit, *qu'aucune nation, qu'il eut attaquée, n'avoit pû lui réſiſter.*

Apres tous ces grands traits, qui forment un perſonnage ſi majeſtueux & ſi reſpectable, je m'étonne que l'illuſtre fille, qui a fait tant d'honneur à ſon ſiecle par l'étendue, la facilité & la fécondité de ſon eſprit, & qui étoit encore plus recommandable par les qualités de ſon cœur, ait pû choiſir un héros d'un caractere ſi fier & ſi marqué, pour le faire courir comme un forcené après une maîtreſſe enlevée par ſon rival, & bâtir un roman ſur une paſſion ſi malheureuſement imaginée.

Sur le ſecond article, je ſuis obligée de dire que cette opinion, que le plaiſir eſt l'unique but du poëme Epique, n'eſt pas née de nos jours; elle eſt fort ancienne; il y a près de deux mille ans qu'elle a été ſoutenue par un homme qui n'étoit pas à mépriſer. Eratoſthene, qui floriſſoit du tems d'Archimede & de Marcellus, & à qui Strabon donne ce grand éloge, que non-ſeulement il étoit Poëte & Grammairien, mais encore qu'il excelloit dans la philoſophie & dans les mathématiques, éloge un peu flatté, puiſqu'il ne fut appellé que *le beta des Philoſophes*, parce

qu'on jugeoit qu'il ne tenoit parmi eux que le ſecond rang; Eratoſthène, dis-je, a avancé, * *que tout poete ſe propoſe, non d'inſtruire, mais de plaire & de divertir.* Cette même opinion a été renouvellée de notre tems par des gens de beaucoup d'eſprit, & elle a trouvé des partiſans d'un grand mérite : mais ſi ceux qui la ſoutiennent l'avoient bien examinée, ils auroient vû que c'eſt une erreur. Strabon même l'a combattue avec beaucoup de force. Il y a un grand plaiſir à voir un Philoſophe Stoïcien, comme Strabon, prendre en main la défenſe de la Poéſie, & montrer comment les Poëtes, pour mieux réuſſir à faire goûter leur morale, ont appellé le plaiſir à leur ſecours. Comme ſa diſſertation eſt fort longue, je ne la mettrai point ici, on peut la voir dans ſon premier livre; je me contenterai de dire que cette erreur eſt réfutée non-ſeulement par tout ce que les Anciens les mieux inſtruits de la Poéſie, & ſur-tout de la Poéſie Épique, en ont écrit; mais encore plus par la nature même du Poëme, qui eſt une fable générale & univerſelle, comme les fables d'Éſope, & rendue particuliere par l'impoſition des noms. Peut-on s'imaginer qu'Éſope n'ait cherché qu'à plaire dans ſes fables, & que l'inſtruction n'y ſoit que comme un aſſaiſonnement pour faire mieux goûter le plaiſir? c'eſt abſolument détruire la nature de la

* Ποιητὴς πᾶς τοχάζεται ψυχαγωγίας ἢ διδασκαλίας.

fable

fable, qui n'eſt qu'un diſcours inventé pour former les mœurs, & pour corriger par des inſtructions déguiſées ſous l'allégorie d'une action.

Quand le Prophete Nathan alla à David pour lui reprocher ſon crime & le porter à s'en repentir, & qu'il ſe ſervit de cette fable ſi ingénieuſement inventée, du Riche qui avoit de grands troupeaux, & qui, pour régaler un étranger qui lui étoit ſurvenu, prit la brebis du Pauvre, qui n'avoit que celle-là, qui la nourriſſoit de ſon pain, qui la faiſoit boire dans ſa coupe, & qui l'aimoit comme ſa fille; quel étoit le but du Prophete? étoit-ce d'inſtruire ou de divertir le Roi? Le but de cette fable eſt le même que celui de toutes les fables; elles parlent à tous les hommes, comme celle de Nathan parle à David.

La vérité en eſt le fondement, & c'eſt le point de morale que le Poëte veut enſeigner. La fiction, qui déguiſe cette vérité & qui lui donne la forme de fable, c'eſt le ſecours qu'il emploie pour plaire & pour faire recevoir plus agréablement l'inſtruction qui y eſt cachée. Aſſûrer que le but principal de la poéſie Épique eſt de plaire, c'eſt ſoutenir que l'Architecture n'a pour but que le plaiſir, & qu'un palais eſt bâti pour les yeux, ſans que le logement & la commodité du maître entrent en aucune façon dans les vues de l'Architecte.

Comment refuſeroit-on au poëme Épi-

que la louange d'avoir pour but principal l'inſtruction des lecteurs? On la donne même aux Romans. Un des plus ſavans hommes de notre ſiecle nous aſſure * *que le divertiſſement du lecteur, que le Romancier habile ſemble ſe propoſer pour but, n'eſt qu'une fin ſubordonnée à la principale, qui eſt l'inſtruction de l'eſprit & la correction des mœurs.*

Je ne parlerai point ici de ceux qui ont fait des critiques d'Homere, j'en ai aſſez parlé dans les remarques. Zoïle ſe ſignala par deſſus tous les autres; il préſenta au roi Ptolemée les livres qu'il avoit faits contre ce poëte, où il mêloit la plaiſanterie à la critique; mais il fut fort mal reçu; Vitruve écrit qu'il fit une fin tragique; ce qu'il y a de sûr, c'eſt que ce miſérable a été diffamé dans tous les ſiecles, & qu'après lui ſon nom a toujours ſervi à déſigner ceux qui par une noire envie ſe ſont attachés à décrier ce qui eſt digne d'eſtime. Les plaiſanteries, qu'on a voulu faire ſur ce Poëte, ont fort mal réuſſi dans tous les tems, & n'ont fait que rendre leurs auteurs très-ridicules, les Muſes ayant toujours pris ſoin de venger leur favori.

Je ne m'amuſerai pas ici à recueillir tous les éloges qu'on a donné à Homere; on en compoſeroit des volumes. Politien a dit *que quoiqu'Homere ait été loué de tout le monde & par les plus grands génies, il n'eſt pourtant pas encore loué, & que ſes louanges ne ſont qu'ébauchées.* Je renvoie le lecteur au 1. chap. du 10.

* *M. Huet dans ſon Traité de l'origine des Romans.*

liv. de Quintilien ; mais je ne ſaurois m'empêcher de rapporter ici une grande louange que Dion Chryſoſtome * lui a donnée, & qui marque qu'il a parfaitement connu le caractere de ce Poëte. (a) *Homere*, dit-il, *eſt le commencement, le milieu, & la fin ; également propre aux enfans, aux hommes faits & aux vieillards, & il donne à chacun autant que chacun eſt capable de recevoir.* Je m'eſtimerois bien heureuſe ſi ma traduction pouvoit être utile à tous ces différens âges. C'eſt la ſeule récompenſe que je me ſuis propoſée dans mon travail.

APRES avoir fini cette Préface, je me préparois à reprendre l'Odyſſée, & à la mettre en état de ſuivre l'Iliade de près ; mais frappée d'un coup funeſte qui m'accable, je ne puis rien promettre de moi ; je n'ai plus de force que pour me plaindre. Qu'il ſoit permis à une mere affligée de ſe livrer ici un moment à ſa douleur. Je ſais bien que je ne dois pas exiger qu'on ait pour moi la même complaiſance qu'on a eue pour de grands hommes, anciens & modernes, qui dans la même ſituation où je me trouve, ſe ſont plaints de leur malheur ; mais j'eſpere que l'humanité ſeule portera le public à ne pas refuſer à ma foibleſſe ce qu'on a accordé à leur mérite ;

* περὶ λόγου ἀσκήσεως. *Orat.* 18.

(a) Ὅμηρος ὅ καὶ μέσος, καὶ ὕστατος, καὶ πρῶτος ; καὶ παιδὶ καὶ ἀνδρὶ καὶ γέροντι, τοσοῦτον ἀφ' αὑτοῦ διδοὺς, ὅσον ἕκαστος δύναται λαβεῖν.

jamais on ne s'eſt plaint dans une plus juſte occaſion. Il nous reſtoit une fille très-aimable, qui étoit toute notre conſolation, qui avoit parfaitement répondu à nos ſoins & rempli nos vœux, qui étoit ornée de toutes les vertus, & qui par la vivacité, l'étendue, & la ſolidité de ſon eſprit, & par les talens les plus agréables, rendoit délicieux tous les momens de notre vie ; la mort vient de nous la ravir. Dieu n'a pas voulu continuer juſqu'à la fin de nos jours une félicité ſi grande. J'ai perdu une amie & une compagne fidele ; nous n'avions jamais été ſéparées un ſeul moment depuis ſon enfance. Quelles lectures ! quels entretiens ! quels amuſemens ! Elle entroit dans toutes mes occupations ; elle me déterminoit ſouvent dans mes doutes ; ſouvent même elle m'éclairoit par des traits, qu'un ſentiment vif & délicat laiſſoit échapper. Tout cela s'eſt évanoui comme un ſonge : à ce commerce ſi plein de charmes, ſuccédent la ſolitude & l'horreur. Tout ſe convertit pour nous en amertume ; les Lettres mêmes accoûtumées à calmer les plus grandes afflictions, ne font qu'augmenter la nôtre par les cruels ſouvenirs qu'elles réveillent en nous. Il ne m'eſt donc pas poſſible de me remettre ſi promptement à un ouvrage qui m'eſt devenu ſi triſte : il faut attendre qu'il ait plu à Dieu de me donner la force de ſurmonter ma douleur, & de m'accoûtumer à une privation ſi cruelle.

Fin de la Préface de l'Iliade.

PRÉFACE DE L'ODYSSÉE.

DANS ma Préface ſur l'ILIADE je me ſuis particuliérement attachée à rendre raiſon des fables, des fictions, des allégories d'HOMERE, des mœurs, des uſages & des caracteres qu'il a imités ; de ſes dogmes, de ſes idées & de ſon ſtile, & à montrer la conformité qu'il a dans la plûpart de toutes ces choſes avec nos Livres ſaints. Je n'y ai point parlé de l'art du poëme Épique, parce que me contentant de développer dans les Remarques les grandes inſtructions qu'il donne, je me réſervois à traiter cette matiere dans un ouvrage particulier, où, après avoir raſſemblé les principales regles de ce poëme, & en avoir découvert les raiſons, je me propoſois de les appliquer à quelqu'un

de nos Romans, qu'on a voulu faire paſſer pour des poëmes Épiques, & de faire voir que toutes ſes regles les plus fondamentales y ont été violées, & que nos Romanciers ni nos Poëtes n'ont connu ni la pratique d'Homere, ni l'art qu'Ariſtote nous a ſi bien développé.

Quand je fis ce projet, j'eſpérois d'avoir du tems devant moi pour l'exécuter après l'impreſſion de l'Odyssée, & je me préparois à ne faire dans cette Préface qu'expliquer le but du Poëte, qu'à parler des beautés de ce Poëme, & qu'à rendre compte de mon travail; mais des raiſons, dont je n'informerai point le Public, de peur qu'il ne m'accusât de vanité, quelque exempte que je ſois naturellement de ce vice, m'ont obligée à changer mon plan. On m'a fait voir que le lieu le plus naturel & le plus propre pour cette diſſertation étoit la Préface même de l'Odyſſée, afin que ceux qui liront Homere dans ma traduction, aient ſous la main tous les ſecours néceſſaires pour le lire avec plus d'intelligence, & par conſéquent avec plus d'utilité & plus de plaiſir; & que ſans recourir ailleurs ils puiſſent voir la différence qu'il y a entre des poëmes ſages & utiles, & des poëmes informes & dangereux. J'ai obéi.

Les bornes trop étroites d'une Préface ne permettent pas de traiter cette matiere dans toute ſon étendue; mais je me reſtreindrai de maniere que je n'oublierai rien de tout ce

qu'il y a de principal. Je partagerai cette Préface en quatre parties.

DANS la premiere, après avoir expliqué la nature du poëme Épique & ſon origine, j'expliquerai ſes regles ſelon les principes d'Ariſtote & d'Horace; j'en ferai voir la ſageſſe & l'utilité qui en eſt le but; je les appliquerai enſuite à un de nos Romans & à un de nos poëmes Épiques, & je démontrerai que ni nos Romanciers ni nos Poëtes ne les ont connues, qu'ils ſe ſont entiérement éloignés de cette conſtitution; en un mot qu'ils ont entiérement ignoré l'art du poëme Épique.

DANS la ſeconde partie, je ramaſſerai les objections les plus fortes que Platon a formées contre cette imitation; je tâcherai d'y répondre, comme dans ma Préface de l'Iliade j'ai répondu aux objections qu'il a faites en particulier contre certains endroits de ce premier poëme; je juſtifierai cette imitation contre tous ſes reproches; je ferai voir que bien-loin d'être vicieuſe & nuiſible, elle eſt au contraire très-ſage & très-utile; je l'appuyerai ſur l'exemple de Platon lui-même qui l'a ſuivie; & pour achever de la mettre hors de toute inſulte, je la fonderai ſur des exemples tirés du ſein de la Vérité même, & dont aucune critique ne pourra ébranler les fondemens. Enfin je montrerai que toutes les cenſures de Platon, au lieu de tomber ſur les poëmes d'Homere, tombent di-

rectement & avec toute leur force ſur nos Romans & ſur nos poëmes Épiques, qui ne ſont que des altérations groſſieres de la vérité. Le lecteur ſera en état de juger par lui-même lequel avoit mieux pénétré la nature & le but du poëme Épique, d'Ariſtote ou de Platon.

Dans la troiſieme partie, j'examinerai le ſentiment de Longin, qui, ſur ce que l'Odyſſée a été faite après l'Iliade, a crû qu'elle portoit des marques certaines de l'affoibliſſement de l'eſprit du Poëte, & que dans ſes narrations incroyables & fabuleuſes la vieilleſſe d'Homere étoit reconnoiſſable.

Ce reproche de Longin a prévenu juſqu'ici tous les eſprits, au moins je n'ai vû perſonne qui l'ait combattu; ni ſes Commentateurs ni ſes Traducteurs n'ont cherché à défendre ſur cela ce grand Poëte. J'ai l'audace d'être d'un ſentiment tout oppoſé à celui de cet habile & ſage Rhéteur, & j'eſpere de faire voir au contraire que l'Odyſſée eſt un poëme auſſi ſoutenu que l'Iliade, & qui marque autant de force & de vigueur d'eſprit.

Enfin dans la quatrieme & derniere partie, je rapporterai les jugemens que les plus grands maîtres ont portés de l'Odyſſée, & je ferai voir qu'ils l'ont même préférée à l'Iliade. Je tâcherai de prouver la vérité de ce ſentiment d'Ariſtote, que la Poéſie d'Homere eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire, & de celui d'Horace, qui aſſûre qu'el-

e eſt plus philoſophe que la Philoſophie même ; je confirmerai ce que j'aurai dit dans la ſeconde partie ſur la beauté de cette imitation, & je prouverai que c'eſt la maniere la plus parfaite d'enſeigner la Morale ; je parlerai des grandes connoiſſances dont l'eſprit d'Homere étoit orné ; j'éclaircirai ſes vues ; je découvrirai les véritables fondemens de ſes fables par les anciennes traditions, & je rendrai compte de mon travail.

Premiere Partie.

QUAND on penſe à l'origine de ce Poëme, au tems où il eſt né & à la corruption générale d'où il a été tiré, on ne peut aſſez admirer le génie qui lui a donné la naiſſance, & l'on eſt forcé d'avouer que c'eſt l'ouvrage d'un eſprit très-ſublime & très-ſage, & d'un Philoſophe né pour la réformation des mœurs.

LES hommes ſont naturellement portés à l'imitation & à la muſique. De ce penchant nâquit la poéſie dans les fêtes ſolemnelles que les premiers hommes célébroient en certains tems de l'année, pour rendre graces à Dieu des biens qu'ils avoient reçus de ſa bonté. Elle eut enſuite chez les Païens la même origine qu'elle avoit eue chez les Hébreux. Car c'eſt un ſentiment naturel à l'homme de remercier la Divinité des graces qu'il en a reçues.

Si les hommes euſſent perſévéré dans cette ſageſſe, on n'auroit eu pour toute poéſie que des Hymnes & des cantiques, comme parmi les anciens Hébreux; mais il étoit impoſſible que dans des aſſemblées païennes la ſageſſe & la piété réſiſtaſſent longtems à la licence de ces fêtes, où le vin & la joie exceſſive échauffant les eſprits, pouſſoient à toutes ſortes de diſſolutions & de débauches. Au lieu d'Hymnes & de cantiques à l'honneur des Dieux, on n'eut bientôt plus que des chants où la louange des hommes étoit mêlée avec celle de la Divinité, & bientôt après, cela dégénéra encore en Poëmes très-licencieux, de ſorte que la poéſie fut entiérement corrompue, & l'on n'y remarqua plus aucune trace de Religion.

Que pouvoit faire le plus grand Philoſophe pour corriger un ſi grand déſordre? donner des préceptes de ſageſſe dans des ſentences courtes & vives comme celles qui étoient en uſage dans les premiers tems? Cela auroit été inutile; ni les paſſions ni les habitudes vicieuſes ne cédent aux paroles ni aux ſentences; elles réſiſtent pour l'ordinaire aux raiſonnemens les plus forts. Il n'y avoit d'autre moyen que d'étudier le penchant des hommes pour les ramener à la ſageſſe par les mêmes choſes qui avoient cauſé leur égarement.

C'est ce que firent les premiers Poëtes

qui vinrent enſuite ; car voyant d'un côté que l'homme eſt naturellement enclin à l'imitation, & de l'autre qu'il aime éperduement le plaiſir, ils profiterent de ce penchant & travaillerent à les amuſer & à les corriger inſenſiblement par des inſtructions cachées ſous un appât agréable. C'eſt ce qui fit inventer les fables, qui ſont preſque toujours plus propres à corriger les mœurs que les traités de morale les plus ſuivis. Il eſt aiſé de voir par-là que la Poéſie a été la premiere eſpece de Philoſophie ; Strabon l'a démontré dans ſon premier Livre, où en reprenant Eratoſthène, qui ſoutenoit que les Poëtes n'avoient point eu en vue d'inſtruire, mais ſeulement de plaire & de divertir, il fait voir que les Anciens ont été d'un ſentiment contraire, & qu'ils ont écrit que la premiere Philoſophie a été la Poéſie, qui ſous l'appât du plaiſir invitoit à la vertu dès l'enfance, & enſeignoit les mœurs, les actions, les paſſions. *Nos Philoſophes même*, ajoute-t-il, c'eſt-à-dire les Stoïciens, *avancent que le Sage ſeul eſt bon Poëte. Voilà pourquoi dans toutes les villes grecques on commence l'éducation des enfans par la Poéſie, non pour leur donner ſimplement du plaiſir, mais pour leur enſeigner la ſageſſe.*

Cette Poéſie, dont parle Strabon, conſiſtoit principalement dans les fables ; car les fables ſont les plus propres pour l'inſtruction des enfans, & quelles qu'elles ſoient, en

proſe ou en vers, elles ſont également de la Poéſie.

L'UTILITÉ des fables a été reconnue dans toute l'Antiquité. Les Poëtes ne ſont pas les ſeuls qui s'en ſont ſervis ; long-tems avant qu'il y eut des Poëtes, les villes & les légiſlateurs, comme le même Strabon l'aſſure, les avoient appellées à leur ſecours à cauſe de l'utilité qu'ils y reconnoiſſoient, & en faiſant réflexion au penchant naturel de l'animal raiſonnable : *Car*, dit-il, *tout homme eſt avide d'apprendre quelque choſe, & l'amour des fables eſt la premiere qui marque cette inclination, & c'eſt par-là que les enfans commencent à entendre & à s'accoûtumer à apprendre. Et la raiſon de cela eſt, que la fable eſt une ſorte de narration toute nouvelle, qui ne dit pas ſimplement ce qui eſt, mais une choſe toute différente qui ſert d'enveloppe & de fiction, pour faire entendre avec plus de plaiſir ce qui eſt. Or tout ce qui eſt nouveau & inconnu plaît, & c'eſt cela même qui rend curieux & avide ; & lorſqu'on mêle à ces fables le merveilleux & l'extraordinaire, cela augmente infiniment le plaiſir, qui eſt le philtre & l'appât de la ſcience.*

JE me ſuis attachée à rapporter le paſſage de Strabon, parce qu'il marque parfaitement la nature, l'antiquité & l'utilité des fables. Il eſt impoſſible de ne pas convenir de tout ce qu'il dit. La nature des fables eſt telle qu'il nous l'enſeigne ; leur antiquité ne peut être révoquée en doute, puiſque nous voyons dès

les premiers tems que Dieu lui-même s'en eſt ſervi ; & leur utilité ne peut non plus être conteſtée, puiſque l'Écriture-Sainte nous rapporte des effets merveilleux de ces fables employées à propos par les plus ſaints perſonnages.

Homere trouva cet uſage des fables généralement établi, & il s'en ſervit admirablement pour former ſur ce modele le plan de ſes deux Poëmes qui ne ſont que des fables plus étendues, & auxquelles il a joint ce merveilleux & cet extraordinaire dont Strabon parle, & qui augmentent infiniment le plaiſir.

Quand Ariſtote n'auroit pas démontré que le Poëme Épique n'a été inventé que pour l'utilité des hommes, les deux Poëmes d'Homere ſuffiroient pour nous convaincre de cette vérité ; car il eſt aiſé de voir qu'il les rapporte l'un & l'autre aux beſoins de ſon pays. De ſon tems les Grecs étoient diviſés en pluſieurs états indépendans les uns des autres, & ces états étoient ſouvent obligés de ſe réunir contre un ennemi commun. Ce fut ſans doute dans quelqu'une de ces occaſions qu'Homere, pour leur prouver la néceſſité de demeurer unis & de ne pas donner lieu à un intérêt particulier de les diviſer, leur remit devant les yeux la perte infaillible des peuples & des princes même par l'ambition & la diſcorde de ces derniers. Voilà le but du poëme de l'Iliade.

Il ne ſe contente pas de donner des inſtructions à tous ces états différens réunis en un ſeul corps, il leur en donne auſſi à chacun en particulier après leur confédération finie. Il voyoit de ſon tems que les princes quittoient facilement leurs villes pour aller faire des courſes ſur les terres de leurs ennemis, ou pour d'autres ſujets. Il veut les corriger en leur faiſant entendre qu'un prince ne doit quitter ſes états que par des raiſons indiſpenſables; & que quand il les quitte par quelque raiſon légitime, il ne doit pas s'en tenir éloigné volontairement, mais faire tous ſes efforts pour y retourner. Dans ce deſſein il leur repréſente que l'éloignement d'un prince abſent par néceſſité, cauſe chez lui de grands déſordres, & que ces déſordres ne finiſſent que par ſon retour. Et voilà le but de l'Odyſſée.

On voit la fable regner également dans ces deux poëmes. Car qu'eſt-ce que la fable? C'eſt un diſcours inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allégorie d'une action.

Il y a trois ſortes de fables. Les *raiſonnables*, où l'on fait parler les Dieux & les hommes. Les *morales*, où l'on fait parler les bêtes & les plantes mêmes. Et les *mixtes*, qui tiennent des deux.

Le fond du poëme Épique eſt une fable comme toutes les autres; c'eſt une fable de la premiere eſpece, une fable raiſonnable, mais qui ne laiſſe pas de pouvoir deſcendre dans la

ſeconde ; car dans l'Iliade Homere a fait parler un cheval d'Achille, non-ſeulement pour orner ſon poëme d'un incident miraculeux, mais encore pour mieux marquer par cet incident la nature de la fable, & pour faire entendre que par le droit qu'elle donne, un Poëte a la liberté de faire parler les brutes mêmes.

Le poëme Épique eſt donc *un diſcours en vers, inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'Allégorie d'une action générale & des plus grands perſonnages.* Cette définition embraſſe ce qu'il a de commun avec la fable proprement dite, & ce qu'il a de particulier.

C'est un diſcours comme la fable, mais un diſcours en vers. Les fables étoient ordinairement en proſe comme nous voyons encore celles d'Eſope. Elles auroient pû auſſi être en vers de même que celles de Phedre, comme le poëme Epique auroit pû être en proſe, car Homere en proſe ne laiſſe pas d'être un poëme Epique. Ariſtote ne dit-il pas que *le poëme Epique ſe ſert du diſcours en proſe ou en vers* ? Mais l'expérience a fait voir que les vers lui conviennent davantage, parce qu'ils donnent plus de majeſté & de grandeur, & qu'ils fourniſſent plus de reſſources que la proſe.

C'est un diſcours inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allégorie d'une action générale, tout com-

me la fable ; la ſeule différence eſſentielle eſt que la fable du poëme Épique eſt l'imitation d'une action, non des gens du commun, mais des plus grands perſonnages. Il n'eſt pas néceſſaire en effet que l'action du poëme épique ſoit illuſtre & importante par elle-même, puiſqu'au contraire elle peut être ſimple & commune ; mais il faut qu'elle le ſoit par la qualité des perſonnages qu'on fait agir. Auſſi Horace a-t-il dit après Ariſtote, *Res geſtæ Regumque Ducumque.* Cela eſt ſi vrai, que l'action la plus éclatante d'un ſimple bourgeois ne pourra jamais faire le ſujet d'un poëme épique, & que l'action la plus ſimple d'un Roi, d'un général d'armée le ſera toujours avec ſuccès.

Pour faire voir que la fable du poëme épique eſt la même que toutes les autres fables, comparons par exemple la fable de l'Iliade avec une fable d'Ésope. Homere veut enſeigner dans l'Iliade cette grande vérité que la méſintelligence ruine les affaires d'un parti, & que la bonne intelligence les rétablit. Pour cet effet voici ce qu'il feint : *Deux chefs d'une même armée ſe querellent, l'ennemi profite de leur diſſention, & remporte ſur leur parti de grands avantages ; les deux chefs ſe raccommodent, & étant réunis, ils chaſſent leur ennemi commun & remportent enfin la victoire.* Voilà la fable de l'Iliade. C'eſt une action générale. Le Poëte, après en avoir dreſſé le plan, la met enſuite ſous les noms qu'il lui

plaît, non de gens du commun, mais des plus grands perſonnages, d'Achille, d'Agamemnon, &c. C'eſt la même choſe que la fable d'Eſope : *Deux chiens qui veilloient à la garde d'un troupeau ſe querellent, le loup vient, profite de leur querelle & enleve beaucoup de moutons ; les deux chiens ſe réconcilient & ſe réuniſſant contre le loup, ils ſe défont de cet ennemi.*

Il en eſt de même de la fable de l'Odyſſée : *Un homme eſt abſent de ſon pays. Son abſence cauſe de grands déſordres dans ſa famille. Enfin après pluſieurs années de travaux & de peines, il arrive chez lui, tue ſes ennemis & rétablit ſes affaires.*

Éſope feindra de même : *Un berger s'étant éloigné de ſon troupeau, les loups y firent de grands ravages. Enfin le berger revient, fait ceſſer ces ravages, & avec le ſecours de ſes chiens il tue les loups.*

C'est la même fable. Voilà pourquoi Ariſtote a dit avec grande raiſon que la fable eſt ce qu'il y a de principal dans le poëme, & qu'elle en eſt l'ame, parce qu'elle en fait le ſujet, & que *la fable eſt la compoſition des choſes*, c'eſt-à-dire, comme Mr. Dacier l'a expliqué dans ſes commentaires ſur la Poétique d'Ariſtote, que c'eſt la liaiſon que les cauſes & les incidens, qui concourent à former une action, doivent avoir les unes avec les autres pour faire un ſeul & même tout.

Voila donc le poëme épique certainement une fable comme les fables d'Eſope. Elle eſt générale & univerſelle, & elle ne

préſente qu'une ſeule action qui eſt entiere, qui a un commencement, un milieu & une fin, & une grandeur juſte & raiſonnable.

Elle eſt générale & univerſelle, c'eſt-à-dire, qu'elle convient à tout le monde, qu'elle inſtruit tout le monde, petits & grands; car les petits ne ſont pas moins ſujets que les grands à voir ruiner leurs maiſons & leurs affaires, ſoit par la colere & par la diviſion, ſoit par leur abſence; ils n'ont pas moins beſoin de ces leçons d'Homere, & ils ſont auſſi capables d'en profiter, utilité qu'on ne ſauroit tirer des actions particulieres. Par exemple, qu'on faſſe un poëme ſur une action de Céſar, de Pompée, ou d'Alcibiade, quel bien cela pourra-t-il faire à un particulier? De cent mille à peine y en aura-t-il un ſeul à qui cette action convienne, & qui puiſſe en profiter. Mais quoique cette fable ſoit générale & univerſelle, il faut la rendre particuliere par l'impoſition des noms, & l'attacher à une hiſtoire connue, de maniere qu'elle en faſſe un incident. C'eſt un des plus grands ſecrets du poëme épique, car de ces noms & de cette hiſtoire, on tire des épiſodes dont on fait les parties de l'action que l'on rend encore par-là plus vraiſemblable, & que tout cela eſt au choix du Poëte: par exemple, Homere pouvoit mettre la fable de l'Iliade ſous les noms de deux des ſept chefs qui marcherent contre Thebes, & l'attacher à cette guerre des deux freres ennemis. Il pouvoit donner de

même ſa fable de l'Odyſſée à d'autres perſonnages, & en faire une ſuite d'une autre hiſtoire connue, & en ce cas-là il eſt aiſé de voir, que ſelon les noms & l'expédition il auroit fallu changer les épiſodes, & étendre chacune de ces fables par ſes épiſodes différens.

Dans le poëme épique il faut que la vérité marche toujours avec la fiction. La fable du poëme n'eſt qu'un pur menſonge, mais c'eſt un menſonge toujours uni avec des vérités. Outre la vérité morale que la fable renferme, il y a des vérités hiſtoriques que l'on tire des actions connues de ceux dont on a emprunté les noms, & que l'on accommode au fonds de la fable par le moyen des épiſodes. Perſonne n'a jamais mieux connu ce ſecret qu'Homere, il fait un mêlange admirable de la vérité & du menſonge dans tout le plan de ſon poëme, comme Horace l'a fort bien expliqué : A. P. vſ. 151. 152.

Atque ita mentitur, ſic veris falſa remiſcet,
Primo ne medium, medio ne diſcrepet imum.

»Enfin il dreſſe de maniere le plan de ſon »ſujet, qui n'eſt qu'un ingénieux menſon»ge, & il y mêle par-tout enſuite avec tant »d'adreſſe la vérité, que le milieu répond »au commencement & la fin au milieu. »

Car par le moyen de ces épiſodes tirés des actions véritables de ſes héros, on fait rentrer tout le reſte dans la vérité de l'hiſtoire, & on

ajuſte le tout ſi bien enſemble, que la vérité paroît regner également par-tout. Bien plus, Homere mêle toujours des vérités dans ſes menſonges mêmes les plus étranges. Ce qu'il dit des Cyclopes, des Leſtrygons, des Cimmeriens, de Carybde & de Scylla, ne ſont que des embelliſſemens & des exagérations de la vérité, qui eſt toujours le fondement de ſes fictions. Auſſi Ariſtote lui donne-t-il cette louange, *Qu'il eſt celui qui a le mieux enſeigné aux autres à faire comme il faut ces agréables menſonges.* Les faire *comme il faut*, c'eſt les rendre vraiſemblables par le mêlange de la vérité; & c'eſt ce que Strabon avoit bien compris. *Le Poëte Homere*, dit-il, *rapportant toujours ſes fables à l'inſtruction, a eu égard à la vérité dans la plûpart des choſes; mais il y a auſſi mêlé le menſonge. Il a embraſſé la vérité pour inſtruire, & il a aſſocié le menſonge pour attirer par le plaiſir & manier à ſon gré la multitude. Comme un habile ouvrier mêle avec adreſſe dans ſes chefs-d'œuvre l'or avec l'argent, de même Homere ajoute la fable à des avantures vraies pour orner ſon diſcours & le rendre plus agréable.* Il a donc pris pour fondement la guerre de Troye, qui eſt un événement vrai, & il l'a orné par le menſonge des fables. Il a fait de même des avantures d'Ulyſſe, car ce n'eſt pas la maniere d'Homere de n'attacher ſes fables les plus prodigieuſes à aucune vérité, & c'eſt le mêlange de la vérité qui rend les menſonges plus vraiſemblables.

VOILA pourquoi Ariſtote a tant recommandé aux Poëtes, ſoit qu'ils travaillent ſur un ſujet déja connu, ou qu'ils en inventent un nouveau, de dreſſer la fable en général avant qu'ils penſent à l'épiſodier & à l'étendre par ſes circonſtances, & qu'il leur dit que la fable étant faite, on donne les noms aux perſonnages & l'on épiſodie l'action, c'eſt-à-dire, qu'on fait les parties de cette action, des circonſtances & des avantures tirées de l'hiſtoire des héros : * *Mais il faut bien prendre garde*, ajoute-t-il, *que les épiſodes ſoient propres, comme dans Oreſte la fureur qui le fait prendre.* C'eſt-à-dire, que les épiſodes ne doivent faire avec la fable qu'un ſeul & même tout.

L'ACTION du poëme épique doit être une, & non pas comme pluſieurs penſent, tirée d'une ſeule perſonne. C'eſt le précepte d'Ariſtote, (*a*) qui en donne même une raiſon bien ſenſible : *Car*, ajoute-t-il, *comme on voit tous les jours une infinité d'accidens, de la plûpart deſquels on ne peut rien faire qui ſoit un, il arrive de même que les actions d'un homme ſont en ſi grand nombre & ſi différentes qu'on ne ſauroit jamais les réduire à cette unité & en faire une ſeule & même action.* De ſorte qu'à ſon compte il ne ſeroit pas plus ridicule de vouloir faire une ſeule action de tous les acci-

* *Dans la Tragédie d'Euripide, intitulée* Iphigenie dans la Tauride.

(*a*) *Poétiq. Chap.* 8.

dens qui arrivent dans le monde, que de vouloir réduire à cette unité toutes les avantures d'un homme ſeul. C'eſt pourquoi il blâme les Auteurs de l'Heracléïde & de la Théſéïde & de pluſieurs autres poëmes ſemblables, & il leur reproche d'avoir cru mal à propos que parce que Théſée eſt un & qu'Hercule eſt un, toute leur vie ne devoit faire qu'un ſeul ſujet, une ſeule fable, & que l'unité du héros faiſoit l'unité d'action. Et il ajoute : *Homere, qui a excellé en tout ſur les autres Poëtes, me paroît avoir parfaitement connu ce défaut, ſoit par les lumieres naturelles d'un heureux génie, ſoit par les regles de ſon art ; car en compoſant ſon Odyſſée il n'y a pas fait entrer toutes les avantures d'Ulyſſe, mais il a employé tout ce qui pouvoit avoir rapport à une ſeule & même action, comme eſt celle de l'Odyſſée : Il en a uſé de même dans l'Iliade.* Quoique la fable épique ſoit attachée à une hiſtoire connue dont elle fait un incident, cela n'empêche pas que cet incident ne ſoit un tout par lui-même, & qu'il ne préſente une action entiere qui a un commencement, un milieu & une fin. Le commencement de la fable de l'Iliade & de celle de l'Odyſſée, comme des fables d'Éſope, ſont la querelle des deux chefs, & celle des deux chiens ; l'abſence d'Ulyſſe & celle du berger. Le milieu, c'eſt tous les maux que ces querelles & ces abſences cauſent ; & la fin, c'eſt la ceſſation de tous ces maux par la réconciliation des deux

chefs & des deux chiens, & par le retour d'Ulyſſe & du berger qui ſe vengent de leurs ennemis. Chacune de ces fables eſt une action ſeule qui fait un tout entier & parfait. Elle a de plus une juſte grandeur, car il faut que ſa grandeur ſoit raiſonnable & proportionnée à l'action qu'elle imite. Ariſtote dit que tout ce qu'il y a de beau parmi les hommes & parmi les autres êtres, doit avoir non-ſeulement un ordre, mais encore une grandeur juſte & raiſonnable. Car le beau conſiſte dans l'ordre & dans la grandeur; c'eſt pourquoi rien de trop petit ne peut être beau, parce que la vue ſe confond dans un objet qu'on voit en un moment preſque inſenſible; rien de trop grand ne peut être beau non plus, parce qu'on ne le voit pas d'un coup d'œil, & qu'en voyant ſes parties ſucceſſivement l'une après l'autre, le ſpectateur perd l'idée du tout, comme s'il voyoit un animal qui auroit dix mille ſtades de long. Il faut régler la grandeur de cette imitation, non par l'haleine du Poëte, mais par la nature même du poëme, & il eſt certain que plus un poëme aura d'étendue, plus il ſera beau dans ſa grandeur, pourvu qu'il ne croiſſe que juſqu'à ce que le ſujet puiſſe être vu tout enſemble ſans que la vue s'égare ni ſe confonde.

Il marque ailleurs plus préciſément les juſtes bornes que l'on doit donner au poëme épique. * *Il ſuffit*, dit-il, *qu'on puiſſe voir d'un*

* *Poétique, Chap.* 15.

coup d'œil ſon commencement & ſa fin, & on le fera ſans doute ſi l'on dreſſe des plans plus courts que ceux des Anciens, (il parle des Poëtes des Cypriaques & de la petite Iliade, qui étoient des Poëmes très-longs) *& ſi l'on fait enſorte que le recit d'un poëme Epique ne dure pas plus de tems que les repréſentations des différentes Tragédies que l'on jouoit dans un ſeul jour.*

Aristote enſeigne par-là qu'il faut qu'on puiſſe parcourir ce poëme d'un coup d'œil, & que la mémoire puiſſe l'embraſſer & le retenir ſans peine ; car ſi on a perdu l'idée du commencement quand on arrive à la fin, c'eſt une marque sûre que ſon étendue eſt trop grande, & cette grandeur exceſſive ruine toute ſa beauté ; & en donnant la regle, il donne le moyen de la pratiquer ; il ne ſe contente pas de dire qu'il faut faire les plans plus courts que ceux des poëmes des Cypriaques & de la petite Iliade, mais il marque très-préciſément les bornes qu'on doit donner à ce poëme, en diſant qu'un poëme Epique puiſſe être lû tout entier en un ſeul jour. Et il ne faut pas douter que ce précepte n'ait été fait ſur l'Iliade & ſur l'Odyſſée qui ne paſſent pas ces bornes. Ce précepte eſt même ſi eſſentiel, que Virgile n'a pas crû qu'il lui fut permis de s'en écarter.

Ce Philoſophe ne parle ici que de la durée du poëme, & il n'a garde de vouloir régler celle de l'action, parce qu'il n'y a point ſur cela des regles certaines, & que le poëme épique

Épique embraſſe plus ou moins de tems ſelon la nature de l'action qu'il repréſente. Si c'eſt une action violente & pleine d'emportement, ſa durée eſt moins grande, car tout ce qui eſt violent ne peut durer long-tems; mais ſi c'eſt une action douce, elle peut durer autant que le poëte le juge à propos, pourvû que ſon poëme ne croiſſe que juſqu'à la meſure qui vient d'être marquée. L'action de l'Iliade eſt renfermée en peu de jours, & celle de l'Odyſſée eſt pouſſée juſqu'à huit ans & quelques mois.

De ce qu'Ariſtote a dit que le poëte dreſſe premiérement le plan de ſa fable, & qu'enſuite il impoſe le nom à ſes perſonnages, il eſt aiſé d'inférer que cette fable doit être une action feinte, & que le poëte doit être l'auteur de ſon ſujet. Et ſur cela on a demandé ſi la poéſie exclud les actions véritables. Ariſtote répond * fort bien que quand il arrive au poëte d'étaler des actions véritables, il n'en mérite pas moins le nom de poëte, car rien n'empêche que les incidens, qui ſont arrivés véritablement, n'aient toute la vraiſemblance & toute la poſſibilité que l'art demande, & qui font qu'il en peut être regardé comme l'auteur. En effet, que demande l'art du poëte? Il demande qu'il donne à ſon ſujet toute la vraiſemblance qu'il eſt poſſible; or cette vraiſemblance n'eſt point du

* *Poëtique Chap.* 15.

tout incompatible avec la vérité, & ce qui eſt arrivé véritablement peut être vraiſemblable & auſſi poſſible que ce qu'on pourroit feindre, & être tel qu'il ſeroit ſi on l'avoit feint. La vérité du fait ne peut détruire la nature de la fable ; l'auteur du poëme eſt l'auteur de la fable, il eſt donc poëte. Il ſe peut faire même que l'Hiſtoire préſente des faits tournés de maniere qu'ils ſont proprement des fables dans le ſens d'Ariſtote, c'eſt-à-dire, des paraboles qui renferment un point de Morale dont tout le monde peut profiter. Un poëte pourroit les étaler ſans ceſſer d'être poëte. Ce Philoſophe s'eſt contenté de cette raiſon, qui eſt convainquante & qu'il a tirée du fond de la nature du ſujet. Il auroit pû en ajouter une autre que M. Dacier a fournie dans ſes commentaires & qui paroît très-ſolide, c'eſt que la vérité du point d'hiſtoire, que le poëte entreprend de traiter, n'exclud pas l'art du poëte qui a toujours à diſpoſer ſon ſujet & à en dreſſer le plan de maniere que la fable ſoit toujours l'ame du poëme. C'eſt cette économie & cette juſte liaiſon des choſes qui conſtitue proprement le poëme Dramatique comme le poëme Épique, & c'eſt ce qui ne coûte pas moins à faire dans les ſujets véritables que dans ceux qui ſont feints. M. Racine n'eſt pas moins poëte dans Eſther & dans Athalie que dans Iphigénie & dans Andromaque.

Soit que le poëte traite des ſujets feints,

mais déjà reçus, ou des ſujets véritables, il eſt obligé de ne pas changer les fables reçues. Il faut que Clytemneſtre ſoit tuée par Oreſte, & Eriphyle par Alcmeon. Mais quand il y a des choſes trop atroces dans la maniere, alors il a la liberté d'inventer lui-même en tirant de ſon eſprit quelque nouveau moyen qui ſoit convenable pour les faire réuſſir, & en imaginant une conduite vraiſemblable qui ſoit proportionnée à la nature de l'action, que l'on ne doit pas changer. C'eſt ce qu'Ariſtote appelle * *ſe ſervir comme il faut des fables reçues.*

De cette qualité de la fable d'être générale & univerſelle, & de ce que le propre du poëte eſt de dire les choſes, non comme elles ſont arrivées, mais comme elles ont pû ou dû arriver néceſſairement ou vraiſemblablement, Ariſtote tire cette conſéquence très-ſûre, *Que la Poéſie eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire*, parce que l'Hiſtoire ne rapporte que les choſes particulieres qui conviennent à peu de gens, & que la poéſie rapporte les choſes générales qui conviennent à tout le monde. Et il ne faut pas s'imaginer qu'Ariſtote ait ſeulement en vûe de relever par-là l'excellence de cet art, il veut en même tems en faire connoître la nature. Mais ce point ſera traité plus au long dans la quatrieme partie de cette Préface.

* *Poétique Chap.* 15.

Comme la partie eſſentielle de la fable, ce qui lui ſert de fonds & qui la rend proprement fable, c'eſt la vérité morale qu'elle veut enſeigner, & que le fondement de la Morale c'eſt la piété, il eſt aiſé de comprendre que le poëte ne peut bien s'acquitter de ſon devoir, s'il n'introduit la Divinité dans ſon poëme, non-ſeulement pour autoriſer & rendre vraiſemblables les événemens miraculeux qu'il eſt obligé d'étaler, mais encore pour enſeigner à ſes lecteurs que c'eſt Dieu qui préſide à tout, qui conduit tout par ſa providence, & qui eſt l'auteur de tout ce que nous pouvons faire de bien; que c'eſt lui qui inſpire les bons deſſeins, qui donne le courage d'entreprendre & la force d'exécuter, & enfin que c'eſt lui qui punit les méchans & qui récompenſe les bons. *Ainſi le poëme Epique*, dit excellemment le R. P. le Boſſu, * *n'eſt une école ni d'impiété ni d'Athéiſme, ni d'oiſiveté & de négligence, mais on y apprend à honorer Dieu & à le reconnoître même comme le principe unique & néceſſaire de tout ce que l'on peut faire de bien, & ſans lequel les plus puiſſans princes & les héros les plus parfaits ne peuvent achever heureuſement aucun deſſein, &c.* Et voilà pourquoi les premiers poëtes ont été honorés du nom de Théologiens.

La fable étant l'imitation d'une action, & toutes les actions venant des mœurs & des ſentimens, car ce ſont les deux ſources d'où

* *Livre 5. Chap. 6.*

viennent toutes les actions de la vie, il s'enſuit de-là néceſſairement que les mœurs & les ſentimens ſont des parties eſſentielles du poëme Épique : *Les mœurs ſont ce qui découvre l'inclination de celui qui parle, & le parti qu'il prendra dans les accidens où il ne ſeroit pas aiſé de le reconnoître. C'eſt pourquoi tous les diſcours qui ne font pas d'abord ſentir à quoi ſe reſoudra celui qui parle, ſont ſans mœurs.* Selon cette définition d'Ariſtote qui eſt très-vraie, il faut donc que les mœurs des perſonnages d'un poëme ſoient ſi bien marquées, que le lecteur puiſſe prévoir ce qu'ils feront dans les occaſions les plus extraordinaires & les plus ſurprenantes avant même qu'on les voie agir.

Cette partie qui concerne les mœurs eſt très-eſſentielle. Il y a quatre choſes à obſerver dans les mœurs.

La premiere & la plus importante, *qu'elles ſoient bonnes*, c'eſt-à-dire, qu'elles ſoient bien marquées, & qu'elles faſſent connoître l'inclination ou la réſolution des perſonnages telle qu'elle eſt, bonne, ſi elle eſt bonne; & mauvaiſe, ſi elle eſt mauvaiſe. Car cette bonté des mœurs ſe trouve dans toute ſorte de conditions. Et comme le poëme Épique ne reçoit pas moins les héros vicieux, comme Achille, Mezence, Turnus, que les vertueux, comme Ulyſſe & Enée, il faut que leurs mœurs ſoient ſi bien marquées, que le lecteur connoiſſe leurs bonnes ou leurs mau-

vaiſes inclinations, & le parti qu'elles leur feront prendre.

La ſeconde condition des mœurs, c'eſt qu'elles ſoient convenables. C'eſt-à-dire, qu'il faut donner à chaque perſonnage ce qui lui convient, le faire agir & parler ſelon ſon âge, ſon état, ſa condition, ſon pays, & le relever, ſoit en augmentant les qualités brillantes qu'il peut avoir, ſoit en diminuant les mauvaiſes qui s'y trouvent & qui pourroient le déshonorer; mais il faut que cela ne ſe faſſe qu'autant qu'on le peut, en s'aſſujettiſſant toujours à la qualité principale qu'on lui a donnée, & qui fait ſon caractere.

La troiſieme condition des mœurs eſt qu'elles ſoient ſemblables, & il eſt aiſé de voir que cette condition n'eſt que pour les caracteres connus; car c'eſt dans l'hiſtoire ou dans la fable qu'on va puiſer cette reſſemblance, & il faut les repréſenter tels que nous les y trouvons.

Enfin la quatrieme condition des mœurs eſt qu'elles ſoient égales, c'eſt-à-dire, qu'il faut que les perſonnages ſoient juſqu'à la fin tels qu'ils ont paru d'abord.

Dans les mœurs, comme dans la diſpoſition du ſujet, il faut toujours chercher ou le néceſſaire ou le vraiſemblable, de ſorte que les choſes arrivent les unes après les autres ou néceſſairement ou vraiſemblablement. Il eſt évident par-là que le dénouement du ſujet doit naître du ſujet même. En effet, puiſque

les mœurs doivent produire les actions, & que les actions doivent naître les unes des autres, il s'enſuit de-là par une conſéquence inconteſtable que le dénouement, qui eſt auſſi une action, doit naître ou néceſſairement ou vraiſemblablement de ce qui précéde, & que les mœurs ont déja produit.

HOMERE eſt ſur cela, comme ſur tout le reſte, le plus excellent modele. Les mœurs, qu'il donne à ſes perſonnages, ont ces quatre qualités au ſouverain degré. Elles ſont *bien marquées*, *convenables*, *ſemblables & égales*. Toutes les actions qu'elles produiſent naiſſent les unes des autres ou néceſſairement ou vraiſemblablement, & par-là le dénouement de chacun de ſes deux poëmes naît du ſujet même.

C'EST cette juſte obſervation de mœurs qui fait la bonté des caracteres que le poëte forme. Et Ariſtote finit ſes préceptes ſur les mœurs par un avis très-important, c'eſt que comme le poëme Dramatique & le poëme Épique imitent les actions de ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes, les poëtes doivent imiter les peintres, qui en donnant à chacun ſa véritable forme & en les faiſant ſemblables à l'original, les font toujours plus beaux.

EN effet, un grand peintre, en peignant une perſonne, n'oublie rien de tout ce qui peut augmenter ſa beauté en conſervant la reſſemblance. Les Poëtes doivent faire la mê-

me choſe avec d'autant plus de raiſon, qu'ils imitent les perſonnes les plus illuſtres, les Princes & les Rois. Ils peuvent les faire d'autant plus beaux, qu'ils ſont élevés au-deſſus des autres hommes, car ces caracteres ſont ſuſceptibles de toute la beauté qu'on veut leur donner, pourvû qu'elle convienne avec les véritables traits, & qu'elle ne détruiſe pas la reſſemblance; & Ariſtote en donnant le précepte, enſeigne le moyen d'y réuſſir, car il dit qu'il faut que le poëte, qui veut imiter par exemple un homme colere & emporté, ſe remette bien plus devant les yeux ce que la colere doit faire vraiſemblablement, que ce qu'elle fait; c'eſt-à-dire, qu'il doit plutôt conſulter la nature, qui eſt le véritable original, que de s'amuſer à copier une perſonne qui n'en eſt qu'une copie imparfaite & confuſe, ou même vicieuſe, ce que le poëte doit éviter. La nature lui fournira des couleurs qui rendront ſon portrait plus beau ſans corrompre ſes véritables traits qu'il eſt obligé de conſerver très-fidélement. Elle lui fera voir que la vaillance répond admirablement à ce caractere, & par conſéquent il donnera à ſon héros une valeur d'un très-grand éclat; c'eſt ainſi qu'Homere a fait Achille. Il a gardé dans ce caractere tout ce que la fable y mettoit indiſpenſablement; mais en ce qu'elle lui a laiſſé de libre, il en a uſé tellement à l'avantage de ſon héros & l'a ſi fort embelli, qu'il a fait preſque diſparoître ſes

grands vices par l'éclat d'une valeur miraculeuſe, qui a trompé une infinité de gens. On peut voir cette matiere plus profondément traitée dans les commentaires de M. Dacier ſur la Poétique.

Apres les mœurs viennent les ſentimens. Ariſtote n'appelle point ici *ſentimens* les conceptions intérieures de l'eſprit, mais les diſcours par leſquels on explique ces conceptions, ſoit qu'elles aient produit quelque action, ou qu'elles la préparent. *Les ſentimens*, dit-il, *c'eſt ce qui explique ce qui eſt, ou ce qui n'eſt pas, en un mot ce qui fait connoître la penſée de celui qui parle.* Il ne ſuffit pas de donner des mœurs à ſes perſonnages, il faut leur donner des ſentimens conformes à ces mœurs, & les faire parler ſi convenablement à leur caractere, que le lecteur ou le ſpectateur connoiſſe leurs mœurs avant que d'avoir vû leurs actions.

Tout *ce qui regarde le diſcours*, continue Ariſtote, *dépend de la politique ou de la Rhétorique.* Ce précepte eſt important. Ariſtote appelle *Politique* l'uſage commun & le langage ordinaire des peuples qui parlent ſimplement & ſans art, au lieu que la *Rhétorique* enſeigne à parler avec art & à orner ſes penſées de toutes les graces du diſcours recherché & ſoutenu. * Quand une choſe eſt par elle-même telle qu'on veut la faire paroître, l'uſage

* *Poétiq. Chap. 29.*

commun ſuffit pour l'expoſer telle qu'elle eſt naturellement. L'Hiſtoire d'Oedipe, celle d'Ajax, celle d'Hecube, ne demandent aucun art pour nous paroître pitoyables ou terribles, il ne faut que les expoſer ſimplement; mais quand elles ne ſont pas telles qu'on veut, qu'il faut changer leur forme & faire paſſer pour terrible ce qui ne l'eſt point, ou déguiſer ce qui l'eſt, cela dépend de l'art de celui qui parle, & qui par ſes paroles donne aux choſes la forme qu'elles nous paroiſſent avoir; alors il faut avoir recours à la Rhétorique, car c'eſt par ſon moyen qu'on leur donne les couleurs qu'elles n'ont pas. Il n'y a point aujourd'hui de précepte plus violé que celui-là, & il n'y a jamais eu de poëte qui l'ait mieux pratiqué qu'Homere; jamais il ne cherche à orner une belle nature; il la rend telle qu'elle eſt; mais quand elle eſt foible ou défectueuſe, alors il raſſemble tout ce que l'art peut fournir pour la corriger & pour en cacher les défauts.

Puisque la diction eſt néceſſaire pour expliquer les ſentimens, il eſt évident qu'elle fait partie du poëme.

La vertu de la diction conſiſte dans la netteté & la nobleſſe. Elle eſt nette & claire par les mots propres, mais par-là auſſi elle eſt ſouvent fort baſſe. Pour la rendre noble, il faut donc avoir recours aux figures & aux mots empruntés, ſur-tout aux métaphores. Mais il ne faut les employer qu'à propos, car les

expreſſions figurées ne donnent de la beauté à la diction que lorſqu'elles ſont convenables, bien placées & miſes avec meſure. Et s'il eſt beau de s'en ſervir convenablement & à propos, il eſt auſſi très-difficile ; mais il eſt encore plus beau & plus difficile d'employer heureuſement la métaphore, car on ne peut la tirer que de ſon eſprit, & il faut avoir beaucoup d'eſprit & d'imagination pour trouver tout d'un coup une reſſemblance entre des ſujets très-différens, & pour faire heureuſement ce tranſport de l'un à l'autre, car c'eſt ce qui fait la métaphore. Si Homere eſt un parfait modele pour la fable & pour les mœurs, il ne l'eſt pas moins pour les ſentimens & pour la diction, & Ariſtote lui a donné cette louange ; *Qu'il a ſurpaſſé tous les autres Poëtes.*

Apres avoir expliqué en général les quatre parties du poëme épique, qui ſont les mêmes que celles du poëme Dramatique, il eſt néceſſaire de dire un mot des eſpeces différentes qui en font le ſujet. Elles ſont ſimples ou implexes, morales ou pathétiques. Les ſimples ſont celles qui étant continues & unies, finiſſent ſans reconnoiſſance & ſans peripétie, c'eſt-à-dire, ſans changement d'état extraordinaire. Les implexes ſont celles qui ont la peripétie, ou la reconnoiſſance, ou toutes les deux. Les pathétiques, celles où regnent les combats, les bleſſures, la mort. Et les morales, celles où la morale regne par-

ticuliérement, & dont les héros ſont des modeles de vertu & de ſageſſe.

La conduite d'Homere eſt admirable dans la conſtitution de ſes deux poëmes. L'Iliade, où regnent la colere & la fureur, eſt ſimple & pathétique. Et l'Odyſſée, qui eſt un poëme plus raſſis & plus lent, comme étant fait pour être un modele de ſageſſe, de modération & de conſtance, eſt implexe & moral; par-tout il y a des reconnoiſſances, & la morale y regne depuis le commencement juſqu'à la fin, ce qu'elle ne fait pas dans l'Iliade, où elle eſt moins fréquente & plus cachée.

Je n'ajouterai plus qu'un ſeul précepte dont Ariſtote n'a point parlé, & dont il ne ſeroit pas même néceſſaire d'avertir après la pratique d'Homere où il eſt très-ſenſible, ſi nous n'avions une infinité d'ouvrages dans leſquels il eſt abſolument négligé; c'eſt que le poëte doit d'abord faire connoître les perſonnages de ſon poëme, ou du moins les principaux, & leurs différens intérêts. Homere dans ſon premier livre de l'Iliade introduit ſes perſonnages, & fait connoître l'humeur, les intérêts & les deſſeins d'Agamemnon, d'Achille, de Neſtor, d'Ulyſſe & de pluſieurs autres, & même des Dieux; & dans le livre ſecond il fait le dénombrement des troupes des Grecs & de celles des Troyens, afin que le lecteur ſoit pleinement inſtruit des intérêts de ceux qui entrent dans le poëme.

Il a obſervé la même choſe dans l'Odyſ-

ſée. Dès le commencement il fait connoître Telemaque, Penelope, & les amans de cette princeſſe, & il nous montre Ulyſſe tout entier.

Il y a une infinité d'autres choſes que le Poëte doit obſerver dans la compoſition du poëme épique & de la Tragédie, & l'on peut s'en inſtruire dans la Poétique d'Ariſtote, dans celle d'Horace & dans le traité du R. P. le Boſſu. Mais voilà les principales & les regles fondamentales ſans leſquelles le poëme ne peut ſubſiſter.

Appliquons préſentement ces regles à un de nos Romans, & voyons ſi on a raiſon de les appeller *des poëmes épiques en proſe*. Je choiſirai un de ceux qui ont eu le plus de ſuccès, c'eſt la Caſſandre de M. de la Calprenède. On ne peut pas nier que l'auteur n'ait beaucoup d'eſprit, une imagination heureuſe & fertile, & une grande facilité d'expreſſion, & je louerois ſes talens avec un grand plaiſir, s'il en avoit fait un meilleur uſage.

La premiere regle du poëme épique, c'eſt que le ſujet ſoit une fable générale qui convienne à tout le monde, & dont tout le monde puiſſe profiter. Examinons donc quel eſt le ſujet de Caſſandre, pour voir ſi nous y trouverons cette fable, qui eſt l'ame du poëme. Orondate fils de Mathée, Roi des Scythes, dans une bataille que ſon pere donne contre Darius Roi des Perſes, l'ennemi mortel de ſa maiſon, pouſſe ſi loin ſes avantages, qu'il arrive aux tentes où ſont la mere, la

femme & les filles de Darius. Il a ces princeſſes en ſa puiſſance, il peut les faire ſes priſonnieres & les emmener; mais il eſt ſi frappé de la beauté de Statira, que par une généroſité ſans exemple, très-déplacée, & contraire même aux intérêts de ſa paſſion, il les laiſſe libres. Un moment après il ſauve la vie au prince Artaxerce fils unique de Darius, & au lieu de le faire ſon priſonnier, comme il le pouvoit, il le renvoie de même. L'hyver ſuivant, ſon amour devenu très-violent le porte à quitter la cour de ſon pere pour aller à celle de ſon ennemi. Il va à Perſepolis ſous un faux nom; il eſt reconnu pour ce guerrier, qui a donné la liberté aux Reines & la vie au prince, & il devient le favori de Darius. Il voit Statira tout à ſon aiſe, lui fait la cour & lui déclare ſa paſſion. Statira en eſt un peu offenſée, comme la bienſéance le veut; mais Orondate s'étant découvert à Artaxerce pour le prince des Scythes, Artaxerce le ſert auprès de ſa ſœur, qui répond enfin à la paſſion du prince. Son bonheur eſt traverſé par divers obſtacles, que les faiſeurs de Romans imaginent ſans peine; les Princeſſes deviennent priſonnieres d'Alexandre, qui moins généreux qu'Orondate, les retient, devient éperduement amoureux de Statira, & l'épouſe. Alexandre meurt quelque tems après, & de nouveaux obſtacles traverſent encore la paſſion d'Orondate; mais après une infinité d'avantures, toutes incroyables

& ſans la moindre vraiſemblance, à la fin du dixieme volume, *la veuve d'Alexandre ſe donne à ſon premier amant.*

QUELQU'UN pourra-t-il trouver dans ce ſujet la moindre idée de fable? Oſera-t-on dire que c'eſt un diſcours en proſe, inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allégorie d'une action? Quel eſt donc le point de morale que cette action de Caſſandre veut nous enſeigner? Où eſt cette inſtruction qui eſt l'ame de la fable? Peut-on regarder cela autrement que comme une hiſtoire très-fauſſe, ou plutôt comme une indigne corruption de l'hiſtoire par des recits ſans fable, & où la morale même eſt très-indignement violée?

CE que je dis de Caſſandre doit s'étendre ſur tous les autres Romans. Le ſujet de Cléopatre, celui de Cyrus, celui de Clélie, ne ſont pas plus des fables morales que celui de Caſſandre; ils ſe reſſemblent tous par ce fondement comme par beaucoup d'autres endroits. La ſeule choſe qu'ils retiennent du poëme épique, c'eſt que leur action n'eſt pas l'action d'hommes du commun, mais des plus grands perſonnages, de Princes & de Rois.

IL eſt aiſé de voir que les auteurs de ces ouvrages ont ſuivi une voie toute oppoſée à celle des Poëtes. Ariſtote enſeigne que les poëtes doivent dreſſer d'abord le plan de leur fable qui eſt générale, impoſer enſuite

les noms aux perſonnages, & l'attacher à une hiſtoire connue, afin de tirer de ces noms & de cette hiſtoire les circonſtances qui doivent ſervir à amplifier cette action & à lui donner ſa juſte étendue, & qu'on explique ſous le nom d'épiſodes. Ces auteurs ont fait tout le contraire ; ils ont cherché dans l'hiſtoire des noms connus, ils en ont ajouté de feints, ils ont donné à ces noms des actions extravagantes & inouies, & ont fait, non un poëme épique, mais un tiſſu d'avantures que le caprice ſeul produit, & qui ne naiſſent les unes des autres ni néceſſairement ni vraiſemblablement; auſſi cette action, bien-loin d'être générale, eſt auſſi particuliere que toutes les actions de Céſar, d'Alcibiade, de Pompée, &c. Pour ce qui eſt de la juſte grandeur, l'auteur eſt bien éloigné d'avoir obſervé les juſtes bornes qu'Ariſtote a preſcrites ſur la pratique d'Homere. On peut dire de ce Roman de Caſſandre, comme de la plûpart des autres, que c'eſt véritablement l'animal de dix mille ſtades de longueur dont parle Ariſtote. S'il eſt vrai que rien de trop grand ne puiſſe être beau, appellera-t-on beaux ces ouvrages monſtrueux, qui ſans rien enſeigner de bon, pouſſent leurs fictions frivoles juſqu'au dixieme volume, & demandent au moins dix jours pour être lûs.

La troiſieme & la quatrieme regle du poëme épique ſont que l'action qu'il imite ſoit une, & qu'elle faſſe un tout régulier & par-

fait. C'eſt ce que ne fait point l'action de Caſſandre ; toutes ſes parties ne concourent point à faire une ſeule & même action, & il eſt impoſſible d'en rien faire qui ſoit un & ſimple ; car cette action eſt mêlée d'une infinité d'incidens qui en rompent l'unité, & elle tombe dans le défaut des poëmes de l'Héracléide & de la Théſéide, car ſi elle ne renferme pas toute la vie de ces héros, elle en contient la plus grande partie, à moins qu'on ne veuille dire qu'elle eſt *une*, parce que c'eſt toujours l'amour d'Orondate qu'elle traite ; & qu'elle fait un tout régulier & parfait, parce qu'elle embraſſe cette paſſion depuis le commencement juſqu'à la fin. Ce qui ſeroit très-ridicule.

Non-ſeulement ces Romans péchent contre ces regles du poëme épique, en reſſemblant pluſieurs incidens de la vie de leur héros, qui ne ſauroient faire une ſeule & même action ; mais ils péchent encore en y mêlant les avantures d'autres héros entiérement étrangeres, indépendantes & auſſi éclatantes. L'amour & les avantures d'Artaxerce & de Berenice n'ont aucun rapport avec l'amour & les avantures d'Orondate & de Statira, & ne ſont pas moins brillantes. Il y en a pluſieurs autres de même, & cette multiplication d'aventures indépendantes eſt très-vicieuſe, & ruine entiérement cette unité d'action qui fait l'eſſence du poëme épique, où l'on peut bien faire entrer pluſieurs fables,

pluſieurs avantures différentes, mais il faut qu'elles ſoient toutes des parties, non entieres & non achevées, d'une ſeule & même action, qui eſt l'action principale.

On a vû que la vérité doit être mêlée avec le menſonge dans tout le poëme. C'eſt ce que ceux qui ont fait des Romans ont ſi peu compris qu'on ne trouve jamais dans leurs ouvrages la vérité mêlée avec la fiction. Non-ſeulement il n'y a aucune vérité morale dans l'action du Roman; comment y en auroit-il, puiſque ce n'eſt pas même une fable? Mais il n'y en a pas même dans toutes les autres parties dont le Roman eſt compoſé. Ce n'eſt pas qu'on n'y trouve quelquefois des vérités hiſtoriques : l'auteur de Caſſandre a pris beaucoup de choſes des hiſtoriens d'Alexandre, mais outre que ce ſont preſque toujours des vérités qu'il a altérées & corrompues, ce ne ſont jamais des vérités mêlées avec la fiction pour la rendre plus vraiſemblable & plus croyable; ce ſont des vérités ajoutées à la fiction, & qui ne ſervent qu'à rendre ſon menſonge plus évident, plus plat & plus mépriſable.

Je ſerois bien étonnée ſi quelqu'un oſoit donner au Roman la louange qu'Ariſtote donne au poëme épique d'être plus grave & plus moral que l'hiſtoire, ou celle qu'Horace lui donne, en encheriſſant ſur celle d'Ariſtote, qu'il eſt plus Philoſophe que la Philoſophie même, & qu'il enſeigne mieux que

les Philoſophes à fuir le vice & à pratiquer la vertu.

Homere ſeme dans ſes poëmes des maximes de piété, & il introduit par-tout les Dieux pour inſtruire ſes lecteurs, & pour rendre croyable & vraiſemblable ce qu'il avance de prodigieux. Les faiſeurs de Romans ne s'amuſent pas à ces bagatelles; non-ſeulement les maximes de piété ſont bannies de leurs écrits, mais on y trouve ſouvent les plus grands blaſphêmes que proférent ces amans inſenſés. Et pour la Divinité, elle n'entre pour rien dans tout ce qui s'exécute. Ils croiroient deshonorer leur héros s'ils le faiſoient aſſiſter par un Dieu. Ces héros font des choſes les plus prodigieuſes & les plus incroyables par leurs propres forces. Les hiſtoriens d'Alexandre remarquent qu'on étoit perſuadé que ce prince n'exécutoit de ſi grandes choſes que par l'aſſiſtance particuliere des Dieux. Cela eſt bon pour des païens, mais nos Romanciers n'ont garde de faire jamais entendre cela de leurs héros. Et peut-être eſt-ce une des plus grandes marques qu'ils aient donné de leur jugement & de leur prudence. Il auroit été fort ridicule de faire intervenir la Divinité pour fortifier des hommes uniquement poſſédés de l'amour, & qui ne penſent, ne parlent & n'agiſſent que pour leur amour; c'eſt un intérêt peu propre à toucher la Divinité & à attirer ſon ſecours. En un mot les Romans ne péchent

pas moins du côté de la Théologie, que de la Morale.

Si ces auteurs ont violé ſi ouvertement toutes les conditions de la fable, qui eſt pourtant le fondement du poëme épique, ils n'ont pas mieux obſervé les conditions des mœurs qui ſont la ſource des actions. Tout ce qu'ils touchent devient méconnoiſſable; il ſemble qu'ils aient la baguette de Circé, ou une baguette plus puiſſante encore, car ils changent non-ſeulement les hommes, mais les peuples entiers, & altérent toute la face de la nature. C'eſt un précepte de l'art poétique, d'étudier les mœurs des ſiecles & des pays; les Romanciers les ont fort mal étudiées; ils n'ont eu pour but que de les altérer ou de les changer abſolument. Par exemple, dans Caſſandre l'auteur nous repréſente les Scythes comme des peuples auſſi polis & auſſi magnifiques que les Perſes, & des uns & des autres il en fait, non des Barbares, mais des François. Cette faute eſt d'autant plus étrange, ſur-tout au ſujet des Scythes, que tout le monde peut voir que cet auteur renverſe par-là tout ce que les anciens hiſtoriens, comme Herodote, Strabon, & les autres rapportent de la ſimplicité de vie de ces peuples & de leur frugalité, & qu'il contredit manifeſtement ce que l'hiſtorien de la vie d'Alexandre en écrit, & ce que leurs ambaſſadeurs diſent à Alexandre lui-même, *Que pour toutes richeſſes ils n'ont reçu du ciel qu'un*

joug de bœuf, une fleche, un javelot & une coupe, mais que leur pauvreté leur eſt utile contre leurs ennemis. L'auteur n'a pas cru que des peuples ſi ſauvages & ſi pauvres puſſent orner ſon Roman; c'eſt pourquoi par la vertu de ſa magie, particuliere aux faiſeurs de Romans, il en fait des peuples civiliſés, polis, magnifiques. Quand je penſe au plaiſir que fait dans Quinte Curce la ſimplicité & la pauvreté des Scythes, oppoſées au luxe & à la pompe des Perſes, je ne comprends pas comment cet écrivain n'a pas ſenti la beauté de ce contraſte, & comment il a oſé le changer.

Les mœurs des particuliers n'y ſont pas mieux conſervées. L'auteur a raſſemblé dans ce Roman tous les plus grands hommes & les plus connus qui ſe trouvent mêlés dans l'hiſtoire d'Alexandre; il n'y en a preſque pas un qui ne ſoit changé & qui reſſemble au portrait qu'en a fait l'hiſtoire. Alexandre même avec toute ſa valeur & toutes ſes grandes qualités, que l'auteur n'a pû lui ôter, y devient un amoureux tranſi, fort ridicule. Pour le héros du poëme, le brave Orondate, c'eſt un héros feint, qui n'a jamais exiſté; c'eſt pourquoi l'auteur avoit la liberté de le faire tel qu'il vouloit. Mais après l'avoir fait, il étoit obligé de garder les conditions des mœurs que j'ai expliquées. D'abord il a aſſez bien marqué les mœurs, mais il change bientôt, & elles ne ſont ni convenables, ni ſemblables, ni égales.

Il n'y a que trois moyens de former les mœurs & les caracteres, c'eſt de faire les hommes tels qu'ils ſont, ou tels que la renommée les publie, ou tels qu'ils doivent être. Ce n'eſt pas l'uſage de ceux qui font des Romans ; ils ne repréſentent leurs perſonnages ni tels qu'ils ont été, ni tels que la renommée les a publiés ; au contraire ils les font très-diſſemblables, & on ne peut pas dire qu'ils les ont fait *meilleurs*, c'eſt-à-dire, plus beaux, en les faiſant tels qu'ils auroient dû être, car ils leur ont attribué tant de foibleſſes, dont ils étoient incapables, & toutes oppoſées à leur véritable caractere, qu'on peut aſſûrer qu'ils les ont fait beaucoup plus méchans, c'eſt-à-dire, plus laids & plus vicieux. Par exemple, le caractere d'Orondate & celui du prince Artaxerce ſon ami, ſont tous deux feints ; car l'hiſtoire ne parle point d'un fils du Roi des Scythes, & Darius avoit bien un fils, mais il étoit encore petit enfant quand ſon pere fut vaincu par Alexandre ; ces deux caracteres, dis-je, ſont très-vicieux. Orondate eſt à la cour de Darius lorſque ſon pere entre en Perſe avec une armée de deux cent mille hommes. Darius envoie contre lui une auſſi puiſſante armée ſous la conduite d'Artabaſe & de ſon propre fils Artaxerce. Que fait ſur cela Orondate ? retenu par ſon amour, il va avec ſon ami Artaxerce & combat contre ſon pere & ſon pays, & Artaxerce imite cette généroſité très-inſenſée

& très-dénaturée. Il commande un corps de réſerve de quatre mille chevaux ; mais au lieu de combattre, il ne branle point, & retient l'ardeur & l'impatience de ſes troupes ; il eſt attaqué avec furie, & il ne peut encore ſe reſoudre à ſe défendre, de peur de tremper ſon épée dans le ſang des troupes de ſon ami ; enfin bleſſé de deux coups, il combat pour ſauver ſa vie & pour ne pas abandonner ſon cher Orondate qui fait des prodiges de valeur ; ainſi ces deux princes trahiſſent chacun leur pere & leur patrie, l'un par amitié & l'autre par amour. Peut-on imaginer deux choſes plus inſenſées ? Et n'eſt-ce pas pécher manifeſtement contre le précepte renfermé dans ces vers d'Horace :

* *Qui didicit, patriæ quid debeat, & quid amicis,*
Quo ſit amore parens, quo frater amandus & hoſpes ?

En effet n'eſt-ce pas ignorer » ce qu'on doit » à ſa patrie & à ſes amis ? Quels ſont les dif- » férens degrés d'amour que l'on doit avoir » pour un pere & pour un frere, & juſqu'où » s'étendent les droits de l'hoſpitalité ? » Il eſt vrai qu'Horace n'a pas marqué ce qu'on doit à ſa maîtreſſe ; il a eu grand tort de ne pas enſeigner qu'il faut étouffer pour elle tous les autres ſentimens les plus naturels & les plus légitimes.

* *Dans l'Art Poétique* vſ. 312. & 313.

D'AILLEURS Orondate eſt un fou, qui ſe paſſe ſon épée au travers du corps à la fauſſe nouvelle de la mort de ſa maîtreſſe, & il tente la même choſe une ſeconde fois lorſque cette princeſſe, devenue femme d'Alexandre, veut par bienſéance & par devoir l'éloigner de ſa préſence. Or il n'y a rien de plus ridicule que de faire de ſon héros un fou, & de lui donner un caractere d'impiété & de foibleſſe, ſelon le ſentiment même des païens: D'impiété, parce que, comme Socrate le prouve très-fortement, * *De ſe tuer ſoi-même, c'eſt uſurper ſur ſa vie un droit qui n'appartient qu'à Dieu.* Et de foibleſſe, parce que, comme Ariſtote le décide formellement, † *De ſe tuer ſoi-même, vaincu par la pauvreté, par l'amour, ou par quelqu'autre paſſion, c'eſt l'action, non d'un homme vaillant, mais d'un lâche; car il n'y a que la lâcheté qui porte à céder à ce qui paroît dur & difficile.* Les Poëtes païens ont été bien plus ſages. Dans l'Iliade quand Achille apprend la mort de Patrocle, une mortelle douleur s'empare de ſon eſprit, il ſe jette à terre, répand ſur ſa tête de la cendre brûlante. Mais dans cette extrême affliction, tout violent, tout emporté qu'il eſt, il ne fait aucune action qui marque qu'il penſe à ſe tuer. Homere s'eſt contenté de dire que le jeune Antiloque lui tient les mains, de peur que la violence de ſa douleur ne le porte

* *Dans le Phedon.*

† *Dans le Liv. 3. de ſes Morales.*

à

à attenter ſur lui-même. Quand Sophocle a repréſenté ſur le théâtre d'Athenes un Ajax qui ſe tue lui-même, il a fait entendre auparavant qu'il étoit fou. Didon ſe tue dans l'Énéide, mais outre que ce n'eſt pas l'héroïne du poëme, c'eſt une femme, & une femme que ſa paſſion a rendu folle; c'eſt un exemple que Virgile donne pour le faire déteſter, & pour enſeigner à quelle fin malheureuſe conduiſent ordinairement ces paſſions criminelles. Les Romains ont eu un homme qui paſſoit pour ſage, qui s'eſt pourtant tué lui-même; c'eſt Caton. Mais un poëte ne pourroit le prendre pour le héros d'un poëme, à moins que de vouloir donner de l'horreur pour ſon action, autrement le poëme épique ſeroit vicieux ſelon les regles d'Ariſtote, qui ſont ici les mêmes que celles des mœurs. On voit donc par-là que l'auteur de Caſſandre eſt bien éloigné d'avoir fait ſon héros *meilleur* ſelon le précepte d'Ariſtote, & qu'il l'a fait plus mauvais ſans néceſſité. On dira peut-être qu'Orondate étoit Scythe, & qu'un Scythe peut ſe tuer, mais c'eſt une mauvaiſe défaite; les Scythes de ces tems-là étoient encore ſi juſtes & d'une ſimplicité de vie ſi grande, que cet attentat étoit inconnu parmi eux.

C'eſt encore une regle du poëme épique que le héros doit avoir un caractere ſupérieur qui regne ſur tous les autres, c'eſt comme la principale figure d'un tableau. Cette regle n'eſt nullement obſervée dans Caſſandre, non

plus que dans les autres Romans ; les caracteres y ſont tous égaux. Il y a là vingt hommes, tous les plus vaillans du monde ; Orondate, Artaxerce, Lyſimachus, Demetrius, Memnon, &c. ſont tous les mêmes prodiges de valeur, & rien ne les diſtingue que leurs armes & que leur nom. Il n'en eſt pas de même dans Homere : Achille dans l'Iliade, & Ulyſſe dans l'Odyſſée ſont les maîtreſſes figures auxquelles toutes les autres ſont ſubordonnées, ſans qu'aucune autre leur reſſemble, & cela vient de ce que ces caracteres ont chacun une qualité principale qui les diſtingue, qui eſt toujours la même & qui trouve ſa place par-tout. Ce que le caractere d'Orondate n'a pas. Il eſt amoureux ſeulement & il eſt brave, mais les autres le ſont comme lui ; il n'a rien de particulier qui le diſtingue, & tous les autres caracteres ſont auſſi principaux & auſſi dominans que le ſien.

Cette valeur prodigieuſe, que les Romanciers donnent gratuitement à leurs héros, eſt encore un défaut conſidérable & qui rend tous les caracteres faux ; car le faux eſt ce qui n'eſt point dans la nature. Le poëme épique eſt l'imitation d'une action ; une action, pour être imitée, doit être poſſible, l'impoſſible ne s'imite donc point ; ainſi par ces excès, qui viennent de peu de jugement & d'ignorance, le Roman ceſſe d'être une imitation, & par conſéquent il n'eſt plus du tout un poëme épique. Tout ce qu'Achille

exécute de prodigieux dans l'Iliade devient poſſible & croyable par le ſecours des Dieux que le poëte fait intervenir.

Les ſentimens ſont l'expreſſion des mœurs, ainſi c'eſt preſque une néceſſité que les ſentimens des perſonnages romaneſques répondent aux mœurs que l'auteur leur a données. On ne peut pas dire que l'auteur de Caſſandre ne marque pas beaucoup d'eſprit & d'imagination dans cette partie ; il eſt ce que Longin appelle *inventif*, il trouve tout ce que le ſujet, qu'il traite, peut fournir ; mais ſes ſentimens ſont plus recherchés que naturels, & il a moins recours à l'uſage ordinaire & commun, qu'à la Rhétorique ; voilà d'où vient qu'il tombe ſi ſouvent, ou dans une affectation très-vicieuſe, ou dans une enflure outrée, & que dans ſes perſonnages on trouve toujours le Gaſcon & jamais le Perſe, le Macédonien, ni le Scythe. Ces différens peuples devroient pourtant penſer & s'exprimer différemment, & c'eſt le précepte d'Horace :

Intererit multum Divuſne loquatur, an Heros ;
Colchus an Aſſyrius, Thebis nutritus an Argis.

Comme les ſentimens ſont l'expreſſion des mœurs, la diction eſt l'expreſſion des ſentimens, car c'eſt ce qui les explique. Le poëme épique reçoit la diction la plus noble & la plus figurée, parce que faiſant intervenir tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde,

les Rois & les Dieux, il ne ſauroit employer un langage trop élevé. Le Roman étant écrit en proſe, & ne faiſant paroître que des princes & des Rois, devroit ſe tenir dans les bornes d'un langage noble, mais ſimple, ou modérément orné, & c'eſt ce qu'il ne fait pas; pour l'ordinaire ſon ſtile eſt comme les ſentimens; c'eſt-à-dire, ou plein d'affectation, ou ridiculement enflé. C'eſt une choſe étonnante qu'Homere & Virgile, qui ont écrit tant de ſiecles avant nous, ſoient encore des modeles à ſuivre pour les ſentimens & pour l'expreſſion, & que tant d'ouvrages écrits de notre tems ne ſoient, s'il eſt permis de parler ainſi, que des modeles à éviter. Il n'y a point d'homme ſage qui ne fut ravi de penſer & d'écrire comme Homere & comme Virgile, & qui ne fut honteux de penſer & d'écrire comme les auteurs de nos Romans. Si Achille, Ulyſſe & Enée revenoient au monde, ils avoueroient volontiers tout ce qu'Homere & Virgile leur font dire & penſer. Et ſi les héros de l'antiquité, que nos Romanciers introduiſent, revenoient, je doute qu'ils pardonnaſſent à ceux qui les ont ſi fort défigurés. Alexandre, qui avoit défendu qu'aucun autre peintre qu'Apelle fît ſon portrait, & qu'aucun autre ſculpteur que Lyſippe osât le faire en bronze, ne ſe ſeroit pas vû ſi barbouillé bien patiemment. Il déchireroit les lettres qu'on lui fait écrire dans Caſſandre, & il ſeroit le premier à ſe moquer

des diſcours qu'on lui fait tenir. Le Roi des Scythes même redemanderoit le caractere dur & ſauvage qu'on lui a ôté, & ſe plaindroit hautement de ce caractere doucereux & galant qu'on lui donne ; il regarderoit cela comme un déguiſement trop honteux pour lui. Franchement je ne conſeillerois pas à l'auteur, quoique Gaſcon, de ſe trouver devant ces grands perſonnages, qu'il a ſi étrangement déguiſés.

HOMERE a fait deux poëmes épiques, & ils ſont tous deux très-différens ; mais nous avons grand nombre de Romans, & ils ſont tous ſemblables, ils ſont tous ſur un même ton, toujours ſur l'amour, & ils ont tous les mêmes peripéties, car après bien des traverſes tous ces amans ſont heureux.

UN défaut encore très-conſidérable, c'eſt que ces peripéties ſont ordinairement communes à pluſieurs. Caſſandre finit par le mariage de ſix princes avec leurs maîtreſſes. Ce qui fait voir que le Roman n'eſt pas, comme le poëme épique, l'imitation de l'action d'un héros ; mais le recit des avantures de pluſieurs, ce qui ruine abſolument l'idée qu'on en a voulu donner. En effet ſi l'on ne peut faire un ſeul & même tout de la vie d'un ſeul homme, comme Ariſtote l'a fait voir, comment ſeroit-il poſſible de réduire à cette unité parfaite tant d'avantures différentes de pluſieurs héros que l'on conduit au même but ?

Si la fin de Caſſandre, & de preſque tous les autres Romans, eſt ſi contraire aux regles du poëme épique, le commencement ne leur eſt pas moins oppoſé. Homere & Virgile nous font d'abord connoître, non-ſeulement leur héros, mais encore preſque tous les perſonnages qui ont part à la même action, & c'eſt ce que les Romans ne font point. Il faut lire trois ou quatre volumes de Caſſandre, & des volumes auſſi gros que l'Iliade & l'Odyſſée, avant que de connoître cette Caſſandre & que de ſavoir que c'eſt la princeſſe Statira. Puis donc que les Romans violent en tout & par-tout les regles du poëme épique, qu'ils ne préſentent ni fable, & par conſéquent point de vérité morale, ni mœurs ni ſentimens convenables, j'ai eu raiſon de dire dans ma Préface ſur l'Iliade, qu'ils ſont très-différens du poëme épique, & par leur but & par leur maniere d'imiter, en un mot par toute leur conſtitution, & que ce ſont des ouvrages frivoles que l'ignorance & l'amour ont enfantés, qui ne ſont faits que pour ériger en vertus des foibleſſes, où le bon ſens & la raiſon ſont ordinairement négligés & les bienſéances mépriſées; où au lieu d'une fiction ingénieuſe & utile, on ne préſente qu'un menſonge plat qui heurte de front la vérité & la vérité connue; où l'on métamorphoſe en fades amoureux les plus grands perſonnages de l'antiquité & les plus éloignés de ces ſortes d'extravagances. En vérité il faut être

dans l'imbécillité de l'enfance pour ſe plaire à la lecture d'ouvrages ſi frivoles & ſi peu ſenſés, qui ne ſont bons qu'à remplir l'eſprit des jeunes perſonnes de choſes vaines, & à les éloigner de toute bonne & ſolide occupation. Le Roman eſt ſi peu un poëme épique, que pour bien marquer ſa nature, il faut en faire une définition toute contraire : *Le Roman eſt un diſcours en proſe inventé pour gâter les mœurs, ou du moins pour amuſer inutilement la jeuneſſe, par le recit de pluſieurs avantures fauſſes ſans aucune fiction ni allégorie, où l'on impute à des héros des foibleſſes & des extravagances oppoſées à toute vérité hiſtorique des tems, des lieux, des mœurs & des caractères.*

Je pourrois me diſpenſer d'appliquer ici ces mêmes regles à un de nos poëmes épiques, car ce que j'ai dit ſuffit pour convaincre ceux qui voudront prendre la peine de le faire eux-mêmes, que tous ces poëmes péchent preſque par tous les mêmes endroits que les Romans, & ſur-tout par l'endroit principal qui en eſt le fondement, je veux dire, par la fable, *Crimine ab uno diſce omnes.* Aucun de nos Poëtes François n'a connu l'art d'Homere. Ils ont tous choiſi dans l'hiſtoire un point véritable dont ils ont bâti un recit ſans fable. Ils ont même ſi peu compris ce que c'eſt que la fable, qui rend l'action générale & univerſelle, que l'auteur de la Pucelle a écrit dans ſa Préface, qu'*afin de réduire l'action à l'univerſel ſuivant les préceptes,*

& de ne la pas priver du ſens allégorique par lequel la Poéſie eſt faite un des principaux inſtrumens de l'Architectonique, il a diſpoſé toute ſa matiere de telle ſorte, que la France repréſente l'ame de l'homme en guerre avec elle-même, & travaillée par les plus violentes de toutes les émotions. Le Roi Charles, la violence maîtreſſe abſolue, & portée au bien par ſa nature, mais facile à porter au mal. L'Anglois & le Bourguignon, ſujets & ennemis de Charles, les divers tranſports de l'appétit iraſcible qui altérent l'empire légitime de la volonté; Amaury & Agnès, les différens mouvemens de l'appétit concupiſcible; le comte de Dunois, la vertu qui a ſes racines dans la volonté; Tanegui, chef du conſeil de Charles, l'entendement qui éclaire la volonté aveugle; & la pucelle qui vient aſſiſter Charles, c'eſt la grace Divine, &c. Voilà de quelle maniere M. Chapelain a entendu la définition d'Ariſtote, que le poëme épique eſt un diſcours en vers, inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allégorie d'une action générale. Je ne crois pas qu'en fait de poéſie on ait jamais rien avancé de ſi monſtrueux, de ſi oppoſé à ſa nature, & qui marque une ignorance plus profonde de l'art.

Si après cela je prens le Clovis qu'un poëte moderne trouve plus parfait qu'Homere, quoique pourtant très-ennuyeux à ſon gré, je n'y vois que des extravagances, des enchantemens puériles entaſſés les uns ſur les au-

tres ſans raiſon, & plus dignes des contes des fées que du poëme épique, des fadeurs inſupportables, des fautes groſſieres contre le bon ſens, des vers plus durs encore que ceux de la Pucelle, point de fable, point de mœurs, nuls caracteres, nuls ſentimens raiſonnables, nulle poéſie, & qu'une diction ridiculement enflée ou plate. Il n'y a perſonne qui ne fut honteux de parler un langage ſi bizarre & ſi inoui. Et pour ce qui eſt de l'intervention de la Divinité, ſi néceſſaire au poëme épique, elle y eſt très-malheureuſement diſpenſée. Peut-on ſouffrir un poëte, qui pour arracher Clotilde aux charmes d'un enchanteur, fait que la ſainte Vierge, après en avoir obtenu la permiſſion de ſon fils, deſcend du ciel accompagnée de chœurs d'Anges qui portent les pans de ſa robe ?

L'enleve à l'art magique, & quittant les déſerts,
Dans un nuage blanc l'emporte par les airs.

Voilà Homere bien mal imité. Je n'en dirai pas d'avantage; nos poëmes épiques ſont encore plus tombés que nos Romans, & rien ne fait tant d'honneur à la pratique d'Homere & aux regles qu'Ariſtote en a tirées, que tous ces ouvrages qui, quoique faits de nos jours, ont été auſſitôt oubliés que connus, parce que ces regles y ſont violées, & qu'au contraire les poëmes d'Homere, faits il y a deux mille cinq ou ſix cens ans, parce que ces regles y

ſont admirablement pratiquées, ont vaincu l'effort des ſiecles & paroiſſent toujours jeunes & toujours nouveaux, comme s'ils avoient en eux-mêmes un eſprit vivifiant qui les rajeunît & qui leur inſpirât une nouvelle vie. Nos Romans & nos poëmes épiques ſont tombés dans un ſi grand décri, qu'un homme raiſonnable rougiroit de les lire; au lieu que les poëmes d'Homere ſont & ont toujours fait une des occupations ſérieuſes des perſonnes les plus graves & des âges les plus avancés, parce qu'ils donnent des préceptes pour tous les âges, & ils ont cette gloire que par leur moyen l'éducation que l'on donne aux enfans par les fables s'eſt continuée juſqu'à l'âge le plus parfait; c'eſt Strabon qui nous le dit: * *Les Anciens ont continué juſqu'à l'âge le plus parfait l'éducation qu'ils donnoient aux enfans; car ils étoient perſuadés que tout âge pouvoit être ſuffiſamment inſtruit par la poéſie.* On vantera après cela tant qu'on voudra la politeſſe de notre ſiecle & les merveilles de nos poëmes épiques; il ne faut débiter ces contes qu'aux enfans ou aux ignorans.

On dira ſans doute que les poëmes d'Homere n'ont pas vaincu l'effort des ſiecles ſans eſſuyer de grandes contradictions; il n'y avoit pas plus de cent cinquante ans qu'ils étoient

* Οἱ μὲν ἀρχαῖοι τὴν παιδικὴν ἀγωγὴν ἐφύλαξαν μέχρι τῶν τελείων ἡλικιῶν, καὶ διὰ ποιητικῆς ἱκανῶς σωφρονίζεσθαι πᾶσαι ἡλικίαι ὑπέλαβον.

connus à Athenes par les ſoins de Piſiſtrate, lorſque Platon s'éleva hautement contre cette imitation, & qu'il chaſſa Homere de ſa République, après l'avoir pourtant couronné à cauſe de l'excellente beauté de ſa poéſie; car il dit en propres termes : * *S'il vient dans notre ville un poëte aſſez habile pour ſe multiplier ainſi & pour tout imiter, & qui veuille nous étaler ſes poëmes, nous lui témoignerons notre vénération comme à un homme ſacré, admirable & délicieux; mais nous lui dirons que nous n'avons point parmi nous d'homme qui lui reſſemble, & qu'il n'eſt pas permis d'y en avoir, & nous le renverrons dans une autre ville après l'avoir parfumé & couronné.* Il eſt évident qu'Homere eſt compris dans cette proſcription ſi glorieuſe; elle eſt faite pour lui.

La critique qu'un grand Philoſophe, comme Platon, fait des poëmes d'Homere eſt bien d'un autre poids que celle qu'une perſonne comme moi fait des Romans & de nos poëmes épiques. On aura raiſon ſi on ne juge que les perſonnes, mais ſi l'on juge la choſe même, j'eſpere que l'on trouvera que les reproches que j'ai faits aux Romans & à nos poëmes épiques, ſont ſans réplique, & que ceux que Platon fait aux poëmes d'Homere ſont vains, qu'ils peuvent être ſolidement combattus, & qu'au lieu de tomber ſur les poëmes d'Homere, toute leur force tom-

* *Dans le Liv. 3. de la Republ. Tom. 2. pag. 397. 398.*

be ſur nos Romans & ſur nos poëmes épiques, qui bien-loin d'imiter la vérité, l'altérent & la corrompent, & c'eſt ce qu'on va voir dans cette ſeconde Partie.

Seconde Partie.

PLATON, avant que de combattre Homere & de vouloir montrer que ſa poéſie ne peut que corrompre les eſprits, & qu'il ne faut pas le recevoir dans un État bien policé, lui fait une ſorte d'excuſe ; * *Il faut*, dit-il, *avoir le courage de le dire, quoique l'inclination & le reſpect que j'ai pour Homere depuis mon enfance, me lient la langue ; car il eſt le premier maître & le chef de tous nos poëtes tragiques, mais il ne faut pas que cette inclination & ce reſpect nous le faſſent préférer à la vérité.* Je dis la même choſe à Platon, pour lui demander pardon de mon audace : *J'ai pour vous une inclination très-forte & un grand reſpect ; je vous honore, je vous admire, & je vous regarde comme le pere de la Philoſophie, & comme celui qui enſeigne le mieux la vertu, & qui peut le mieux inſtruire les Rois & les rendre grands, c'eſt-à-dire juſtes. Mais j'honore, j'admire & je reſpecte davantage la vérité. C'eſt la vérité ſeule qui me délie la langue, & qui m'inſpire le courage de dire & d'écrire que vos vûes politiques vous ont trompé, que vous n'avez pas aſſez approfondi la nature de cette poéſie que vous avez*

* *Dans le 10. Liv. de la Republ. tom. 2. pag. 595.*

condamnée, & que votre disciple Aristote en a beaucoup mieux démêlé l'art que vous.

Le plus fort argument, que ce Philosophe emploie contre Homere, il le tire de la nature même de sa poésie, c'est une imitation; or toute imitation n'est que la copie de la copie de la vérité, car il n'y a que trois choses dans la nature. L'idée, qui est le véritable original; l'ouvrier, qui travaille d'après cette idée; & le peintre qui imite le travail de l'ouvrier, & qui par-là n'est que le troisieme de la vérité, car il ne fait que la copie de la copie. Pourquoi donc avoir recours à cette imitation, qui n'est qu'une copie très-imparfaite? Et pourquoi ne pas remonter tout d'un coup au véritable original? Pourquoi s'arrêter à des imitations qui représentent le plus souvent des choses très-vicieuses en elles-mêmes, affoiblissent notre raison, & fortifiant notre imagination séduite, excitent en nous des mouvemens dont nous rougirions dans des occasions véritables?

Tout le fort de ce raisonnement de Platon roule sur cette distinction, Dieu, l'ouvrier, le peintre. Le peintre ne représente pas la vérité, mais une image de la vérité, comme un miroir ne représente pas un véritable objet, mais une image vaine de l'objet, & tel est le Poëte.

Quand on accordera à Platon tout ce qu'il dit, on n'accordera rien qui détruise l'utilité de la poésie. On peut même lui ac-

corder que s'il étoit poſſible d'enſeigner la morale aux hommes par des vérités pures, qui les élevaſſent tout d'un coup à l'intelligence de ce qui eſt, il n'y auroit rien de ſi excellent. Mais malheureuſement les hommes ſont trop foibles pour pouvoir enviſager les vérités pures, ſans aucun milieu ; il faut les leur repréſenter dans des images, qui quoique copies imparfaites, ne laiſſent pas d'en donner une idée qu'on peut appeller véritable.

Je ne puis contempler le ſoleil dans ſon globe de feu, car il m'éblouit par le grand éclat de ſa lumiere, mais je puis le contempler dans l'eau qui me rend ſon image. Cette eau, non plus que le miroir, ne forme rien de réel, mais elle repréſente l'image de ce qui eſt réel.

Quand le poëte ne feroit que ce que font cette eau & ce miroir, il feroit une choſe fort utile & qu'on ne ſauroit blâmer ; mais il fait davantage : le miroir ne repréſente que les objets qui ſont dans la nature, c'eſt le peintre de ce qui eſt ſorti des mains de l'ouvrier. Le poëte n'en demeure pas là, il remonte juſqu'au véritable original, car il forme ſes caracteres, non ſur les caracteres qu'il voit devant ſes yeux, mais ſur ceux que la nature elle-même peut produire ; ainſi il conſulte la nature bien moins ſur ce qu'elle fait que ſur ce qu'elle eſt capable de faire, & par-là il devient copiſte, non de la copie,

mais du véritable original ; c'eſt de-là qu'il tire ſes traits qui ſont tous très-véritables.

Les caracteres qu'Homere imite ſont des caracteres très-vrais, quoiqu'on n'en voie pas l'original dans les ouvrages de la nature. Je ne verrai pas dans la nature un homme ſi vaillant qu'Achille, ſi prudent qu'Ulyſſe ; mais en conſultant la nature elle-même, je verrai qu'elle peut produire des hommes tels que ceux qu'Homere a peints, & cela ſuffit pour rendre ces caracteres véritables & cette imitation juſte. Je dis plus encore : s'il falloit bannir les poëmes d'Homere, parce qu'ils ne ſont que des imitations, il faudroit auſſi par la même raiſon bannir toutes ſortes d'hiſtoires, ou du moins les regarder comme inutiles pour les mœurs & pour l'inſtruction de la vie. Car l'hiſtoire n'eſt que l'imitation des actions particulieres d'un homme, d'une ville, d'un état, comme la poéſie n'eſt que l'imitation d'une action générale & univerſelle ; & de ce côté-là même tout l'avantage eſt du côté de la poéſie, que cette différence rend ſans comparaiſon plus utile pour les mœurs que l'hiſtoire, comme je l'expliquerai dans la quatrieme partie de cette Préface.

* Mais, dit Platon, *un poëte doit ſavoir tous les arts ; il doit être inſtruit de tout ce qui regarde la vertu & le vice, en un mot il doit ſavoir toutes les choſes divines & humaines. Et ſi*

* *Liv. 10. de la Republ. Tom. 2. pag. 598. 599.*

on trouvoit un homme qui ſe piquât d'être tel, n'auroit-on pas raiſon de croire qu'il ſeroit tombé entre les mains de quelque enchanteur qui lui auroit renverſé l'eſprit & qui lui auroit inſpiré toutes ces folies? En effet, ajoute-t-il, *ſi un poëte étoit ſi habile, s'amuſeroit-il à être copiſte, & n'aimeroit-il pas mieux devenir tout d'un coup original, en faiſant lui-même la vérité qu'il imite*?

C'EST-là le raiſonnement d'un Philoſophe qui ne s'eſt pas donné la peine d'approfondir l'art de cette imitation. Il y a trois choſes qui rendent l'homme ſage & prudent; la nature, l'habitude, ou l'inſtruction. L'inſtruction n'a pas beaucoup de force ſur ceux qui ſont dans une habitude vicieuſe, ou accoutumés à ſuivre leurs paſſions; il faut travailler ſur l'habitude. Comment y travailler? C'eſt en tâchant de nous faire paſſer d'une mauvaiſe habitude à une bonne, & c'eſt par des inſtructions déguiſées ſous l'allégorie d'une action qu'on peut y mieux réuſſir, & c'eſt-là le but d'Homere. Voilà pourquoi même le poëme épique eſt plus long que le poëme Dramatique, parce qu'on a beſoin d'un tems conſidérable, pour donner le loiſir aux habitudes de s'imprimer dans l'eſprit & dans l'ame des lecteurs, au lieu que le poëme Dramatique, n'étant deſtiné qu'à purger les paſſions, ne demande qu'un tems fort court.

PRESSONS davantage le raiſonnement de Platon: *Un Peintre*, dit-il, *peindra une bride*

& un mords, mais un ouvrier fera un véritable mords & une véritable bride. Ni l'ouvrier ni le peintre ne ſavent pourtant pas comment il faut qu'une bride & un mords ſoient pour être bien, il faut qu'ils l'apprennent de l'écuyer même. Ainſi pour chaque choſe il y a trois arts différens, celui de la faire, celui de l'imiter & celui de s'en ſervir. Le dernier eſt le plus noble des trois, & doit commander aux deux autres, & celui de l'imitateur eſt le dernier; car il ne connoît ce qu'il imite ni par l'uſage qu'il ignore, ni par les avis des maîtres, qu'il n'a pas toujours ſous la main pour les conſulter. Il n'a donc ni la ſcience ni la ſaine opinion, & par conſéquent il ne produit rien de véritable, & ne parle qu'à notre imagination qu'il ſéduit.

Qu'est-ce que cela fait au fond pour l'art du peintre, & pour celui du poëte qui eſt le même? L'épronnier fait un mords, mais le poëte & le peintre l'imitent & le peignent fort bien, & m'en donnent une véritable idée. C'eſt une choſe fort ſinguliere de vouloir combattre la poéſie par cela même qui fait ſon eſſence & ſon mérite. La poéſie eſt une peinture, & c'eſt par-là qu'elle eſt eſtimable & qu'elle ſe ſoutiendra toujours. La peinture muette peut-elle être condamnée? Et la peinture parlante, ſi ſupérieure à l'autre, & d'une utilité bien plus grande, comment la condamneroit-on?

Mais, continue Platon, *la poéſie peint tou-*

jours des hommes, qui par des actions volontaires ou forcées ſe plongent dans des excès de joie ou de triſteſſe, & comme ces états violens ſont plus aiſés à peindre qu'un état raſſis & tranquille, la poéſie eſt pleine de ces imitations violentes qui nous précipitent dans les mêmes paſſions. A cela il eſt aiſé de répondre que le poëte ne préſente jamais de ces caracteres vicieux qu'il n'en faſſe ſentir le défaut pour porter à l'éviter. Ainſi quand Homere peint la colere implacable d'Achille, il la rend odieuſe par les traits dont il la marque & par les maux qu'elle produit. Quand il imite les excès des amans de Penelope, il nous fait toujours entendre combien ils ſont vicieux, & toujours il nous met en état de profiter de ces caracteres, ſoit pour fuir le vice, ſoit pour embraſſer la vertu.

Pourquoi Platon condamne-t-il ce qu'il pratique lui-même avec tant de ſuccès ? Quand il nous peint l'ambition d'Alcibiade, ſi mal ſoutenue par ſon éducation, ou qu'il nous préſente les égaremens des Sophiſtes, ou la ſageſſe & la conſtance de Socrate, ne ſont-ce pas de véritables imitations tout comme celles d'Homere ? Et ces imitations ne ſont-elles pas deſtinées à produire un effet, qui eſt de corriger nos habitudes vicieuſes, & de nous porter à embraſſer la vérité, à haïr ce qui eſt honteux, & à aimer ce qui eſt honnête ? N'eſt-ce pas même par-là qu'il a mérité la préférence qu'on lui a donnée ſur

tous les Philoſophes, en diſant que les autres reprennent les mœurs, & que lui il les imite, & que par cette imitation il enſeigne beaucoup mieux, & qu'en enſeignant il plaît davantage? N'eſt-ce pas encore parce qu'il a connu qu'un diſcours didactique ne pouvoit qu'être ſans mœurs, & par conſéquent moins agréable, & qu'au contraire l'imitation des mœurs & du naturel des hommes faiſoit toujours un plaiſir infini; qu'il a renoncé à cette maniere ſéche d'enſeigner, & qu'il a ſi bien animé ſes dialogues par cette imitation poétique, qu'Ariſtote même n'a pas fait difficulté de les comprendre ſous le nom très-honorable d'*Epopée*? Que Platon ne vienne donc pas condamner une imitation qu'il pratique lui-même, & qui l'a ſi fort diſtingué.

Les reproches que ce Philoſophe fait à cette imitation, qui conſtitue le poëme épique, ſont donc très-mal fondés. Il faut les attribuer au changement qui étoit arrivé de ſon tems. Comme la Philoſophie étoit alors dans ſa plus grande force, Platon croyoit qu'il falloit enſeigner la Morale autrement que par des fables & par des fictions; mais ſa cenſure des poëmes d'Homere n'en eſt pas moins injuſte. Nous ſommes pourtant heureux qu'il l'ait faite, puiſqu'elle a donné lieu à Ariſtote de faire l'excellent traité de la poétique, car il ne faut pas douter que ce ne ſoit uniquement pour combattre le ſentiment de Platon qu'il a compoſé cet ouvrage

admirable, où il développe ſi ſenſiblement toutes les regles de cet art & le but que le poëte s'y propoſe, & où il fait valoir la poéſie par les mêmes endroits dont Platon s'eſt ſervi pour la rabaiſſer & la condamner; car il fait voir le plaiſir & l'utilité qu'on tire de l'imitation & de la peinture; il montre l'avantage que la poéſie a ſur l'hiſtoire; il fait voir qu'il ne faut pas juger de la poéſie comme de la politique, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas condamner la poéſie ſous prétexte qu'elle s'éloigne des regles que les bons Politiques donnent pour la conſervation des états & pour le bonheur des peuples; car ce ſont deux arts très-différens, & qui par différentes voies ne laiſſent pas de concourir à la même fin, puiſque la Morale eſt néceſſaire à la politique. Enfin il démontre que les fautes des poëtes ſont ou propres ou étrangeres; qu'il n'y a que les propres qu'on puiſſe leur reprocher avec raiſon, ce ſont celles qu'ils commettent contre la poéſie; & les étrangeres ce ſont celles qu'ils commettent contre les autres arts, & ces dernieres, pourvû qu'elles ne ſoient ni trop groſſieres ni trop viſibles, ſont très-pardonnables. Quand Homere, en parlant des pieces qui compoſent un char, ou en nous repréſentant Ulyſſe bâtiſſant lui-même ſa nacelle, auroit péché contre l'art du charron ou du charpentier, il n'en ſeroit pas moins excellent poëte. Tous ces différens paſſages que je viens de ramaſ-

ſer ici d'Ariſtote, ſont autant de réponſes expreſſes qu'il a faites aux objections de Platon ſans le nommer.

On ne peut pas douter qu'Ariſtote n'aît mieux connu & démêlé l'art du poëme épique, que Platon; & un grand préjugé contre ce dernier, c'eſt qu'Horace, qui avoit tant d'eſtime & de vénération pour Platon, qu'il regardoit comme le plus grand maître & le maître le plus sûr de la morale & de la vérité, l'a abandonné ſur le poëme épique, & eſt entiérement entré dans les vues d'Ariſtote ſur la nature de cette imitation & ſur l'utilité des poëmes d'Homere.

Cette imitation eſt donc très-ſage, très-bien imaginée & très-utile. Mais quand nous n'aurions pas l'ouvrage d'Ariſtote, qui le prouve ſi fortement, & le conſentement d'Horace, nous avons des autorités bien plus fortes & plus reſpectables pour la juſtifier, c'eſt l'exemple de Dieu même. La plupart des hiſtoires du vieux Teſtament, quoique des faits très-véritables, ſont pourtant de la nature de ces imitations d'Homere, c'eſt-à-dire, comme l'a fort bien remarqué le R. P. le Boſſu, qu'on en pourroit faire des ſujets de poëmes, où l'on trouveroit cette fable générale & univerſelle qui en fait l'ame. L'hiſtoire de Joſeph, celle de Job, celle de Judith, celle de Tobie, quoique la vérité même, ſont du même caractere que l'hiſtoire d'Achille & d'Agamemnon, d'Ulyſſe & de Pe-

nelope ; on en peut faire des fables générales & universelles, & elles fournissent les mêmes instructions à tout le monde, aux grands & aux petits. Je dis plus encore, toutes les paraboles de l'Evangile ne sont que des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action, ou feinte, ou véritable. Ainsi les fables ne sont que de véritables paraboles. La fable du poëme épique n'est nullement différente des autres fables, & n'est pas moins utile. Et quand bien l'étendue du poëme auroit jetté dans la fable quelque obscurité, & l'auroit rendu moins sensible que les fables ordinaires, qui sont fort courtes, cette obscurité ne devoit pas être pour Platon. Ce génie si sublime devoit découvrir aussi bien qu'Aristote le secret de cette imitation, & lui rendre plus de justice.

On voit par-là combien la critique de Platon est sans fondement ; mais cette censure, qui est sans force contre l'art d'Homere, peut facilement tomber toute entiere sur l'art de nos Romanciers. En effet si ce Philosophe a condamné l'imitation Épique, parce qu'il a cru qu'elle n'étoit que la copie de la copie, & qu'ainsi elle n'étoit que la troisieme d'après la vérité, c'est-à-dire, d'après le véritable exemplaire, avec combien plus de raison auroit-il condamné ces imitations vicieuses qui n'ont jamais la vérité pour objet, qui imitent ce qui n'a jamais été, ou plutôt qui altérent & corrompent ce qui est,

& qui attribuent aux plus grands perſonnages des extravagances plus dignes des petites-maiſons que propres à être propoſées pour des exemples utiles.

VOILA donc les regles du poëme épique expliquées, voilà nos Romans & nos poëmes épiques convaincus de ne rien tenir de cette conſtitution ſi raiſonnable & ſi ſage, & voilà l'art d'Homere juſtifié contre la critique de Platon. C'eſt Platon lui-même qui m'a inſpiré l'audace de m'oppoſer à ſon ſentiment, car il fait voir qu'il n'y eſt pas ſi ferme qu'il ne ſoit tout prêt de l'abandonner, ſi on lui montre quelque ſorte d'utilité dans cette imitation. Après avoir parlé d'une ancienne diſſention qu'il prétend être entre la philoſophie & la poéſie, il ajoute: *Diſons cependant que ſi on nous fait voir que cette poéſie, cette imitation qui s'attache au plaiſir, a quelque ſorte de raiſon & d'utilité, & qu'elle doit être reçue dans une ville bien policée, nous la recevrons de bon cœur, connoiſſant nous-mêmes par notre propre expérience combien elle a de force pour calmer & adoucir l'eſprit; car il y a de l'impiété à trahir & à déguiſer la vérité; & vous-même, mon cher Glaucon, n'êtes-vous pas charmé par cette poéſie, ſur-tout quand vous la voyez dans Homere? Il eſt donc juſte de lui permettre de ſe défendre & de ſe juſtifier, ſoit en vers, ſoit en proſe. Permettons donc auſſi à ſes partiſans qui ne ſont pas poëtes, mais qui ſont grands amateurs des poëtes,*

d'entreprendre ſa défenſe en proſe, & de faire voir qu'elle eſt non-ſeulement agréable, mais utile pour bien régler les états & la vie humaine, & nous les entendrons avec grand plaiſir, car nous gagnerons beaucoup s'il ſe trouve qu'avec l'agrément elle a encore l'utile. Quel plus grand gain pourrions-nous faire? Mais s'ils ne peuvent la ſoutenir, imitons la conduite des amans, qui venant à s'appercevoir que leur amour leur eſt très-préjudiciable, rompent enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, leurs liens; nous de même entraînés par cet amour de la poéſie qui eſt naturel, & que l'éducation que l'on donne dans les plus excellentes Républiques a encore fortifié, écoutons favorablement ceux qui veulent la faire paſſer pour très-excellente & très-vraie. Que ſi elle ne peut ſe défendre & ſe ſoutenir, ne laiſſons pas de l'entendre, mais en rappellant toujours, comme un excellent préſervatif, ce que nous venons de dire, & en nous munissant par ces paroles toutes puiſſantes, pour nous empêcher de tomber dans cet amour, qui eſt la paſſion des enfans & du peuple. J'ai profité de la permiſſion que Platon donne; j'ai défendu en proſe la poéſie, & je crois avoir démontré qu'elle eſt utile, & qu'elle n'a appellé l'agrément à ſon ſecours que pour rendre l'utilité plus ſûre.

VOYONS préſentement ſi je pourrai défendre l'Odyſſée contre les attaques de Longin, qui, bien que rempli d'admiration pour elle, a pourtant cru non-ſeulement qu'elle a été

été faite dans la vieilleſſe d'Homere, mais encore qu'elle porte des marques de l'affoibliſſement ou de la diminution de l'eſprit de ſon Auteur. C'eſt ce que j'ai promis de traiter dans cette troiſieme Partie.

Troiſieme Partie.

IL eſt conſtant que l'Odyſſée a été faite après l'Iliade. Quand toute l'Antiquité ne l'auroit pas dit, la lecture ſeule de ces deux poëmes le prouve ſuffiſamment. En effet, comme Longin l'a fort bien remarqué, il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée qui ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'Homere a tranſportées dans ce dernier ouvrage comme autant d'épiſodes de la guerre de Troye ; & ce Poëte rapporte dans ce poëme des plaintes & des lamentations comme connues depuis longtems à ſes héros. On n'a qu'à lire le VIII. Livre.

IL eſt conſtant encore que le jugement de l'Antiquité ſur ces deux poëmes eſt, que celui de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celui de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt ſupérieure à celle d'Ulyſſe ; c'eſt ce que Platon nous apprend dans le ſecond Hippias, où Socrate dit à Eudicus qu'il avoit ſouvent oui porter ce jugement à ſon pere Apemantus.

JE ſuis perſuadée que Longin a voulu cher-

cher la preuve de cette derniere vérité, que l'Odyſſée eſt moins belle que l'Iliade, dans la premiere, & qu'il a voulu faire voir que le poëme de l'Odyſſée n'eſt moins beau que parce qu'Homere l'a compoſé dans ſa vieilleſſe.

De-la *vient à mon avis*, dit-il, *que comme Homere a compoſé ſon Iliade durant que ſon eſprit étoit dans ſa plus grande vigueur, tout le corps de ſon ouvrage eſt Dramatique & plein d'action; au lieu que la meilleure partie de l'Odyſſée ſe paſſe en narrations, qui eſt le génie de la vieilleſſe, tellement qu'on peut le comparer dans ce dernier ouvrage au Soleil quand il ſe couche, qui a toujours ſa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, il ne parle plus du même ton, on n'y voit plus ce ſublime de l'Iliade, qui marche partout d'un pas égal, ſans que jamais il s'arrête ni ſe repoſe; on n'y remarque point cette foule de mouvemens & de paſſions entaſſées les unes ſur les autres; il n'a plus cette même force, & s'il faut ainſi parler, cette volubilité de diſcours ſi propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choſes, &c.*

En un mot, il veut prouver que comme les génies naturellement les plus élevés, tombent quelquefois dans la badinerie quand la force de leur eſprit vient à s'éteindre, & que les grands poëtes & les écrivains célebres, quand leur eſprit manque de vigueur pour le pathétique, s'amuſent à peindre les

mœurs, Homere a fait l'Odyſſée dans ſa vieilleſſe, & que c'eſt par cette raiſon que ce poëme porte les marques de l'affoibliſſement de ſon eſprit. Mais après tout, que cette vieilleſſe eſt la vieilleſſe d'Homere, c'eſt-à-dire, bien autrement vigoureuſe que la jeuneſſe des autres poëtes, *Eſt cruda Deo viridiſque ſenectus.*

Je ſuis honteuſe d'oſer oppoſer mes foibles lumieres à celles de ſi grands hommes, qui ont produit de ſi excellentes choſes; mais je ne puis m'empêcher de dire ce que je ſens. Ce ſentiment de Longin me paroît inſoûtenable. Ni l'Iliade n'eſt un poëme pathétique & plein d'action, parce qu'Homere l'a fait dans le feu & dans toute la vigueur de ſon âge; ni l'Odyſſée n'eſt un poëme plein de mœurs, de fables & de narrations, parce qu'il l'a fait dans ſa vieilleſſe; mais ils ſont l'un & l'autre ce qu'ils ſont, parce que chacun d'eux demande ce caractere, qui eſt le ſeul qui lui ſoit propre. L'Iliade repréſente les funeſtes effets de la colere d'Achille au milieu d'une ſanglante guerre. Il faut donc de toute néceſſité que le poëme ſoit plein d'action, & que le poëte y montre toute la force & toute la vigueur de ſon eſprit. L'Odyſſée repréſente les maux que l'abſence d'Ulyſſe cauſe dans ſa maiſon, & les remedes que ce héros de retour y apporte par ſa prudence; il faut donc que ce poëme ſoit plus paiſible & plus moral.

Cela eſt ſi vrai, que ſi Homere avoit fait l'Odyſſée dans ſa jeuneſſe & l'Iliade dans ſa vieilleſſe, il auroit dû les faire l'un & l'autre tels qu'il les a faits, & j'applique à ce ſujet ce précepte d'Horace, A. P. vſ. 86. 87.

Deſcriptas ſervare vices operumque colores,
Cur ego, ſi nequeo ignoroque, poëta ſalutor?

» Si je ne ſais pas conſerver les différens
» caracteres & employer à propos les diver-
» ſes couleurs que demandent les ouvrages,
» pourquoi m'honore-t-on du nom de poëte?

L'Iliade, comme poëme pathétique, doit avoir un caractere différent & d'autres couleurs que l'Odyſſée, qui eſt un poëme moral, & il n'y a pas moins de force & de vigueur à avoir conſervé à l'Odyſſée ſon véritable caractere, que d'avoir donné à l'Iliade le ſien. La véritable marque de l'affoibliſſement de l'eſprit d'un poëte, c'eſt quand il traite mal ſon ſujet; or c'eſt ce qu'on ne ſauroit reprocher à Homere, le ſujet de l'Odyſſée n'eſt pas moins bien traité que celui de l'Iliade.

Je dis plus encore, c'eſt que dans la conduite du poëme de l'Odyſſée, il y paroît d'autant plus de force & de vigueur d'eſprit, que ce poëme embraſſe plus de matiere & un tems bien plus long que celui de l'Iliade. L'Iliade ne contient que peu de

jours, & l'Odyſſée renferme huit années & quelques mois. L'Iliade eſt un poëme continu ſans reconnoiſſances, ſans peripéties; il commence hiſtoriquement par la colere d'Achille, & finit par ſa réconciliation; & l'Odyſſée a des reconnoiſſances & des peripéties; elle commence par la fin des huit années, c'eſt-à-dire, qu'elle ouvre le plus près qu'il ſe peut de la cataſtrophe, & le Poëte tire enſuite de ſon art le moyen de nous remettre devant les yeux tout ce qui a précédé, de ſorte que l'on peut dire que c'eſt de l'Odyſſée, beaucoup plus que de l'Iliade, qu'on doit tirer les regles véritables & fondamentales du poëme épique. Or il me ſemble que plus la matiere d'un ouvrage eſt vaſte & étendue, plus il faut d'art & de conduite pour la renfermer dans les juſtes bornes d'un poëme, & que plus il faut d'art & de conduite, plus il faut auſſi de force & de vigueur d'eſprit. Cela me paroît inconteſtable.

Si l'on ôtoit de l'Odyſſée tous les endroits qui paroiſſent manifeſtement des ſuites de ce que l'on a vû dans l'Iliade, que l'on en ſubſtituât d'autres, & que l'on mît ce poëme ſous un autre nom que celui d'Ulyſſe, il n'y a point d'homme qui oſât aſſûrer qu'elle eut été faite après l'Iliade, tant il eſt vrai qu'elle ne porte aucune marque que l'eſprit du Poëte commençât à vieillir & à décliner.

On peut rendre cela ſenſible par un exem-

ple tiré de la peinture : qu'un grand peintre ait fait deux grands tableaux ; que dans l'un il ait repréſenté tout ce que la colere accompagnée de valeur, peut faire exécuter à un homme inexorable & injuſte, & que dans l'autre il ait imité tout ce que la prudence & la diſſimulation peuvent faire attendre d'un homme juſte & vaillant, on trouvera dans le premier une vivacité d'action & un éclat qui lui donneront un très-grand relief & qui ſurprendront l'admiration ; & dans ce dernier on trouvera des mœurs, une régularité & une conduite qui ſe feront admirer des ſages. Mais il n'y aura perſonne qui puiſſe tirer de l'exécution de ces deux ſujets des argumens que ce dernier n'a été exécuté que dans la vieilleſſe du peintre, & lorſque ſon eſprit commençoit déja à baiſſer, car rien n'empêche que le dernier n'ait été fait avant l'autre.

Si les mœurs, les fables & les narrations de l'Odyſſée ſont une preuve qu'Homere commençoit à s'affoiblir quand il la compoſa, il faudra dire par la même raiſon que Virgile ne fit la premiere partie de ſon Énéide que dans ſa vieilleſſe, & que la derniere il la fit dans la vigueur de ſon eſprit, car l'Énéide a deux parties. La premiere, comme le R. P. le Boſſu l'a fort bien remarqué, eſt ſemblable à l'action de l'Odyſſée, qui a pour caractere la froideur, la diſſimulation & la prudence, & elle a comme

l'Odyſſée des mœurs, des fables & des narrations ; & la ſeconde eſt comme l'Iliade, dans les horreurs de la guerre, qui entraînent naturellement avec elles la colere & la cruauté. Il n'eſt donc pas vrai que les mœurs, les fables, les narrations & la tranquillité d'un ouvrage ſoient des marques certaines qu'il a été compoſé lorſque ſon auteur manquant de force pour le pathétique, s'eſt laiſſé aller par la foibleſſe de l'âge à faire des contes & à peindre les mœurs.

LONGIN s'attache à prouver ce prétendu affoibliſſement de l'eſprit d'Homere par la nature même de ces fables, qu'il traite de badineries. *On peut mettre*, dit-il, *dans ce rang ce qu'il dit du ſac où Eole enferma les vents ; des compagnons d'Ulyſſe changés en pourceaux ; des colombes qui nourrirent Jupiter comme un pigeon, & de la diſette d'Ulyſſe, qui porté ſur le mât de ſon vaiſſeau briſé par la tempête, fut dix jours ſans manger, & toutes les abſurdités qu'il conte du meurtre des amans de Penelope.*

CE grand Critique me paroît avoir mal choiſi ſes preuves ; ces fables, qu'il donne comme des marques ſûres que l'eſprit d'Homere baiſſoit, témoignent au contraire qu'il étoit fort éloigné de ſon déclin ; car rien ne marque mieux la force & la vigueur de cet eſprit que le grand ſens qu'elles renferment. Ces vents, qu'Éole enferma dans une peau de cuir, & dont les miſérables compagnons

d'Ulyſſe voulurent fortement avoir leur part, croyant que ce fut quelque tréſor, ſont, comme l'a remarqué le R. P. le Boſſu, pour donner cet excellent avis aux ſujets, de ne point vouloir pénétrer dans les myſteres du gouvernement que le Prince veut tenir ſecrets. Les compagnons d'Ulyſſe changés en pourceaux par Circé, ſont pour avertir de ne ſe laiſſer pas abrutir par les voluptés comme ces malheureux qui furent changés en bêtes. Voilà les points de morale néceſſaires à toutes ſortes de perſonnes, qui ſont renfermés dans ces fictions. Les colombes qui nourrirent Jupiter, ne renferment pas un ſens moins utile & moins inſtructif, comme on le peut voir dans mes remarques ſur le commencement du XII. Liv.

Ce qu'Homere dit d'Ulyſſe, qui porté ſur le mât de ſon vaiſſeau briſé par la tempête, fut dix jours ſans manger, ne marque pas non plus le déclin de l'eſprit de ce Poëte, car il eſt certain qu'on a vû des hommes qui ont été plus long-tems ſans prendre aucune nourriture; cela eſt arrivé ſouvent dans des naufrages. En voici une preuve tirée de la vérité même: nous liſons dans les actes des Apôtres, que le vaiſſeau ſur lequel S. Paul s'étoit embarqué pour aller à Rome, étant parti de Crete, fut battu d'une rude tempête pendant quatorze jours, & que le quatorzieme S. Paul dit à tous ceux qui étoient dans le vaiſſeau, *Il y a aujour-*

d'hui quatorze jours que vous êtes à jeun & que vous n'avez rien pris en attendant la fin de la tempête. Ce n'eſt donc point une marque de radoterie à Homere d'avoir feint qu'Ulyſſe fut dix jours ſans manger.

Il n'y a non plus aucune abſurdité dans le meurtre des amans de Penelope, car ce qu'il y a d'incroyable devient croyable & poſſible par l'aſſiſtance que Minerve prête à Ulyſſe, & le Poëte veut montrer par-là qu'il n'y a rien d'impoſſible à l'homme quand il plaît à Dieu de l'aſſiſter. Ce qu'Achille exécute dans l'Iliade eſt-il moins incroyable que cet exploit d'Ulyſſe, ſi on l'examine ſans aucun rapport à la Divinité ?

Je pourrois faire voir encore que les contes les plus incroyables de l'Odyſſée portent des marques de la force de l'eſprit d'Homere, tant par leur beauté que par la vérité qui leur ſert de fondement, & par les beaux préceptes qu'ils renferment. Horace les appelle *des miracles éclatans*, *ſpecioſa miracula*. Et Longin lui-même qui les traite de ſonges, eſt forcé d'avouer *que ce ſont des ſonges de Jupiter*. Or il faut qu'un homme ait bien de la force & de la vigueur d'eſprit pour enfanter des miracles, & pour rêver comme rêveroit Jupiter. Je pourrois encore rapporter pluſieurs endroits de l'Odyſſée où l'imagination du Poëte eſt auſſi vigoureuſe que dans les endroits les plus forts de l'Iliade, & où il y a autant de feu de

poéſie. Mais on pourra les voir dans les remarques, & cela ſuffit.

Comment donc expliquer ce jugement de l'Antiquité, que j'ai rapporté, que le poëme de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celui de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt au-deſſus de celle d'Ulyſſe ? C'eſt à quoi il ne me paroît pas beaucoup de difficulté. Toute l'Iliade n'eſt que violence & emportement, & toute l'Odyſſée n'eſt que prudence, diſſimulation, adreſſe. La colere d'Achille eſt la colere implacable d'un Prince injuſte & vindicatif; & le caractere d'Ulyſſe eſt la ſage & prudente diſſimulation d'un Roi dont la conſtance ne peut être ébranlée par quoi que ce puiſſe être. Ces deux caracteres ſont embellis & ſoutenus par les qualités guerrieres. Mais comme la colere & l'emportement demandent plus de valeur que la diſſimulation & la prudence, Homere a rehauſſé le caractere d'Achille par une vaillance miraculeuſe qui cache preſque ſes défauts eſſentiels, & qui a donné lieu à des actions vives & piquantes, & par conſéquent à une foule de beautés dont l'Odyſſée n'étoit pas ſuſceptible, parce que c'eſt la prudence & la diſſimulation qui y regnent particuliérement & qui conſtituent ſa fable. Voilà pourquoi les Anciens ont dit que le poëme de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celui de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt au deſſus de celle d'Ulyſſe. Car Homere,

pour faire éclater la valeur d'Achille, a jetté dans ſon Iliade tous les ornemens de la poéſie, & toutes les plus brillantes couleurs, qu'il n'a pu employer pour la valeur d'Ulyſſe qui ne le demandoit pas.

D'AILLEURS il eſt conſtant * que les caracteres violens & emportés, donnent plus d'éclat aux actions qu'ils animent, & aux perſonnes qui les ont, & au contraire que les caracteres les plus doux & les plus modérés ſont ſouvent ſans éclat & ſans gloire, quoiqu'ils ſoient beaucoup plus propres à la vertu. Ainſi tout contribue à faire paroître l'Iliade plus belle que l'Odyſſée. Mais en accordant à l'Iliade cette ſupériorité de beauté, l'Antiquité n'a jamais voulu, à mon avis, faire entendre que l'Odyſſée avoit été faite dans la vieilleſſe d'Homere & lorſque ſon eſprit commençoit à décliner.

LES beautés de l'Odyſſée ſont certainement moins éclatantes que celles de l'Iliade, mais elles n'en ſont ni moins grandes ni moins ſolides pour ceux qui ſavent les eſtimer & leur donner leur véritable prix; voyons donc ce que les grands maîtres y ont découvert, & le jugement qu'ils en ont porté, & c'eſt ce qui fera la quatrieme & derniere partie de cette Préface.

* *Le R. P. le Boſſu, Traité du Poëme Epique, Liv. 4. Ch. 14.*

Quatrieme Partie.

ON ne voit point qu'Ariſtote dans ſa Poétique ait donné aucune préférence marquée à l'un ou à l'autre de ces deux poëmes. Il a parlé en général de la poéſie : *La Poéſie*, dit-il, *eſt plus grave & plus morale que l'hiſtoire, parce que la poéſie a les choſes générales, & l'hiſtoire les choſes particulieres. Une choſe générale, c'eſt ce que tous homme d'un tel ou d'un tel caractere a dû dire ou faire vraiſemblablement ou néceſſairement, &c. Et ne choſe particuliere, c'eſt ce qu'Alcibiade, par exemple, a fait ou ſouffert.* Ce jugement eſt très-certain, & il n'eſt pas poſſible de mieux faire connoître la nature de la poéſie & l'avantage qu'elle a ſur l'hiſtoire. En effet, comme cela a été fort bien expliqué dans les commentaires ſur cette poétique, l'hiſtoire ne peut inſtruire qu'autant que les faits, qu'elle rapporte, lui en donnent l'occaſion, & comme ces faits ſont particuliers, il arrive rarement qu'ils ſoient proportionnés à ceux qui les liſent ; il n'y en a pas un entre mille à qui ils puiſſent convenir, & ceux même à qui ils conviendront, ne trouveront pas en toute leur vie deux occaſions où ils puiſſent tirer quelque avantage de ce qu'ils ont lu. Il n'en eſt pas de même de la poéſie ; comme elle s'attache aux choſes générales, & qu'elle fait des

fables générales & univerſelles, elle eſt d'autant plus morale & plus inſtructive, que les choſes générales ſurpaſſent les particulieres. Celles-ci ne conviennent qu'à un ſeul, & l'hiſtorien eſt obligé de les rapporter telles qu'elles ſont; & les autres conviennent à tout le monde, parce que le poëte les créant lui-même, en eſt le maître, & qu'il les rend générales & univerſelles, en faiſant agir ſes perſonnages, non pas véritablement comme s'il écrivoit une hiſtoire, mais néceſſairement ou vraiſemblablement, c'eſt-à-dire, en leur faiſant faire tout ce que des gens d'un tel caractere doivent faire & dire en cet état, ou par néceſſité, ou du moins ſelon les regles de la vraiſemblance. D'ailleurs ce ne ſont pas proprement les faits qui inſtruiſent, ce ſont les cauſes de ces faits. L'hiſtorien explique rarement les cauſes des faits qu'il raconte, car c'eſt ce qui eſt preſque toujours caché; & s'il les explique, c'eſt plutôt comme des conjectures qu'il donne, que comme des certitudes & des vérités; au lieu que le poëte étant le maître de ſa matiere, n'avance rien dont il ne rende raiſon exactement; il n'y a pas le moindre petit incident dont il n'explique les cauſes & les effets, & c'eſt par-là qu'il eſt inſtructif.

Voila donc un avantage conſidérable & inconteſtable que la poéſie a ſur l'hiſtoire. Horace va encore plus loin qu'Ariſtote, car

il lui donne l'avantage ſur la philoſophie même ; il aſſûre que la poéſie d'Homere eſt plus philoſophe que la Philoſophie du Portique & que celle de l'Académie : *Homere*, dit-il, *enſeigne beaucoup mieux & avec plus de ſuite que Coryſippe & que Crantor ce qui eſt honnête & deshonnête, utile ou pernicieux.*

Mais comment la poéſie peut-elle être plus philoſophe que la Philoſophie même? Cela n'eſt pas mal-aiſé à concevoir. La poéſie a ſur la Philoſophie les mêmes avantages qu'elle a ſur l'hiſtoire, & elle a de plus le ſecours de l'action, puiſqu'elle eſt une imitation, & le ſecours des paſſions. Or ce que l'on ne fait qu'entendre touche bien moins que ce que l'on voit de ſes propres yeux ; il n'y a point de préceptes qui faſſent tant d'impreſſion ſur l'eſprit que les exemples vivans & animés que la poéſie étale. Le R. P. *Rodriguez* qui enſeigne parfaitement la pratique de la perfection Chrétienne, a fort bien dit : *On ſait aſſez combien l'exemple a de force. Celui d'un bon Religieux fait plus de fruit dans une maiſon que tous les ſermons & toutes les exhortations du monde, parce qu'on eſt toujours beaucoup plus touché de ce qu'on voit que de ce qu'on entend, & que ſe perſuadant aiſément qu'une choſe eſt faiſable quand on la voit faire à quelqu'un, on eſt par-là beaucoup plus excité à la pratiquer.* Cela eſt également vrai dans la morale & dans l'imitation poétique. Il ne faut

qu'entendre Horace qui prouve ce qu'il vient d'avancer. En effet, qu'eſt-ce que l'Iliade? c'eſt un fidele tableau des mouvemens inſenſés des Rois & des peuples : *Lib.* 1. *Epiſt.* 2. vſ. 8.

Stultorum Regum & populorum continet æſtus.

Paris aveuglé par ſa paſſion, refuſe de rendre Helene ; Neſtor travaille inutilement à appaiſer la querelle qui s'émeut entre Achille & Agamemnon ; ces deux généraux ſont maîtriſés par la colere, & Agamemnon eſt encore aveuglé par ſon amour. Ainſi & dans la ville & dans le camp on ne voit que ſédition, que fraudes, que crimes, que brutalité, que fureur : *ibid.* vſ. 15. 16.

Seditione, dolis, ſcelere, atque libidine, & irâ,
Iliacos intra muros peccatur & extra.

La Philoſophie aura beau dire qu'il faut éviter ces excès, prouver même méthodiquement les malheurs qu'ils cauſent, cela ne touchera jamais ſi vivement que ces exemples vivans qu'on a devant les yeux. Voilà pour l'Iliade, qui nous inſtruit à fuir les vices.

D'UN autre côté dans l'Odyſſée, pour nous apprendre ce que peuvent la vertu & la ſageſſe, Homere nous propoſe fort utilement l'exemple d'Ulyſſe, qui après avoir ſaccagé

Troye, fut porté dans pluſieurs pays, & s'inſtruiſit des mœurs de pluſieurs peuples; qui pendant qu'il travailloit à retourner chez lui & à y ramener ſes compagnons, ſouffrit ſur la mer des maux ſans nombre, & ne put jamais être ſubmergé par les flots de l'adverſité.

La Philoſophie nous enſeignera bien ce qu'il faut faire pour être ſage & vertueux, mais elle n'enſeignera pas comment il faut le faire, & c'eſt ce que l'exemple enſeigne parfaitement. En un mot tous les préceptes ne feront jamais tant d'impreſſion que cette imitation merveilleuſe d'Homere, qui nous rend les ſpectateurs & les témoins de tout ce qu'Ulyſſe fait pour ſurmonter les obſtacles que les Dieux lui oppoſent, & des reſſources que ſa prudence lui fournit; qui nous repréſente les Sirenes; qui nous fait entendre leurs chants, & qui nous fait paſſer à la vûe de la prairie qu'elles habitent, où l'on ne voit que monceaux d'oſſemens & que cadavres que le ſoleil acheve de ſécher; qui nous montre Circé & ſes breuvages empoiſonnés, & qui nous mene au milieu des amans de Penelope qui ne penſent qu'à la débauche, & de cette folle jeuneſſe de la cour d'Alcinoüs, toujours occupée de la bonne chere & des plaiſirs, & qui ne trouve rien de plus beau que de dormir juſqu'à midi, & d'aller enſuite calmer ſes ennuis par la danſe & par la muſique.

Voila un léger crayon de l'Odyſſée qui nous apprend à pratiquer les vertus. Certainement il n'y a point de Philoſophie qui nous enſeigne tant de grandes choſes, & qui les enſeigne ſi efficacement, que les poëmes d'Homere, où les exemples ſoutiennent & animent toujours les inſtructions.

La poéſie eſt donc certainement plus morale que l'hiſtoire, & plus philoſophe que la Philoſophie même, comme Ariſtote & Horace l'ont décidé; mais ne nous en rapportons pas abſolument au ſentiment de ces deux grands hommes, au Philoſophe Péripatéticien & au Poëte. Le premier pourroit avoir été ſéduit par l'amour qu'on a naturellement pour ſes découvertes, & l'autre par cette autorité & par ſa profeſſion de Poëte. Cherchons quelqu'autre témoignage qui ne puiſſe être ſuſpect. Le voici d'un homme ſans intérêt & plein de gravité, d'un Philoſophe & d'un Philoſophe Stoïcien. Strabon, après avoir parlé de la poéſie, ajoûte Liv. 1. *Dans les derniers tems parurent l'hiſtoire & la Philoſophie, telle que nous l'avons aujourd'hui. Mais la philoſophie même n'eſt utile qu'à peu de gens, au lieu que la poéſie eſt généralement utile à tout le monde. C'eſt elle qui remplit les théatres, & la poéſie d'Homere l'eſt infiniment davantage & au deſſus de tout.*

Cette maniere d'enſeigner la morale eſt ſans contredit la plus naturelle & la plus ſûre, & une grande marque des avantages

qu'elle a ſur l'hiſtoire & ſur la philoſophie, c'eſt que Dieu même a pris cette voie pour nous inſtruire. La plûpart des faits de l'Écriture ſainte ſont mêlés de narration & d'imitation, comme le poëme épique, c'eſt-à-dire, que les Écrivains ſacrés, après avoir peu parlé eux-mêmes, introduiſent, comme Homere, les perſonnages qui parlent, qui agiſſent. C'eſt ainſi que nous ſont préſentées l'hiſtoire de Noé, celle d'Abraham, celle d'Iſaac, celle de Jacob, celle de Joſeph. On n'a qu'à ouvrir le livre de la Geneſe, on y verra par-tout cette imitation dont je parle; elle fait même le caractere de pluſieurs livres entiers du vieux Teſtament.

Par exemple, pour nous faire voir les bénédictions qu'attirent la piété, la charité, le ſoin des pauvres, l'Écriture ſainte ne ſe contente pas de nous dire hiſtoriquement qu'il y avoit un Tobie, qui ayant obéi à la loi, fut béni de Dieu, & qu'un Ange conduiſit ſon fils à un grand voyage, & le ramena heureuſement; mais elle nous repréſente Tobie lui-même parlant, agiſſant; nous ſuivons le jeune Tobie à ce grand voyage, & nous en revenons avec lui.

Pour nous enſeigner que l'innocence triomphe toujours de la calomnie par le ſecours de Dieu, elle ne ſe contente pas de dire hiſtoriquement qu'il y avoit une perſonne nommée Suzanne, qui fut calomniée par des vieillards, & que Dieu confondit ces

calomniateurs par la ſageſſe de Daniel; elle introduit devant nous tous ces perſonnages, elle les fait parler & agir, nous les voyons, nous les entendons avec un plaiſir inexprimable & une merveilleuſe inſtruction. Ce ſont de véritables poëmes.

La délivrance du peuple d'Iſraël par Judith, lorſque le Roi Nabuchodonoſor envoya Holopherne pour aſſujettir les royaumes & les nations; celle des Juifs, répandus dans les provinces du Roi Aſſuerus, par Eſther; les malheurs de Job & ſon rétabliſſement dans une fortune plus éclatante que la premiere, ſont de pures imitations comme celles de la poéſie, mais plus admirables & plus merveilleuſes, comme l'ouvrage de l'eſprit de Dieu. Les Écrivains ſacrés ne nous rapportent pas hiſtoriquement ces miracles, mais ils font agir les perſonnages eux-mêmes. Bien plus, Salomon dans ſes Proverbes & dans ſon Eccléſiaſte, qui ſont proprement des recueils de préceptes, quitte ſouvent le précepte pour recourir à l'imitation, en faiſant tout d'un coup parler & agir ſes perſonnages. Sur cela je dirai hardiment ſans crainte d'être dementie par les ſages, qu'Homere eſt peut-être beaucoup mieux entendu aujourd'hui qu'il ne l'a été par les Anciens, quoique grands critiques, & que nous pouvons mieux juger de la beauté & de l'art de ſes poëmes. Pourquoi cela? parce que nous avons en main le véri-

table original & le parfait modele de tout bon ouvrage, je veux dire l'Écriture ſainte, que ces anciens critiques ne connoiſſoient pas, ou qu'ils ne connoiſſoient que très-peu. C'eſt le premier original & le ſouverain modele de toute beauté, comme de toute ſageſſe, & rien ne peut être beau qu'à meſure qu'il en approche, & qu'il emprunte de-là ſes traits.

De tous les poëtes & de tous les écrivains Homere eſt aſſûrément celui qui approche le plus de cet original tout parfait, non-ſeulement par les mœurs, & par les caracteres qu'il peint, par les idées & par les images qu'il donne, mais encore par le fonds de ſes ouvrages qui ſont des imitations, & c'eſt ce que je me flatte d'avoir démontré. Et en cela j'ai eu en vûe non d'égaler les beautés d'Homere à celles de nos livres ſaints; à Dieu ne plaiſe, j'en ſens trop la différence, mais de faire voir ſeulement que comme dans les ouvrages de la nature tout ce qui eſt beau vient de Dieu, de même dans les ouvrages les plus parfaits de l'eſprit humain, tout ce qui nous paroît le plus beau, le plus ſublime & le plus digne de notre admiration, n'eſt tel que parce qu'il eſt tiré ou imité de cet original tout divin, ou des traditions qui s'en étoient répandues. De ſorte que cette imitation ſert merveilleuſement à confirmer l'Antiquité de cet original & la vérité des faits qu'il rapporte, puiſque ce que nous admirons le plus

dans Homere en eſt viſiblement emprunté. Je n'ai rien fait en cela dont les plus grands critiques modernes ne m'aient donné l'exemple. On n'a qu'à voir l'uſage que Grotius a fait d'Homere dans ſes commentaires ſur le vieux Teſtament; le R. P. le Boſſu, ce bon Religieux qui a fait l'excellent traité du poëme épique, n'a pas cru bleſſer la piété, au contraire il a cru la ſervir, en faiſant voir la conformité d'Homere avec la ſainte Écriture, & en juſtifiant ce poëte en beaucoup de choſes par cette grande autorité. Et c'eſt par cette même autorité que l'on peut réfuter aujourd'hui d'une maniere très-forte & très-ſolide tous les reproches que Platon a faits contre cette imitation.

Du paſſage d'Horace, que j'ai rapporté, il me ſemble qu'on peut inférer que ce grand critique décide ce qu'Ariſtote a laiſſé indécis, & que bien-loin de croire que l'Odyſſée ait été faite dans le déclin de l'eſprit d'Homere, il lui donne au contraire la préférence ſur l'Iliade. Cela paroît par le tableau magnifique qu'il en fait; car il a pris bien plus de plaiſir à détailler l'Odyſſée que l'Iliade, & d'ailleurs il eſt très-ſûr que ce qui enſeigne à imiter la vertu eſt toujours plus parfait que ce qui enſeigne à fuir le vice; car les originaux vicieux ſont plus aiſés à peindre que ceux qui ſont des modeles de vertu & de ſageſſe. Je veux donc croire que le ſentiment d'Horace, peut autoriſer le mien; car j'avoue

que j'admire l'Iliade, mais que j'aime l'Odyſſée, & que la ſolidité, la douceur & la ſageſſe de celle-ci me paroiſſent l'emporter ſur l'éclat, ſur le fracas & ſur les excès de l'autre.

Le poëme de l'Iliade eſt plus pour les princes & pour les Rois que pour le peuple, car on voit que le peuple y périt, non par ſa faute, mais par celle des Rois ; *Lib.* 1. *Ep.* 2. vſ. 14.

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

Ainſi il n'y a preſque point d'inſtruction à donner au peuple. Mais celui de l'Odyſſée eſt pour le peuple comme pour le chef, car Homere nous avertit d'abord lui-même que le peuple y périt par ſa propre faute ; ainſi comme il faut des inſtructions pour le chef, afin qu'il conduiſe bien le peuple, il en faut auſſi pour le peuple, afin que ſe laiſſant conduire, il évite les malheurs où la déſobéiſſance précipite ordinairement ; voilà pourquoi les inſtructions ſont plus marquées & plus fréquentes dans l'Odyſſée que dans l'Iliade, & ce poëme eſt plus moral. Tout eſt inſtruit dans l'Odyſſée ; les peres, les enfans, les maris, les femmes, les Rois, les ſujets y trouvent les leçons qui leur ſont néceſſaires pour remplir les principaux devoirs de leur état.

C'est ce qui m'a obligée de m'attacher particuliérement dans mes remarques à bien développer & à bien faire ſentir les inſtruc-

tions ſi néceſſaires à tout le monde, & de tâcher de découvrir les ſens cachés ſous ces ingénieuſes fictions & de l'Iliade & de l'Odyſſée. C'eſt là-deſſus que doit rouler principalement le travail qu'on fait ſur Homere. Car comme notre ſiecle néglige fort les allégories, les paraboles & toutes les connoiſſances qui ne ſont pas de notre uſage, cette négligence nous cache les plus grandes beautés de ce poëte, comme le R. P. le Boſſu l'a très-bien remarqué; & au lieu de ſon adreſſe, elle ne nous laiſſe voir qu'une écorce trop ſimple & trop groſſiere pour nous faire juger favorablement de ſon eſprit & de ſa conduite, ce qui l'expoſe à des cenſures, où il y a ſouvent plus de notre ignorance que de ſa faute.

C'EST donc cette écorce qu'il faut percer & entr'ouvrir, car pour bien juger d'Homere, & pour bien entendre les préceptes d'Ariſtote & d'Horace qui le louent d'une perfection, que ſouvent nous n'avons pas l'eſprit d'entrevoir, il faut avoir bien pénétré les allégories & les vérités morales & phyſiques des fables dont ſes poëmes ſont remplis.

SI dans l'Iliade Homere a fait voir qu'il avoit une parfaite connoiſſance de tous les lieux de la Grece & de ceux de l'Aſie qui avoient fourni des troupes aux deux partis; dans l'Odyſſée il fait voir qu'il connoiſſoit auſſi parfaitement depuis le bout du Pont Euxin juſqu'aux colomnes d'Hercule, tout le circuit de la mer mediterranée & les iſles,

& qu'il étoit inſtruit des navigations des Phéniciens. C'eſt ce que j'ai tâché d'éclaircir, en ſuivant les vues du ſavant Bochart, qui a fait ſur cela des découvertes très-heureuſes & très-vraies. Le témoignage, qu'Homere rend à ces anciennes navigations, eſt très-conſidérable, & ſert merveilleuſement à illuſtrer ce qu'il y a de plus caché dans l'Antiquité, & à découvrir le ridicule & le faux des fables que les Grecs ont imaginées pour expliquer l'origine des peuples. On ne peut s'empêcher d'admirer la vaſte érudition d'Homere ſur la Géographie. Il a non-ſeulement connu toutes ces routes & l'Océan occidental, mais il a encore connu l'Océan oriental, c'eſt-à-dire la mer pacifique, comme on le verra dans les remarques ſur le XIX. Livre.

Si ces connoiſſances paroiſſent admirables pour des tems ſi reculés, elles paroiſſent encore plus admirables quand on conſidére la profonde ignorance où l'on tomba après lui; plus de quatre cens ans après le ſiecle d'Homere, Herodote nie qu'il y ait aucun Océan, & il reprend les géographes de ſon tems, qui conformément à la tradition d'Homere, ſoutenoient que la terre étoit environnée de l'Océan: *Je ne connois point d'Océan*, dit-il, liv. 2. Sect. 23. *mais je penſe qu'Homere, ou quelqu'autre Poëte plus ancien, ayant trouvé ce nom, l'a employé dans ſa poéſie.* Et ailleurs il dit, liv. 4. Sect. 8. *Ces anciens diſent que l'Océan commençant par le côté oriental coule*

tout

tout autour de la terre, mais ils n'en rapportent aucune preuve. J'eſpere que l'on verra avec quelque plaiſir les vûes d'Homere éclaircies & ſes fables ramenées à la vérité par les anciennes traditions.

Dans mes Remarques j'ai ſuivi la même méthode que dans celles de l'Iliade, & que j'ai aſſez expliquée dans ma Préface, qui peut ſervir pour ce dernier travail.

Je m'étois flattée que la traduction de l'Odyſſée me donneroit moins de peine que celle de l'Iliade, mais j'ai été bien détrompée à l'eſſai. Dans l'Iliade j'étois ſoutenue par la grandeur des choſes & des images; & quoique je n'aie pu attraper le merveilleux & le ſublime des expreſſions, j'ai conſervé la grandeur qui eſt dans les faits & dans les idées, & cela remplit l'eſprit du lecteur; mais dans l'Odyſſée tout eſt ſimple, & cependant le Poëte a trouvé dans ſa langue des richeſſes qui l'ont mis en état de s'expliquer noblement juſques dans les plus petits ſujets. C'eſt ce que notre langue n'a pu me fournir, ou du moins ce que je n'y ai pu trouver. Il me paroît qu'il n'y a rien de ſi difficile pour elle que de relever la ſimplicité des choſes par la nobleſſe des expreſſions; j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour donner aux jeunes gens le moyen de lire & de goûter Homere un peu mieux qu'on ne le lit & qu'on ne le goûte ordinairement, & de réſiſter à la corruption du goût mo-

derne qui cherche depuis quelque tems à ſe gliſſer à la faveur de l'ignorance, & qui menace d'infecter tous les eſprits. Je voudrois avoir pu mieux faire pour ranimer le goût des lettres, qui s'en va preſque éteint, & pour exciter ceux qui ſe ſentent quelque talent pour la poéſie à faire de plus heureux efforts, en leur développant les regles, en leur découvrant les véritables fondemens de cet art, & en leur faiſant voir à quoi elle les oblige & ce qu'elle demande d'eux. Elle a pour but d'inſtruire les hommes, en les corrigeant de leurs mauvaiſes habitudes, & en purgeant leurs paſſions; & c'eſt la dégrader horriblement, ou plutôt la détruire, que de la faire ſervir à les corrompre, comme on fait aujourd'hui, en flattant leurs paſſions & en les confirmant dans leurs habitudes vicieuſes.

Homere a rapporté ſes deux poëmes à l'utilité de ſon pays, il a cherché à rendre le vice odieux & la vertu aimable; quelle honte pour des Chrétiens de faire tout le contraire & de ne travailler qu'à empoiſonner les eſprits par une morale très-pernicieuſe!

Ce grand Poëte a eſſuyé bien des contradictions dans ces derniers tems; mais j'oſe dire que comme le ſoleil ſort plus brillant des nuages qui le cachent, ce Poëte de même eſt ſorti avec un nouvel éclat de toutes ces querelles & de ces guerres qu'on lui a

faites. Je ne releverai donc point ici les critiques fades & insipides, & les impertinences que de méchans petits Auteurs ont répandues. Elles ne méritent nulle attention. Je ne salirai pas mes mains à remuer ces balayures du bas Parnasse ; la poésie d'Homere, comme l'onde pure d'une claire fontaine, lavera & dissipera seule toutes ces ordures sans que je prenne davantage la peine de m'en mêler. Mais pour faire voir l'horrible travers où précipite l'envie aveugle de critiquer les Anciens, j'ai cru devoir profiter de l'exemple que fournit M. Perrault. C'étoit un homme d'esprit & d'une conversation agréable, & qui a fait quelques jolis petits ouvrages qui ont plu avec raison ; il avoit d'ailleurs toutes les qualités qui forment l'honnête homme & l'homme de bien ; il étoit plein de piété, de probité & de vertu; poli, modeste, officieux, fidele à tous les devoirs qu'exigent les liaisons naturelles & acquises; & dans un poste considérable auprès d'un des plus grands ministres que la France ait eus & qui l'honoroit de sa confiance, il ne s'est jamais servi de sa faveur pour sa fortune particuliere, & il l'a toujours employée pour ses amis. Combien de bonnes qualités effacées ou offusquées par un seul défaut ! Cet homme d'esprit, cet homme si estimable, n'étoit plus le même dès qu'il s'agissoit des Anciens; on ne trouvoit plus en lui qu'un très-méchant & très-ignorant critique, qui con-

damnoit ce qu'il n'entendoit point & ce que tout le monde a le plus eſtimé. Diſciple de Deſmaretz, il avoit entrepris de décrier Homere ; dans cette vue il fit un volume de critiques contre ce grand Poëte. Je me ſuis fait un devoir de le ſuivre pied à pied ; j'ai rapporté non ſeulement les critiques que M. Deſpréaux & M. Dacier ont réfutées, mais auſſi celles dont ils n'ont point parlé, & j'ai fait voir un miracle, que notre ſiecle ſeul a pu enfanter, un gros volume de critiques où il n'y en a pas une ſeule, je ne dirai pas qui ſoit raiſonnable, mais qui ne ſoit très-fauſſe, & qui ne découvre une parfaite ignorance & un très-mauvais goût. Il eſt à craindre qu'on ne ſe ſouviendra plus de toutes les bonnes qualités de M. Perrault, & qu'on n'oubliera jamais ce défaut d'eſprit qui l'a pouſſé contre ces héros de l'Antiquité que tous les ſiecles ont admirés & conſacrés. Grande leçon pour ceux qu'une pareille démangeaiſon excite encore, & qui ſera toujours ſuivie du même ſuccès.

Je ne répondrai point aux deux gros volumes que M. l'Abbé Terraſſon a faits contre Homere & contre moi. Avant que d'avoir vu ſon ouvrage, allarmée d'un tel adverſaire, je m'étois écriée, * *Quel fléau pour la poëſie qu'un Géometre* ! Mais après l'avoir parcouru, j'ai vû que je m'étois trompée, & que je dois dire au contraire, *Quel fléau*

* *A la fin du Traité des Cauſes de la corruption du Goût.*

pour un Géometre que la poéſie ! Car effectivement la poéſie d'Homere a bien dérangé la Géométrie de M. l'Abbé Terraſſon. C'eſt-là tout ce que j'en dirai. Comme il a de l'eſprit, il faut eſpérer qu'il renoncera à une étude qui lui eſt étrangere & qu'il s'appliquera à celle pour laquelle il a du talent. Je l'avertirai ſeulement de devenir plus circonſpect, & de ne pas ajouter foi ſi facilement à ce qu'on lui rapporte.

Dans la derniere partie de ſon ouvrage, après avoir dit que *ma Traduction de l'Iliade eſt très-exacte pour le fond des penſées, mais qu'à l'égard de la compoſition & du ſtile, elle eſt la plus différente de l'original & la plus trompeuſe qui ait jamais été*, (c'eſt ainſi qu'il ſe connoît en originaux & en copies) il ajoute : *Je ſais de plus que Madame Dacier, qui a travaillé à ſon Homere bien des années, en avoit fait d'abord une traduction ſimple & nue comme l'Original, mais le poëme de Télémaque ayant paru vers ce tems-là, la grande réputation qu'il s'acquit dès ſa naiſſance, mit Madame Dacier en crainte pour ſon Homere, & l'engagea à refondre ſa traduction pour mettre l'Iliade dans le ſtile de Télémaque. Quoique je tienne cette anecdote d'un ami de Madame Dacier, je ne me croirois pas autoriſé à la révéler, ſi elle n'étoit à ſon avantage, car ce fait prouve qu'ayant ſenti ſon Auteur incorrigible pour le bon ſens & pour les bonnes mœurs, elle a cru devoir lui donner quelque*

reſſemblance, du moins par le ſtile, avec le chef-d'œuvre de la raiſon & de la morale poétique. Voilà un bel aſſemblage de fauſſetés & de faux jugemens qui donneroient lieu à beaucoup de réflexions, ſi on vouloit les approfondir.

Qu'y a-t-il de plus riſible que de voir M. l'Abbé Terraſſon trouver Homere incorrigible pour le bon ſens & pour les bonnes mœurs? Ce n'eſt pas la peine de répondre à ces reproches, le lecteur y répondra pour moi; je me contenterai de lui dire que ce qu'il dit ſavoir de ſi bonne part, il ne le ſait point du tout, & qu'aucun de mes amis ne peut lui avoir dit une pareille extravagance; Dieu merci je n'ai point de fou pour ami, & il n'y a qu'un fou qui puiſſe imaginer une choſe ſi éloignée du bon ſens & de la vraiſemblance. Je n'ai jamais fait de traduction ſimple & littérale de l'Iliade, & j'ai été ſi éloignée de concevoir un ſi monſtrueux deſſein, que j'ai été long-tems à balancer ſur mon entrepriſe, parce que je ne me ſentois pas aſſez de force pour égaler par mes expreſſions la majeſté des idées & des expreſſions d'Homere, qu'il étoit impoſſible de rendre en s'aſſujettiſſant aux mots. Je m'étois aſſez expliquée ſur cela dans ma Préface de l'Iliade, & il ne falloit que cette Préface ſeule pour détromper M. l'Abbé Terraſſon, & pour le convaincre de la fauſſeté du rapport qu'on lui avoit fait; car il me ſemble

que j'ai assez bien marqué dans cet ouvrage la différence infinie qu'il y a entre une traduction servile & une traduction généreuse & noble.

Comment M. l'Abbé T. a-t-il donc pû s'imaginer que j'avois fait une traduction nue & simple de l'Iliade ? Quand cent personnes l'en auroient assûré, il auroit dû n'en rien croire & opposer à ces mensonges ma Préface qui les détruit ; ou mes autres ouvrages encore où j'ai eu les mêmes vûes, & où je ne me suis jamais assujettie aux mots, que quand le génie de notre langue l'a permis.

Ce qu'il dit de l'effet que produisit sur moi la lecture du Télémaque de M. de Cambrai, n'est pas plus vrai que tout le reste. J'ai regardé cet ouvrage comme une suite très-ingénieuse d'instructions données dans des thêmes à un grand Prince, qui avoit un goût merveilleux pour Homere, & qui se plaisoit infiniment aux avantures d'Ulysse & de Télémaque ; mais je ne l'ai jamais regardé comme *le Chef-d'œuvre de la raison & de la morale poétique.* Télémaque est un excellent ouvrage en son genre, & c'est un nouvel éloge pour Homere & un grand éloge, d'avoir M. de Cambrai pour imitateur ; mais M. de Cambrai lui-même étoit bien éloigné d'avoir une idée si grande de son imitation, & il reconnoissoit la supériorité infinie de son original ; & puis, je n'aurois

eu garde de vouloir m'élever ſi haut ; je n'aurois fait que renouveller la fable de la grenouille, en prétendant m'égaler à ce génie vaſte & noble, plein d'imagination & de feu. Je n'ai donc jamais eu la moindre penſée de donner à ma traduction aucune reſſemblance avec cet ouvrage. Ceux qui ont le goût du ſtile & qui ſavent diſcerner ſes différens caracteres, remarqueront, à mon déſavantage ſans doute, la différence qui ſe trouve entre celui de Télémaque & celui de ma traduction. Du reſte que M. l'Ab. T. trouve Homere ſot, ridicule, extravagant, ennuyeux, c'eſt ſon affaire ; le public jugera ſi c'eſt un défaut à Homere de déplaire à M. l'Ab. T. ou à M. l'Ab. T. de ne pas goûter Homere.

Voila toute la réponſe que ce grand critique aura de moi. Un autre combat m'appelle ; il faut réfuter l'Apologie que le R. P. Hardouïn, un des plus ſavans hommes du ſiecle, vient de faire de ce Poëte. Qui l'auroit cru, qu'après avoir combattu les cenſeurs d'Homere, je duſſe prendre les armes contre un de ſes Apologiſtes ? C'eſt à quoi je vais travailler. Ma réponſe ne ſe fera pas long-tems attendre, & j'oſe eſpérer que les amateurs d'Homere, ou plutôt les amateurs de la raiſon, la verront avec quelque plaiſir. Je finis-là ma carriere. *

Hic cæstus artemque repono.

* Cette Réponſe a été donnée dans la *Suite des Cauſes de la corruption du Goût.*

LA VIE D'HOMERE.

Par Mad. DACIER.

RIEN n'eſt plus naturel que le deſir de ſavoir la vie & les avantures d'un grand Poëte comme Homere, qui a tant fait d'honneur à l'homme par la ſublimité & par l'étendue de ſon eſprit. Tout le monde veut connoître celui qu'il eſt forcé d'admirer ; mais malheureuſement c'eſt une curioſité qui ne ſera jamais bien ſatisfaite ; le plus célebre de tous les hommes ſera toujours le plus inconnu. Ce n'eſt pas que les anciens n'aient écrit ſa vie ; Herodote l'a écrite ſur les mémoires fabuleux ou véritables que lui avoient fourni les villes où Homere avoit vécu. Il eſt vrai que quelques critiques, & mon pere même, doutent qu'elle ſoit de lui. Je crois que ce doute eſt fondé principalement ſur ce que le tems, qu'on aſſigne à la naiſſance d'Homere dans cet ouvrage, eſt différent de celui qu'Herodote poſe dans ſon hiſtoire, comme je l'expliquerai dans la ſuite.

Quoi qu'il en ſoit, on ne peut pas douter que l'ouvrage ne ſoit ancien; ſon antiquité paroît par ſon ſtile & par les mœurs anciennes qui y ſont peintes. Et on voit même que Strabon l'avoit lû, & qu'il s'en étoit ſervi.

Ariſtote, Plutarque, Proclus & pluſieurs autres, dont on ignore les noms, ont écrit la même vie après Herodote; mais comme ils n'avoient pas de nouvelles lumieres, ils n'ont pû que copier le premier, ou adopter des bruits populaires & des imaginations frivoles, comme celle qu'on rapporte du 3. livre de la Poétique d'Ariſtote, qu'une fille de l'iſle d'Io ayant eu commerce avec un Génie, & ſe ſentant groſſe, alla à Égine; qu'elle fut priſe par des corſaires, menée à Smyrne, qui étoit alors ſous la domination des Lydiens, & donnée au Roi Meon, qui l'épouſa; qu'elle accoucha chez lui, & que ce Roi reconnut l'enfant.

J'ai naturellement de l'averſion pour tous ces ouvrages où le menſonge a pris la place de la vérité; je ne rapporterai donc pas ici tout ce qu'on a dit de fabuleux, & je ne donnerai pas la traduction de cette vie entiere, qu'on attribue à Herodote; je craindrois qu'elle n'ennuyât les lecteurs, comme elle m'a ennuyée; mais auſſi je crois être obligée d'en rapporter ce qu'il y a de principal, & qui peut paroître le moins éloigné de la vraiſemblance. Nous ne devons pas être plus difficiles que Strabon, qui n'a pas dédaigné de s'en ſervir. D'ailleurs il y a des choſes aſſez remarquables, & qui peuvent donner lieu à des réflexions utiles, ſoit pour ce qui regarde l'antiquité, ſoit pour ce qui concerne les mœurs.

La * *migration* Éolique eſt fort antérieure à

* *On appelle* migration *le départ d'une colonie qui quitte ſon pays pour aller s'établir ailleurs.*

la *migration* Ionique, ſi l'on conſidére le tems du départ, lors que les Grecs, appellés Éoliens, quitterent leur patrie pour aller s'établir ailleurs, car ils partirent ſoixante ans, ou environ, après la priſe de Troye; mais ſi l'on conſidére leur arrivée en Aſie, elle eſt ou du même tems, ou même poſtérieure; car les Ioniens arriverent en Aſie cent quarante ans après la priſe de Troye, & ce ne fut que dix ans après, c'eſt-à-dire, cent cinquante ans après cette expédition, que les Éoliens bâtirent Cumes.

Dans ces commencemens, un homme de Magneſie, appellé Menalippe, alla s'établir à Cumes, où il épouſa la fille d'un citoyen de la ville, nommé Homyres, & en eut une fille appellée Critheïs. Le pere & la mere étant morts, cette jeune fille fut ſous la tutelle de Cleanax ami du pere. Soit que le tuteur n'eut pas grand ſoin de ſa pupille, ou que la licence, qui regne d'ordinaire dans les nouveaux établiſſemens, donnât une liberté fort contraire aux mœurs, cette jeune fille ſe laiſſa abuſer, & devint groſſe. Le tuteur, qui n'avoit pas prévenu le mal, voulut le couvrir; il envoya Critheïs à Smyrne, que l'on bâtiſſoit alors, dix-huit ans après Cumes bâtie, c'eſt-à-dire, cent ſoixante & huit ans après la priſe de Troye. Critheïs étant ſur ſon terme, alla un jour à une fête que Smyrne célébroit ſur les bords du fleuve Meles: les douleurs la ſurprirent; elle accoucha d'Homere, qu'elle nomma *Meleſigene*, parce qu'il étoit né ſur les bords de ce fleuve. Comme elle n'avoit point de bien, elle fut obligée de gagner ſa vie à filer.

Sur cette particularité conſervée par Herodote, je rapporterai une tradition ancienne, qui nous apprend qu'Homere a voulu décrire la vie

de ſa mere dans ce paſſage du XII. livre de l'Iliade : *Comme une femme laborieuſe, obligée de vivre du travail de ſes mains, & pleine de juſtice, prenant la balance, peſe avec équité les laines qu'elle a filées, pour en recevoir le prix, & pour ſubvenir à la nourriture de ſes enfans, &c.* Grand éloge pour une femme, de conſerver l'exacte juſtice dans une extrême pauvreté, qui eſt la plus ſûre pierre de touche de la vertu.

Il y avoit alors à Smyrne un homme appellé Phemius, qui enſeignoit les belles-lettres & la muſique ; cet homme ayant vû ſouvent Critheïs, qui logeoit dans ſon voiſinage, charmé de ſa bonne conduite, la prit chez lui, afin qu'elle filât les laines qu'il recevoit de ſes diſciples pour le prix de ſes ſoins. Elle ſe gouverna avec tant de ſageſſe & de modeſtie, que Phemius l'épouſa, & adopta ſon fils, dans lequel il voyoit un génie merveilleux & le plus heureux naturel du monde.

Après la mort de Phemius & de Critheïs, Homere ſuccéda aux biens & à l'école de ſon beau-pere, & il fut l'admiration, non ſeulement de ceux de Smyrne, mais des étrangers qui y venoient de tous côtés, parce que c'étoit une ville de grand commerce.

Un maître de vaiſſeau, appellé Mentès, homme d'eſprit, fort ſavant, & ami de la poéſie, étant arrivé à Smyrne pour ſon trafic, fut ſi charmé d'Homere, qu'il s'attacha à lui, & lui propoſa de quitter ſon école & de le ſuivre dans ſes voyages. Homere, qui méditoit déja ſon poëme de l'Iliade, & qui penſa que rien ne lui étoit plus néceſſaire que de voir les lieux dont il ſeroit obligé de parler, & de s'inſtruire des mœurs qui y regnoient, profita de cette occaſion. Il s'embarqua donc avec Mentès, &

dans ſes différentes courſes il ne manqua pas de recueillir avec ſoin tout ce qui lui parut digne d'attention ; jamais perſonne n'a été plus exact que lui à marquer la ſituation des lieux, les inclinations, & les différentes coûtumes des peuples. Comme un philoſophe voit mieux & remarque mieux que les hommes ordinaires, toutes les découvertes qu'Homere a faites dans la géographie ſont excellentes ; & il a appris la véritable méthode de cet art à ceux qui ont travaillé après lui.

Il eſt le premier qui aît dit que la terre eſt une iſle environnée de tous côtés de la mer ; que le ſoleil ſe leve de l'océan, & ſe couche dans l'océan ; & que le cercle arctique eſt toujours expoſé aux yeux, & ne ſe couche jamais.

Il parcourut l'Egypte, l'Afrique & l'Eſpagne, la mer extérieure, c'eſt-à-dire l'océan, & la mer intérieure, c'eſt-à-dire la mer méditerranée, & il a embelli ſes deux Poëmes de beaucoup de choſes curieuſes & utiles, qu'il avoit appriſes dans ſes voyages. Mais ce qu'il y a d'hiſtorique, il le mêle ingénieuſement avec la fiction pour le rendre plus agréable ; car, comme dit fort bien Strabon, c'eſt la coûtume d'Homere d'attacher à toutes ſes fictions des vérités certaines. Étant en Egypte il apprit beaucoup de particularités ſur le voyage de Paris, lorſqu'il s'en retourna à Troye avec Helene.

M. Huet, ancien Evêque d'Avranches, eſt perſuadé que ce Poëte avoit pris des Egyptiens cet eſprit fabuleux, qui eſt l'ame de ſes poëmes. Voici ſes termes : * *Homere, qui avoit viſité les Égyptiens, rapporta de chez eux cet eſprit fabuleux qui lui fit inventer, non ſeulement les ad-*

* *Dans le Traité de l'origine des Romans, p. 16.*

mirables poëmes qu'il nous a laiſſés, mais encore mille nouveautés dans la généalogie, les dignités & les emplois des Divinités Grecques; & ce fut là qu'il ſe perfectionna dans la Poéſie, qui y a toujours été ſoigneuſement cultivée.

L'autorité d'un ſi ſavant homme eſt pour moi d'un fort grand poids. Nous ſavons par les témoignages de l'antiquité, & Herodote ſurtout nous l'aſſûre, que la plûpart des noms des Dieux ont été portés d'Egypte en Grece avec leur culte. Je conviens donc avec M. Huet qu'Homere a pû enrichir ſa théologie mythologique de ce que les prêtres Egyptiens lui avoient appris, & rapporter en Grece mille nouveautes ſur la généalogie, les dignités, les emplois de leurs Dieux, & je crois même avoir fait voir dans la Préface de l'Iliade, que ſur cette matiere il y avoit appris des choſes fort ſupérieures aux connoiſſances de ces prêtres; il a pû même avoir emprunté d'eux beaucoup de myſteres & de déguiſemens dont il enveloppe ce qu'il dit des Divinités, car les Égyptiens étoient les peuples du monde dont la théologie étoit la plus déguiſée & la plus énigmatique: mais je ne ſais ſi l'on peut dire qu'il ait pris d'eux cet eſprit fabuleux qui lui a fait inventer ſes deux poëmes. Herodote croit qu'il avoit formé le plan de l'Iliade avant ſes voyages, & par conſéquent qu'il avoit bâti ſa fable, qui en eſt le fondement; d'ailleurs il dit lui-même en quelque endroit, * que les jeunes garçons & les jeunes filles, qui s'entretiennent enſemble, parlent ordinairement de fables; preuve certaine que les fables étoient familieres en Grece du tems d'Homere, & avant lui: on en pourroit donner encore d'autres preu-

* *Liv.* XXII. *de l'Iliad.*

ves. Auſſi Strabon reconnoît que les fables étoient reçues en Grece long-tems avant Homere. Ses paroles ſont remarquables. * *Les Poëtes ne ſont pas les ſeuls qui ont reçu les fables ; mais long-tems avant eux les villes & les légiſlateurs les ont admiſes à cauſe de leur utilité, regardant au penchant naturel de l'animal raiſonnable, car l'homme par ſa nature eſt porté à apprendre, & l'amour des fables lui ouvre ce chemin.*

Je ne ſais pas non plus ſi l'on peut dire qu'Homere ſe perfectionna dans la Poéſie en Égypte, car quelque penchant que les Égyptiens aient eu pour elle, il ne paroît pas qu'ils y fuſſent bien parfaits ; ils étoient au moins bien éloignés de la ſageſſe & de la régularité qu'on voit dans les ouvrages de ce Poëte, & je ne crois pas que l'Egypte ait jamais rien produit de ſemblable en ce genre, ni qui puiſſe leur être comparé. Laiſſons à Homere la gloire de l'invention & de la perfection ; il ne les doit qu'à ſon génie, ou ſi l'art de l'Épopée étoit connu avant lui, ce qu'Ariſtote n'a pas voulu décider, ce n'eſt pas en Égypte qu'il en avoit vû les modeles, & il le perfectionna, puiſqu'Ariſtote reconnoît que ce fut lui qui enſeigna le premier aux autres Poëtes à faire comme il faut ces ingénieux menſonges.

En revenant d'Eſpagne, il aborda à Ithaque, où il fut fort incommodé d'une fluxion ſur les yeux. Mentès, preſſé d'aller faire un tour à Leucade ſa patrie, laiſſa Homere chez un des principaux d'Ithaque nommé Mentor, à qui

* Τοὺς μύθους ἀπελέξαντο οὐχ οἱ ποιηταὶ μόνον, ἀλλὰ καὶ αἱ πόλεις πολὺ πρότερον, καὶ οἱ νομοθέται τῆ χρησίμου χάριν, βλέψαντες εἰς τὸ φυσικὸν πάθος τῆ λογικῆ ζώου, φιλευδήμων γὰρ ὁ ἄνθρωπος, πρόχειρον ἢ τούτου τὸ φιλόμυθον.

il le recommanda, & qui eut de lui tous les ſoins poſſibles. Ce fut là qu'Homere apprit bien des choſes d'Ulyſſe, dont il profita dans la compoſition de ſon Odyſſée.

Mentès à ſon retour à Ithaque trouva Homere guéri. Ils ſe rembarquerent, & après avoir employé beaucoup de tems à viſiter les côtes du Peloponneſe & les iſles, ils arriverent à Colophone, où Homere fut encore attaqué de ſa fluxion ſur les yeux, mais avec tant de violence, qu'on prétend qu'il en perdit la vûe. Ce malheur le fit reſoudre à retourner à Smyrne, où il finit ſon Iliade.

Quelque tems après, le mauvais état de ſes affaires l'obligea d'aller à Cumes, où il eſpéroit de trouver plus de ſecours. En chemin il s'arrêta dans un lieu appellé *le nouveau mur* * qui étoit une colonie de Cumes. Là il entra chez un célebre armurier, nommé Tychius, où il recita quelques hymnes qu'il avoit faits pour les Dieux & ſon Poëme de l'expédition d'Amphiaraüs contre Thebes. L'admiration qu'il s'attira, lui fournit quelque tems les moyens de ſubſiſter. Herodote aſſûre qu'on y montroit encore de ſon tems le lieu où Homere étoit accoûtumé de s'aſſeoir quand il récitoit ſes vers; & que ce lieu étoit encore en très-grande vénération.

Il alla enſuite à Cumes, comme il l'avoit réſolu; & en paſſant par Lariſſe, qui étoit ſur le chemin à quatre-vingt ſtades de Cumes, il fit l'épitaphe de Mydas, Roi de Phrygie,

* *Herodote n'eſt pas d'accord avec Strabon: il aſſûre que le* nouveau mur *fut une colonie de Cumes, & bâti huit ans après ſa Metropole; & Strabon dit au contraire qu'il fut bâti avant Cumes, contre les Pelaſges qui tenoient Lariſſe.* On peut le voir, liv. XIII.

qui venoit de mourir. Il fut reçu à Cumes avec une extrême joie.

Le grand goût qu'on témoigna pour ſa Poéſie, l'encouragea à demander qu'on lui aſſignât ſon entretien ſur le tréſor public; & comme il ſentoit bien ſes forces, il aſſûra que ſi on lui accordoit cet honneur, il rendroit Cumes la plus célebre de toutes les villes. Ceux qui le favoriſoient, lui conſeillerent de faire lui-même ſa demande au ſénat. Il y eſt introduit; il préſente ſa requête. Un ſeul magiſtrat, qui ſans doute n'aimoit pas la Poéſie, s'y oppoſa, repréſentant que ſi on vouloit nourrir tous les aveugles, ils en ſeroient accablés: cet avis fit revenir les autres, & l'emporta. Homere fit quelques vers pour ſe plaindre de ſon infortune, mais il s'en plaignit avec plus de douceur que ne feroit aujourd'hui un de nos plus médiocres Poëtes. Ce mot du magiſtrat fit perdre à Homere le nom de *Meleſigene* qu'il avoit porté juſqu'alors; il ne fut plus appellé qu'*Homere*, c'eſt-à-dire *l'aveugle*, dans le langage des Cuméens En ſortant de Cumes pour ſe retirer à Phocée, il fit cette imprécation qu'il ne naquît jamais à Cumes de Poëte qui pût la célébrer & lui donner de l'éclat, regardant avec raiſon la naiſſance des grands Poëtes & des grands Écrivains, non-ſeulement comme le plus grand ornement des villes où ils naiſſent, mais comme la plus ſûre ſource pour elles d'une gloire immortelle, qu'ils ſont ſeuls capables de leur procurer par leurs écrits.

Homere alloit ainſi de ville en ville récitant ſes poëmes, & telle étoit la coûtume de ces premiers Poëtes. On peut dire que comme les anciens héros, Hercule, Théſée, couroient le monde pour purger la terre de monſtres, &

pour faire jouir les villes & les campagnes des fruits de leur valeur, qu'ils n'employoient que pour le bonheur des hommes; les premiers Poëtes alloient de même dans les villes pour les faire jouir des fruits de leurs travaux, & pour répandre par-tout les beautés & les merveilles de leur Poéſie. On a voulu les comparer à nos Trobadours, qui alloient de même de ville en ville chanter leurs chanſons. La comparaiſon n'eſt pas noble pour Homere, mais elle l'eſt beaucoup pour ces Poëtes ſans génie & ſans goût.

Etant à Phocée, il liſoit ſes vers dans les aſſemblées. Il y avoit alors dans la ville un homme appellé Theſtorides, qui enſeignoit les belles-lettres à la jeuneſſe: il offrit à Homere de le prendre chez lui & de l'entretenir, s'il vouloit lui laiſſer écrire ſes poéſies. Homere accepta ce parti, & fit chez lui le poëme appellé *la petite Iliade*, & un autre poëme appellé *la Phoceïde*. Quand Theſtorides eut ces deux poëmes, il quitta Phocée, & alla à Chio, où il les débita comme ſiens. Cette indigne ſuppoſition fut bientôt reconnue. Homere, qui en fut averti, voulut aller à Chio; & n'ayant trouvé qu'un radeau qu'on menoit à Erythres, il ſe mit deſſus, & d'Erythres il paſſa à Chio dans un bâteau de pêcheurs, qui le débarquerent & eurent la cruauté de l'abandonner ſur le rivage, où il paſſa la nuit. Un aveugle ne pouvoit que s'égarer dans un pays ſi déſert; il ſe mit pourtant en chemin dès le lendemain, & erra près de deux jours ſans trouver perſonne qui pût le ſecourir & le conduire. Enfin ſur le ſoir il entendit des chevres près de ſon chemin, il alla du côté où il les entendoit, & il auroit été dévoré par les chiens,

ſi le berger, nommé Glaucus, ne l'avoit délivré. Ce berger ayant appris ſon avanture, le mena dans ſa cabane, & le regala le mieux qu'il lui fut poſſible : le Poëte tâcha de divertir ſon hôte, en lui racontant ce qu'il avoit vû de plus curieux dans ſes voyages.

Cette avanture d'Homere, à l'aveuglement près, reſſemble bien à celle d'Ulyſſe, qui en arrivant à ſa maiſon de campagne, auroit été dévoré par ſes chiens, ſi Eumée ne fut accouru à ſon ſecours, comme cela eſt raconté au commencement du XIV. livre de l'Odyſſée. Il y a de l'apparence qu'Homere donne à Ulyſſe ce qui lui étoit arrivé à lui-même.

Glaucus fut ſi charmé, que dès le lendemain il alla rendre compte à ſon maître de l'heureuſe rencontre qu'il avoit faite. Son maître lui ordonna de lui amener cet étranger ; & il ne l'eut pas plutôt entretenu, qu'il le voulut avoir chez lui, & qu'il lui confia l'éducation de ſes enfans. Cet homme ſe tenoit à une terre appellée Boliſſus, près de la ville de Chio. Homere demeura quelque tems chez lui, & y compoſa quelques Poëmes, qui ſe ſont perdus, & la Batrachomyomachie, ou le combat des grenouilles & des rats, qui nous reſte encore. Dès que Theſtorides, qui étoit à Chio, fut informé qu'Homere étoit ſi près de lui, il n'oſa l'attendre & quitta le pays. Homere alla à Chio, & y établit une école, où il récitoit publiquement ſes ouvrages. Il y gagna quelque bien, ſe maria & eut deux filles, dont l'une mourut jeune, & l'autre fut mariée à un homme de Chio. Ce fut là qu'il compoſa ſon Odyſſée, & dans ce poëme il témoigne ſa reconnoiſſance à ceux qui lui avoient fait plaiſir, car il y conſacre leurs noms, & y place Mentor,

Phemius, Mentès, avec des éloges qui les ont immortalisés Il avoit placé de même Tychius dans son Iliade.

Ses amis trouvant que l'Ionie étoit pour lui un théatre trop petit, lui conseillerent d'aller en Grece, où il jouiroit plus glorieusement de sa réputation. Il se rendit à leurs conseils, & l'on prétend que pour se procurer la faveur des Grecs, il ajoûta dans son Iliade & dans son Odyssée beaucoup de vers à la louange de plusieurs états de la Grece, & sur-tout à celle des Atheniens & à celle des peuples d'Argos.

Il partit donc de Chio, & aborda à Samos, où on le retint, & où il passa l'hyver; de Samos il alla à Io, une des isles Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes; mais il tomba malade dans cette isle, & y mourut. On lui fit des funerailles honorables, & on l'enterra sur le rivage de la mer, car c'étoit la coûtume de placer les tombeaux des grands personnages dans les lieux où ils pouvoient être le plus exposés à la vûe des passans.

Plusieurs auteurs ont écrit qu'il mourut de douleur de n'avoir pû expliquer une énigme que lui proposerent des pêcheurs, qu'il trouva sur le rivage. Mais Herodote, qui rapporte cette énigme, s'oppose avec raison à une tradition si ridicule. Les anciens se sont plû souvent à donner aux grands hommes des naissances & des morts extraordinaires. C'est ainsi que l'on a dit qu'Aristote s'étoit jetté dans l'Euripe, au détroit de Negrepont, pour n'avoir pû comprendre la cause de ses prétendues sept marées journalieres : deux insignes fausserés, comme mon pere l'a montré dans ses lettres. Le détroit de Negrepont n'a point de marées réglées; il est dans une continuelle agitation, à cause des

flots que le Pont Euxin envoie continuellement dans la mer Egée ; & la mort d'Ariſtote eſt rapportée tout autrement par des auteurs mieux informés.

Si ces mémoires d'Herodote avoient été regardés comme véritables, ils auroient vuidé le procès de tant de villes qui ſe diſputoient l'honneur d'avoir donné la naiſſance à ce grand Poëte, & terminé les différends de tant d'auteurs célebres, qui ne ſauroient s'accorder ſur le tems où il a vécu. Car, ſelon Herodote, Homere eſt Eolien, puiſqu'il naquit à Smyrne, ce qu'il fonde encore ſur ce que ce Poëte ſuit ordinairement les coûtumes des Eoliens, ſur-tout dans les deſcriptions qu'il fait des ſacrifices.

Voilà donc ſa véritable patrie trouvée, & le tems de ſa naiſſance bien fixé, puiſqu'il aſſûre que ce Poëte naquit à Smyrne cent ſoixante-huit ans après la priſe de Troye, & ſix cens vingt-deux ans avant la deſcente de Xerxès en Grece.

Mais la fidélité de ces mémoires a pû être ſuſpecte avec raiſon, & la ſupputation des tems doit faire douter qu'Herodote ſoit l'auteur de cet ouvrage ; car outre qu'elle eſt fauſſe, puiſque depuis l'an cent ſoixante-huit de la priſe de Troye juſqu'au paſſage de Xerxès, il n'y a pas ſix cens vingt-deux ans, comme cet écrivain le dit, mais ſeulement cinq cens trente-deux ; on voit qu'Herodote ſuit un autre calcul dans le ſecond livre de ſon hiſtoire, où il écrit qu'il eſt perſuadé qu'Homere étoit quatre cens ans avant lui, c'eſt-à-dire trois cens quarante ans après la priſe de Troye, car Herodote floriſſoit ſept cens quarante ans après cette expédition.

Nous voilà donc retombés dans les mêmes

incertitudes, & ſur le lieu de ſa naiſſance & ſur le tems. La premiere ne ſera jamais bien éclaircie, & l'on ne peut faire que des conjectures.

Ceux qui n'ont conſulté que ſon ſtile, qui eſt Ionique preſque par-tout, ont cru pouvoir inférer de là qu'il étoit d'Ionie ; mais cela ne prouve rien, comme mon pere l'a remarqué. Hippocrate & Herodote ont tous deux écrit en Ionien, quoique le premier fut de l'iſle de Cos, & l'autre d'Halicarnaſſe, où l'on parloit Dorien. Les écrivains Grecs ne s'aſſujettiſſoient pas à ſuivre dans leurs ouvrages le dialecte de leur pays ; ils choiſiſſoient celui qui leur plaiſoit davantage. Homere a préféré l'Ionique, parce qu'il eſt incomparablement plus beau que tous les autres, & qu'il étoit le plus connu & le plus eſtimé, comme la baſe & le fondement de la langue grecque, & comme le grec le plus pur.

Strabon le croyoit de l'iſle de Chio, ſur ce qu'il parle volontiers de la mer Icarienne, comme d'une mer qu'il voyoit ſouvent ; mais cette preuve eſt foible, car Homere parle de cette mer, comme en ont parlé tous les Poëtes, c'eſt-à-dire comme d'une mer orageuſe & difficile à cauſe de la quantité d'iſles dont elle eſt ſemée.

. . . . *crebris freta concita terris.*

Il faut pourtant avouer que cette opinion, qu'Homere étoit de Chio, a été la plus ſuivie. Le Poëte Simonide l'appelle *le Poëte de Chio*, & Theocrite en deux endroits *le Chantre de Chio*. Que dis-je ? Homere lui-même écrit en propres termes qu'il habitoit à Chio, quand il dit aux Muſes dans ſon hymne à Apollon, *Répondez que c'eſt l'aveugle qui demeure à Chio.*

Τυφλὸς ἀνὴρ, οἰκεῖ δ' Χίῳ ἐνὶ παιπαλοέσσῃ.

Car on prend ce mot οἰκεῖ, *demeure*, pour *eſt né*, comme il le ſignifie ſouvent dans Homere même.

C'eſt ſur cela qu'inſiſte Leo Allatius, pour ſoûtenir que ce Poëte étoit de Chio. Mais il y a deux choſes à répondre; la premiere, que cet hymne n'eſt pas d'Homere, non plus que les autres qui portent ſon nom; ou que s'il eſt de lui, comme Thucydide l'a certainement cru, les anciens ont pris ce mot οἰκεῖ, *demeure*, non pour le lieu de la naiſſance, mais pour celui de la ſimple habitation. Et nous avons vû qu'Homere a effectivement fait un long ſéjour à Chio. Comment peut-on concevoir que tant de villes euſſent diſputé entre elles l'honneur d'avoir donné la naiſſance à Homere, ſi ce Poëte avoit marqué ſi préciſément lui-même le lieu où il étoit né?

Les Homerides de Chio, ſur leſquels Leo Allatius ſe fonde encore, n'établiſſent pas davantage ſon opinion. Les Homerides ne ſont pas des deſcendans d'Homere, mais des * *Rhapſo-*

* *On prétend que ces* Rhapſodes *étoient ainſi appellés, parce qu'ils recitoient ces vers, en tenant à la main une branche de laurier,* ῥαβδῳδοὶ; *ou parce qu'ils couſoient enſemble différentes pieces, & qu'après avoir chanté, par exemple, la partie appellée* la colere d'Achille, *dont on a fait le premier livre, ils chantoient* le combat de Paris & de Menelas, *dont on a fait le* III. *livre, ou telle autre partie qu'on leur demandoit,* ῥαψῳδοὶ, ῥαπτόντες, τὰς ᾠδάς. *Cette derniere opinion eſt la plus vraiſemblable, ou plûtôt la ſeule vraie. C'eſt ainſi que Sophocle dans ſon Oedipe appelle le ſphinx* ῥαψῳδὸν, *parce qu'il rendoit différens oracles ſelon qu'on l'interrogeoit. Au reſte, il y avoit deux ſortes de* Rhapſodes, *les uns récitoient ſans chanter, & les autres récitoient en chantant.*

des, c'eſt-à-dire des gens qui recitoient ſes vers dans les aſſemblées publiques, & ſur-tout dans les jeux, que l'on célébroit tous les cinq ans à Chio en l'honneur d'Homere, & dont on conſervoit la mémoire par des médailles que l'on faiſoit frapper; il y en a encore dans les cabinets des curieux. Du tems de Platon il y avoit beaucoup de ces Homerides, non ſeulement à Chio, mais ailleurs; car il en eſt parlé dans ſon Dialogue intitulé *Ion*. Peut-on s'imaginer que du tems de Platon, plus de cinq cens ans après Homere, il y eut encore en tant de lieux des deſcendans de ce Poëte, & en aſſez grand nombre pour conſerver le nom d'*Homerides?* cela ſeroit bien ſingulier. Enfin ſi Homere avoit dit lui-même qu'il étoit né à Chio, jamais Ariſtote n'auroit aſſûré le contraire, comme il le fait formellement, dans le 11. liv. de ſa rhétorique.

L'opinion la plus vraiſemblable eſt qu'il étoit Eolien, comme l'a cru celui qui a écrit ſa vie. C'eſt le ſentiment que mon pere a ſuivi, & qu'il a fondé non-ſeulement ſur le grand attachement qu'Homere témoigne pour les pratiques des Eoliens, mais encore ſur ce qu'il dit au commencement du IX. livre de l'Iliade, que le zéphyre, le vent du couchant, ſouffle de la Thrace, ce qui n'eſt vrai que par rapport aux villes des Eoliens; d'où il s'enſuit néceſſairement qu'Homere étoit né, ou du moins qu'il demeuroit en Eolide vis-à-vis de Leſbos.

A l'égard du tems où il a vécu, il eſt certain qu'Homere n'a laiſſé dans ſes ouvrages aucun indice qui puiſſe nous mener à le bien établir. Ariſtote a voulu le conjecturer d'un paſſage du IX. liv. de l'Iliade, où ce Poëte parle de Thebes d'Egypte, comme de la ſeule ville connue & de grande

grande réputation dans tous les pays ; d'où il infére qu'il vivoit peu de tems avant que Memphis fut bâtie, ou qu'elle fut parvenue à la grandeur où elle se trouva, & qui effaça celle de Thebes. Mais cette conjecture n'est pas sûre, & ne peut servir à nous fixer ; car Thebes fut encore très-florissante long-tems après Homere, puisque sa premiere ruine ne vint que par Nabuchodonosor, & il y avoit déja long-tems que Memphis étoit une ville florissante. Cherchons donc quelque chose de plus précis.

Il me paroît qu'il n'étoit pas bien difficile de dissiper cette incertitude. C'est une regle sûre, que quand le tems de la vie d'un homme n'est pas marqué préciſément par des époques certaines, on peut le fixer à peu près par la vie de ceux qui ont vécu peu de tems après lui. Nous savons, comme je l'ai déja dit dans la Préface, que Lycurgue étant allé en Ionie, y trouva les poëmes d'Homere chez un des fils, ou des petits-fils de Creophyle qui avoit logé ce Poëte. Homere étoit donc quelque tems avant ce législateur, qui vivoit trois cens ans après la prise de Troye, & par conséquent Homere vivoit cinquante ou soixante ans avant Lycurgue, ou deux cens quarante, ou deux cens cinquante ans après la prise de Troye.

Il est vrai que les marbres d'Arondel, qui sont ce que nous avons de plus sûr, mettent Homere sous l'Archonte Diognetus, c'est-à-dire trois cens ans après la prise de Troye, & neuf cens seize ans avant la naissance de notre Seigneur. Cela ne s'accorde pas entiérement avec l'époque que j'ai marquée, à moins qu'on ne dise qu'Homere, bien que plus vieux que Lycurgue, vivoit encore de son tems, comme Ciceron & Strabon l'ont cru. Il est toujours

conſtant que ce Poëte floriſſoit vers le milieu du troiſieme ſiecle après la priſe de Troye, & cela ſuffit. On ne ſauroit le reculer plus loin.

Il n'eſt pas ſi étonnant que l'on ait ignoré la véritable patrie d'Homere, & le tems précis où il a vécu, qu'il l'eſt que l'on ne ſache pas ſon véritable nom. Celui de *Meleſigene*, a trop l'air d'une fable.

Homere s'eſt caché avec un très-grand ſoin; dans tous ſes ouvrages il n'a rien dit qui le puiſſe faire connoître. Dion Chryſoſtome, admirant cette modeſtie, l'oppoſe à la vanité de ces écrivains qui mettent leur nom au commencement, à la fin, & dans le cours même de leurs ouvrages, & qui ſe nommeroient à chaque page s'ils l'oſoient : & frappé de la grandeur d'ame de ce grand Poëte, il lui donne ce bel éloge. * *Qu'il a fait comme les prêtres, qui rendent les oracles des Dieux; car ces prêtres ne mêlent point leurs noms aux inſpirations qu'ils ont reçues, & rendent leurs réponſes ſans ſe montrer.*

Quelques auteurs ont prétendu qu'il porta toujours celui d'Homere, parce qu'il étoit aveugle-né. Mais Velleïus Paterculusa fort bien réfuté ce conte. *Si quelqu'un*, dit-il, *croit qu'Homere eſt né aveugle, il eſt aveugle lui-même, & privé de tous les ſens.* Proclus dit la même choſe : *Tous ceux qui aſſûrent qu'Homere eſt né aveugle me paroiſſent avoir perdu le ſens, car ce Poëte a plus vû & mieux vû que tous les autres hommes.*

En effet, Homere a peint au naturel une infinité de choſes dont il n'auroit jamais pû avoir

* Ἀλλὰ τῷ ὅτι ὥσπερ οἱ προφῆται τῶν θεῶν ἐξ ἀφανοῦς καὶ ἀδύτου τινὸς φθεγγόμενος.

la moindre connoiſſance s'il n'avoit eu de fort bons yeux.

D'autres ont prétendu qu'il eut ce nom, parce qu'il fut donné en ôtage par les habitans de Smyrne à ceux de Chio pour terminer quelque guerre de ſon pays, car les Grecs appellent les ôtages, *Homeres*; c'eſt ce que je trouve de plus apparent. Il me ſemble même que ce prétendu aveuglement d'Homere eſt démenti par les médailles frappées en ſon honneur; car il y eſt repréſenté aſſis, & tenant un volume qu'il lit, marque ſûre que dans le tems de ces médailles, la tradition, qui l'a fait aveugle, n'avoit pas encore commencé; elle eſt poſtérieure aux médailles, & n'a eu d'autre fondement que la ſignification du mot.

Cette ignorance, où l'on eſt ſur le pays, ſur la vie & ſur le nom même d'Homere, prouve admirablement la vérité de ce que dit l'Empereur Marc Aurele, qu'un homme inconnu peut être un homme divin.

Outre l'Iliade & l'Odyſſée, on prétend qu'il avoit fait quantité d'autres ouvrages. Herodote, ou celui qui a fait ſa vie, lui attribue des hymnes pour les Dieux; un poëme ſur *l'expédition d'Amphiaraüs contre Thebes*; *la petite Iliade*; *la Phoceïde*; *les Cercopes*; *les Epicyclides*; *le combat des grenouilles & des rats*, & pluſieurs autres, dont on n'a conſervé que les noms. Il avoit fait un poëme intitulé *Margites*, où il avoit mêlé pluſieurs ſortes de vers, comme nous l'apprenons d'Ariſtote; on prétend même que c'étoit ſon premier ouvrage, & qu'il avoit eſſayé par là ſon talent pour la Poéſie. Nous n'avons aujourd'hui que ſon Iliade & ſon Odyſſée. Le combat des grenouilles & des rats eſt fort douteux, auſſi-bien que ſes hymnes à Apol-

lon, à Diane, à Mercure, & à quelques autres Dieux. Les plus ſavans critiques eſtiment que ces ouvrages ne ſont pas de lui. Il en eſt de même de la petite Iliade: il paroît qu'Ariſtote n'a pas cru qu'il en fut l'auteur, * & il en dit de fort bonnes raiſons. C'eſt faire grand tort à Homere de lui attribuer un poëme où ſont violées toutes les regles de l'art, qu'il a ſi bien ſuivies dans ſes deux poëmes. Il y a bien de l'apparence qu'on lui a encore attribué d'autres ouvrages qu'il auroit déſavoués, & tel étoit le poëme appellé † *Cypria*, les Cypriaques. Ariſtote fait entendre qu'il n'en étoit non plus l'auteur que de la petite Iliade, que les anciens monumens attribuent avec plus de raiſon au poëte Leſchés, & il le donne à un poëte appellé Dicaiogene. Avant ce philoſophe, Herodote avoit prouvé par de bonnes & ſolides raiſons que ces Cypriaques n'étoient nullement d'Homere. On peut voir ce qu'il en dit dans le II. livre de ſon hiſtoire.

Les poéſies d'Homere n'ont pas fait ſeulement les délices de l'eſprit, elles ont fait encore dans tous les tems le plaiſir des yeux; les plus grands peintres & les plus célebres ſculpteurs ont tiré de là les ſujets & les deſſeins de leurs plus grands ouvrages; elles ont fait les plus beaux ornemens des temples & des palais. Parmi les ſujets, qu'on peignoit ordinairement dans les galeries & dans les portiques, Vitruve met les combats d'Ilion & les erreurs d'Ulyſſe. Hieron avoit fait repréſenter toute la fable de l'Iliade ſur le plancher

* *Dans le ch. 24. de la Poétiq.*

† *C'étoit un poème dont on ignore le ſujet. L'Auteur y parloit de l'enlevement d'Helene: & cela fait croire que c'étoit un recueil d'avantures amoureuſes.*

de ſon navire en ouvrage de marqueterie ; & tout le monde ſait que François I. ce pere des lettres, a tiré de l'Odyſſée l'embelliſſement d'une des galeries de Fontainebleau. L'Antiquité parle même de certaines coupes de grand prix, que l'on appelloit *ſcyphos Homericos*, coupes d'Homere, parce qu'on y avoit gravé des ſujets tirés de ſes poëmes, ou même pluſieurs de ſes vers. Neron les aimoit paſſionnément, comme le rapporte Suetone, & c'eſt cette paſſion qui a perſuadé au ſavant M. Fabretti qu'un ſtuc où ſont ſculptés en petits bas-reliefs, d'une maniere très-élégante, les ſujets des livres de l'Iliade, eſt du tems de ce prince. Le malheur eſt que cet ouvrage n'eſt pas venu à nous entier ; on n'en a que le bas-relief du premier livre, & ceux des douze derniers ; les onze autres manquent.

Homere n'a pas ſeulement été regardé comme le plus grand Poëte dans l'Epopée, mais encore comme celui qui a donné les idées des autres genres de poéſie les plus importans, c'eſt-à-dire de la tragédie & de la comédie. C'eſt ce qu'Ariſtote aſſûre dans ſa Poétique : *Comme Homere*, dit-il, *a tenu ſans contredit le premier rang dans le genre héroïque & tragique, car il eſt le ſeul qui mérite le nom de Poëte, non-ſeulement parce qu'il a bien écrit, mais encore parce qu'il a fait des imitations dramatiques ; il a été auſſi le premier qui ait donné comme un crayon de la comédie, en changeant en plaiſanteries les railleries piquantes des premiers Poëtes. En effet, ſon* Margites *a le même rapport avec la comédie, que ſon Iliade & ſon Odyſſée ont avec la tragédie.* Poétiq. Chap. 4.

L'autorité d'Homere a toujours été ſi grande, &, comme mon pere l'a remarqué, on

a toujours eu tant de reſpect pour ſes écrits, que les anciens croyoient avoir aſſez bien prouvé une choſe quand ils produiſoient le moindre paſſage de ſes poëmes pour appuyer leur opinion. Je ne parle pas ſeulement des poëtes, des géographes, des rhéteurs; je parle auſſi des théologiens, des phyſiciens, des juriſconſultes, des philoſophes, & même des généraux d'armée. Un de ſes vers a terminé quelquefois des différends conſidérables, & donné gain de cauſe à ceux qui l'avoient de leur côté.

La vénération des hommes pour ce grand Poëte ne s'arrêta pas là, elle alla juſqu'à lui élever des temples. Ptolemée Philopator, troiſieme Roi d'Égypte, lui en éleva un très-magnifique, dans lequel il plaça la ſtatue d'Homere, & tout autour de cette ſtatue il mit les plans des villes qui ſe diſputoient l'honneur d'avoir été ſon berceau.

Ceux de Smyrne firent bâtir un grand portique de figure quarrée, & au bout un temple à Homere avec ſa ſtatue.

A Chio on célébroit tous les cinq ans des jeux en l'honneur de ce Poëte, & on frappoit des médailles pour conſerver la mémoire de ces jeux. On faiſoit la même choſe à Amaſtris, ville du Pont.

A Argos on invoquoit Homere avec Apollon dans les ſacrifices publics. On fit même à Homere des ſacrifices particuliers, & on lui érigea une ſtatue de bronze.

Ces honneurs rendus à Homere en tant de lieux, donnerent à un ancien ſculpteur de Priene, appellé Archelaüs, l'idée de faire en marbre l'apothéoſe de ce Poëte. Ce marbre, qui eſt d'une beauté ſinguliere, & qui marque parfaitement la ſageſſe, l'étendue d'eſprit, le grand

ſavoir & l'habileté du ſculpteur, fut trouvé heureuſement vers le milieu du dernier ſiecle dans des ruines près d'une maiſon de campagne de l'Empereur Claude.

Il a été gravé plus d'une fois, & M. Cuper en a donné en 1683. une explication fort étendue.

Dans les cabinets des curieux, on voit encore des médailles d'Homere frappées à Chio, à Smyrne, à Amaſtris. * Mais comme ces honneurs ne commencerent que long-tems après ſa mort, on n'a point de figure d'Homere tirée ſur l'original; elles ne ſont toutes que d'idée & de fantaiſie. Au moins c'eſt ce que Pline nous fait entendre, liv. 35. chap. 2. *In bibliothecis dicantur illi quorum immortales animæ in iiſdem locis ibi loquuntur. Quin imò etiam quæ non ſunt finguntur, pariuntque deſideria non traditi vultus, ſicut in Homero evenit.* » On conſa-
» cre dans les bibliotheques la figure de ceux
» dont les ames immortelles y parlent encore.
» Bien plus on feint ce qui n'exiſte point, &
» des têtes, qu'on ne nous a pas conſervées, en-
» flamment notre curioſité & excitent de violens
» deſirs, comme cela eſt arrivé ſur Homere. »

De là vient ſans doute que ces têtes, qui paroiſſent ſur ces médailles, ſont ſi différentes, à moins qu'on ne veuille dire que ces médailles & ces figures d'Homere ont été faites ſur des portraits qu'on avoit conſervés dans ces villes, & qu'elles ne ſont différentes qu'à cauſe du différent âge où ces portraits avoient été faits, ce qui eſt difficile à croire.

Mais, ni ces médailles, ni ces ſtatues, ni ces jeux publics, ni ces temples, ni ces ſacrifices, ni ces hymnes, ni cette apothéoſe, en

* *J'en ai mis une d'Amaſtris dans la planche qu'on voit à la page ſuivante.*

un mot tous ces différens honneurs rendus à Homere dans la Grece par des villes, ou ailleurs par des princes étrangers, ne valent pas l'éloge que forme le conſentement de tous les hommes dans tous les ſiecles & dans tous les lieux : car ſi les ſuffrages d'une ſeule ville ont ſouvent ſuffi pour faire obtenir à des hommes les honneurs divins, que ne doivent pas faire les ſuffrages réunis de tout le monde, en tous lieux & dans tous les âges !

C'eſt ce conſentement ſi glorieux de tous les tems & de tous les lieux, que le ſculpteur Archelaüs a ſi ingénieuſement marqué dans ce marbre, dont j'ai parlé, & dont je donne ici ce ſeul morceau qui répond à mon ſujet, & dont voici une explication très-ſimple.

On voit Homere aſſis ſur un ſiege, accompagné d'un marche-pied, car c'étoit le ſiege que l'on donnoit aux Dieux, ou aux perſonnes conſidérables que l'on vouloit bien traiter. Dans le XIV. livre de l'Iliade, Junon promet au Sommeil un trône d'or qui ſera accompagné d'un marche-pied, afin qu'il puiſſe être long-tems à table ſans fatiguer ſes beaux pieds. Et dans le XVIII. livre, la femme de Vulcain, la belle Charis, conduit Thetis dans un riche appartement, la fait aſſeoir ſur un trône magnifique, & met ſous ſes pieds délicats un marche-pied.

Ce Poëte a le front ceint d'un bandeau, comme étant le grand prêtre des Muſes, ou plutôt le Roi ou le Dieu des Poëtes ; car le bandeau autour de la tête n'étoit pas ſeulement la marque de la royauté & de la grande prêtriſe, mais encore de la divinité.

Il tient de la main droite un volume, & de la gauche un ſceptre, ou une haſte, au bout de laquelle on voit une fleur, qu'on prétend

..ΚΟΥΜΕΝΗ ΧΡΟΝΟΣ ΙΛΙΑΣ ΟΔΥΣΣΕΙΑ ΟΜΗΡΟΣ.

Faure Sculp.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

être le *Lotos*, peut être pour marquer l'Odyſſée ; car dans le IX. livre, Ulyſſe raconte les effets miraculeux de cette plante, qui avoit fait oublier à ſes compagnons, qui en avoient mangé, le deſir de retourner dans leur patrie.

Des deux figures, qui ſont derriere la chaiſe, celle qui eſt à la droite, & ſous laquelle on voit ce mot . . . KOYMENH pour OIKOYMENH, le tems ayant rongé la premiere ſyllabe, c'eſt Cybele avec une tour ſur la tête, ou Iſis avec ſon boiſſeau, *modius*, pour repréſenter la terre ; elle met une couronne ſur la tête d'Homere, pour marquer que la terre entiere a déféré à ce Poëte la couronne de la poéſie.

La figure aîlée, qui eſt à la gauche, c'eſt le Tems, comme le mot KPONOΣ, qui eſt au deſſous, le fait entendre ; il aſſiſte à ce couronnement, comme partie néceſſaire, tenant un volume dans chaque main, l'Iliade & l'Odyſſée, parce que c'eſt le tems ſeul, qui en conſacrant les écrits des grands Poëtes, ou des écrivains illuſtres, met le ſceau à leur réputation, & leur aſſûre une gloire qui ne finira jamais.

Aux deux côtés de la chaiſe, il y a deux petites figures à genoux ; celle qui eſt à la droite d'Homere, c'eſt l'Iliade, comme l'apprend le mot IAIAΣ, qui eſt au deſſous, & ſans le mot même on ne laiſſeroit pas de la connoître à l'épée qu'elle tient, & qui marque les combats décrits dans ce poëme.

La figure, qui eſt à la gauche, & dont on ne voit que la tête & la main, c'eſt l'Odyſſée, comme le mot OΔYΣΣEIA le fait entendre, & comme on la reconnoît à ce qu'elle tient à la main, qui eſt un ornement de la poupe d'un vaiſſeau, & qu'on appelle *acraſtelium*, & *aplyſtre* ; car c'eſt pour marquer les

voyages d'Ulyſſe, comme Strabon nous apprend qu'à de pareils ornemens, que l'on voyoit dans un temple de Minerve en quelque ville d'Eſpagne, on reconnoiſſoit qu'Ulyſſe avoit été juſques-là.

Enfin ſous les pieds d'Homere, au bas de ſon marche-pied, on voit deux rats qui rongent quelque choſe. On a prétendu que c'étoit pour marquer le poëme de la *Batrachomyomachie*, du combat des grenouilles & des rats; mais j'en doute fort, & je ſuis perſuadée que l'habile ſculpteur a voulu marquer par ces rats, ces inſectes du Parnaſſe, ces méchans auteurs, qui n'ayant pû parvenir à faire eſtimer leurs ouvrages, ont voulu ſe venger de ce mépris ſur les ouvrages les plus eſtimés; & qui, lorſque le tems & la terre entiere couronnent Homere, ont pris à tâche de le décrier. Il y en a eu pluſieurs dans l'antiquité, comme nous le voyons dans Ariſtote, dans Strabon & ailleurs, car il y a eu des goûts dépravés dans tous les ſiecles. Cette ſecte ſi décriée s'eſt renouvellée dans les derniers tems; peut-être même n'eſt-elle pas encore entiérement éteinte aujourd'hui, malgré le ridicule affreux dont elle a été couverte. Si j'oſois je prendrois la liberté de fournir à ces cenſeurs, qui condamnent Homere ſans le connoître, un raiſonnement qui me paroît bien ſimple, & que le ſens commun doit dicter. Je voudrois donc que chacun de ces critiques ſi préſomptueux voulût raiſonner de cette maniere: » Tout ce qu'il y a eu de plus » grands hommes & de plus forts génies de- » puis deux mille cinq cens ans en Grece, » en Italie & ailleurs; ceux dont on eſt for- » cé encore aujourd'hui d'admirer les écrits: » ceux qui ſont encore nos maîtres, & qui

» nous enſeignent à penſer, à raiſonner, à » parler, à écrire; tous ces gens-là recon- » noiſſent Homere pour le plus grand de tous » les poëtes, & ſes poëmes pour la ſource » des richeſſes de toutes les autres poéſies; » c'eſt ſur lui qu'on a formé les regles des » plus nobles de tous les poëmes, pour en » conſtituer l'art; des hommes éclairés, des » hommes d'un eſprit très-pénétrant, & d'un » jugement très-juſte, nous y font remarquer » des beautés ſingulieres & des charmes infi- » nis. Tous ces gens-là ont porté leur juge- » ment ſur ce qu'ils ont vû, examiné, con- » nu; au lieu que moi je juge de ce que je » n'ai ni vû, ni connu, ni examiné, puiſque » je n'ai jamais lû Homere dans ſa langue, » & que je ſuis incapable de le lire, ou de » le bien lire; comment puis-je donc préſumer » que mes déciſions prévaudront ſur celles de » tant de juges ſi éclairés & ſi reſpectables, » qui n'ont pû être trompés? cela n'eſt pas » poſſible. » Et en vérité dans les choſes mê- mes que l'on auroit examinées avec le plus d'attention, & que l'on croiroit le mieux con- noître, & entre égaux, la ſageſſe, toujours conforme à l'ordre, & qui n'eſt elle-même que l'ordre, voudroit qu'on ſoumît ſon ſentiment particulier à celui du plus grand nombre, & encore plus à celui de tous les tems & de tous les lieux.

Tous ces aveugles cenſeurs qui veulent à quelque prix que ce ſoit critiquer Homere, auront beau unir leurs efforts, jamais ils n'ô- teront à ce grand Poëte la couronne que le tems & la terre entiere ont miſe ſur ſa tête, & qu'il a ſi bien méritée par ſes écrits im- mortels.

PREFACE

De l'ILIADE de M. POPE traduite de l'Anglois.

ON convient généralement qu'*Homere* eut en partage le génie de l'invention, dans un degré plus éminent qu'aucun autre écrivain. Virgile lui a disputé, à juste titre, la gloire d'une sage composition ; d'autres peuvent se flatter d'avoir atteint la perfection dans quelques genres particuliers. Mais, quant à l'invention, personne ne l'a encore égalé. L'on ne doit donc pas s'étonner qu'il ait toujours été regardé comme le plus grand des Poëtes, puisqu'il a sur-tout excellé dans ce qui est le véritable fondement de la poésie. C'est en effet le talent de l'invention, qui sépare en différentes classes tous les grands génies, & qui leur assigne leurs places. Par les secours d'une étude opiniâtre & d'un savoir profond, soutenus de l'art & de l'industrie, on peut se flatter de surmonter toutes les difficultés ; on peut prétendre à tout, excepté à la gloire d'inventeur. Mais, celui qui possède le génie de l'invention, a en même-tems les matériaux & l'art nécessaire pour les bien mettre en œuvre ; & sans ce génie, le jugement ne peut tout au plus que se tirer adroitement d'affaire. L'art n'est qu'un habile économe, qui dispense à propos les trésors de la nature. Quelques éloges que l'on puisse donner aux ouvrages du jugement, au moins est-il certain qu'ils n'ont pas une seule beauté dont ils ne soient redevables à l'invention, com-

me les jardins les plus réguliers, auxquels l'art a donné l'arrangement le plus parfait & le plus élégant, n'ont pas un ſeul arbre, une ſeule fleur, qui ne ſoit un don de la nature. Tout ce que peut faire l'art, c'eſt de nous préſenter les beautés de la nature dans un ordre qui nous frappe, qui attire nos regards, & dont nos yeux puiſſent s'occuper ſans ſe fatiguer. Cette penſée me fait imaginer la raiſon qui porte pluſieurs critiques à préférer un génie judicieux & méthodique, à celui qui eſt élevé & fertile. Ils trouvent ſans doute plus aiſé de promener leurs obſervations dans un jardin ſymmétriſé & borné, ouvrage de l'art, que de leur faire parcourir l'étendue vaſte & variée de la nature.

L'Ouvrage d'Homere eſt un paradis * brute, où l'on rencontre des beautés de toute eſpece, en ſi grand nombre, qu'il ne faut pas s'etonner, ſi elles ne ſe préſentent pas auſſi diſtinctement que celles d'un jardin ſymmétriſé. On peut encore le comparer à une abondante pépiniere, qui contient les ſemences & les premieres productions de chaque eſpece : ceux qui s'y promenent peuvent choiſir, ſelon leur goût, quelques-unes de ces plantes, pour les cultiver & les faire venir à leur point de perfection. Si quelques-uns de ces jeunes arbres ont pouſſé trop de bois & de feuilles, la fertilité du ſol en eſt la ſeule cauſe : Si au contraire quelques-uns n'ont pas aſſez profité, c'eſt qu'ils ont été preſſés & étouffés par d'autres.

C'eſt la véhémence de cet eſprit d'invention, qui allume dans les écrits d'Homere, ce feu dont la rapidité tranſporte hors de lui-même tout homme d'un eſprit vraiment poétique : Il anime tou-

* *L'anglois ſe ſert du mot de paradis dans la même ſignification que les Grecs l'ont employé.*

tes les choſes qu'il décrit ; il leur donne le mouvement, la vie & l'action. S'il eſt queſtion d'un conſeil de guerre ou d'une bataille, Homere ne nous informe point froidement de ce qui s'y dit, ou de ce qui s'y fait ; mais par la force de ſon imagination, ce divin poëte enleve ſon lecteur de ſa place, & le met dans celle d'auditeur ou de ſpectateur. Il marche comme l'armée qu'il décrit, * & comme il s'exprime lui-même, il embraſe tout ce qu'il rencontre. Cependant, quoique ſon imagination ſoit par-tout ſi vive & ſi forte, elle ne brille point à nos yeux avec tout ſon éclat dès le commencement du poëme : Mais, ſemblable à la roue d'un char qui s'enflamme par ſa propre rapidité, ſa chaleur croît avec le ſujet ; c'eſt bientôt un feu qui emporte également le Poëte & le lecteur. L'exactitude de l'ordre, la juſteſſe des penſées, & la beauté du *metre*, tout cela s'eſt peut-être rencontré dans une infinité de poëmes : Mais on ne voit que dans un petit nombre de Poëtes ce feu poétique, & cet enthouſiaſme qui eſt le plus noble effet de l'imagination. Sans cela cependant, que ſervent à un poëme ces autres qualités, à quelque point de perfection qu'elles ſoient portées ? Au contraire, ſi dans un ouvrage où elles ſeront négligées, on voit briller ce beau feu, il les mettra au-deſſus de la critique, & nous forcera d'admirer, dans le tems même que nous déſapprouverons. Par-tout où il brille, quoiqu'accompagné de défauts, nous ne voyons que ſa ſplendeur ſemblable au ſoleil, dont la lumiere éclatante ne nous laiſſe point appercevoir ſes taches. Ce feu paroît dans Virgile, comme réfléchi par un miroir, plus propre à éclairer qu'à échauffer ; mais toujours

* Οἳ δ' ἄρ' ἴσαν, ὡσεί τε πυρὶ χθὼν πᾶσα νέμοιτο. *Il. B. vſ.* 780.

égal & conſtant : Dans *Stace* & dans *Lucain*, il jette de tems en tems des flammes de peu de durée : Dans *Milton*, il reſſemble à celui d'un fourneau, dont l'ardente chaleur eſt ſans ceſſe entretenue par l'art : Dans *Shakeſpear*, ſemblable au feu de ciel, il frappe nos yeux au moment que nous nous y attendons le moins : Mais, dans *Homere* & dans lui ſeul, il répand par-tout une lumiere vive & pure ; il embraſe tout, & ne trouve jamais rien qui lui réſiſte.

Puiſque le talent de l'invention eſt ce qui domine dans le caractere d'Homere, & qui le diſtingue particuliérement des autres auteurs, je tâcherai de faire voir ici la ſupériorité qu'il lui donne ſur eux, dans la compoſition des principales parties qui conſtituent ſon ouvrage.

Comme une planete, dont la puiſſante attraction entraîne dans ſon tourbillon les corps les plus éloignés, Homere, par la force de ſon imagination, fit entrer dans ſon poëme tout ce que la nature a de plus ſingulier & de plus magnifique. Mais, non content d'avoir emprunté des arts & des ſciences, toutes les formes extérieures & les images des choſes, pour former ce nombre infini de deſcriptions différentes, toutes ſi juſtes & ſi exactes : non content d'avoir compoſé les différens caracteres de ſes héros, de toute la variété qui ſe trouve dans la nature, ſoit pour les mœurs, ſoit pour les paſſions ; l'activité de ſon eſprit le forçant à parcourir une plus grande ſphere, il ouvrit à ſon imagination une route nouvelle & ſans bornes ; il créa pour ſon uſage un * monde nou-

* *Dans la premiere édition de cette piece il y avoit en cet endroit une faute d'impreſſion ; au lieu de* monde nouveau, *on y liſoit* monde mouvant. *Cette faute a donné lieu à Mad. Dacier de faire une cenſure qu'on trouvera dans ſes* Reflexions *qui ſont ici à la ſuite.*

veau en inventant la fable. Homere fut le premier qui donna à la poéſie, ce qu'Ariſtote en appelle *l'ame*. Je commencerai donc à le conſidérer comme inventeur de la fable, cette partie ſe rencontrant naturellement la premiere : Et j'en traiterai, en tant qu'elle ſignifie le deſſein d'un poëme, & en tant qu'elle eſt priſe pour fiction.

On peut diviſer la fable en *probable*, *allégorique*, & *merveilleuſe*. La probable, eſt le recit d'actions qui euſſent pû être une ſuite du cours ordinaire de la nature, ou de faits réels & veritables, qui deviennent *fables* par l'uſage qu'on en fait. De ce genre eſt l'hiſtoire fondamentale du poëme épique, comme *le retour d'Ulyſſe*, *l'arrivée des Troyens en Italie*, *&c.* La colere d'Achille eſt le ſujet de l'Iliade, ſujet le plus court & le plus ſimple qu'aucun Poëte ait jamais choiſi. Mais Homere l'a ſû varier par tant d'incidens, qui tous ſemblent y tenir néceſſairement, & qui ſont naître naturellement tant de délibérations, de harangues, & de batailles, en un mot, tant d'épiſodes de toute eſpece, que ces autres poëmes, dont le plan eſt ſi étendu & ſi peu aſſujetti aux regles, n'offrent rien qui nous intéreſſe auſſi vivement & auſſi continument que les poëmes d'Homere : On y voit toujours l'action courir à ſa fin ; la durée de l'Iliade n'eſt que d'environ cinquante jours. Virgile ne ſe ſentant ni cette chaleur, ni cette fécondité, crut y ſuppléer, en prenant un ſujet qui embraſſât plus de tems & de faits ; & reſſerrant en un ſeul deſſein ceux de l'Iliade & de l'Odyſſée, il fit un poëme qui cependant ne contient pas plus de vers que le quart de ceux d'Homere. Les autres Poëtes épiques en ont uſé de même ; moins ils ont eu de feu poétique, plus ils ont entaſſé de fables. Par-là ils ont détruit l'unité d'action, & leurs lecteurs s'égarent dans cette multiplicité d'événe-

mens qui donnent à leur poëme une durée exceſſive. Mais ce n'eſt pas ſeulement lorſqu'il s'agit d'imaginer le plan d'un poëme, que ces foibles imitateurs ſont inférieurs à Homere ; ils ſont réduits à prendre de lui les idées de leurs épiſodes. Si Homere nous donne un dénombrement exact d'une armée, ils emploient toutes leurs forces à une ſemblable énumération. S'il ordonne des jeux funebres pour *Patrocle*, Virgile en fait célébrer pour *Anchiſe* ; & Stace aime mieux détruire ſon action par ceux d'*Archemorus*, que de manquer à l'imiter. Si Ulyſſe va viſiter les ombres, l'Enée de Virgile & le Scipion de Silius en font autant. Si les charmes de Calypſo retardent ſon retour, Enée eſt retenu par Didon, & Renaud par Armide. Achille irrité contre Agamemnon, s'abſente de l'armée pendant la moitié du poëme : Renaud mécontent de Godefroi, eſt pendant le même tems éloigné du camp. Homere donne à Achille des armes divines : Virgile & le Taſſe font le même préſent à leurs héros. Virgile non-ſeulement a ſuivi pas à pas Homere ; mais, lorſqu'il a voulu entrer dans des routes que ce grand-homme ne lui avoit pas ouvertes, il a pris pour guides d'autres Poëtes Grecs. Dans ſon hiſtoire de *Sinon* & de la priſe de Troye, il a copié mot à mot Piſandre, ſi l'on en croit Macrobe, qui nous aſſûre auſſi que les amours de Medée & de Jaſon dans Apollonius, ſont l'original du quatrieme livre de l'Enéide.

Venons maintenant à la fable *allégorique*. On croit communément qu'Homere a enveloppé dans ſes allégories les ſecrets de la nature & de la phyſique. Quel nouveau ſujet d'étonnement ! Quelle ample matiere à notre admiration ! Quelle fertilité d'imagination devoit avoir le poëte, qui le premier a perſonifié les propriétés des élémens, les modifications de l'ame, les vertus & les

vices ; qui les a ſû revêtir de formes & d'habits convenables à leurs caracteres, & leur faire jouer des rôles conformes à la nature des choſes que ces nouveaux perſonnages repréſentent ! Aucun poëte des ſiecles ſuivans a-t-il rien fait de comparable en ce genre ? Non, ſans doute ; & on les a loué plutôt d'avoir retranché avec jugement, que d'avoir ajoûté avec fécondité. Car dans les âges ſuivans, la méthode ayant changé, & la ſcience ayant été réduite à une plus grande ſimplicité, les Poëtes modernes n'eurent pas moins de raiſon d'abandonner l'ancienne façon de compoſer, qu'Homere en eut de la mettre en uſage : & peut-être ne fut-ce pas une circonſtance malheureuſe pour Virgile, que d'être né dans un ſiecle qui ne lui demanda point tout l'eſprit d'invention néceſſaire, pour remplir toutes les parties allégoriques d'un poëme.

La fable *merveilleuſe* contient tout ce qui eſt ſurnaturel, & particuliérement ce qu'on appelle la *machine du poëme*. Si Homere, comme Herodote ſe l'imagine, n'a pas introduit le premier des Divinités dans la religion des Grecs, il ſemble qu'il en a le premier fait uſage, pour jetter plus de merveilleux dans la poéſie ; & il y a ſi bien réuſſi, qu'ils en ſont le plus bel ornement & la principale dignité : Car les auteurs qui ſont les plus choqués de la notion littérale des Dieux, ne portent point leur accuſation contre Homere, comme inventeur de ces brillantes chimeres. Quelques raiſons qu'on puiſſe avoir de blâmer ces ſortes de machines, ſelon des vûes philoſophiques & religieuſes, elles ſont un ſi grand effet dans la poéſie, que depuis les hommes ont toujours pris plaiſir à les y voir employées. On n'en a point encore pû imaginer qui produiſiſſent un ſpectacle plus magnifique ; & tous ceux qui ont voulu en ſubſ-

tituer de nouvelles, ont vû leur tentative ſans ſuccès. Enfin, après tant de révolutions dans les empires & dans les religions, les Dieux d'Homere ſont encore aujourd'hui les Dieux de la poéſie.

Examinons à préſent les caracteres de ces perſonnages, & nous trouverons que jamais auteur n'en a mis ſur la ſcene un ſi grand nombre : qu'ils ſont tous extraordinairement variés, & qu'ils nous affectent avec une force & une vivacité infinie. Chacun de ces héros a quelque choſe qui lui eſt ſi ſinguliérement propre, qu'aucun peintre n'auroit pû les rendre plus différens par leurs traits, qu'Homere l'a ſû faire par leurs mœurs. On ne peut rien voir de plus exact, que la façon dont il diſtingue les différens degrés de vices & de vertus. La ſeule qualité de *courage* eſt prodigieuſement diverſifiée dans les caracteres de l'Iliade, quoiqu'en ſi grand nombre. Le courage d'Achille le rend furieux & intraitable ; celui de Diomede eſt impétueux, & cependant ne l'empêche pas d'écouter les avis, & de ſe ſoumettre aux ordres de ſes généraux. La valeur d'Ajax a quelque choſe de peſant & de préſomptueux ; celle d'Hector eſt active & vigilante. L'amour du commandement & l'ambition, ſont des principes du courage d'Agamemnon ; celui de Menelas eſt mêlé de bonté & de tendreſſe pour ſon peuple. Nous trouvons dans Idomenée, un héros ſimple & naturel ; & dans Sarpedon, un courage adouci par la politeſſe : Cette admirable & judicieuſe diverſité ne ſe rencontre pas ſeulement dans la principale qualité, qui conſtitue l'eſſentiel de chaque caractere ; elle ſe remarque encore dans les parties ſubordonnées du caractere, ſur leſquelles Homere a ſoin

que la principale qualité ait une influence marquée. Ainſi la prudence eſt le caractere dominant d'Ulyſſe & de Neſtor. Dans l'un, elle eſt artificieuſe & déguiſée; dans l'autre, elle eſt naturelle, ouverte, & ne connoît que les voies légitimes; & cette différente ſorte de prudence rend leur courage différent: car dans la guerre, l'un fonde toujours ſes entrepriſes ſur la précaution, & l'autre ſur l'expérience. On ne finiroit point, ſi on vouloit apporter tous les exemples de ce genre. Virgile ne nous offre point des caracteres décidés d'une maniere ſi diſtincte, leur variété eſt preſque imperceptible; & dans ceux où elle eſt la plus marquée, elle ne nous affecte point auſſi vivement que dans Homere. Tous ſes caracteres de valeur ſont preſque ſemblables; celle de *Turnus* même n'a rien qui lui ſoit particulier, qu'un degré ſupérieur à celle des autres; & nous ne voyons rien qui différentie le courage de *Meneſthée*, *Sergeſte*, *Cloanthe*, &c. On peut de même remarquer qu'un même air d'impétuoſité domine dans tous les héros de Stace; un courage farouche & ſauvage paroît dans *Capanée*, *Tydée*, *Hippomedon*, &c. Enfin, ils ſont ſi ſemblables entr'eux, qu'on les croiroit tous freres. Cette réflexion ſur les caracteres, me paroît pouſſée aſſez loin. Si le lecteur veut la ſuivre, & examiner de ce côté-là tous les poëtes épiques & tragiques, il ſera aiſément convaincu que l'invention d'Homere en ce point, eſt infiniment ſupérieure à celle des autres.

Les harangues doivent être conſidérées comme les ſuites & les dépendances des caracteres; puiſqu'elles ſont parfaites ou défectueuſes, ſelon qu'elles ſont conformes au caractere de ceux qu'on fait parler. Dans l'Iliade, la variété

des discours répond à celle des caracteres; elle est plus grande que dans aucun autre poëme; chaque chose y a des mœurs, comme dit Aristote; c'est-à-dire, tout est action ou discours. On auroit de la peine à imaginer le petit nombre de vers qu'Homere, dans un ouvrage de cette longueur, emploie en narration. Dans Virgile, la partie dramatique est moindre que la narrative; & souvent ses harangues sont des réflexions ou pensées générales, qui pourroient également convenir dans la bouche de toute autre personne dans la même occasion: mais, comme la plûpart de ses personnages n'ont point de caractere marqué, on peut justifier ses harangues par le principe de convenance. Lorsque nous lisons Virgile, nous avons bien plus souvent l'auteur devant les yeux, que quand nous lisons Homere. Tous ces défauts sont les effets d'une imagination plus froide, qui nous intéresse moins à l'action décrite: Homere nous fait auditeurs, & Virgile nous laisse lecteurs.

Si nous venons ensuite à examiner les sentimens, nous y voyons briller cette même imagination par la sublimité & la finesse de ses pensées. L'opinion de *Longin* est qu'Homere excella principalement dans cette partie: faut-il d'autre preuve de la grandeur & de l'excellence des sentimens d'Homere, que leur ressemblance avec ceux de l'Ecriture? *Duport* dans sa *Gnomologia Homerica*, a rassemblé une infinité d'exemples de cette espece; & c'est avec justice qu'un excellent écrivain moderne avoue, que si Virgile n'a pas un si grand nombre de pensées un peu basses & communes, il s'en faut bien aussi qu'il en ait autant de nobles & de relevées; & que le Poëte Latin s'éleve rarement à ces

ſentimens ſublimes, lorſqu'il n'eſt pas animé par les exemples de l'Iliade.

Si nous conſidérons ſes deſcriptions, ſes images, & ſes comparaiſons, nous y verrons encore dominer le génie d'invention. Car à quel autre talent attribuer cette prodigieuſe quantité d'images de toute eſpece, où nous trouvons chaque circonſtance & chaque particularité de la nature, raſſemblées par l'étendue & la fécondité de ſon imagination, qui pouvoit à ſon gré ſe rendre les objets préſens, ſuivant leurs différens points de vûe, & en prendre une empreinte diſtincte & marquée ? Homere ne ſe contente pas de nous donner une perſpective parfaite de chaque choſe, ſouvent il nous en montre en détail les différentes faces, qu'aucun peintre n'a jamais obſervées ſi exactement que lui. Rien n'eſt plus ſurprenant que ſes deſcriptions de batailles ; elles occupent la moitié de l'Iliade, & elles ſont remplies d'une ſi grande variété d'incidens, qu'il n'y en a point qui ſe reſſemblent, & que jamais deux héros ne ſont bleſſés de la même maniere. Enfin les idées nobles y ſont répandues avec tant de profuſion, que toujours la derniere bataille l'emporte ſur la précédente, en grandeur, en horreur, & en confuſion. Il eſt certain que vous ne trouverez dans aucun poëme épique un ſi grand nombre d'images & de deſcriptions ; que tous les Poëtes qui ſont venus après Homere en ont emprunté une infinité de lui ; & que Virgile en particulier, n'a preſqu'aucune comparaiſon qui ne ſoit tirée de ſon maître.

Si nous deſcendons à l'expreſſion, nous voyons l'imagination brillante d'Homere, lui fournir les tours les plus animés. Nous ne pouvons

nous empêcher d'avouer qu'il eſt le pere de la diction poétique, & qu'il a le premier enſeigné aux hommes le langage des Dieux. On pourroit comparer ſon expreſſion au coloris de quelques grands maîtres, qui les fait reconnoître dans leurs ouvrages les moins parfaits. Ses expreſſions ſont fortes, pleines de feu, & maniées avec tout l'eſprit imaginable. Ariſtote avoit raiſon de dire, que ce Poëte ſeul avoit inventé des *paroles vivantes*. On trouve dans ſon poëme des figures & des métaphores plus hardies que dans aucun autre. *La fleche eſt impatiente de fendre les airs : une épée eſt altérée du ſang ennemi* ; ainſi du reſte. Cependant ſon expreſſion n'eſt jamais trop élevée pour la choſe qu'il veut peindre ; mais elle lui eſt toujours exactement proportionnée : C'eſt toujours le ſentiment qui nourrit & enfle la diction. En un mot, le ſtile d'Homere eſt toujours conforme à ce qu'il décrit. Autant une penſée eſt pleine de feu, autant l'expreſſion qui y correſpond eſt brillante ; autant la penſée eſt forte, autant l'expreſſion eſt claire. Ainſi, on voit dans une fournaiſe la maſſe de cryſtal ſe raréfier, & devenir plus tranſparente, à proportion que le ſouffle & le degré de chaleur ſont plus violens.

Ce fut ſans doute pour rendre ſon ſtile infiniment ſupérieur à la proſe, qu'Homere affecta les épithetes compoſées. Cette compoſition eſt particuliérement propre à la poéſie, non-ſeulement, en ce qu'elles rélevent & ennobliſſent la diction, mais en ce qu'elles rempliſſent davantage les nombres, leur donnent plus de ſon & de pompe ; & en les rendant imitatifs, les font contribuer à la force des images. Tous ces avantages, ce me ſemble,

ſont les fruits de l'imagination féconde du Poëte, puiſqu'il a employé ſi adroitement ces épithetes compoſées, qu'elles ſont une ſorte de peinture ſurnuméraire des perſonnages, & des choſes dont elles ſont les attributs. Nous voyons le mouvement des *plumes d'Hector* dans l'épithete Κορυθαίολος, & l'agitation des bois qui couvrent le mont *Nerite*, dans celle de Νηριτόμος, & ainſi du reſte. Homere n'eut pû s'arrêter à ces images particulieres, ſans trop détourner l'attention du lecteur de la principale action; quand même il n'eut employé qu'un ſeul vers à les décrire. C'eſt pourquoi il eut recours aux épithetes compoſées; car de même qu'une métaphore eſt une courte comparaiſon, ainſi ces ſortes d'épithetes ſont de petites deſcriptions.

Enfin, ſi nous conſidérons la verſification de l'Iliade, nous ſentirons qu'elle doit une partie de ſon mérite à l'invention de ſon auteur. Homere ne ſe contenta pas du langage qu'il trouva établi dans quelques provinces de la Grece en particulier; mais il choiſit entre les différens dialectes les mots, qui lui parurent les plus propres à embellir & à perfectionner ſes nombres: il les conſidéroit, en tant qu'ils avoient un plus grand mêlange de voyelles & de conſonnes; & dans cette vûe, ils les employoit ſuivant que ſes vers demandoient, ou plus de douceur ou plus de force. Le dialecte dont il fit le plus d'uſage, fut l'*Ionique*, qui a une grace particuliere, en ce qu'il n'uſe jamais de contractions, & qu'il réſout les diphthongues en deux ſyllabes; ce qui rend ces mots plus coulans & plus ſonores. Il y joignit l'*Attique* avec ſes contractions, le *Dorique* plus fort, & l'*Eolique* plus foible, dont il rejetta ſouvent les

les aſpirations & adopta les accens ; il rendit enfin cette variété complette, en ſupprimant quelques lettres par une licence poétique. De ſorte que la meſure des vers, bien loin de gêner le ſens, fut toujours prête à ſuivre le feu de ſa verve, & à rendre les images plus vives & plus parfaites, par le rapport de ſes ſons avec les choſes repréſentées. De tous ces avantages naît cette merveilleuſe harmonie, qui nous contraint d'avouer qu'Homere eut non-ſeulement le génie le plus fécond ; mais encore l'oreille la plus délicate, dont la nature ait jamais fait préſent à un homme. Une grande preuve de cette vérité, c'eſt qu'à ne conſulter que les tons de ſes vers mêmes, ſans en entendre le ſens, (comme nous voyons tous les jours pratiquer aux opéras Italiens) on y trouvera des ſons beaucoup plus doux, plus variés & plus majeſtueux, que dans aucune autre compoſition, ſoit en proſe ſoit en vers. Les critiques conviennent que Virgile n'a imité que foiblement la beauté de ſes nombres ; mais ils rejettent ce défaut ſur la nature de la langue latine. A la vérité la grecque a quelque avantage, tant par le ſon naturel de ſes mots, que par le tour & la cadence de ſon vers, dont aucune langue ne peut approcher. Virgile le connut bien, & mit tout en œuvre pour donner à ſa langue ſi difficile à manier, toutes les graces dont elle étoit capable ; & ſur-tout, il ne manqua jamais de donner à ſes vers un ſon qui eut rapport à leurs ſens. Au reſte, ſi le Poëte Grec n'a pas eu un ſi grand nombre d'admirateurs dans cette partie, que le Poëte Latin ; il ne faut pas s'en étonner ; moins de critiques ont été en

état de juger d'une langue que de l'autre. *Denys d'Halicarnaſſe* dans ſon traité de l'arrangement des mots, a rapporté un grand nombre de paſſages d'Homere, où l'on rencontre des beautés de cette eſpece; & nous en ferons remarquer pluſieurs dans le cours de mes notes. Il ſuffit à préſent de faire obſerver en général, que ſes nombres marchent avec tant d'aiſance, qu'on s'imagineroit qu'Homere n'a eu d'autre ſoin que de les écrire à meſure que les Muſes dictoient; & qu'en même tems ils ont tant de force & ſont ſi animés, qu'ils nous réveillent & nous animent, comme le ſon éclatant de la trompette. Ils roulent, comme un fleuve dont les eaux toujours dans un mouvement égal rempliſſent toujours leur lit; nous ſommes emportés par les flots les plus rapides, mais en même-tems les plus doux qu'on puiſſe imaginer.

Ainſi de quelque côté que nous regardions Homere, c'eſt toujours l'invention qui nous frappe davantage; c'eſt ce qui fait le principal mérite & le caractere de chaque partie de ſon ouvrage: car nous trouvons ſa fable plus étendue & plus abondante que celle d'aucun autre poëte; ſes caracteres plus vivement & plus fortement marqués; ſes diſcours plus touchans & plus véhémens; ſes ſentimens plus remplis de feu & de nobleſſe; ſes imaginations & ſes deſcriptions plus complettes & plus animées; ſes expreſſions plus élevées & plus hardies; & ſes nombres plus rapides & plus variés. J'eſpere que dans ce que j'ai dit de Virgile ſur quelqu'un de ces articles, on ne trouvera rien que de conforme à ſon caractere, & qu'on ne m'accuſera point de l'avoir altéré. Rien n'eſt

plus abſurde & plus vague que la méthode ordinaire de comparer les grands auteurs, en détachant des paſſages particuliers que l'on oppoſe les uns aux autres, & ſur leſquels on prétend juger de leur mérite dans la compoſition du tout. Ce n'eſt point de cette maniere que nous devons conduire notre examen ; nous devons, en liſant de ſuite chaque auteur, nous former une idée juſte & fixe de ſon caractere & de ſon excellence diſtinctive : c'eſt cette qualité principale que nous devons ſoigneuſement conſidérer, & dont le degré de perfection doit régler celui de notre eſtime.

On ne voit point qu'aucun auteur, ni même aucun homme, l'emporte ſur tous les autres par plus d'une qualité ; & ſi Homere les ſurpaſſe tous par l'invention, Virgile a le même avantage par la ſageſſe de ſa compoſition : non que je penſe qu'Homere en ait manqué, parce que Virgile en a eu plus que lui ; comme auſſi, je ne prétends pas dire que Virgile ait été dépourvû du génie d'invention, parce qu'Homere en a eu davantage. Chacun de ces grands hommes réunit ces deux qualités dans un degré plus éminent peut-être, qu'aucun autre écrivain. Ce n'eſt qu'en les comparant l'un à l'autre, qu'on peut dire : celui-ci eut moins d'art, & celui-là moins d'imagination. Homere fut le plus grand génie ; Virgile le meilleur artiſte. Dans l'un, nous admirons l'ouvrier, & dans l'autre l'ouvrage. Homere nous entraîne, & nous tranſporte avec une impétuoſité qui n'attend point notre conſentement : Virgile nous attire à lui par une majeſté pleine de charmes. Homere répand avec une généreuſe profuſion : Virgile don-

ne avec magnificence, mais ſans prodigalité. Homere pareil au *Nil*, verſe ſes tréſors par de ſoudains débordemens : Virgile eſt comme ces fleuves qui ne ſortent jamais de leur lit, & dont le cours eſt toujours paiſible & égal. Lorſque je lis leurs batailles, il me paroît que les Poëtes reſſemblent aux héros qu'ils célébrent. Homere eſt ſemblable à ſon *Achille*, que rien ne retient, à qui rien ne réſiſte, & qui fait tout fuir devant lui ; plus le tumulte & la confuſion augmentent, plus il eſt vif & brillant : Virgile ſagement hardi, comme ſon *Énée*, paroît de ſang froid dans la chaleur de l'action ; arrange & diſpoſe toutes choſes ; enfin, gagne la bataille tranquillement. Si nous jettons les yeux ſur leurs machines, nous trouverons qu'on peut comparer Homere à ſon *Jupiter* ébranlant l'Olympe, faiſant briller les éclairs & gronder la foudre, & rempliſſant l'univers de terreur : Virgile reſſemble à la même Divinité pleine de bienveillance pour les hommes, délibérant avec les Dieux, leur propoſant ſes projets, & ordonnant avec ſageſſe la fondation & l'accroiſſement des empires.

Mais après tout, il en eſt des grands talens, comme des grandes vertus ; ils ſont naturellement voiſins de quelque imperfection ; & il eſt très-difficile d'en fixer les limites, c'eſt-à-dire, de déterminer préciſément, où le bon finit & où le mauvais commence. Comme la prudence approche quelquefois de la défiance ; trop de jugement rend quelquefois un poëte froid : & comme la magnanimité peut aller juſqu'à la profuſion ou à l'extravagance ; trop d'imagination fait dire ſouvent des choſes ſuperflues ou même outrées. Ce principe poſé, ſi nous exa-

minons Homere & les fautes qu'on lui impute, nous verrons qu'elles procédent de ce noble défaut, ou pour mieux dire, de l'excès de cette brillante faculté.

Entre autres reproches qu'on a fait à Homere, les critiques ſe ſont fort étendus ſur quelques-unes de ces fictions merveilleuſes, dans leſquelles ils l'accuſent d'avoir paſſé les bornes du vraiſemblable. Mais il en eſt peut-être des grands génies, comme de ces hommes à taille giganteſque : lorſqu'ils mettent en œuvre toutes leurs forces, ou, pour mieux dire, lorſqu'ils veulent ſe ſurpaſſer eux-mêmes, ils font des actions dont leur énorme grandeur ne juſtifie qu'à peine la vraiſemblance. Cette penſée doit ſuffire pour nous empêcher de blâmer Homere d'avoir introduit des chevaux parlans, & Virgile ſes myrtes diſtillans du ſang ; il falloit au moins recourir à une Divinité pour ſauver la probabilité de cette fiction.

C'eſt encore cette vaſte imagination qui rend ſes comparaiſons trop étendues & trop chargées de circonſtances. Rien ne peut mieux faire voir combien elle étoit vive & forte en lui, que l'impoſſibilité où il fut de la reſtraindre à la circonſtance ſur laquelle étoit fondée la comparaiſon. Elle s'empreſſe d'y ajouter tous les embelliſſemens & toutes les images qui y ont quelque rapport ; mais elle les diſpoſe avec une ſi parfaite gradation, qu'elles ne l'emportent jamais ſur la principale. Ses comparaiſons reſſemblent à ces tableaux, où non-ſeulement la figure principale a ſes proportions données conformes à l'original ; mais qui de plus ſont embellis par les perſpectives & les ornemens occaſionnés par le ſujet. On peut par

la même raiſon l'excuſer d'avoir ſouvent entaſſé un grand nombre de comparaiſons tout de ſuite, lorſque ſon imagination lui fourniſſoit une infinité d'images différentes & convenables. Le lecteur peut facilement étendre cette obſervation aux autres objections de la même eſpece.

Il y en a d'autres qui lui reprochent plutôt le défaut & la petiteſſe d'eſprit, que l'excès. Mais, après un mûr examen, on trouvera que ces prétendus défauts doivent être rejettés entiérement ſur la nature du tems auquel il vivoit. Tels ſont ceux d'avoir repréſenté les Dieux groſſiers, & les héros vicieux & imparfaits. J'examinerai ces deux chefs d'accuſation dans l'*eſſai* ſuivant, & je dirai ici ſeulement en paſſant, qu'à l'occaſion du dernier, les cenſeurs & les défenſeurs d'Homere ont porté les choſes à l'extrême; car n'eſt-ce point porter trop loin l'admiration pour l'antiquité, que de trouver * ces tems anciens d'autant plus beaux, qu'ils reſſemblent moins au nôtre? que de louer le bonheur de ces ſiecles, ſans ſonger qu'un eſprit de vengeance & de cruauté regnoit alors dans le monde; qu'il n'y avoit alors de quartier à la guerre qu'à force d'argent; enfin, que les plus grands princes étoient paſſés au fil de l'épée ſans miſéricorde, & leurs femmes & leurs filles faites eſclaves & concubines? D'un autre côté, je ne voudrois pas pouſſer la délicateſſe auſſi loin que ces critiques modernes, qui ſont choqués de voir les héros d'Homere occupés à des exercices qu'ils jugent trop bas & trop ſerviles. Je trouve au contraire du plaiſir à conſidérer

* *Avec Madame Dacier. On va voir ſa replique.*

la ſimplicité de ce ſiecle, en oppoſition avec le faſte & le luxe des ſiecles ſuivans. J'aime à voir des monarques ſans leurs gardes, des princes gardans leurs troupeaux, & des princeſſes puiſans de l'eau dans les fontaines. Lorſque nous liſons Homere, nous devons nous reſſouvenir que nous avons entre les mains le plus ancien auteur du monde païen, & cette réflexion doublera notre plaiſir. Que les critiques ſe mettent donc une bonne fois dans la tête, qu'ils vont faire connoiſſance avec des nations qui ne ſubſiſtent plus; qu'ils vont remonter dans l'antiquité la plus reculée, & qu'ils vont avoir devant les yeux des choſes qu'ils ne trouveront point repréſentées ailleurs. Enfin, qu'ils penſent que les ouvrages d'Homere ſont les ſeuls tableaux antiques qui nous reſtent de cet ancien monde. Par ce ſeul moyen, leurs grandes difficultés diſparoîtront ſur le champ; & ce qui cauſoit leur dégoût fera leurs délices.

Cette même conſidération peut de plus ſervir à excuſer Homere ſur l'uſage conſtant qu'il fait des mêmes épithetes, tant pour ſes Dieux que pour ſes héros: telles ſont celles de *Phœbus dardant de loin*; de *Pallas aux yeux bleus*; & d'*Achille au pied léger*, *&c.* qu'on l'accuſe d'avoir ridiculement & faſtidieuſement répétées. Quant à celles des Dieux, elles avoient rapport au pouvoir & aux emplois qu'on croyoit communément leur appartenir; & les cérémonies publiques, auſſi-bien que les ſacrifices dans leſquels on avoit coûtume de s'en ſervir, leur avoient donné tant d'autorité, & y avoient attaché tant de vénération, qu'elles étoient devenues une ſorte d'attributs de ces Divinités, dont on étoit obligé de leur rendre hommage

dans toutes les occaſions ; autrement, c'eut été manquer à un devoir eſſentiel de la religion. Pour ce qui regarde celles des héros, feu M. Deſpreaux croyoit qu'elles étoient de la nature des ſurnoms, & répétées comme telles : Car les Grecs ne portant point le nom de leurs peres, il falloit, quand ils parloient de quelqu'un, qu'ils trouvaſſent quelque façon de le diſtinguer. Ainſi, ils nommoient ou ſes parens, ou le lieu de ſa naiſſance, ou ſa profeſſion, comme *Alexandre fils de Philippe*, *Herodote d'Halicarnaſſe*, *Diogene le Cynique*, *&c.* Homere donc ſe conformant aux coûtumes de ſon pays, mit en œuvre les épithetes, comme des déſignations plus poétiques. Nous avons même encore parmi nous quelque choſe de ſemblable : tels ſont les noms de *Harold pied de lievre* ; *Edmond côte de fer* ; *Edouard longue jambe* ; *Edouard prince noir*, *&c.* Toutefois, ſi l'on trouve que ces raiſons puiſſent plutôt ſervir à montrer la propriété, qu'à excuſer la répétition des épithetes, j'y ajouterai une conjecture. Heſiode dans ſa fiction des âges du monde, en a placé un quatrieme entre celui d'airain & celui de fer, pendant lequel vivoient ces héros enfans des Dieux, qui combattirent devant *Thebes* ou devant *Troye*, qui furent appellés *Demi-Dieux*, & qui par le ſoin de Jupiter menent une vie délicieuſe dans les iſles fortunées. Cela poſé, ne ſe pourroit-il pas qu'entre les honneurs divins qui leur furent décernés, ils euſſent obtenu, ainſi que les Dieux, qu'on ne prononceroit jamais leur nom, ſans l'accompagner d'une épithete qui leur fut agréable, en rendant célebres leurs familles, leurs actions ou leurs vertus ?

Toutes les autres chicanes que l'on a faites à Homere, ſont de nature à mériter rarement d'être réfutées : je les examinerai cependant lorſque l'occaſion s'en préſentera. Ces mauvaiſes difficultés, pour la plûpart, ſont les fruits du deſir peu judicieux qu'ont eu pluſieurs critiques d'élever Virgile aux dépens d'Homere ; & c'eſt préciſément, comme ſi quelqu'un, pour louer un architecte, s'aviſoit de vouloir prouver que les fondemens de ſon édifice ne valent rien. On ne s'imagineroit jamais, en liſant leurs paralleles, qu'ils euſſent même entendu dire qu'Homere ait écrit le premier : réflexion qui doit être préſente à l'eſprit de quiconque entreprend de comparer ces deux Poëtes. On en trouve qui blâment en lui les mêmes choſes qu'ils louent & qu'ils admirent dans Virgile ; on les voit ſouvent préférer la fable de l'*Énéide* à celle de l'*Iliade ;* parce que dans la premiere, le héros eſt plus prudent & plus modéré, & ſon action plus utile à ſa patrie ; mais ils ne ſongent pas apparemment que les mêmes raiſons devroient les conduire à mettre l'*Odyſſée* au deſſus de l'*Énéide*. Il y en a qui voudroient qu'Homere eut fait ce que jamais il n'a dû ſe propoſer de faire. Ils trouvent mauvais, par exemple, qu'il ne nous ait pas repréſenté Achille auſſi bon & auſſi parfait qu'Énée ; & ils ne voient pas que la morale de ſon Poëme demandoit un caractere tout contraire à celui du héros de l'*Énéide*. C'eſt ainſi que le pere Rapin raiſonne dans ſa comparaiſon d'Homere & de Virgile. D'autres détachent des paſſages d'Homere, moins travaillés que ceux qu'ils tirent de Virgile, & les comparent enſemble ; voilà tout le manege de

Scaliger dans ſa Poétique. Vous en voyez d'autres qui lui cherchent querelle ſur des expreſſions qu'ils trouvent ou trop baſſes, ou trop foibles, quelquefois par une fauſſe délicateſſe & un rafinement ridicule, & plus ſouvent encore parce qu'ils ne ſont pas en état de connoître les beautés de l'original. Ils triomphent alors, mais c'eſt de la groſſiéreté de leurs traductions ; telle eſt la conduite de *Perrault*. Quelques-uns enfin, ſe piquant d'un procédé plus noble, diſtinguent entre le mérite perſonnel d'Homere & celui de ſon ouvrage : mais, lorſqu'il s'agit d'aſſigner la cauſe de la grande réputation que l'Iliade lui a acquiſe, ils ſoutiennent qu'elle n'a d'autre fondement, que l'ignorance de ſon tems, & le préjugé des ſiecles ſuivans ; ils pouſſent même plus loin cette penſée, & ſelon eux, il n'eſt devenu célebre, que par les diſputes élevées entre des cités entieres à ſon occaſion, quoique réellement ces diſputes fuſſent l'effet de l'admiration que l'on avoit déja pour ce grand homme. N'en pourroit-on pas dire autant de Virgile, ou de quelque autre auteur qui excelleroit dans quelque genre que ce pût être ? Il eſt preſque impoſſible que ſes ouvrages ne faſſent naître une infinité d'incidens qui rendront ſon nom plus fameux : & ne ſeroit-il pas injuſte de les croire redevables à ces ſeuls incidens, de la gloire qu'ils auroient acquiſe ? La méthode dont nous venons de parler, eſt celle qu'a ſuivie M. *de la Motte*, qui, au reſte convient en général, que dans quelque ſiecle qu'Homere eut vécu, il eut été le plus grand Poëte de ſa nation, & qu'en ce ſens on peut dire qu'il eſt le maître de ceux qui l'ont ſurpaſſé.

Dans toutes ces objections, nous ne voyons rien qui affoibliſſe la validité des titres qui mettent Homere en poſſeſſion du nom glorieux de premier inventeur ; & puiſque l'invention eſt la marque caractériſtique de la poéſie, tant que ceux qui le ſuivront ne l'égaleront pas de ce côté-là, il leur demeurera toujours ſupérieur. Un moindre génie eſt peut-être ſujet à moins de défauts, & pourra ſe faire admirer de certains critiques ; mais ce feu d'imagination entraînera toujours des acclamations plus éclatantes & plus univerſelles, qui enchanteront le lecteur par un charme beaucoup plus puiſſant. Homere, non-ſeulement eſt l'inventeur de la poéſie ; il l'emporte encore ſur tous les autres inventeurs, en ce qu'il a enlevé à ceux qui ſont venus après lui tous les moyens de s'acquérir le mérite de l'invention. Il leur a laiſſé à retrancher ou à diſpoſer, mais rien à ajouter : il a montré à la fois tout ce que peut produire l'imagination la plus ſublime & la plus féconde : & ſi quelques-uns de ſes efforts ne ſont pas également ſoutenus, c'eſt qu'il en voulut tenter de tous les côtés. Un ouvrage de cette nature peut fort bien être comparé à un arbre, qui étant cultivé avec tous les ſoins & toute l'induſtrie imaginable, fleurit & produit les fruits les plus exquis. La nature & l'art ont conſpiré pour le faire croître ; le plaiſir & l'utilité concourent à en augmenter le prix ; & ſi l'on y peut raiſonnablement trouver quelque défaut, c'eſt d'avoir pouſſé trop de branches, qu'il ſeroit néceſſaire de couper pour lui donner une forme plus réguliere ; & ce défaut même ne vient que de ſa trop grande fécondité.

RÉFLEXIONS DE M^de. DACIER

Sur la Préface précédente.

DANS le tems qu'on achevoit cette nouvelle édition, un de mes amis m'a envoyé la traduction d'une partie de la Préface, que M. Pope a mise à la tête du poëme de l'Iliade, qu'il a traduit en vers anglois. Comme je ne sais pas cette langue, je n'ai pû juger de son poëme dont j'ai beaucoup entendu parler. Je veux croire qu'il mérite les louanges qu'on lui a données : un ouvrage que l'Angleterre a approuvé après l'impression ne sauroit être mauvais ; mais je puis juger de cette partie de la Préface, qu'un homme d'esprit a traduit en notre langue, & je prendrai la liberté d'en dire ici mon sentiment. Il y regne par-tout une imagination très-vive, & il me paroît que cet auteur est tombé dans le défaut où il reconnoît lui-même que l'imagination précipite souvent, quand elle marche seule.

Comme la magnanimité, dit-il, *peut aller jusqu'à*

la profuſion ou à l'extravagance, trop d'imagination fait dire ſouvent des choſes ſuperflues, ou même outrées. Voilà ce qui eſt arrivé à M. Pope ; rien n'eſt plus outré ni plus faux, que les images ſous leſquelles ſon imagination lui peint Homere. Tantôt il nous dit que ſon poëme eſt un jardin brute où l'on rencontre des beautés de toute eſpece & en ſi grand nombre qu'il ne faut pas s'étonner ſi elles ne ſe préſentent pas auſſi diſtinctement que dans un jardin ſymmétriſé. Tantôt il le compare à une abondante pepiniere, qui contient les ſemences & les premieres productions de chaque eſpece. Enfin il nous le repréſente ſous l'idée d'un arbre, qui, cultivé avec grand ſoin & aidé par la nature & par l'art, produit des fruits exquis, mais qui pouſſe trop de branches qu'il ſeroit néceſſaire de couper pour lui donner une forme plus réguliere.

Selon M. Pope, le poëme d'Homere eſt donc un amas confus de beautés qui n'ont ni ordre ni ſymmétrie ; un plant où l'on ne trouve que des ſemences & rien de parfait ni rien de formé, & une production chargée de beaucoup de choſes inutiles, qu'il faudroit retrancher, & qui étouffent ou défigurent celles qui méritent d'être conſervées.

Les ennemis d'Homere les plus déclarés, n'ont jamais rien dit de plus injurieux ni de plus injuſte contre ce Poëte.

Après l'avoir aſſez heureuſement défendu contre les critiques de tant de cenſeurs aveugles, qui l'ont condamné ſans le connoître, je me ſens obligée de le défendre encore contre les reproches d'un homme plus éclairé & qui ſeroient d'autant plus capables de lui nuire dans l'eſprit des lecteurs peu inſtruits, que l'auteur paroît

rempli pour lui d'une admiration plus grande.

M. Pope me pardonnera donc si je combats ici ces trois comparaisons, qui me paroissent très-fausses & entiérement opposées à ce que les plus grands critiques anciens & modernes o it pensé.

Bien loin que l'Iliade soit un jardin brute, c'est le jardin le plus régulier & le plus symmétrisé qu'il y ait jamais eu. M. le Nostre, qui étoit le premier homme du monde dans son art, n'a jamais observé dans ses jardins une symmétrie plus parfaite ni plus admirable que celle qu'Homere a observée dans sa poésie. Non-seulement tout y est dans la place qu'il occupe; il présente d'abord ce qui doit être vû d'abord; il met au milieu ce qui doit être au milieu, & qui seroit mal à l'entrée ou à la fin; & il recule ce qui doit être éloigné pour causer une surprise plus agréable, & pour me servir d'une comparaison tirée de la peinture, il expose au grand jour ce qui ne sauroit être vû dans une trop grande clarté, & il enfonce dans l'obscurité ce qui ne demande pas le grand jour; de sorte qu'on peut dire qu'Homere est le peintre qui a su le mieux ménager les ombres & la lumiere, & c'est ce ménagement si bien entendu, & cet ordre si merveilleux qu'Horace a admirés dans ses poëmes & sur lesquels il a donné ses regles pour la perfection de cet art.

La seconde comparaison n'est pas plus juste: comment M. Pope a-t-il pû dire que l'on ne découvre dans l'Iliade que les semences & les premieres productions de chaque espece? Toutes les beautés y sont dans une perfection si grande que les siecles suivans n'ont pû rien ajouter à celles d'aucune espece, & que les anciens

ont toujours donné Homere comme le modele le plus achevé dans tous les genres.

La troiſieme comparaiſon tombe dans le vice des deux premieres. Homere avoit certainement une fécondité incomparable, mais cette fécondité eſt toujours ménagée par un grand ſens, qui lui a fait rejetter tout ce que ſa vaſte imagination pouvoit lui préſenter de ſuperflu, pour ne conſerver que ce qui étoit utile ou néceſſaire. Le jugement à conduit la main de cet admirable jardinier, & a été la ſerpe dont il s'eſt ſervi pour retrancher toute branche inutile; il a fait ce que dit Horace :

Inutileſque falce ramos amputans,
Feliciores inſerit. Epod. Od. 11. vs. 11. & 12.

M. Pope nous auroit rendu un grand ſervice, s'il avoit bien voulu nous marquer les branches inutiles qu'il faudroit couper à cet arbre, la ſymmétrie qu'on devroit donner à ce jardin brute, pour le rendre plus régulier, & la perfection qui manque aux différentes beautés qu'il dit qu'Homere n'a qu'ébauchées. Il ſeroit heureux pour notre ſiecle & glorieux pour l'Angleterre, d'avoir produit un critique ſi parfait.

Après avoir défendu Homere, il faut que je me défende auſſi moi-même, contre une critique qu'il a fait ſur un endroit de ma Préface : en parlant des mœurs des héros d'Homere, ſi ſemblables à celles des Patriarches, j'ai dit : *Je trouve ces tems anciens d'autant plus beaux qu'ils reſſemblent moins au nôtre.* Sur cela M. Pope s'écrie : *N'eſt-ce point porter trop loin l'admiration pour l'antiquité, que de trouver ces tems anciens d'autant plus beaux qu'ils reſſemblent moins au nôtre ? Que de louer le bonheur de ces ſiecles, ſans ſonger qu'un eſprit de*

vengeance & de cruauté regnoit dans le monde ; qu'il n'y avoit alors de quartier à la guerre qu'à force d'argent ; enfin que les plus grands princes étoient passés au fil de l'épée sans miséricorde, & leurs femmes & leurs filles faites esclaves & concubines ? M. Pope n'y a pas pensé : Quand j'ai parlé ainsi, ai-je prétendu dire que les mœurs de ces tems héroïques étoient parfaites, & sans défaut ? L'étoient-elles dans des tems plus heureux ? N'y voyoit-on nulles marques de cruauté & de vengeance ? N'y faisoit-on point de captifs ? N'y voyoit-on point des Rois passés au fil de l'épée ? N'y avoit-il point de concubines ? Et depuis que la religion chrétienne a enseigné une morale plus parfaite, n'a-t-on jamais vû parmi les Chrétiens aucun esprit de vengeance & de cruauté ? Ne fait-on plus de prisonniers à la guerre, & ne les rachete-t-on point ? N'y a-t-on jamais vû de concubine & pis encore ? Tous ces vices, que M. Pope reproche à ces anciens tems, empêchoient-ils que la nature ne fut alors très-simple & très-éloignée du luxe, du faste & de la molesse qui ont corrompu les siecles suivans ? Ces mœurs des héros d'Homere ne sont-elles pas très-semblables à celles des Patriarches, & très-dissemblables à celles d'aujourd'hui ? J'ai donc pû dire avec raison, que *ces tems-là me paroissent d'autant plus beaux, qu'ils ressemblent moins au nôtre.* M. Pope lui-même oseroit-il préférer les mœurs de notre siecle à celles de ces anciens tems ? Non sans doute, car six lignes après il embrasse mon sentiment, qu'il a blâmé. *Je trouve*, dit-il, *du plaisir à considérer la simplicité de ce siecle en opposition avec le faste & le luxe des siecles suivans.* Selon lui-même on peut donc préférer les siecles où regnoit la simplicité, à ceux où regnent le faste & le luxe.

J'avoue que je n'aurois pas cru me voir attaquée par M. Pope, dans une Préface où j'aurois dû attendre de ſa part quelque petite marque de reconnoiſſance, ou du moins quelque légere approbation de ce que j'avois eu le bonheur de penſer comme lui en pluſieurs choſes; par exemple, ſur ces mœurs anciennes, après avoir dit dans ma Préface que les princes gardoient les troupeaux, que les princeſſes alloient puiſer de l'eau à la fontaine, & en avoir rapporté des exemples tirés de l'Écriture-Sainte, & de l'hiſtoire Romaine même, je finis par ces mots : *J'aime à voir Junon s'ajuſter elle-même ſans cet attirail de toilette, ſans coëffeuſe & ſans Dame d'atour. Il en eſt des héros comme des Dieux; on ne voit autour d'Achille, d'Agamemnon, &c. ni eſtafiers, ni valets de chambre, ni gardes; on n'en voyoit point autour d'Hercule ni de Theſée.* M. Pope dit de même. *J'aime à voir des monarques ſans leurs gardes, des princes gardant leurs troupeaux, des princeſſes puiſant de l'eau dans les fontaines.* Je ſuis ravie de voir que M. Pope aime comme moi la ſimplicité de l'ancien tems; c'eſt une marque qu'il hait le faſte & le luxe du nôtre, & cela me fait eſpérer qu'un peu de réflexion le portera à approuver ce que j'ai dit, & qu'il a condamné ſi mal à propos.

J'aurois encore d'autres choſes à dire ſur cette partie de cette Préface, mais je n'ai ni le tems ni l'eſpace que cela demanderoit; je ne puis pourtant finir ſans relever deux erreurs conſidérables où cet auteur eſt tombé; la premiere, c'eſt lorſqu'il parle de la fable. *Homere*, dit-il, *créa pour ſon uſage un monde mouvant en inventant la fable.* Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Quand Platon nous dit que Dieu, en créant le tems, créa

une image mouvante de l'éternité, j'entends ce langage ; il préſente à mon eſprit une idée que je conçois & que je trouve juſte & belle ; mais *créer un monde mouvant en inventant la fable*, c'eſt une idée alambiquée que je ne ſaurois ni développer ni entendre * ; de plus il n'eſt nullement vrai qu'Homere ait inventé la fable, elle eſt beaucoup plus ançienne que lui, & il en trouva l'uſage tout établi, comme je l'ai montré dans ma Préface ſur l'Odyſſée ; car la fable d'Homere n'eſt nullement différente des fables d'Eſope, comme celles-ci ne différent point de celles dont on s'étoit ſervi long-tems auparavant. Tout ce que fit Homere, c'eſt qu'il bâtit ſa fable épique ſur cette premiere fable, & qu'en l'étendant par ſes épiſodes, il lui donna une grandeur proportionnée à ſes vues & à ſes deſſeins ; c'eſt pourquoi Ariſtote appelle la fable, *la compoſition des choſes*, & il dit fort bien que c'eſt l'*ame du poëme*.

La ſeconde faute, qui n'eſt pas moins grande, c'eſt lorſqu'il parle des mœurs poétiques. *Dans l'Iliade*, dit-il, pag. 213. *la variété des diſcours répond à celle des caracteres, elle eſt plus grande que dans aucun autre poëme, chaque choſe y a des mœurs, comme dit Ariſtote, c'eſt-à-dire, tout eſt action ou diſcours.* Rien n'eſt plus oppoſé à la doctrine d'Ariſtote ; jamais ce philoſophe n'a dit qu'une choſe a des mœurs, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt ou action ou diſcours. Il dit au contraire qu'il y a des diſcours ſans mœurs, & que de ſon tems il y avoit beaucoup de tragédies où il n'y avoit point de mœurs ; il y

* *Ce qui a donné lieu à cette Critique, n'étoit qu'une faute d'impreſſion* : monde mouvant, *au lieu* de monde nouveau. *Voyez* Préface de M. Pope, *pag.* 207.

avoit pourtant & action & discours dans ces pieces, marque sûre que les mœurs ne sont ni action ni discours, puisque les discours & les actions peuvent être sans mœurs. Qu'est-ce donc que les mœurs selon Aristote ? *Les mœurs*, dit-il, *sont ce qui découvre l'inclination de celui qui parle & le parti qu'il prendra dans les accidens où il ne seroit pas aisé de le reconnoître ; c'est pourquoi tous les discours, qui ne font pas d'abord sentir à quoi se résoudra celui qui parle, sont sans mœurs.* Il est étonnant que M. Pope n'ait pas compris une chose qui a été si clairement expliquée dans la poétique d'Aristote & dans ma Préface sur l'Odyssée. Je renvoie ce savant homme à ces deux ouvrages où il pourra s'en éclaircir.

Les fautes que je lui reproche sont si légeres, qu'elles ne doivent pas empêcher l'Angleterre d'attendre de ce nouveau Poëte les grands avantages qu'on doit espérer d'un reformateur d'Homere. Un homme si habile ne se bornera pas à perfectionner l'art du poëme épique ; ce seroit peu de chose ; il perfectionnera l'art de la politique, bien plus estimable & plus important que celui de l'épopée : un homme capable de corriger Homere, sera capable de former des hommes ; c'est le jugement qu'en faisoit Alcibiade : car un grammairien s'étant vanté devant lui, qu'il avoit dans son cabinet Homere corrigé de sa main, *Eh mon ami*, lui dit-il, *tu es capable de corriger Homere, & tu t'amuses à enseigner des enfans ! que ne t'occupes-tu à former des hommes* ? Voilà une grande ressource pour un état !

ESSAI

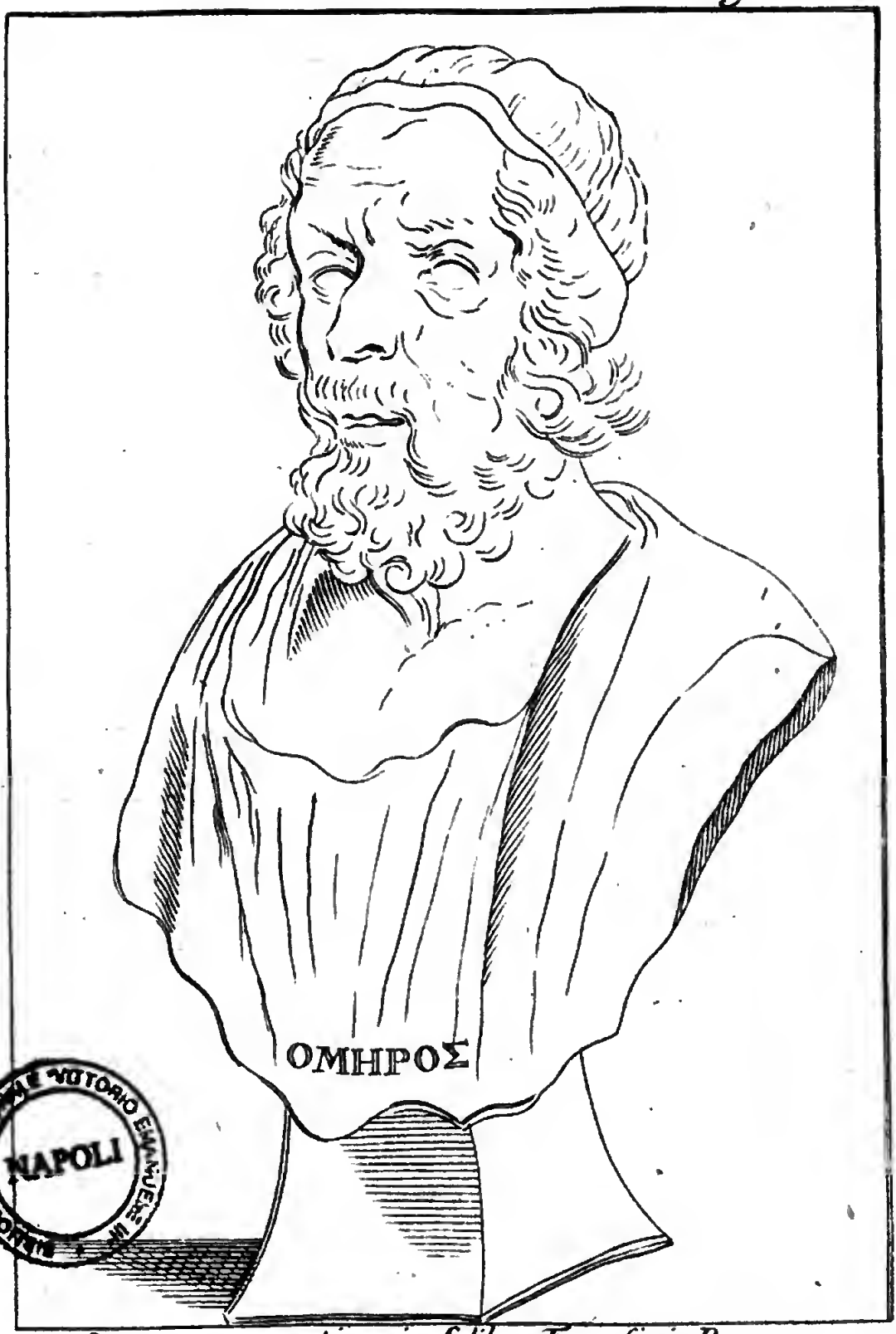
SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS D'HOMERE,

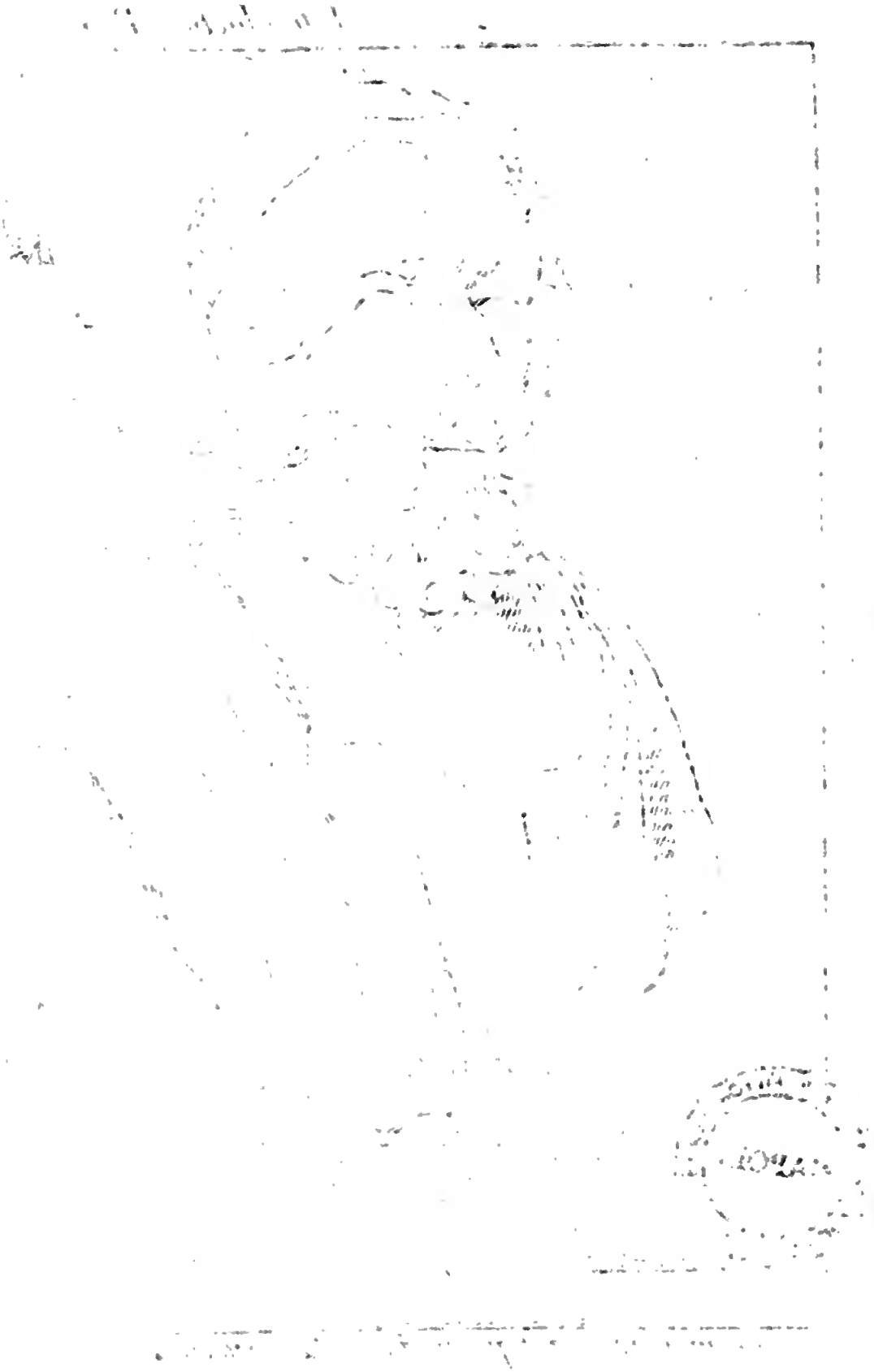
Traduit de l'Anglois de M. Pope.

Premiere Partie.

IL y a dans l'esprit de l'homme quelque chose qui passe les bornes d'une simple curiosité à l'égard des grands génies des premiers siecles, & qui lui inspire pour eux une espece d'attachement & d'amour. Nous cherchons avec empressement tout ce qui a rapport à ces auteurs célebres ; nous voulons les connoître, les voir de près & nous familiariser avec eux ; nous recueillons avec soin les moindres circonstances de leur vie ; nous préférons leur compagnie à tous les autres plaisirs ; nous chérissons ce qu'ils nous ont laissé ; nous adoptons leurs idées & leurs sentimens ; nous prenons leur parti avec chaleur, lorsque nous les croyons attaqués injus-



Ex marmore antiquo in Ædibus Farnesianis, Romæ.



tement ; & même ce zele nous rend quelquefois injuſtes.

Il y a auſſi dans quelques hommes un certain eſprit de contradiction & d'envie, qui leur fait voir avec déplaiſir que leurs ſemblables ont atteint une eſpece de perfection. Cet eſprit d'envie s'efforce ſur-tout de dégrader les illuſtres écrivains. Ne pouvant anéantir leur noms immortels, il tâche de les flétrir. La guerre qu'on leur avoit déclarée pendant leur vie les ſuit juſques dans le tombeau, & ſe perpétue après leur mort entre leurs partiſans & leurs ennemis. On loue & on cenſure de part & d'autre avec une eſpece de fureur. C'eſt ainſi qu'on voit dans l'Iliade les combats ſe renouveller après la mort d'un héros, & les partis oppoſés ſe diſputer le corps du vaincu : les uns pour lui rendre des honneurs, les autres pour le traiter indignement.

On en voit d'autres, qui par un effet de leur petit génie & de leur mauvais goût, s'attachent à des minuties, rabaiſſent un auteur en voulant le relever. Ils croient qu'un hiſtorien ne doit rien omettre de tout ce qui a quelque rapport à ſon ſujet ; ils négligent l'eſſentiel pour s'arrêter au ſuperflu ; ſemblables à ces peintres ignorans, qui par une délicateſſe ſans jugement, donnent tous leurs ſoins à travailler & à finir ce qui accompagne le ſujet de leur tableau, dont ils négligent les parties principales.

Il y a au contraire des critiques judicieux, qui faiſant profeſſion d'impartialité, ſe propoſent le vrai ou le vraiſemblable dans leurs recherches, & prennent un juſte milieu entre les hyperboles de l'éloge, & les excès de la critique.

Ayant entrepris d'écrire une vie, ſur laquelle l'antiquité ne nous fournit que des contradictions, je vais expoſer, non ce que j'ai apperçu évidemment, mais ce que j'ai pû découvrir par conjecture, en conſultant & confrontant les différens auteurs qui ont parlé d'Homere avec moins de partialité. Après l'avoir conſidéré comme homme, je le conſidérerai comme auteur, & je donnerai l'hiſtoire de ſes ouvrages. Je ferai voir les différens degrés d'eſtime qu'il a mérités en différens tems, & je dirai librement ce que nous en devons penſer aujourd'hui.

Si nous conſidérons Homere par rapport aux anciennes traditions, dont une exceſſive admiration eſt la ſource, nous trouverons des ſuppoſitions contradictoires, jointes à une ſuperſtition inſenſée. Les uns font naître Homere en Égypte, d'autres dans la Grece, deux pays de fables & de chimeres.

Voici d'abord ce que nous liſons dans les commentaires d'Euſtathe ſur le XII liv. de l'Odyſſée, touchant la naiſſance d'Homere; & ce commentateur met ce récit ſur le compte d'Alexandre de Paphos. » Homere, dit-il, » naquit en Égypte, & eut pour pere Dma- » ſagoras, & pour mere Éthra. Il fut allaité » par la fille d'Orus, prêtre de la Déeſſe » Iſis. Cette fille d'Orus qui étoit elle-même » prêtreſſe, faiſoit ſouvent diſtiller de ſes mam- » melles des gouttes de miel dans la bouche » de ſon nourriſſon. On entendit une fois pen- » dant la nuit l'enfant jetter des cris qui reſ- » ſembloient au chant de neuf différens oiſeaux, » & le matin on trouva dans ſon berceau neuf » tourterelles avec leſquelles il badinoit. La

» prêtreſſe qui étoit ſouvent ſaiſie d'une fureur » poétique, ordonna en vers à Dmaſagoras de » bâtir un temple aux neuf Muſes : il le fit & » apprit tout cela à ſon fils lorſqu'il fut plus » grand. Le poëte, en mémoire des tourte- » relles qui l'avoient amuſé dans ſa premiere » enfance, donna dans ſes vers à cet oiſeau » la prérogative de ſervir l'ambroſie à Jupiter.

Croiroit-on qu'une telle hiſtoire, digne tout au plus d'être racontée par un vieillard qui radotte, & d'être écoutée par un enfant à la bavette, eut pû mériter de nous être tranſmiſe ? Mais voici une autre tradition bien plus merveilleuſe. Homere, dit Heliodore dans le III liv. de ſes Aethiopiques, paſſoit pour le fils d'un prêtre, mais il étoit ſelon les Égyptiens le fils de Mercure. » Lorſque le prêtre » étoit dans le temple pour y célébrer les cé- » rémonies de la religion, & qu'il y étoit cou- » ché la nuit à côté de ſa femme, le Dieu, » pendant qu'il dormoit, jouit d'elle, & Ho- » mere naquit de cette galanterie. Il apporta » au monde un flocon de cheveux ſur la cuiſſe » (ὁ μηρὸς, *femur*), ce qui fut regardé com- » me la marque d'une naiſſance illégitime, & » ce qui lui fit donner dans la ſuite le nom » d'Homere, dans les différens pays qu'il par- » courut. Il fut lui-même la cauſe que ſon » extraction divine fut ignorée ; parce qu'il » ne voulut jamais dire, ni ſon nom, ni ſa » race, ni ſon pays ; étant honteux que le » prêtre qui paſſoit pour ſon pere, l'avoit » chaſſé du temple, & l'avoit exclus de la » compagnie des jeunes hommes conſacrés au » culte du Dieu, à cauſe du témoignage in- » fâme qu'il portoit ſur la cuiſſe.

Telles ſont les hiſtoires extravagantes, qu'une folle admiration pour Homere a produites. On lui donne un Dieu pour pere, une prêtreſſe pour nourrice; & de peur que l'idée ne ſoit pas encore aſſez noble, on l'orne d'un ſurnaturel inſenſé.

Mais la Grece ne céde point ſur cela à l'Égypte. On apperçoit cependant une eſpece d'allégorie dans les fictions des Grecs: telle eſt cette généalogie poétique d'Homere, contenue dans un écrit intitulé *Combat d'Homere & d'Héſiode.* Suidas fait mention de cette généalogie, mais avec quelques légers changemens.

» Le Poëte Linus, diſent-ils, fut fils d'A-
» pollon & de Thouſe fille de Neptune. Li-
» nus fut pere de Pierus, qui de la nymphe
» Methone eut un fils nommé Oeagrus. D'Oea-
» grus & de la muſe Calliope naquit Orphée
» qui eut pour fils Othrys, qui fut pere d'Har-
» monide dont naquit Philoterpe pere d'Eu-
» pheme. Celui-ci eut un fils nommé Épi-
» phrade, pere de Menalopſe, qui eut pour
» fils Dius. Du mariage de Dius avec Puca-
» mede fille d'Apollon naquirent Heſiode &
» Perſés. Perſés fut pere de Ménés dont la
» fille nommée Çrytheïs mit au monde Ho-
» mere, par le commerce qu'elle eut avec le
» fleuve Melés.

Nous voyons ici une généalogie admirable, compoſée de Dieux, de Déeſſes, de Rois & de Poëtes. Mais il eſt clair qu'Homere n'a pour ayeux un Harmonide que par rapport à l'harmonie de ſes vers, un Philoterpe que pour exprimer la douceur de ſa poéſie, un Euphemе que pour ſa diction élégante, un Epiphrade que pour l'étendue de ſon eſprit, une Pu-

camede

camede que pour ſa ſageſſe & ſa haute intelligence : enſorte que dans cet arbre généalogique, où l'imagination ſe trouve également flattée par l'allégorique & par le merveilleux, on doit moins conſidérer les ayeux que les talens d'Homere.

Jettons encore les yeux ſur un autre trait fabuleux, tiré d'une courte vie d'Homere, attribuée à Plutarque, dans laquelle il eſt fait mention d'une troiſieme partie de la Poétique d'Ariſtote que nous avons perdue. » Dans le » tems que Neleus (dit-on dans cet écrit) fils » de Codrus conduiſit en Ionie la colonie dont » il étoit le chef, une jeune fille dans l'iſle » d'Io eut commerce avec un génie qui ſe » plaiſoit dans la compagnie des Muſes. Cette fille ſe trouva groſſe, & honteuſe de ſon » état, elle s'enfuit dans un endroit appellé » Egine. Là elle fut enlevée par des voleurs » & tranſportée à Smyrne, ville ſous la do» mination des Lydiens qui la préſenterent à » Meon leur Roi, qui fut épris de ſa beauté » & l'épouſa. Peu de tems après, ſe promenant ſur le bord du fleuve Mélés, elle ac» coucha d'Homere, & en mourut. L'enfant » fut porté à Meon qui en prit ſoin comme » de ſon propre fils. » La mort de ce prince fut apparemment la cauſe de cette pauvreté que l'hiſtoire attribue à notre Poëte. Remarquons qu'ici il naît d'un demi-Dieu amoureux des Muſes, & par conſéquent capable de tranſmettre à ſon fils une inclination poétique.

Ce qui paroît de plus certain, & ce qui eſt moins diſputé au ſujet d'Homere, eſt qu'il étoit aveugle. * Mais il auroit été indigne d'un

* Hermias *in Phad. Plat.* Leo Allat. *de Patr. Hom. c.* 10.

ſi grand homme, que ſon aveuglement eut été naturel. Le Poëte veut chanter les exploits d'Achille; & pour ſe former une juſte idée de ce guerrier, il va ſur ſon tombeau prier ſon ombre de lui apparoître : Elle lui apparoît couverte de ſes armes brillantes, dont l'éclat frappe tout-à-coup les yeux du Poëte, l'éblouit & l'aveugle, tandis qu'il regarde trop fixement ſon héros.

Si ce récit eſt quelque choſe de plus qu'un conte, ne peut-on pas dire qu'il a été imaginé pour nous apprendre qu'Homere perdit les yeux pour s'être trop appliqué à la compoſition de ſon Iliade ? Mais en vérité ſi ce n'eſt que cela, voilà une façon bien extraordinaire de nous faire ſavoir une choſe auſſi ſimple. Ne diroit-on pas que l'hiſtoire des Poëtes demande d'être écrite poétiquement, & que c'eſt les rabaiſſer que d'en parler ſelon les idées ordinaires ? Sachons gré toutefois à l'inventeur de cette fable ; elle a occaſionné un joli épiſode dans l'*Ambre* de Politien.

Il eſt clair que de pareilles hiſtoires ne ſont bonnes qu'à faire ſentir les effets, que l'idée de la perfection eſt capable de produire ſur les eſprits. Mais tous les hommes ne ſe laiſſent pas ainſi éblouir & ſubjuguer. Quelques-uns convaincus qu'il n'y a rien d'accompli dans la nature, n'admirent rien, & croient pour cette raiſon devoir rabaiſſer tout ce qui leur ſemble au deſſus d'eux. C'eſt ce qui a fait naître encore d'autres petits contes fort différens de ceux qu'on a vûs juſqu'ici.

On prétend par exemple qu'Homere n'entreprit tant de voyages que pour recueillir les vers qui avoient été compoſés ſur le ſiege de Troye, & ſe les approprier.

Nous liſons dans le XXII liv. de Diodore de Sicile » qu'il y avoit une certaine Daphné » fille de Tireſias, qui étant inſpirée portoit » le nom de Sibylle. Elle avoit un génie ad- » mirable, & un grand talent pour la poé- » ſie; & comme elle étoit prêtreſſe du tem- » ple de Delphes, elle compoſoit les oracles » du Dieu en vers magnifiques. Homere en » trouva le manuſcrit, & en orna ſes ouvra- » ges. » Quoi qu'il en ſoit, on place cette Sibylle dans un tems ſi reculé, qu'il eſt impoſſible de rien vérifier ſur ce ſujet. Car à l'égard des vers attribués à d'autres Sibylles, ils ſont trop modernes pour être ici d'aucun uſage. Il eſt certain au contraire que les compilateurs des livres Sibyllins ont emprunté les vers d'Homere pour donner plus de dignité à ces prédictions, & peut-être un certain air d'antiquité.

On apprend dans Suidas, que le fameux Palamede, un des capitaines Grecs qui étoient au ſiege de Troye, fut un excellent Poëte; qu'il écrivit au ſujet de cette guerre beaucoup de vers en lettres Doriques, dont il étoit l'inventeur, & qu'il y inféra un grand nombre de traits ſatyriques contre Agamemnon & contre Ulyſſe, ſes deux mortels ennemis. Sur cela on a imaginé que ſes écrits avoient été ſupprimés par les deſcendans d'Agamemnon; & lorſque Homere entreprit d'écrire ſur la guerre de Troye, il acheva de ſupprimer tout ce qui en reſtoit. Mais des ouvrages auſſi célebres, dont un auſſi grand homme étoit l'auteur, & qui avoient exiſté depuis le tems du ſiege de Troye juſqu'au tems d'Homere, devoient être trop répandus pour qu'un particu-

lier, tel qu'Homere, eut pû venir à bout de les faire entiérement diſparoître, quand même il eut été capable d'une pareille baſſeſſe. D'ailleurs il falloit que ces vers de Palamede fuſſent d'une beauté bien ſinguliere, pour engager un ſi grand génie qu'Homere à vouloir s'en faire honneur; & en ce cas eſt-il poſſible que le goût général des hommes pour les belles choſes ne nous ait pas conſervé au moins quelques lignes de ces œuvres admirables?

On a recours encore à d'autres auteurs pour faire voir, s'il étoit poſſible, qu'Homere les a copiés, & que ſes ouvrages ne ſont que des larcins. On cite un Corinnus, dont Suidas fait mention, qui étoit ſelon lui ſecretaire de Palamede, & qui compoſa un poëme ſur le ſiege de Troye; mais on ne cite perſonne qui ait vû ce Poëme. * Tzetzes d'après Jean Melala, parle d'un certain Syſiphe, ſecretaire de Teucer; mais on ignore s'il écrivit en proſe ou en vers. On produit encore ſur la ſcene un Dictys de Crete ſecretaire d'Idomenée, & un Darès de Phrygie domeſtique d'Hector, dont il nous reſte quelques écrits qui leur ſont fauſſement attribués. Voilà les écrivains qu'on prétend qu'Homere a pillés; & les conjectures ſur ce ſujet ſont, comme l'on voit, bien différentes.

On dit encore qu'Homere rencontra à Corcyre un certain Demodoce, & à Ithaque un certain Phemius: le premier, ſelon † Plutarque, paſſoit pour avoir écrit ſur la guerre de Troye, & l'autre ſur le retour des capitaines Grecs. Mais ces deux perſonnages ſont deux

* Tzetzes *Chiliaſ.* 5. *Hiſt.* 29.
† Plut. *de Muſicâ.*

amis, dont Homere parle dans ſon poëme; ou plutôt c'eſt lui-même caché ſous ces deux noms, & déſigné comme auteur de l'Iliade & de l'Odyſſée; ou ſi vous voulez, ce ſont deux hommes imaginaires que le Poëte a jugé à propos de feindre ſans aucune alluſion.

Quelques-uns ont prétendu, comme Ptolomée Épheſtion, * qu'il y avoit long-tems avant Homere, une femme à Memphis, nommée Phantaſie, qui avoit compoſé des ouvrages ſur le ſiege de Troye, & ſur le retour d'Ulyſſe. On ajoute qu'Homere étant venu à Memphis, & ayant fait connoiſſance avec Phanitas qui étoit un copiſte public, il eut par ſon moyen communication de ces écrits, & qu'il ſuivit le plan de l'ouvrage de Phantaſie. Mais c'eſt-là une hiſtoire bien peu vraiſemblable. Phantaſie eſt une Égyptienne, & cependant elle a un nom grec. Homere poſſédoit les ſciences d'Égypte, & étoit initié dans leurs myſteres: il faut bien qu'il ait connu quelque Égyptien; & cet Égyptien eſt Phanitas. Mais ſi nous faiſons attention au nom de l'Égyptienne; nous trouverons que ce n'eſt qu'une expreſſion figurée, qui ne ſignifie autre choſe, ſinon qu'Homere ayant recueilli beaucoup de mémoires au ſujet des Grecs & des Troyens, & s'étant inſtruit auſſi de ce qui regardoit l'Egypte, où il y avoit une infinité de fables & d'imaginations, il avoit formé ſur tout cela le plan de ſon Iliade & de ſon Odyſſée.

Nous ne parlerons point de la petite Iliade de Siagrius, dont Elien fait mention, dans le chap. 21. du XIV. livre. Mais peut-on ne pas admirer ici la bizarre malignité des hom-

* Ptol. Eph. *Excerpta apud Photium.*

mes, qui pour rabaiſſer un auteur illuſtre, s'appuyent ſur des conjectures qui ſe détruiſent, & ſur des ſuppoſitions qui n'ont aucune vraiſemblance ? On produit des écrits qui n'ont jamais été, ou qui au moins n'ont gueres mérité d'être, puiſqu'ils n'ont pas mérité d'être conſervés, pour nous perſuader que le plus bel ouvrage de l'antiquité a été tiré de ces prétendus écrits.

Ce n'eſt pas aſſez encore d'avoir voulu avilir Homere, en l'accuſant d'un honteux plagiariſme : on veut qu'il n'ait pas été le plus grand Poëte de ſon tems, & que même il ait reçu des affronts au ſujet de ſes poéſies. (*a*) Heſiode parle d'un combat poétique aux funerailles d'Amphidamas, où ſans nommer celui qu'il vainquit, il dit ſeulement qu'il remporta la victoire. Parmi les hymnes attribuées à (*b*) Homere, on trouve une priere à Venus pour lui demander la grace de ſortir victorieux d'un combat poétique ; mais l'antagoniſte n'eſt point nommé dans la piece. Cependant on veut qu'Homere & Heſiode aient été les deux combattans, & qu'Homere ait été le vaincu ; & on juge à propos de rapporter à cela une épigramme qui nous reſte, parce qu'on ignore en quel tems elle a été écrite. Au reſte le *combat d'Homere & d'Heſiode* eſt un ouvrage peu ancien, puiſqu'il y eſt fait mention de l'empereur Adrien. Le précis de cette hiſtoire ſe lit dans (*c*) Plutarque. » Ganictor fils d'Amphidamas, Roi » d'Eubée, invita de toutes parts les hommes » les plus célebres, ſoit pour la force du corps,

(*a*) Heſiod. *Oper. & Dierum.* lib. 2. v. 272.
(*b*) *Hom. Hymn.* 2. *ad Venerem.*
(*c*) *Sympoſiacum, ou repas des ſept ſages. L.* 5.

» ſoit pour les talens de l'eſprit, à ſe trou-
» ver aux jeux funebres qu'il célébroit en l'hon-
» neur de ſon pere. Homere & Heſiode y vin-
» rent. Le Roi Panidas fut le juge d'un com-
» bat poétique entre ces deux illuſtres auteurs,
» & adjugea le prix à Heſiode : ce prix fut
» un trepied, & le juge l'accompagna de cet
» éloge, en forme de ſentence : un Poëte,
» dit-il, qui célébre la paix & l'agriculture,
» eſt plus eſtimable, & mérite mieux d'être
» couronné que celui qui chante les combats,
» & qui par ſes vers excite les hommes à ſe
» détruire. Sur quoi Heſiode conſacra ſon prix
» aux Muſes, avec cette inſcription,

Ἡσίοδ' Μούσαις Ἑλικωνίσι τόνδ' ἀνέθηκεν,
Ὑμνῳ νικήσας ἐν Χαλκίδι δῖον Ὅμηρον.

Heſiode ayant dans la Chalcide vaincu par un hymne le divin Homere, a conſacré aux Muſes le prix qu'il a remporté.

Mais cet endroit d'Heſiode eſt altéré, & Plutarque l'a cité à faux, comme il eſt aiſé de le voir dans Heſiode même, qui en parlant de ſa victoire ne nomme point le vaincu, & ne fait aucune mention d'Homere.

Pour faire voir d'ailleurs que ce combat poétique eſt une fable, il ſuffit de conſidérer qu'Heſiode a vécu long-tems après Homere, ſelon le ſentiment général de tous les ſavans. Grevius ſon commentateur le place cent ans après. Auſſi Plutarque paroît ne pas ajouter beaucoup de foi à l'hiſtoire du combat, & on peut remarquer qu'il gliſſe fort légérement ſur cet endroit. Mais voici une preuve qui n'eſt pas moins forte : il eſt certain qu'Heſiode aimoit fort la réputation & la louange, & que pour cela il

diſputoit ſouvent les prix de poéſie dans les jeux funebres, & qu'il ne manquoit point dans ſes écrits de rappeller le ſouvenir de ſes victoires : s'il avoit eu la gloire de vaincre Homere, auroit-il oublié le nom d'un ſi fameux adverſaire terraſſé ? Ne l'auroit-il pas attaché à ſon char de triomphe comme un illuſtre captif ?

Ce n'eſt pas tout, on veut qu'Homere ait fini ſes jours d'une maniere très-peu honorable. Dans la *Vie d'Homere* attribuée à Plutarque, on lit que » le Poëte fut averti par l'o-» racle, de ſe donner de garde des énigmes » des jeunes gens. Il ne comprit point le ſens » de l'oracle, juſqu'à ce qu'étant arrivé dans » l'iſle d'Io, il s'aſſit un jour proche de quel-» ques jeunes pêcheurs, qui lui propoſerent » une énigme en vers : il ne put l'expliquer, » & en mourut de dépit. » On voit que ce conte puéril reſſemble aſſez à l'avanture d'Ariſtote, qui ſe précipita, dit-on, dans l'Euripe, déſeſpéré de ne pouvoir comprendre le flux & le reflux. L'un meurt en Poëte pour une énigme en vers, l'autre en Philoſophe pour un problême de la nature. Eſt-il poſſible qu'on ait cru de grands hommes capables d'une pareille foibleſſe, ou plutôt d'une pareille extravagance ?

Il y a une troiſieme ſorte d'écrivains de la vie d'Homere, qui ont pris plaiſir à recueillir toutes les minuties qu'on a jamais débitées ſur le compte du Poëte : ils ſe fondent principalement ſur un ouvrage qu'ils attribuent à Herodote, & qui n'eſt que la production d'un miſérable grammairien. Nous en allons donner l'extrait en peu de mots.

Homere naquit à Smyrne, environ 168. ans

après le ſiege de Troye, & 622. ans avant l'expédition de Xerxés. Sa mere qui s'appelloit Crytheïs, ayant eu un commerce galant, & étant devenue groſſe, fut envoyée par ſon oncle de Cumes à Smyrne, avec Iſmenias, qui fut un de ceux qui conduiſirent une colonie dans cette ville nouvellement bâtie. Quelque tems après, lorſqu'elle célébroit une fête avec d'autres femmes ſur le rivage du fleuve Mélés, elle accoucha d'Homere, qui pour cela fut nommé Meleſigene. Alors elle quitta Iſmenias & vécut de ſon travail; juſqu'à ce qu'un certain Phemius, maître d'école à Smyrne, devint amoureux d'elle & l'épouſa. Après la mort de l'un & de l'autre, Homere ſuccéda à l'emploi de Phemius, & s'en acquitta ſi bien qu'il fut admiré de tout le monde. Un capitaine de vaiſſeau de Leucade, nommé Mentés, l'engagea alors à quitter ſon métier & à voyager ſur mer avec lui. Il le mena en Eſpagne & en Italie; il fut obligé de le laiſſer dans l'iſle d'Ithaque à cauſe d'une fluxion qui lui étoit tombée ſur les yeux. Là il étoit logé chez un homme riche, juſte & charitable, qui lui apprit les principales avantures de la vie d'Ulyſſe. Mentés étant revenu le chercher quelque tems après, le mena à Colophon, où ſon mal des yeux s'étant augmenté, il devint tout-à-fait aveugle. Dans ce triſte état il crut devoir retourner à Smyrne, où il eſpéroit tirer du ſecours de ſes anciennes connoiſſances, & avoir le loiſir de s'appliquer à la poëtie; mais il s'apperçût bientôt qu'il s'étoit flatté de fauſſes eſpérances, & il tomba dans une miſere extrême. Il en partit pour ſe rendre à Cumes, où un certain corroyeur, nommé Tychius, le

reçût chez lui pour quelque tems. Ses vers furent admirés à Cumes, & il y acquit une très-grande réputation. Mais ayant proposé aux habitans de faire des vers en l'honneur de la ville, pourvû qu'ils vouluſſent les payer, on lui répondit durement qu'on n'étoit pas d'humeur de nourrir tous les aveugles. C'eſt de là que le Poëte fut nommé * Homere. De Cumes il vint à Phocée, où un certain Theſtorides, qui étoit encore un maître d'école, s'offrit à le nourrir, pourvû qu'il voulut lui permettre de tranſcrire ſes vers. Homere y conſentit, étant réduit à la derniere néceſſité. Theſtorides ne ſe vit pas plutôt le poſſeſſeur des vers d'Homere, qu'il les emporta avec lui à Chio, où ſemblable à nos comédiens, il gagna beaucoup d'argent à les réciter, tandis que l'auteur mouroit de faim à Phocée. Quelques-uns étant venu de Chio, publierent qu'un maître d'école de cette ville débitoit les mêmes vers qu'Homere récitoit à Phocée. Le Poëte prit alors la réſolution de ſe rendre à Chio, & s'étant mis en chemin, il fut reçu proche de cette ville par un berger, nommé Glaucus, dont les chiens manquerent à le dévorer. Celui-ci le mena à ſon maître qui demeuroit dans un lieu appellé Boliſſus, & qui charmé de ſon ſavoir, de ſon eſprit, & de ſon talent, lui confia l'éducation de ſes enfans. Homere s'acquit une grande réputation, qui contraignit Theſtorides de s'enfuir. Homere ſe rendit alors à Chio, où il établit une école de poéſie, & où ayant amaſſé quelque bien, il ſe maria & eut deux filles, dont l'une mourut jeune, &

* ὁ μὴ ὁρῶν, *non videns.*

l'autre fut mariée à son hôte. C'est pour cela qu'il inséra dans ses poëmes les noms de ceux à qui il avoit obligation, comme Mentès, Phemius, Mentor, Tychius. Et comme il avoit envie de se rendre à Athènes, il parla aussi très-avantageusement de cette ville pour engager les Atheniens à le bien recevoir. Il s'embarqua pour y aller; mais son vaisseau s'arrêta à Samos, où il passa l'hyver à chanter des vers dans les rues, à la porte des plus considérables habitans, étant suivi de tous les enfans de la ville. Ayant voulu poursuivre son voyage pour se rendre à Athènes, le vaisseau mouilla à Io, où étant tombé malade, il mourut, & fut enterré sur le bord de la mer.

Tel est le précis de la vie d'Homere attribuée à Herodote. Ce qu'il y a d'admirable, est que dans cette histoire on place Homere 622. ans avant l'expédition de Xerxés, tandis qu'Herodote lui-même, qui vivoit dans le tems de cette expédition, assûre liv. v. chap. 2. qu'Homere avoit vécu 400. ans avant lui. Si toutefois il y a quelque chose de vrai dans le récit que nous venons d'exposer, nous pouvons faire les observations suivantes. Homere étoit extraordinairement curieux, & avoit un grand desir de savoir, puisqu'il entreprit tant de voyages. Il falloit qu'il eut l'esprit très-fort pour pouvoir faire des vers si beaux, malgré son aveuglement & son extrême pauvreté. Car l'inquiétude que donne un besoin pressant, trouble l'esprit & abbat le courage; & l'ame attristée de la perte d'un sens qui lui est aussi cher que celui de la vûe, devient comme insensible sur toutes choses. Mais il falloit en même-tems qu'il eut une soif ardente de

l'eſtime des hommes, (ce qui eſt la paſſion ordinaire des grands génies) puiſque malgré ſon incommodité & ſon âge avancé, il ne laiſſa pas encore de voyager pour ſe faire connoître en tous lieux.

Mais pour découvrir la ſource de tant de fables qu'on a débitées ſur le compte d'Homere, conſidérons d'abord que ſa vie n'a été écrite par aucun auteur contemporain, au moins dont l'ouvrage ſoit venu juſqu'à nous; & qu'Homere n'a jamais parlé clairement de lui-même dans ſes propres ouvrages. Ainſi pour ſavoir quelque choſe de ſa vie, on a eu recours aux conjectures, on a voulu deviner; & comme il ne nous reſtoit de lui que ſon nom & ſes écrits, on les a mis enſemble à l'alambic pour en tirer des ſujets d'hiſtoire.

On veut d'abord que ſon nom d'Homere ſoit un ſobriquet, & on en cherche l'étymologie. L'un trouve que ὁ μηρὸς ſignifie la cuiſſe. Sur cela on dit avec Heliodore, liv. III. qu'Homere fut banni d'Egypte, parce qu'il portoit un flocon de cheveux ſur la cuiſſe, & alors on en fait un coureur & un vagabond. Un autre découvre que ὅμηρος ſignifie ôtage, & pour cela on veut qu'il ait été livré comme ôtage, dans une eſpece de guerre entre les habitans de Smyrne & de Chio, ainſi que Proclus le rapporte. Selon quelques-uns, le nom d'Homere vient de ὁ μὴ ὁρῶν, *non videns*; & de là on conclut que le Poëte étoit aveugle, comme il eſt marqué dans la vie d'Homere attribuée à Herodote. Quelques autres dérivent ſon nom de ὁμοῦ εἰρεῖν, qui ſignifie, parler en public. Sur cette étymologie on fonde ce que rapporte Suidas, ſavoir, qu'Homere ayant été inſpiré des Dieux, déclara aux habitans de Smyrne, qu'ils devoient faire la

guerre à ceux de Colophon. D'autres enfin veulent que ſon nom ſignifie indirectement un déſerteur, & on rapporte à cela ce qu'on lit dans ſa vie attribuée à Plutarque, ſavoir, qu'Homere quitta le parti des Smyrnéens pour embraſſer celui des Lydiens. On peut conclure de toutes ces explications, que celui qui pourroit trouver aujourd'hui une nouvelle étymologie du nom d'Homere, pourroit en même-tems compoſer une nouvelle vie de ce Poëte, ou au moins augmenter conſidérablement tout ce qu'on a écrit à ſon ſujet.

Le nom d'Homere n'ayant pas fourni aſſez de matiere pour en compoſer la vie, on a eu recours à ſes ouvrages, & on a prétendu que dans pluſieurs endroits de ſes poëmes, il avoit fait alluſion aux choſes qui lui étoient arrivées. Par exemple, dans l'Odyſſée, il donne à un Poëte le nom de Phemius; & de là on conclut, avec Herodote, que Phemius lui avoit appris l'art de la poéſie. Parce qu'il fait mention d'un autre Poëte nommé Demodoce, qui étoit aveugle, & qui néanmoins étoit bien reçu dans les palais des princes, on veut qu'Homere ſe ſoit peint lui-même ſous cette figure, & qu'il ait paſſé ſa vie à chanter à la porte des riches. Si Ulyſſe dans l'Odyſſée eſt pourſuivi par les chiens de ſon berger, on veut que cette avanture ſoit arrivée à Homere à Bolliſſus. Si le Poëte donne le nom de Tychius à un corroyeur qui avoit fait le bouclier d'Ajax, ce corroyeur, dit-on, aſſiſta le Poëte dans ſa néceſſité. Cette femme * dont il par-

* ILIADE, *l.* XII. *Comme une femme laborieuſe, obligée de vivre du travail de ſes mains, & pleine de juſtice, prenant*

le, qui vivoit du travail de ſes mains, c'étoit, dit-on, ſa propre mere. C'eſt ainſi (*a*) qu'on traveſtit ſes fictions poétiques en faits réels, & qu'on compoſe la vie du Poëte avec ſa propre imagination. Enfin on met ſur ſon compte toutes les petites avantures qu'on trouve dans ſes écrits; comme ſi par la même raiſon on ne pouvoit pas dire qu'Homere a été un homme d'état & un grand capitaine, puiſqu'on trouve dans ſes poëmes pluſieurs endroits qui font voir qu'il étoit verſé dans la ſcience du gouvernement & dans l'art militaire.

Le caprice des hommes a formé encore pluſieurs autres traits de la vie d'Homere. C'eſt ainſi (*b*) qu'Heraclide a écrit, qu'Homere étant à Athènes fut regardé comme un fou. Mais cette circonſtance paroît avoir été inventée par les diſciples de Socrate, pour rendre odieux les Athéniens qui avoient fait mourir leur maître. Un autre fait auſſi peu fondé, qu'on trouve dans le chap. 15. du IX. liv. d'Elien, eſt qu'Homere maria ſa fille, & ne lui donna pour ſa dot que quelques pieces de vers. Mais ce n'eſt, je crois, qu'une pure plaiſanterie, que quelque ſavant imbécille a enſuite priſe ſérieuſement. Enfin on peut dire que juſqu'ici les hommes ſe ſont donné des peines inutiles pour ſavoir l'hiſtoire d'Homere, & ſe ſont livrés à une curioſité vaine & ſuperflue, que Seneque appelle la maladie des Grecs. Les efforts qu'ils ont faits pour éclaircir cette ma-

la balance, peſe avec équité les laines qu'elle a filées pour en recevoir le prix, & pour ſubvenir à la nourriture de ſes enfans, &c.

(*a*) *Voyez la Vie d'Homere de Mad. Dacier.*

(*b*) Diog. Laërt. *ex Heracl. in Vita Socratis.*

mere, n'ont ſervi qu'à l'obſcurcir : ſemblables à des voyageurs, qui étant hors de leur chemin, ſe jettent dans une forêt obſcure, & s'égarent encore davantage.

Ceux qui juſqu'ici ont voulu écrire un peu ſenſément la vie d'Homere, ſans donner dans les fables, & ſans s'arrêter aux minuties, ont été fort embarraſſés à la vûe de tous ces ridicules mémoires que l'antiquité nous fournit ſur la vie de ce Poëte. Tant de menſonges & d'impertinences devoient naturellement les dégoûter d'un travail ſi pénible & ſi ingrat. Mais bien-loin de ſe rebuter, ils ont recueilli avec plaiſir tous ces vieux contes, pour les remettre ſous les yeux du Public, en déclarant qu'ils n'avoient rien de meilleur à dire : ou bien ils ont pris le parti de compoſer la vie d'Homere en forme de diſſertation critique. Alors ils commencent par nous dire, que le tems où Homere a vécu eſt très-incertain, & que les ſavans ne s'accordent point ſur cet article. Ils débitent enſuite les conjectures de ces ſavans, & l'on voit avec étonnement qu'ils différent entre eux de près de 500. ans ; car les uns placent Homere 24. ans, & les autres 500. ans, après le ſiege de Troye.

Il eſt aſſez vraiſemblable qu'Homere a vécu long-tems après ce ſiege, puiſque dans le ſecond livre de l'Iliade il invoque les Muſes, & les conjure de lui révéler le nombre des vaiſſeaux des Grecs. *Je ne le ſais*, dit-il, *que par le bruit public, & ne ſais rien par moi-même.* Velleïus Paterculus *.

* *Hic longius à temporibus belli quod compoſuit Troici, quam quidam rentur, abfuit. Nam fermè ante annos 950. floruit, intra mille natus eſt. Quo no-*

nous fournit encore une preuve plus ſolide. Il faut, dit-il, qu'Homere ait vécu long-tems après le ſiege de Troye ; puiſqu'il aſſûre que les hommes étoient alors bien plus vigoureux qu'ils ne l'étoient de ſon tems. Or la nature ne dégénére que peu à peu & par degrés.

Mais ſans nous arrêter à ces preuves ſpéculatives, conſultons les fameux marbres d'Arundel (*a*) ; nous y découvrirons qu'Homere a vécu vers le tems où Diognete gouvernoit la ville d'Athènes, un peu avant la premiere olympiade, environ 200. ans après la priſe de Troye, & près de 1000. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Pluſieurs témoignages de l'antiquité favoriſent ce ſentiment. Ciceron, liv. v. des Tuſculanes, dit, que ſelon la tradition, Homere vivoit à peu près dans le même tems que Lycurgue. Strabon, liv. x. nous apprend qu'on diſoit que Lycurgue avoit été à Chio pour voir Homere. Selon Plutarque, (*b*) Lycurgue avoit reçu les écrits d'Homere de la main du petit-fils de Creophile contemporain du Poëte, & par conſéquent Lycurgue auroit pû voir Homere.

On ne diſpute pas ſeulement ſur le tems où Homere a vécu. Sa patrie eſt encore un autre ſujet de conteſtation. Adrien conſulta autrefois les Dieux ſur cette importante queſtion, comme s'il eut été impoſſible aux hommes de la décider. Appion, ſelon Pline, liv. xxx chap. 2 évoqua l'ombre même d'Homere pour s'en inſtruire. Ce

mine non eſt mirandum quod ſæpè illud uſurpat ὅσοι νῦν βροτοί ἐσμεν. *Hoc enim ut hominum ita ſæculorum notatur differentia. V. Paterc. l.* 1.

(*a*) *Voyez Dacier, Dupin, &c. touchant les marbres d'Arundel.*

(*b*) Plut. *Vita Lycurg.*

qui augmente la difficulté, eſt le grand nombre des villes qui prétendent à cet honneur, & qui ſelon Suidas, montent à 90. Didyme, l'ancien commentateur d'Homere, trouva ce ſujet ſi beau & ſi fécond, qu'il y employa la plus grande partie de ſes (*a*) 4000. volumes. Il y a une prophétie des Sibylles, qui marque qu'Homere eſt né à Salamis dans l'iſle de Cypre; & au contraire, l'oracle apprit à l'Empereur Adrien, que le Poëte étoit né dans l'iſle d'Ithaque. Les Éoliens & les Égyptiens l'ont revendiqué pareillement. Une école dans la ville de Colophon, & un tombeau dans celle d'Io, étoient des titres que ces deux villes faiſoient valoir également. Les Athéniens prétendoient auſſi au même avantage, parce que ſelon eux Homere étoit né dans un endroit où ils avoient une colonie, & que d'ailleurs Athènes ſe regardoit comme la capitale de la Grece ſavante. Quoique toutes ces villes aient leurs partiſans, celles néanmoins qui paroiſſent les mieux fondées dans leurs prétentions, ſont les villes de Smyrne & de Chio.

(*b*) On prouve qu'Homere eſt né à Smyrne, par une épigramme qui étoit au pied de la ſtatue de Piſiſtrate à Athènes, par les autorités que citent Ciceron, Strabon & Aulu-Gelle, & par les vies d'Homere écrites en grec, qu'on attribue à Herodote, à Plutarque & à Proclus, ſans parler de deux autres vies anonymes. C'eſt pour cela que les (*c*) Smyrnéens bâtirent un temple à Homere, frapperent des médailles en ſon honneur, & ſe glorifierent tellement de l'avoir eu pour

(*a*) *Seneca, Ep.* 88.

(*b*) *Voyez la vie anonyme d'Homere, qui eſt à la tête de pluſieurs éditions.*

(*c*) Vitruv. *Proœm l.* 7.

compatriote, qu'on dit, qu'ils firent brûler Zoïle tout vif pour avoir mal parlé d'Homere. D'un autre côté ceux de Chio faiſoient valoir les autorités de (*a*) Simonide & de Theocrite pour prouver qu'Homere étoit né dans leur ville. Ils poſſédoient encore, à ce qu'ils diſoient, des deſcendans d'Homere qu'ils appelloient les Homérides. Ils avoient frappé auſſi des médailles en ſon honneur, & lui avoient bâti un temple. Enfin ils citoient un hymne pour Apollon, attribué à Homere par Thucydide, liv. III. dans lequel ce Poëte ſe qualifioit lui-même d'aveugle de Chio.

Voilà à peu près à quoi ſe réduit le grand traité que Leo Allatius a écrit ſur ce ſujet. Ce ſavant homme, après avoir doctement diſcuté les raiſons de part & d'autre, conclut enfin en faveur de la ville de Chio. Pour moi, je ne déciderai rien ſur un point ſi obſcur, & ne déterminerai point laquelle de ces villes a donné la naiſſance à Homere. Peut-être qu'il n'eſt né dans aucune de ces villes : peut-être auſſi que chacune a eu ſon Homere ; car (*b*) Xenophon dit qu'il y en avoit eu pluſieurs qui avoient porté ce nom.

Mais pouvons-nous n'être pas ſurpris de cette vénération profonde pour Homere, qui ſur un article aſſez peu important a excité de ſi furieuſes conteſtations ? C'eſt par rapport à cet article que les Rois ont conſulté les oracles, que la diſcorde a regné entre les villes, que des ſavans ont travaillé toute leur vie pour s'inſtruire de la vérité ; que quelques-uns ont écrit des traités immenſes, & qu'enfin on a eu recours au ciel & aux

(*a*) Simonid. *Frag. ſur la brièveté de la vie.* Theocr. *in Dioſcuris.*

(*b*) Xenophon *de æquivocis.*

enfers pour décider cette queſtion frivole qui n'eſt que de ſimple curioſité.

Ce ſeroit fort inutilement que nous voudrions connoître les parens d'Homere. Selon * Ephore, il naquit d'un mauvais commerce que Meon avoit eu avec ſa mere ; c'eſt pour cela qu'on l'appella Meonide : & ſuivant cette ſuppoſition le nom de ſa mere étoit Crytheïs. Mais ſelon Suidas, elle s'appelloit Eumetis, ou Policaſte ; & ſelon Pauſanias, liv. x., Climene, ou Themiſto. Mais tout cela eſt fort incertain. Le nom même d'Homere ne l'eſt pas moins Tantôt on le nomme Meleſigene, à cauſe du fleuve Mélés ſur le bord duquel il étoit né. Tantôt on le nomme Aulete, peut-être à cauſe de ſon talent pour la muſique. Lucien, liv. 11. de l'*hiſt. véritable*, lui donne le nom de Tigrane, parce qu'on l'a confondu avec Tigrane ou Tigréte, frere de la Reine Artemiſe. Son nom ſemblable à celui qu'on donnoit à Homere, a été cauſe que quelques petits ouvrages du Poëte ont été attribués au prince. Lucien fait bien voir le petit génie, & la ſottiſe des Grammairiens, dans l'entretien qu'il feint d'avoir eu avec Homere dans l'iſle fortunée. » Je lui demandai, dit-il, de quel »pays il étoit, & je lui appris que c'étoit une »queſtion difficile & importante que nous avions »coutume d'agiter. Il me répondit, qu'il ne le »ſavoit pas lui-même, parce que quelques-uns »lui avoient dit qu'il étoit né à Chio ; d'autres à »Smyrne, & d'autres à Colophon. Mais que »pour lui il croyoit qu'il étoit né de Babylone ; »qu'on l'appelloit Tigrane dans ſon pays, & »Homere tandis qu'il étoit en ôtage chez les »Grecs.

* Plut. *Vita Homeri ex Ephoro.*

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'Homere ſoit né aveugle, quoiqu'il ait pû le devenir depuis. La médaille de Chio, qui, ſelon Leo Allatius, eſt un monument très-ancien, le repréſente liſant un livre avec attention. Il n'a donc pas toujours été aveugle, s'il eſt vrai qu'il l'ait été. Mais qu'eſt-il beſoin d'avoir recours à des monumens ? Il ſuffit de lire ſes ouvrages. Avec quelle exactitude & quelle juſteſſe ne décrit-il pas la ſituation des villes, la hauteur des montagnes, le cours des rivieres & l'étendue de chaque pays ? Quelle beauté, quelles couleurs ne prête-t-il pas à chaque choſe qu'il peint ? Ne donne-t-il pas à ſes héros toute l'adreſſe & toute la vivacité extérieure que les paſſions inſpirent ? Un aveugle-né eſt-il capable de peindre ainſi la nature, & de donner à chaque choſe la proportion, la figure, la couleur & l'action qui conviennent ? » Si » quelqu'un penſe qu'Homere ait été aveugle (dit » Velleïus Paterculus) il eſt lui-même aveugle » & privé de tout ſentiment. » *Quem ſi quis cæcum genitum putat, omnibus ſenſibus orbus eſt.* Certainement Homere avoit vû & conſidéré avec attention toutes choſes, & les avoit empreintes dans ſon imagination, puiſque lorſqu'il les décrit le lecteur croit les voir.

Homere dans ſa jeuneſſe, ſi nous en croyons (*a*) Diodore de Sicile, étudia ſous un homme qui avoit de grands talens, nommé Pronapide; & ce maître lui apprit à ſe ſervir des caracteres Pelaſgiens inventés par Linus : ce qui eſt cauſe que ſes poéſies ſont parvenues juſqu'à nous. On croit communément, qu'avant lui les Poëtes n'écrivoient point leurs vers. (*b*) Pour lui il dit ex-

(*a*) *Diod. Sicul. l.* 3.
(*b*) *Joſeph. contra Appion. l.* 1.

preſſément dans ſa *Batrachomyomachie*, qu'il avoit écrit ſes ouvrages ſur ſes tablettes.

Lorſqu'il fut avancé en âge, pour ſe rendre plus ſavant & plus parfait, il ſe mit à voyager; ce qui a fait dire à Proclus, qu'il falloit qu'Homere fut très-riche : » Car les longs voyages, » dit-il, cauſent de grandes dépenſes & coutoient » beaucoup dans un tems où il y avoit du danger » & des inconvéniens à s'embarquer, & où les » peuples n'avoient point enſemble un commerce » régulier. » Si ce raiſonnement ne prouve pas qu'Homere étoit riche, il prouve au moins qu'il avoit des patrons généreux, qui connoiſſant la grandeur & l'étendue de ſon génie, crurent que pour l'intérêt du genre humain ils devoient favoriſer & aider des talens ſi extraordinaires.

L'Égypte étant alors le pays des Sciences, les plus grands eſprits de la Grece étoient accoûtumés d'y faire un voyage. * Diodore de Sicile prouve qu'Homere s'y rendit, parce que dans ſes poëmes il fait ſouvent mention de leurs ſciences, & que dans ſes fictions il fait alluſion à leurs coûtumes. Les Dieux d'Homere portent le nom des premiers rois d'Égypte; les neuf joueurs d'inſtrumens qui accompagnoient Oſiris, lui ont donné lieu de feindre le nombre des neuf Muſes : enfin cette fête, où les Égyptiens étoient accoûtumés d'envoyer en Ethiopie les ſtatues de leurs Dieux, & de les ramener au bout de douze jours; l'uſage où ils étoient de tranſporter leurs morts au-delà d'un lac dans un lieu agréable, nommé *Acheruſia*, proche de Memphis, tout cela a fait naître les fictions d'Homere ſur le voyage des Dieux en Ethiopie, ſur le Styx, & ſur les champs Eliſées. Enfin les idées de l'Égyp-

* *Diod. Sic. l. 1.*

te ſont ſi répandues dans ſes ouvrages, que ſelon Herodote, liv. 11, c'eſt lui qui a introduit dans la Grece la religion des Egyptiens. Quelques-uns même ont cru qu'Homere étoit d'Égypte, à cauſe de la parfaite connoiſſance qu'il avoit de l'hiſtoire des Mages, des ſciences & des arts de l'Egypte, ce que peu d'étrangers connoiſſoient. On en peut conclure au moins qu'il y avoit fait un aſſez long ſéjour.

Comme la Grece étoit probablement ſa patrie, & que les ſciences avoient commencé à y fleurir, il eſt vraiſemblable qu'Homere parcourut toute la Grece, & fit des obſervations ſur tout ce qu'il y vit. Il ſe ſert de tous les dialectes qui étoient en uſage dans les différentes contrées de la Grece; ce qui fait voir qu'il avoit paſſé quelque tems chez tous ces différens peuples, & avoit appris leur langage. La liſte des vaiſſeaux Grecs renferme une exacte géographie de tout leur pays: On y trouve le nom & la ſituation des villes, des montagnes & des plaines, le cours des rivieres, l'étendue & les bornes de chaque contrée, les propriétés de chaque terroir: enſorte que ceux qui ont examiné ces deſcriptions ſur les lieux mêmes, ont avoué que tout étoit exactement vrai; ce qui n'auroit pas été, s'il n'eut écrit que ſur le rapport d'autrui. Ainſi la deſcription que Strabon fait de la Grece, peut paſſer pour une eſpece de commentaire ſur les ouvrages d'Homere.

On peut encore ſuppoſer que le Poëte avoit parcouru toute l'Aſie-mineure; vû qu'il décrit avec la derniere exactitude ce pays qu'Horace appelle, *regnum Priami vetus*, qu'il le diviſe dans toutes ſes dynaſties, & qu'il marque toutes les nations voiſines & alliées. Peut-être auſſi que

dans les voyages d'Ulyſſe, où le Poëte fait mention des ports de Sicile & des Iſles voiſines, il a fait aller ſon héros dans tous les endroits où il avoit été lui-même. Les fables qu'il a inſérées dans la relation de ces voyages, ne détruiſent point ce ſentiment, parce qu'Homere n'a pas prétendu écrire l'hiſtoire de ſon tems, mais ſuivre l'ancienne tradition. Ce qu'il dit de la Thrace, & la deſcription qu'il fait des différens animaux de la Lybie, & du climat des *iſles fortunées*, nous donnent auſſi lieu de juger qu'il connoiſſoit tous les pays de la terre. Il eſt difficile enfin de borner les voyages d'Homere, parce que le motif qui les lui fit entreprendre étoit très-vif, & que le deſir qu'il avoit de ſavoir étoit ſans bornes. Il connoiſſoit les coûtumes de tous les peuples; le globe de la terre lui étoit en quelque ſorte familier, & il paroiſſoit citoyen du monde entier.

Lorſqu'il eut achevé ſes voyages, il s'appliqua vraiſemblablement à finir & à perfectionner ſes écrits. C'eſt-là qu'il recueillit, pour l'inſtruction de la poſtérité, toutes ces précieuſes connoiſſances qu'il avoit acquiſes en parcourant le monde. Il put alors peindre des ſacrifices d'après ce qu'il avoit vû en Eolie, (*a*) & employer les cérémonies de Lacédémone dans les traités d'alliance dont il avoit à parler. Ce qu'il avoit obſervé dans la mer Icarienne, au ſujet du bruit des flots qui viennent ſe briſer contre le grand nombre des iſles de cette mer, lui donna lieu de (*b*) comparer à cela le bruit & la confuſion d'une multitude aſſemblée. C'eſt pour avoir vû une quantité innombrable de (*c*) cygnes ſur les

(*a*) *Iliad.* 3. (*b*) *Iliad.* 21. v. 145.
(*c*) *Iliad.* 2. v. 461.

bords du Cayſter, qu'il leur compara la nombreuſe armée des Grecs. Ayant remarqué dans l'iſle de Cyrenne, ou de Cypre, que les habitans mettoient le feu dans leurs campagnes, & qu'alors les ſauterelles fuyoient le feu & s'alloient précipiter dans la mer, il repréſenta ſous cette image (*a*) Achille pourſuivant ardemment les Troyens, & les obligeant de ſe précipiter dans les flots du Scamandre. Enfin ſon imagination ornée & enrichie de tout ce qu'il avoit vû, ſût lui fournir pour ſes ouvrages une infinité de peintures & d'alluſions.

On aſſûre que dans ſa vieilleſſe il devint aveugle, & qu'il s'établit à Chio, comme il le dit lui-même dans l'hymne à Apollon, que Thucydide lui attribue, comme nous avons obſervé ci-devant, & qui a peut-être donné lieu à Simonide & à Théocrite d'appeller Homere habitant de Chio. Strabon, liv. XI. rapporte, que Lycurgue légiſlateur de Lacédémone avoit été à Chio pour s'entretenir avec Homere; même après qu'il eut étudié les loix de Crete & d'Égypte. Si ce fait eſt vrai, il eſt bien plus digne d'Homere, que tout ce qu'on raconte de lui. Mais quelle idée ne devons-nous pas nous former de l'entretien de ces deux grands hommes? Le Philoſophe connoiſſoit tout le pouvoir de la poéſie, & le Poëte tous les ſecrets de la philoſophie: Tous deux alors, ſans intérêt, ſans paſſion, diſcuterent les avantages & les beſoins de l'humanité. Quoi qu'il en ſoit, il eſt probable par le témoignage de tous les hiſtoriens, que ce ne fut qu'après la mort d'Homere que Lycurgue apporta d'Aſie dans la Grece les ouvrages de ce

(*a*) *Iliad.* 21. *v.* 12.

Poëte,

Poëte, qui ſelon Proclus mourut dans un âge très-avancé ; car un homme auſſi ſavant qu'Homere, a dû néceſſairement vivre long-tems.

Les ouvrages d'Homere, dont on ne tire que peu de ſecours pour l'hiſtoire de ſa vie, peuvent au moins ſervir à faire connoître le caractere de ſon eſprit. L'abondance des choſes qu'ils renferment, prouve d'abord la multitude & la variété de ſes connoiſſances, & qu'il avoit fait des obſervations ſur toutes choſes. Les ſolides réflexions ſemées dans ſes poëmes, font voir un homme judicieux & d'un eſprit pénétrant, qui approfondiſſoit chaque choſe, qui ſe mettoit au-deſſus de tous les préjugés, & qui n'étoit attaché qu'à la vérité ſeule & à la vertu. Le feu qui paroît dans ſes vers, & la vivacité avec laquelle il fait agir ſes perſonnages, eſt une preuve qu'il avoit l'eſprit vif & l'imagination ardente ; & on juge par les agrémens qu'il répand ſur tout ce qu'il traite, que c'étoit un homme agréable & enjoué. Si l'on examine attentivement ſes allégories, on trouvera qu'il avoit beaucoup de religion ; au moins il parle ſouvent dans ſes vers du reſpect dû à la Divinité. Le ſoin qu'il a de donner des louanges à ſon pays dans toutes les occaſions, eſt un témoignage qu'il aimoit ſa patrie. Auſſi * Plutarque a-t-il remarqué que dans ſes écrits il ne repréſente jamais les Grecs dans un état humiliant & honteux. Comme il donne ſouvent des louanges à l'hoſpitalité, à la bonté, à l'humanité, il eſt à croire qu'il poſſédoit ces vertus. La maniere dont il raconte les hiſtoires anciennes, & la quantité de récits qui ſe trouvent dans ſes ouvrages, font ſentir qu'il aimoit fort à parler &

* Plutarch. *de aud. Poetis.*

à conter ; enſorte qu'il ſemble s'être peint lui-même dans le portrait de Neſtor. On a prétendu qu'il aimoit le vin & la bonne chere, parce qu'il en parle ſouvent dans ſes écrits, auſſi Horace a-t-il dit, l. 1. Epiſt. 19. vſ. 6.

Laudibus arguitur vini vinoſus Homerus.

On juge aiſément par les vers de Virgile, & ſurtout par ſa ſeconde éclogue, que ce Poëte n'aimoit pas beaucoup les femmes. Homere par les ſiens, donne lieu de juger le contraire : Il peint en toute occaſion la beauté des femmes. Il ſe plaît à les offrir à nos yeux comme les objets naturels des deſirs de l'homme. Andromaque, Penelope, Helene, ſont repréſentées ſous des couleurs différentes, mais avec des traits qui les rendent toutes trois extrêmement aimables. Quand les capitaines exhortent leurs ſoldats à combattre vaillamment, c'eſt en leur propoſant de belles femmes pour récompenſe : Ces mêmes capitaines ont dans leurs tentes de belles eſclaves, & le vieux Neſtor même a une maîtreſſe.

Il eſt vrai qu'à juger ainſi d'Homere par ſes ouvrages, ce n'eſt le connoître que très-ſuperficiellement. Mais nous le connoîtrons peut-être mieux par ſon ſilence, que par ſes paroles. Comme il ne parle jamais de lui-même, n'en peut-on pas conclure qu'il étoit très-modeſte ? Homere pouvoit certainement ſe donner de l'encens dans ſes vers, & ſe promettre l'immortalité, comme ont fait tant d'autres Poëtes, & même des Poëtes médiocres. Il n'a point tenu ce langage inſenſé, & il a ſû atteindre à cette immortalité ſans ſe l'être promiſe.

Les ſeuls ouvrages qu'Homere a laiſſé & qu'on ne peut lui conteſter, ſont l'Iliade & l'O-

dyſſée. Tout le monde ne convient pas que la *Batrachomyomachie* ſoit de lui ; quoique pluſieurs auteurs célebres la lui attribuent, & entre autres, * Stace, qui a reconnu que ce petit poëme étoit d'Homere, comme le *Moucheron* étoit de Virgile, & qui a regardé ces deux petits ouvrages comme des eſpeces d'eſſais & de préludes. Un grand auteur en effet peut quelquefois ſe délaſſer par la compoſition d'une piece badine, & en général on peut dire que les plus ſublimes eſprits ne ſont point ennemis du badinage, & que le talent pour la plaiſanterie accompagne ordinairement une belle imagination, comme on trouve ſouvent des veines de mercure dans les mines d'or.

On doute fort qu'Homere ſoit l'auteur des *hymnes* qu'on lui attribue communément, & qui ſelon les ſcholiaſtes, ſont de Cynethus le rhapſodiſte : Cependant (*a*) Thucydide, Lucien, & Pauſanias n'ont point fait difficulté de donner ces pieces à Homere. Les deux premiers le font auteur de l'hymne pour Apollon, quoique le terme de Νόμος, qui ſe trouve dans cet hymne, ne fut pas d'uſage au tems d'Homere, comme l'aſſûre Plutarque dans l'écrit qui paſſe ſous ſon nom, intitulé *de la poéſie d'Homere*. A l'égard de Pauſanias, il nous a donné un fragment de l'hymne pour Cerès, qu'il reconnoît pour être d'Homere. On objecte contre l'hymne pour Mars, le terme de Τυράννος, & contre l'hymne pour Minerve, celui de Τυχή, qui, ſi l'on en croit l'auteur du traité de la *poéſie d'Homere*, ſont des termes d'un uſage plus récent. Pour ce

* Statius *præf. ad Sylv.* 1.

(*a*) Thucyd. *l.* 3. Lucien *Phalar.* 2. Pauſan. *Bœot.* Pauſ. *Meſſen.*

qui eſt de l'hymne à Venus, il a été copié, en partie par Virgile dans l'entretien de cette Déeſſe avec Enée au premier livre de l'Enéide. Quoi qu'il en ſoit, ſi ces hymnes ne ſont pas d'Homere, ils ſont du moins très anciens.

Les épigrammes qu'on lui attribue, ſont tirées de ſa vie, dont on fait auteur Herodote, & elles ne ſont pas plus anciennes que cette vie: mais l'épitaphe de Midas eſt très-ancienne; puiſque (*a*) Platon & Longin la citent ſans nom d'auteur, & que ſelon Diogene Laërce, Simonide l'attribuoit à un ſage, nommé Cleobule, qui vivoit long-tems après Homere; & à peu près dans le tems de Midas.

On attribue encore à Homere les ouvrages ſuivans; le *Margites* que nous avons perdu, & qui ſelon Ariſtote (*b*) étoit un ouvrage comique écrit en vers Iambes, comme plus propres à la ſatyre & à la plaiſanterie. Margites étoit un homme efféminé, & ce poëme étoit une ſatyre contre les femmes; Euſtathe en fait mention dans ſon commentaire ſur le x. liv. de l'Odyſſée. Les *Cercopes*, autre ſatyre que nous avons perdue (*c*) faiſoient apparemment alluſion à la fable des Cercopes changés en ſinges, à cauſe de leurs méchancetés & de leurs impoſtures. La *deſtruction d'Oechalie*, poëme, dont ſelon Euſtathe, Hercule étoit le héros. On y décrivoit, comment il avoit ravagé le royaume d'Eurytus, qui lui avoit refuſé ſa fille Iole en mariage. La *petite Iliade*, qui concernoit la priſe de Troye & le retour des Grecs. C'eſt de ce poëme que Virgile a tiré l'hiſtoire de Sinon; mais ſelon (*d*) Ariſtote il n'eſt

(*a*) Plat. *in Phæd.* Longin 36. Laërt. *in Vita Cleobuli.*
(*b*) Ariſt. *Poët. cap.* 4.
(*c*) Ovid. *Meram.*
(*d*) Ariſt. *Poët. cap.* 24.

pas d'Homere. Les *Cypriaques*, qui, ſelon (*a*) M. Dacier donnerent occaſion au poëte Nevius de compoſer ſon *iſle de Chypre*, contenoient les avantures amoureuſes des dames au ſiege de Troye. Herodote ne croit pas que cet ouvrage ſoit d'Homere, parce qu'il y eſt dit, que Paris conduiſit en trois jours Helene à Troye; au lieu qu'Homere dit expreſſément, qu'ils ſéjournerent l'un & l'autre dans pluſieurs villes, & que leur voyage fut long. liv. 11.

Il y a quelques ouvrages qu'on donne encore à Homere, comme la *chevre heptapection*, *l'Arachnomachie &c.* ouvrages burleſques: La *Thebaïde*, les *Epigones* ou le ſecond ſiege de Thebes, la *Phoceïde*, l'*Amazonie &c.* ouvrages ſérieux. Si tous ces écrits ſont d'Homere, tous les ſavans doivent en regretter la perte. Mais quoiqu'il ne nous en reſte que le titre, l'Iliade & l'Odyſſée, que nous avons, doivent nous conſoler de ce que nous n'avons plus.

L'Antiquité ne nous a laiſſé que très-peu de monumens concernant la perſonne d'Homere. Elle lui a érigé des ſtatues, comme elle en érigeoit à ſes Dieux, qu'elle n'avoit jamais vûs. *Quin imo quæ non ſunt finguntur*, (dit Pline lib. xxxv. ch. 2.) *pariuntque deſideria non traditi vultûs, ſicut in Homero evenit.* Mais quoique les portraits, qui nous reſtent de ce Poëte, ſemblent purement imaginaires, ils s'accordent néanmoins tous, comme je crois que (*b*) Fabretti l'a obſervé, à le repréſenter avec une barbe courte & friſée, & avec beaucoup de rides ſur le front. Sa figure que l'on voit à la tête de cet eſſai, a été

(*a*) Dacier, *ſur la Poëtique d'Ariſtote, chap.* 24.

(*b*) Raphaël Fabrettus, *in explicat. veteris Tabellæ anaglyphæ Homeri Iliados.*

copiée d'après un ancien buſte en marbre qui eſt à Rome dans le palais Farneſe.

On fait voir à Bolliſſus proche de Chio, des ruines qu'on prétend être celles de la maiſon d'Homere. Leo Allatius dit, chap. x., avoir vû cet endroit, & n'y avoir trouvé que quelques pierres, que leur vetuſté avoit réduites en gravier : ce qui lui tira des larmes des yeux, auſſi-bien qu'à ſes compagnons.

On érigea autrefois des temples à Homere dans la ville de Smyrne, comme (*a*) Ciceron le dit, & on croit qu'il en reſte encore un, & que c'eſt celui que l'on appelle le temple de Janus; d'autant plus que la deſcription que Strabon, dans ſon XIV. livre, fait du temple d'Homere, s'accorde avec le temple dont il s'agit. C'eſt un bâtiment quarré de pierres de taille, près d'une riviere que l'on croit être l'ancien Mélés, avec des portes vis-à-vis l'une de l'autre, au nord & au ſud, & une niche aſſez large pratiquée dans le mur à l'orient, qui étoit la place de la ſtatue d'Homere. Cependant M. Spon ne croit point que ce temple ſoit l'ancien *Homærium*.

Pour ce qui eſt des médailles qu'on a frappées en ſon honneur, il nous en reſte encore quelques-unes. La plus conſidérable, par rapport à la largeur de la tête, eſt celle d'Amaſtris, qui a été gravée ſur l'original appartenant au Comte de Pembroke, & qui eſt la même que Gronovius, Cuperus & Mad. Dacier ont donnée au Public, quoiqu'avec peu de fidélité & d'exactitude.

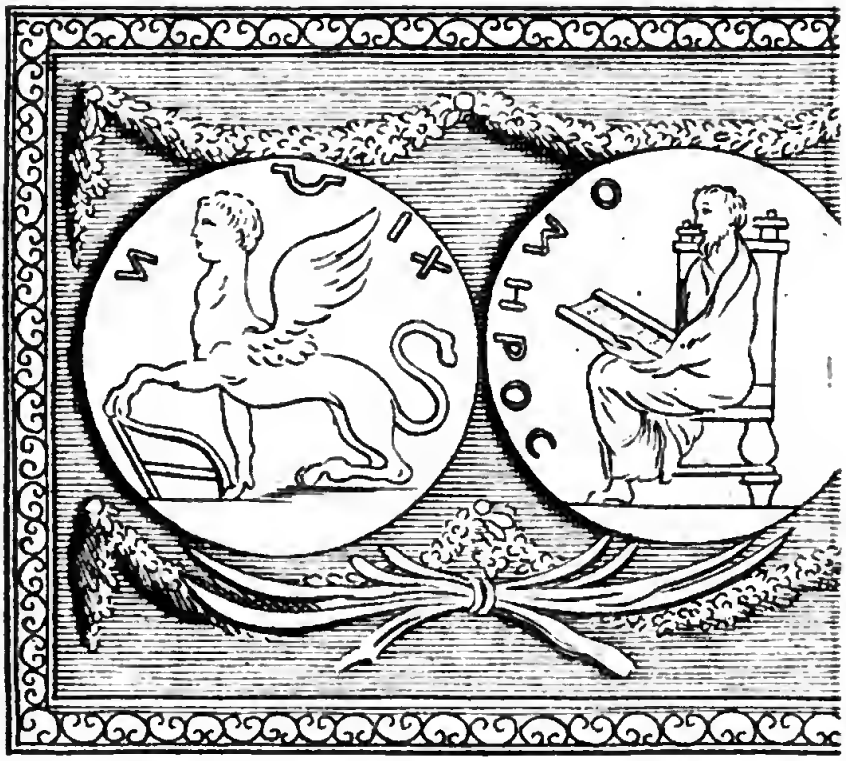
Mais celui de tous ces monumens qui a le plus agréablement occupé les Savans, eſt un marbre qu'on appelle l'apothéoſe d'Homere, ouvrage

(*a*) Cic. *pro Archiâ.*

Ex marmore antiquo in Palatio Colonceali Roma

Roman

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI



diocre, soit parce qu'ils aiment la retraite, pour laquelle tous les gens de lettres, & sur-tout les Poëtes, ont un penchant naturel. Ce n'est

d'Archelaüs de Priene, qui eſt à préſent à Rome dans le palais Colonne. On y voit dans un temple & ſous un grand voile, Homere aſſis ſur un ſiege dreſſé ſur une eſpece d'eſtrade, comme le ſont d'ordinaire les ſieges des Dieux : Il a à ſes deux côtés l'Iliade & l'Odyſſée, dont l'une eſt repréſentée par un ſabre, & l'autre par un ornement de vaiſſeau. De chaque côté eſt une ſouris, pour faire alluſion à la *Batrachomyomachie*. Derriere lui on voit le Tems, & une figure qui repréſente la Terre : elle a de petites tours ſur la tête & met une couronne de laurier ſur celle d'Homere. Devant lui eſt un autel ſur lequel tous les arts lui ſacrifient, comme à leur Divinité. D'un côté de l'autel eſt un jeune garçon repréſentant la mythologie, & de l'autre eſt une femme repréſentant l'hiſtoire. Derriere elle, on voit la Poéſie portant le feu ſacré, & enſuite la tragédie, la comédie, la nature, la vertu, la mémoire, la rhétorique, & la ſageſſe, avec leurs attributs.

Seconde Partie.

APRÈS avoir expoſé ce qui regarde la vie & la perſonne d'Homere, je vais maintenant donner l'hiſtoire de ſes ouvrages. Je le conſidérerai comme auteur, & j'examinerai les divers jugemens qu'en différens ſiecles on a porté de ſes écrits.

Le ſort de la plûpart des grands génies, a été de vivre dans l'obſcurité, & d'être preſque inconnus à leurs contemporains ; ſoit parce qu'ils étoient pauvres & d'une condition baſſe ou médiocre, ſoit parce qu'ils aimoient la retraite, pour laquelle tous les gens de lettres, & ſur-tout les Poëtes, ont un penchant naturel. Ce n'eſt

qu'après leur mort qu'on a commencé à les connoître ; on a parlé d'eux, lorſqu'ils n'ont plus été ; & tandis que ceux qui ont vécu dans la richeſſe & dans la ſplendeur, ſont aujourd'hui enſevelis dans l'oubli, tel auteur au contraire, obſcur & ignoré pendant ſa vie, devient par les ouvrages qu'il laiſſe après lui, la gloire de ſon ſiecle & de ſa patrie, l'entretien & les délices de toute la poſtérité. C'eſt ce qui eſt arrivé à Homere : jamais auteur n'a été moins connu par rapport à ſa perſonne, & ne l'a été plus par rapport à ſes œuvres.

Le voyage que Lycurgue fit en Aſie eſt, ſelon Plutarque, la premiere époque de la gloire d'Homere. » Ce fut alors, dit-il dans la vie de Lycur-» gue, qu'il vit le recueil complet des poéſies » d'Homere, dont vraiſemblablement le petit-» fils de Creophile avoit conſervé un exemplaire. » Ce ſage ayant remarqué que l'enjouement du » Poëte n'ôtoit rien à la ſolidité du Philoſophe, » & qu'il avoit ſû unir de ſolides maximes de ſa-» geſſe & de politique à des images riantes & à » des fictions agréables, il tranſcrivit & apporta » dans la Grece ces précieux ouvrages. Il eſt vrai, » ajoute-t-il, qu'on y connoiſſoit déja un peu » les vers d'Homere, & qu'on y avoit vû quel-» ques morceaux détachés de ſes poëmes ; mais » perſonne n'en avoit vû le recueil entier. » C'eſt donc au ſeul Lycurgue que nous ſommes redevables de ce précieux tréſor, que, ſans ſes ſoins utiles, la négligence, l'ignorance ou le mauvais goût, auroient infailliblement laiſſé périr. Ce grand Politique, qui avoit réſolu de donner des loix à un peuple indocile & toujours diviſé, ſavoit que rien n'étoit plus propre pour civiliſer & polir les hommes que la bonne poéſie : Auſſi

avoit-il déja engagé Thalès, Poëte Crétois, à composer des vers sur l'obéissance & sur la concorde. Comme il avoit résolu de dresser un corps de loix qui pût réunir & lier ensemble ses compatriotes, & les rendre en même-tems redoutables à leurs ennemis, il trouva les vers d'Homere très-favorables à son projet; il vit que les maximes répandues dans ses poésies ne tendoient qu'à inspirer un esprit de société & d'union, & qu'en même-tems tout y respiroit la guerre. D'ailleurs ce poëme de l'Iliade intéressoit particuliérement les Lacédémoniens, en ce qu'il représentoit toute la Grece sous les armes, ayant à sa tête un Roi de Sparte, & faisant une glorieuse conquête dans l'Asie. Pour cette raison l'Iliade devoit au moins plaire autant au peuple Lacédémonien, qu'au législateur, & contribuer par conséquent à l'heureux établissement de ses nouvelles loix. C'étoit un monument qui relevoit la gloire des habitans de Sparte, & les engageoit à la soutenir. Aussi Cléomene, dans les apophtegmes de Plutarque, appelloit-il Homere le Poëte des Lacédémoniens. Enfin si Homere est redevable à Lycurgue, Lycurgue ne fut pas moins redevable à Homere.

Les vers de ce Poëte avoient déja paru dans la Grece, mais on n'en avoit point vû de recueil suivi & complet. Ce n'étoit, comme on a vû ci-dessus, que des morceaux détachés, auxquels, selon Elien liv. XIII. ch. 14, on donnoit un titre expressif. Comme, le *combat près des vaisseaux* : la *mort de Dolon* : la *valeur d'Agamemnon* : la *Patroclée* : la *grotte de Calypso* : le *massacre des amans &c.* Ces pieces détachées s'appelloient *rhapsodies*, & ceux qui les récitoient, *rhapsodistes*. Avec quel plaisir tous les Grecs voyoient

ils dans ces poéſies la deſcription & l'hiſtoire de leur pays, avec l'éloge de leurs capitaines ! Ils s'y voyoient repréſentés comme les vainqueurs de l'Aſie, & rien n'étoit plus flatteur ni plus capable de leur donner de l'émulation, & de les engager à réunir leurs forces pour la conquête d'un pays où leurs ancêtres avoient cueilli tant de lauriers. » Ce qui fait principalement eſtimer » les poéſies d'Homere, dit Iſocrate dans ſes pa- » négyriques, eſt l'éloge qu'il fait de ceux qui » ont déclaré la guerre aux barbares : Pour cette » raiſon on fait lire ſes vers aux enfans, afin » qu'ils apprennent de bonne heure à haïr les » barbares, & qu'ils ſachent que nous ſommes » leurs ennemis irréconciliables ; & afin auſſi » que la conſidération des belles actions, que » nos ancêtres ont fait au ſiege de Troye, nous » porte à les imiter.

Il faut avouer néanmoins que les poéſies d'Homere, ainſi partagées & miſes en pieces, n'avoient ni la même force ni la même beauté, & privoient le public du plaiſir que donne un tout hiſtorique. Lycurgue avoit publié à Lacédémone les poëmes entiers d'Homere, mais ſans ordre & ſans ſuite : Il étoit réſervé à la ville d'Athènes de donner une forme à ce recueil. Solon ayant ordonné par une loi de réciter publiquement les vers d'Homere, Piſiſtrate Roi d'Athènes, prince très-ſavant & très-éloquent, * ſelon le témoignage de Ciceron, arrangea tous ces lambeaux, les remit dans leur ordre naturel, & en compoſa deux corps d'ouvrages, tels que nous les avons

* *Quis doctior iiſdem illis temporibus aut cujus eloquentia litteris inſtructior quàm Piſiſtrati, qui primus Homeri libros confuſos anteà ſic diſpoſuiſſe dicitur, ut nunc habemus.* Cicer. de Orat. l. 3.

aujourd'hui, c'eſt-à-dire, l'*Iliade* & l'*Odyſſée*, qu'il partagea en vingt-quatre livres, ſuivant le nombre des lettres de l'alphabet, par leſquelles on les diſtingue encore aujourd'hui. Il eſt vrai que Platon dans l'*Hipparque* aſſûre, que ce ne fut pas Piſiſtrate, mais ſon fils Hipparque, qui aſſembla & arrangea les vers d'Homere; & il ajoute qu'il ordonna de les chanter à la fête nommée *Panathenée*. Leo Allatius, ch. v. croit qu'on a fait cet honneur à Hipparque, pour avoir publié une édition plus exacte des œuvres d'Homere, & prétend par-là concilier toutes les autorités avec celle de Platon: Quoi qu'il en ſoit, Athènes a la gloire d'avoir conſervé, renouvellé, & en quelque ſorte perfectionné Homere.

Vers ce tems là un certain Cynethus, célebre rhapſodiſte, qui exerçoit d'abord cet emploi à Syracuſe, comme le ſcholiaſte de Pindare, *Nemea*. od. 2. nous l'apprend, contribua beaucoup à l'édition des poëmes d'Homere, ſelon Leo Allatius; & il eſt vraiſemblable que par ſon moyen ils furent publiés & repandus. Mais ils furent dans la ſuite extrêmement défigurés par les copiſtes, qui eurent la témérité, non-ſeulement de les altérer, mais même d'y inſérer des vers; ainſi les œuvres d'Homere couroient riſque d'être entiérement défigurées, ſi des philoſophes & des Rois n'y euſſent mis la main.

Perſonne ne s'intéreſſa plus pour les écrits d'Homere, qu'Alexandre le grand; parce qu'il n'y eut jamais de livre plus capable de flatter ſon ambition & ſa valeur romaneſque, ni plus convenable à ſon caractere. Auſſi Plutarque dans ſa vie pretend qu'il engagea Ariſtote à donner une édition pure & correcte d'Homere: Et ce

prince regarda cela comme une choſe ſi importante, qu'il s'appliqua enſuite lui-même à revoir encore les œuvres d'Homere avec le ſecours d'Anaxarque & de Caliſtene, comme Strabon liv. III. le témoigne. Ce zele d'Alexandre pour Homere venoit de ce qu'il conſidéroit ſes écrits comme un tréſor de connoiſſances par rapport à l'art militaire, & peut-être encore de ce qu'il avoit un deſir extrême de paſſer pour le fils de Jupiter. Comme il n'eſt parlé dans l'Iliade & dans l'Odyſſée que d'hommes engendrés par les Dieux, ces deux poëmes étoient capables de rendre familiere l'idée du commerce des Dieux avec les femmes. Alexandre ayant ainſi revû & corrigé les poéſies d'Homere, il les mit dans une précieuſe caſſette, qu'il avoit trouvée parmi les dépouilles de Darius; & de-là vint que cette édition fut nommée, l'*édition de la caſſette*.

Les œuvres d'Homere furent encore en grande conſidération dans l'Égypte, ſous le regne des Ptolomées. Ces princes étant originaires de Grece, conſervoient une inclination naturelle pour ce pays. On eſtimoit à la cour d'Égypte l'eſprit & les ouvrages des Grecs; on en parloit la langue dans le palais du Roi, on faiſoit venir de Grece les plus ſavans hommes que l'on combloit de bienfaits; & par leur moyen on avoit compoſé la plus vaſte bibliotheque du monde. Les princes Égyptiens donnoient à leurs enfans des gouverneurs Grecs, & payoient des copiſtes de ce pays-là, pour tranſcrire & revoir les œuvres d'Homere. Parmi ceux-là un des plus célebres fut ſelon Suidas, Zenodote, bibliothécaire du premier Ptolomée, & tout enſemble poëte & grammairien; qui comme poëte pouvoit connoître toutes les beautés d'Homere, & comme

grammairien remarquer toutes les fautes échappées aux reviſeurs. Mais ni ſon édition, ni celle de ſon diſciple Ariſtophane, ne plûrent point à Ariſtarque, que Ptolomée Philométor avoit fait gouverneur de ſon fils Evergetès. Ce ſavant corrigea Homere avec tout l'eſprit & tout le diſcernement poſſible ; & quoiqu'on ait attaqué ſes corrections, ſon édition eſt néanmoins celle que l'antiquité a le plus généralement approuvée & ſuivie. On a même jugé ſi favorablement de ſon travail, que pour exprimer un critique éclairé & judicieux, * on dit que c'eſt un Ariſtarque ; de même que pour exprimer un critique injuſte, ſans jugement & ſans goût, on lui donne le nom de Zoïle, parce que vers ce tems-là un certain Zoïle publia une critique inſenſée contre Homere.

Et puiſque nous parlons d'Ariſtarque & de Zoïle, il ne ſera pas hors de propos de faire ici le parallele de ces deux célebres critiques. Le premier fut honoré pendant ſa vie, & exerça à la cour d'Egypte un illuſtre emploi : Le ſecond fut mépriſé & ne (*a*) put trouver accès auprès des grands. Le nom de l'un eſt aujourd'hui un éloge, le nom de l'autre eſt une injure. Ceux qui écrivirent contre Ariſtarque, le firent avec beaucoup de ménagement & de reſpect : On n'a point fait à Zoïle l'honneur de le réfuter ; on s'eſt contenté de l'appeller l'*eſclave de Thrace* & le *chien de la rhétorique*. L'ouvrage du premier, eſt l'édition d'Homere qui nous reſte ; mais il ne nous reſte rien de

* *Arguet ambiguè dictum, mutanda notabit ;*
Fiet Ariſtarchus. Horat. *de Arte Poëticâ. vſ.* 449.

(*a*) Vitruv. l. 7. *in proœmio.*

la critique du ſecond : on auroit eu honte de faire paſſer à la poſtérité de ſi pitoyables obſervations, fruit d'une baſſe jalouſie & d'un goût dépravé.

Ce ne fut pas ſeulement en Égypte qu'on s'appliqua à corriger les éditions d'Homere. Nous liſons que le Poëte (*) Aratus ayant achevé de copier l'*Odyſſée*, fut mandé par Antiochus Roi de Syrie, qui le chargea de revoir avec le même ſoin le poëme de l'*Iliade*. Il y eut auſſi l'édition *Maſſaliotique* & l'édition *Synopique*, qui tirerent leur nom du lieu où elles avoient été faites; enſorte que comme on diſputoit ſur la vraie patrie d'Homere, on diſputoit peut-être auſſi ſur la vraie édition de ſes œuvres. Quoi qu'il en ſoit, toutes ces éditions n'ont point été célebres comme celle d'Ariſtarque, qui, à ce qu'on prétend, eſt celle que nous avons aujourd'hui.

Que de commentaires n'a-t-on pas fait ſur les poëmes d'Homere, & en combien de langues ſes vers n'ont-ils pas été traduits! Selon Elien, les Indiens en avoient fait une traduction, & les Perſes étoient accoûtumés de chanter ſes vers en langue Perſane. Labeon avoit traduit en latin ſes poéſies, ſelon Perſe. Enfin on peut dire qu'Homere a été traduit mille fois en toute ſorte de langues, puiſqu'il a été imité & même copié par une infinité de poëtes de toute ſorte de nations.

Lorſque ſes ouvrages commencerent à voir le jour, ils charmerent la Grece; & comme il n'y avoit alors que peu de livres, on donna toute ſon attention à l'Iliade & à l'Odyſſée. On

(*) *Auctor vitæ Arati, & Suidas in Arato.* Euſtat. *initio Iliados.*

y découvroit chaque jour de nouvelles beautés. Le détail des combats charmoit les peuples belliqueux de Sparte & de Macédoine ; les fictions ingénieuſes, les images vives & les recherches curieuſes plaiſoient infiniment aux Athéniens & aux Égyptiens. On ne regarda plus les écrits d'Homere comme de ſimples poéſies : ce furent aux yeux mêmes des ſavans, des traités de géographie, d'hiſtoire, de phyſique, de religion, de politique, de morale. Les critiques y puiſerent leurs regles, les philoſophes leurs dogmes, & les poëtes leurs fictions. On les liſoit dans toutes les familles, pour s'inſtruire & ſe rendre meilleur ; on les faiſoit apprendre par cœur aux jeunes gens comme des leçons excellentes. Chacun s'appuya ſur l'autorité d'Homere : Pour bien penſer, il falloit penſer comme lui, & le ſyſteme d'un phyſicien n'étoit bien reçû, qu'autant qu'il s'accordoit avec les idées du poëte. Les guerriers voulurent reſſembler à ſes héros, & les Dieux mêmes dans leurs oracles emprunterent ſon langage & ſes vers. Homere ne fut plus un homme, mais un Dieu : On lui éleva des ſtatues, on célébra des Jeux en ſon honneur ; on lui bâtit des temples, à Smyrne, à Chio, à Alexandrie ; & nous apprenons d'Elien, liv. IX. chap. 15. que ceux d'Argos avoient coûtume, lorſqu'ils recevoient leurs hôtes, d'invoquer en même tems Apollon & Homere.

Telle a été la haute idée qu'on a eue de ce Poëte juſqu'à la naiſſance du Chriſtianiſme. Comme le ſyſteme du paganiſme fut alors attaqué, Homere le fut auſſi. Les théologiens de la religion chrétienne trouverent dans ſes écrits l'origine de toutes les ſuperſtitions païennes, & y decouvrirent en même tems de quoi les ridiculi-

ſer & les réfuter. On le traita de théologien inſenſé : on le regarda comme le pere de la fable & du menſonge, & comme l'auteur de la folie humaine. D'un côté il fut accuſé d'avoir défiguré les (*a*) livres ſacrés de Moyſe, & d'en avoir tiré l'idée de ſes fictions : Par exemple, la conſtruction de la tour de Babel lui avoit donné lieu d'inventer la fable des géans eſcaladant le ciel : la diſcorde chaſſée de l'Olympe étoit l'hiſtoire altérée de la chûte de Lucifer, & ainſi du reſte. D'un autre côté on lui reprochoit une infinité de ſuppoſitions ridicules qu'il avoit tirées de ſon imagination ſeule. » C'eſt cet homme, diſoit » Arnobe aux Gentils, liv. VII, qui a bleſſé » votre Venus, qui a empoiſonné votre Mars, » qui a réduit votre Jupiter à employer le ſe- » cours d'un Briarée, qui a mis dans le ciel » les exemples de toutes les foibleſſes & de » tous les vices &c.... » (*b*) On ſe moqua de ceux qui avoient été les dupes d'un poëte ſi extravagant. Comme Platon avoit interdit dans ſa République (*c*) la lecture des ouvrages d'Homere, ce philoſophe fut cité & oppoſé aux païens, & pour cette raiſon les premiers peres parurent très-favorables à ſa doctrine. Alors les beautés d'Homere ſemblerent diſparoître. Comme ce qu'il y avoit d'eſtimable dans ſes écrits étoit mêlé de fables & de chimeres, & pouvoit ſervir d'appui à l'erreur, on ne voulut rien reconnoître en lui que d'inſenſé & de mépriſable : Ce fut même une eſpece de crime parmi les chrétiens que de lire les œuvres d'Homere ; Ruffin en fit un ſujet de reproche à S.

(*a*) Juſtin. Martyr *Admon. ad Gentes.*
(*b*) Voyez Tertullien *Apol.* c. 14.
(*c*) Arnob. *ibid.*

Jerôme. Mais quoique (*a*) S. Auguſtin traite Homere d'impoſteur & de pere de la fable, il l'appelle pourtant *dulciſſimè vanus*, (agréablement frivole.) ce qui montre que la lecture de ſes ouvrages lui avoit fait plaiſir, qu'il ne ſe déclaroit contre lui qu'à regret, & qu'il étoit ſon ennemi ſans le haïr.

Cette tempête excitée contre Homere reveilla le zele des philoſophes païens. Il n'étoit plus queſtion de l'admirer, mais de faire voir qu'il n'étoit pas digne du dernier mépris : Ses fables étoient inſoutenables, & il n'y avoit pas moyen de les prendre à la lettre, comme des vérités. On y chercha donc un ſens myſtérieux & allégorique ; & ſi quelquefois on y réuſſit, on eut recours le plus ſouvent à de miſérables alluſions. On prétendit, par exemple, que Junon s'habillant & ſe parant pour aller trouver Jupiter, étoit la figure de l'air qui ſe purifie aux approches du feu ; que l'adultere de Mars & de Venus ſignifioit, que ceux qui étoient nés ſous la conjonction de ces deux planetes, étoient d'une complexion amoureuſe, & portés à l'incontinence. Le feu étoit repréſenté, tantôt par Jupiter & tantôt par Vulcain. Les amours de Mars & de Venus étoient tout enſemble une leçon d'aſtronomie & de morale : c'eſt ainſi que (*b*) Porphyre & les autres philoſophes eſſayerent de juſtifier Homere. Ses Dieux n'étoient à les entendre, que des êtres allégoriques, que des Dieux myſtiques. Alors ce que le monde avoit adoré comme des ſubſtances réelles & redoutables, s'évanouït, ſe ſubtiliſa, devint un aſſemblage de figures & d'êtres imaginaires ;

(*a*) Aug. Confeſſ. *l.* 1. *c.* 14.
(*b*) Porphyr. *de antro Nymph. &c.*

& la théologie d'Homere fut tellement expliquée, que ce ne fut plus qu'un cours de phyſique, de métaphyſique, d'aſtronomie & de morale, capable d'être adopté par toutes les religions du monde.

Les diſputes des chrétiens & des païens ayant ceſſé, & l'idolatrie étant entiérement abbattue, on rendit à Homere, parmi les chrétiens mêmes, la juſtice qui lui étoit dûe. Ses ſentimens ne ſont plus aujourd'hui d'autorité en théologie; & ſi on les regarde du côté de la religion, ce n'eſt que pour s'inſtruire de celle qui autrefois a regné dans le monde. Mais on regarde ſes poëmes comme des écrits pleins de feu & d'imagination, où tout eſt traité avec art, & où l'on trouve des deſcriptions charmantes, des peintures vives, un auteur élégant ſans affectation & ſans antitheſe, ſimple ſans baſſeſſe, noble ſans enflure, précis ſans obſcurité, fécond ſans être diffus, en un mot le plus beau génie du monde, le prince des poëtes, & le pere de la poéſie.

Troiſieme Partie.

HOMERE ne fut pas ſeulement un Poëte, mais un homme ſavant & éclairé. Je dirai ici en paſſant qu'un Poëte qui n'a pas beaucoup de lumieres & de connoiſſances, ne ſera jamais qu'un Poëte ſtérile & médiocre. Nous ne devons toutefois conſidérer le ſavoir d'Homere, que par rapport au ſiecle où il vivoit.

Il eſt certain que de ſon tems la poéſie étoit encore, pour ainſi dire, au berceau. Orphée, Linus, Muſée, ſi célebres dans l'antiquité, étoient plutôt des chantres & des muſiciens,

que des poëtes. Il eſt vrai que M. Fabricius, dans ſa *bibliotheque grecque*, compte juſqu'à ſoixante & dix poëtes, qui, à ce qu'on croit, ont écrit avant Homere. Mais, comme leurs vers ne ſont point venus juſqu'à nous, on ne peut dire ſi ces poëtes en méritent le nom. Quoi qu'il en ſoit, ce qu'Homere dit de Demodoce & de Phemius, qui ſont des perſonnages qu'il a feint pour faire l'éloge de ſa profeſſion, peut nous faire juger des poëtes de ce tems-là. C'étoient vraiſemblablement des gens agréables, qui dans les feſtins réjouiſſoient les conviés par des hiſtoires qu'ils récitoient, ou plutôt qu'ils chantoient. Le nom de Poëte étoit même alors inconnu; auſſi ne ſe trouve-t-il dans aucun endroit des ouvrages d'Homere. Cependant, quoique la poéſie fut alors aſſez peu de choſe, il ne craignit point d'en faire un éloge magnifique dans le VIIIe. livre de l'Odyſſée. Demodoce ayant chanté aux conviés quelques exploits du ſiege de Troye: » On croiroit, lui dit Ulyſſe, que vous auriez été préſent au fameux ſiege de Troye; il faut au moins que l'on vous » en ait fait un récit bien fidele. Mais chantez le ſujet que je vous propoſe: chantez » Ulyſſe enfermé dans le cheval de bois: chantez tout ce qu'il fit en cette occaſion, & comment il conduiſit ce célebre ſtratagême. Si » vous réuſſiſſez, je connoîtrai que les Dieux » vous inſpirent & que votre talent eſt divin. » Le chantre ſe met incontinent à chanter d'une maniere ſi touchante & ſi conforme à la vérité, qu'Ulyſſe en eſt ſurpris & attendri, & ne peut s'empêcher de verſer des larmes. On pouvoit donc s'imaginer alors, & croire ſérieuſement dans ces ſiecles d'ignorance, qu'un poëte étoit inſ-

piré du ciel, puiſqu'Homere le ſuppoſe ici. Or les poëtes ont adopté volontiers cette ſuppoſition; & depuis ce tems-là ils ſe ſont toujours prétendus inſpirés du ciel, juſqu'à ſe vanter de prédire l'avenir. Pour ce qui eſt du titre de Poëte, il paroît que c'eſt Homere qui l'a porté le premier, & même qui a écrit le premier en vers. (*a*) Joſeph aſſûre que les Grecs en conviennent, & ſelon (*b*) Ariſtote, il eſt au moins le premier qui ait compoſé judicieuſement une ſuite de vers capable de former un corps d'ouvrage. C'eſt lui, dit (*c*) Horace, qui nous a appris la maniere de traiter les ſujets héroïques :

Res geſtæ Regumque Ducumque, & fortia bella,
Quo ſcribi poſſent numero, monſtravit Homerus.

Quel feu, quelle variété dans ſes images, quelle douceur dans ſes expreſſions, quelle préciſion dans ſes récits, quel naturel dans ſes deſcriptions ! Par-tout quelle rapidité, quelle abondance, quelle fécondité ! S'il eſt quelquefois défectueux, il faut s'en prendre ou au goût de ſon ſiecle, ou à la trop grande fertilité de ſon génie : Semblable au ſoleil, qui éloigné de nous, a moins de chaleur & de vertu par rapport à notre climat; ce qu'on doit imputer à la ſaiſon & non à cet aſtre, qui quelquefois répand une chaleur exceſſive, mais toujours féconde.

La théologie d'Homere n'eſt que le ſyſtême des païens; mais quoiqu'elle renferme les plus groſſieres erreurs, on peut dire néanmoins qu'Homere étoit un théologien ſavant & très-verſé

(*a*) Joſeph. *contra Apion. l.* 1.
(*b*) Ariſtot. *Poët. cap.* 25.
(*c*) Horat. *Epiſt. ad Piſones. v.* 73.

dans la connoiſſance des anciennes traditions. Ne lui imputons point les extravagances qu'il adopte dans ſes poëmes. Il y a eu un tems que dans la Grece on croyoit ſimplement qu'il y avoit quelque choſe au deſſus de nous ; or cet Être ſupérieur, ſelon la tradition du pays, n'étoit pas un être ſimple & unique, comme nous le croyons aujourd'hui, & comme il a été depuis démontré. La pluralité des Dieux étant donc une idée établie, Homere la trouva favorable au deſſein qu'il avoit d'inſtruire les hommes, & ſe ſervit du miniſtere des Dieux pour rendre ſes écrits plus reſpectables, & pour frapper davantage l'eſprit de ſes lecteurs. Comme la religion étoit alors toute enveloppée de fables, il crut que ces fables ſerviroient à faire goûter au peuple ſa morale, & à le rendre attentif par le plaiſir ou par l'admiration qu'elles lui cauſeroient. En qualité de Poëte il pouvoit adopter ce qu'il mépriſoit lui-même comme Philoſophe, & il ne devoit pas rejetter ce qui étoit le plus capable d'orner & de relever ſa poéſie, ſur-tout dans un tems où tous ces menſonges paſſoient pour des vérités. Homere a donc parlé des Dieux comme on en parloit alors : il les a repréſentés tels qu'il les a trouvé, & les a fait agir conformément au préjugé & à la tradition. Car il ne faut pas s'imaginer, qu'il ait inventé tout ce qu'il met ſur leur compte. Quoique tout ce qu'il dit à ce ſujet ſoit fabuleux & dépourvû de vraiſemblance, on ne laiſſe pas d'y découvrir quelques traces de la vérité, & d'entrevoir pluſieurs allégories renfermées dans ſes imaginations mythologiques. Après tout, ce qu'il y a de plus clair dans la maniere dont il parle des Dieux, eſt l'idée de la religion qui regnoit alors.

On voit un Jupiter pere des Dieux & des hommes, arbitre ſouverain de toutes choſes, ſage, puiſſant, clairvoyant, juſte, ayant tous les attributs du vrai Dieu. Il porte entre ſes mains deux vaiſſeaux, dont il verſe inceſſamment ſur le genre humain le bien & le mal. Il préſide à l'aſſemblée des Dieux: les prieres des hommes voltigent autour de lui, & il eſt ſans ceſſe honoré par leurs ſacrifices. Il n'y a rien en tout cela que de conforme à la raiſon. Mais l'eſprit humain n'a pu ſe borner à ces idées; il a voulu prêter à la Divinité les propriétés, les paſſions, les foibleſſes, les beſoins de l'humanité. Les Dieux d'Homere mangent, boivent, dorment: cependant leur nourriture n'eſt pas du même genre que celle des hommes, & on prétend que c'eſt la figure du bonheur céleſte. Quoi qu'il en ſoit, Homere n'eſt-il pas excuſable de nous avoir repréſenté les Dieux comme les hommes, qui malgré leurs foibleſſes & leurs défauts, ſont la plus noble image de la Divinité?

Tous les Dieux d'Homere ont chacun leur emploi. » Chaque choſe, dit Maxime de Tyr, » diſſ. XVI, a ſa Divinité particuliere; » par où Homere a voulu nous inſinuer, que la Divinité a été répandue par-tout. Mais lorſque nous conſidérons de plus près tous ces différens Dieux, nous trouvons que ce n'eſt autre choſe que les vertus, & les propriétés humaines, perſonifiées & miſes en action. Comme nos vices ſont la cauſe ordinaire de nos malheurs, le Poëte les repréſente comme des êtres puiſſans qui nous puniſſent. Les peines mêmes que nous ſouffrons, ſont des êtres animés qui nous tourmentent.

Il eſt vrai que ces Dieux d'Homere reſſemblent un peu trop aux hommes : Ils ſont des feſtins entre eux ; ils ſe querellent, ils ſe battent même contre des hommes qui les bleſſent, & qui leur font répandre une eſpece de ſang. Ce n'eſt en vérité que pour procurer un certain plaiſir de ſurpriſe, que de telles fables ont été inventées, & il ſeroit difficile d'y trouver la moindre allégorie : ce qui n'empêche pas que le Poëte n'ait été un vrai philoſophe, qui a cru pouvoir employer la fiction pour amuſer & divertir ſon lecteur, & pour orner la vérité.

Le reſpect pour la Divinité étant le point le plus eſſentiel de la morale, on doit ſavoir gré à Homere d'avoir fait valoir cet article, & d'avoir ſemé par-tout dans ſes ouvrages des ſentimens de piété. Enfin on peut appliquer aux fictions d'Homere ce que dit Maxime de Tyr, diſſ. XXIX. » C'eſt la folie des hommes, de » faire peu de cas de ce qu'ils comprennent, » & d'admirer ce qu'ils n'entendent point ; » ainſi les poëtes ont inventé la fable & l'a- » pologue, où il y a un peu plus d'obſcurité » que dans le diſcours ordinaire, & un peu » moins que dans les énigmes, & qui par-là » tiennent un milieu entre la ſcience & l'igno- » rance, & par conſéquent plaiſent & ſur- » prennent tout à la fois. Par ce moyen les » poëtes, vrais ſages, ont conduit les hom- » mes dans le chemin de la vérité, dans le- » quel ils n'euſſent jamais voulu entrer ſi leurs » conducteurs ſe fuſſent donnés pour philoſo- » phes.

Lorſqu'Homere parle de nos obligations envers la Divinité, il met dans ce rang la priere, le ſacrifice, l'expiation, & toutes les cérémo-

nies religieuſes qu'on ne peut négliger ſans lui déplaire. L'immortalité de l'ame ne lui eſt pas inconnue : il ſait qu'après la mort il y a une autre vie ; mais il ne connoît point d'autre bonheur dans cet état que la déification : quiconque n'eſt pas Dieu eſt malheureux. Auſſi Achille dit-il à Ulyſſe dans les enfers, *qu'il aimeroit mieux ſervir ſur la terre le plus pauvre homme, que d'avoir le titre de Roi dans l'empire des morts.* Odyſſ. liv. XI. C'eſt principalement pour cette raiſon que Platon jugea à propos d'exclure Homere de ſa république, parce que ſelon lui, il parloit des Dieux avec indécence, & qu'il repréſentoit la vie future comme un état triſte & odieux. Enfin ſi la théologie d'Homere eſt défectueuſe, on peut dire néanmoins qu'elle a embelli ſa poéſie, & lui a fourni des figures admirables, capables de faire croire que c'étoient des réalités : ce qui a produit dans ſes ouvrages ce qu'on appelle le merveilleux, qui, ſelon Ariſtote, eſt toujours joint à l'agréable.

(*a*) Si nous conſidérons l'état de la Grece, au tems d'Homere, nous trouverons un pays partagé en pluſieurs petits états, ennemis les uns des autres. Toutes leurs guerres conſiſtoient à ſe nuire mutuellement, & à exercer la piraterie à l'égard des étrangers. C'étoit la mode en ce tems-là d'enlever les femmes, de là l'enlevement d'Europe & d'Io. Les Grecs prirent Heſione ſur les Troyens, & les Troyens prirent Helene ſur les Grecs ; ce qui cauſa la ruine de Troye, & fit ceſſer la piraterie, parce que les côtes d'Aſie furent alors ravagées & entiérement ruinées. Les brouilleries de la Grece interrompues pendant la guerre de Troye,

(*a*) Voyez Thucydide *l.* I.

recommencerent

recommencèrent après la priſe de cette ville. Les guerres & les ſéditions dépeuplerent les villes ; les exilés d'un pays ſe refugierent dans un autre : les terres furent pillées, & leur domaine tranſporté à d'autres : le commerce fut abandonné, & les maiſons ne furent plus des aſiles. La ſeule ville d'Athenes, dont le terroir ſec & ſtérile étoit peu digne d'envie, fut exempte de ces troubles, & ſe vit en état d'envoyer des colonies au dehors, étant chargée de trop d'habitans.

Le poëme d'Homere ayant paru en ce tems-là, & contenant une morale qui porte les hommes à la concorde & à l'union, il eſt vraiſemblable que le principal objet qu'il ſe propoſa fut la réunion de tous les Grecs. Lorſque la méſintelligence regne entre les chefs de l'armée qui aſſiege Troye, cette armée eſt ſouvent battue par les Troyens, & éprouve une infinité de malheurs. Leur réconciliation au contraire rappelle la victoire ; on prend dans les conſeils de guerre des réſolutions prudentes & efficaces, on agit de concert, & on réuſſit. Les poëmes d'Homere contiennent donc des leçons ſalutaires pour les Rois, & pour tous ceux qui commandent. Auſſi Porphyre a-t-il fait un ouvrage pour prouver expreſſément que les princes peuvent retirer de grands avantages de la lecture des ouvrages d'Homere, où l'art de la guerre eſt ſi bien traité, que Stratocle, Hermias, & Frontin en ont tiré une partie de ce qu'ils ont écrit ſur la diſcipline militaire. Ainſi, quoique Platon ait banni Homere de ſa république idéale, on peut dire que ce Poëte a rendu de grands ſervices aux républiques réelles.

La Grece étant mal gouvernée, les mœurs des Grecs devoient s'en reſſentir, & la morale devoit être parmi eux auſſi mauvaiſe que la politique. La diviſion des peuples produiſoit des querelles fréquentes, & les rendoit par conſéquent féroces & intraitables. La force du corps étoit regardée comme une qualité précieuſe, parce qu'elle étoit utile, & le courage téméraire & aveugle, tenant lieu de la véritable bravoure, étoit honoré, parce qu'il engageoit dans des entrepriſes pernicieuſes. Il n'eſt pas étonnant que dans un tems où tous les hommes avoient ſi peu d'éducation & de mœurs, & où le vol & le brigandage étoient en honneur, les voyageurs, lorſqu'ils arrivoient dans un pays, demandaſſent d'abord aux habitans s'ils étoient voleurs. Ce compliment n'étoit point du tout injurieux. Ce n'eſt donc point pour avoir ignoré les regles de la bienſéance & les principes de la morale, qu'Homere a fait ſes héros groſſiers, brutaux, orgueilleux, emportés & cruels. Il a dépeint les hommes tels qu'ils étoient alors, & tels que pluſieurs ſont encore aujourd'hui, & n'a pas prétendu peindre des hommes parfaits qui n'ont jamais été, & tels que ſont nos héros de roman, qui reſſemblent ſi peu aux hommes, qu'ils ne peuvent leur ſervir de modele. Il a écrit pour les hommes, & il a repréſenté leurs caracteres : Il les eut fait meilleurs, s'ils l'avoient été. Mais il a ſuivi le goût de ſon ſiecle & de ſa nation, & a donné à ſes héros un amour égal pour la gloire & pour le butin.

Tout ce qui eſt hiſtorique dans les poëmes d'Homere, eſt une leçon de morale ; comme la liaiſon fraternelle d'Agamemnon & de Ménelas,

l'amitié d'Achille & de Patrocle, & l'amour d'Hector pour ſa patrie. On peut dire néanmoins que l'Odyſſée eſt un poëme plus moral que celui de l'Iliade. On y voit un héros malheureux, qui eſſuye toutes les diſgraces de la fortune; qui après avoir fait un triſte naufrage, eſt réduit à vivre parmi des hommes barbares; qui s'arme de patience contre ſes malheurs, qui toujours ſe poſſéde, qui jamais ne ſe laiſſe abattre, dont la conduite enfin eſt celle d'un vrai héros. Il eſt au milieu des plaiſirs & des délices, comme au milieu des adverſités & des périls; & il combat contre la volupté, comme il avoit combattu contre la fortune. Si nous faiſons réflexion que les poëmes d'Homere ſont pleins de maximes & de ſentences, nous ne ſerons point ſurpris que les Grecs, qui donnoient le nom de ſage à tous les hommes ſententieux, aient appellé Homere le pere de la vertu. Horace même le propoſe comme un maître en ce genre, & prétend que les philoſophes les plus auſteres ont moins réuſſi que notre Poëte, à inſtruire les hommes ſur l'utile, l'honnête & l'agréable. l. 1. Epiſt. 2. vſ. 3. & 4.

Qui, quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius & melius Chryſippo & Crantore dicit.

Quelques-uns ont cru néanmoins, qu'Homere n'avoit eu d'autre deſſein que de plaire, qu'il ne s'étoit nullement propoſé pour but l'inſtruction des hommes, & que la morale qu'on trouvoit dans ſes fictions étoit purement arbitraire, & le fruit de la réflexion du lecteur. On ajoute que la poéſie en général a été plus nuiſible aux mœurs, qu'elle n'a été utile. Mais

ſi ces maximes ſont vraies, il faut rejetter la tradition au ſujet d'Orphée, qui par ſes hymnes & ſes chants vint à bout de civiliſer des peuples. Les effets admirables de la poéſie ſont bien marqués au troiſieme livre de l'Odyſſée, où Homere dit, qu'Agamemnon partant pour le ſiege de Troye, laiſſa un Poëte à ſa cour, pour être auprès de Clytemneſtre ſa femme, & pour ſoutenir la vertu de cette jeune princeſſe par ſes vers & par ſes chants. Elle fut toujours vertueuſe, ajoute-t-il, tant qu'elle eut le Poëte auprès d'elle. Mais Egiſthe l'ayant fait chaſſer, elle devint infidele à ſon époux. La poéſie étoit donc regardée alors comme un art très-ſalutaire, qui prêtoit des ſecours à la vertu & qui formoit & ſoutenoit les bonnes mœurs.

Il faut obſerver que du tems d'Homere la Grece étoit aſſez ignorante. Les ſciences avoient fait peu de progrès dans un pays ſans ceſſe agité par les guerres civiles, & où il n'y avoit ni regle ni police. Homere eſt le plus ancien auteur qui nous ait tranſmis les faits de l'antiquité, tels que l'Égypte ou la Grece les croyoient de ſon tems, ou tels qu'il avoit pû les découvrir par ſes recherches. Auſſi a-t-il été appellé par quelques anciens auteurs, le pere des arts & des ſciences; ce qui nous paroît aujourd'hui ridicule: Car comme les ſciences & les arts ont été portés depuis ce tems-là à un très-haut degré, nous faiſons peu de cas d'un ſavoir ſi borné. Mais faiſons réflexion que ſes poëmes ne ſont pas des traités complets ſur chaque art & ſur chaque ſcience, que comme Poëte il n'a dû qu'effleurer, & qu'employer dans le beſoin & même à titre d'ornement.

Avant lui il n'y avoit point d'hiſtorien dans la Grece. Il eſt le premier qui conformément à la tradition, à quelques monumens, & à quelques anciennes poéſies, a écrit ſur ce qui s'étoit paſſé avant lui, pour en tranſmettre la connoiſſance à la poſtérité. L'autorité de notre Poëte a été reſpectée par toute l'antiquité, & même préférée aux témoignages de la plûpart des hiſtoriens; par rapport aux cérémonies & aux uſages des premiers tems. On a cru généralement, que les actions de Tydée à Thebes, le ſecond ſiege de cette ville, la fondation de celle de Rhodes, la bataille entre les Curetes & les Etoliens, la généalogie des Rois de Mycène, le détail du ſiege de Troye, & pluſieurs autres choſes, étoient rapportées par Homere plus fidélement, & avec plus d'exactitude & d'authenticité, que par aucun autre hiſtorien. Peut-être que pluſieurs choſes, qui nous paroiſſent des fictions dans Homere, ſont des réalités, ſeulement un peu défigurées & altérées par la fable, fondées néanmoins ſur une tradition obſcure & ſur quelques monumens. Strabon, liv. 1, obſerve à ce ſujet, que la tradition orale avoit pû être mêlée avec la fable, avant même qu'il y eut des Poëtes. » C'eſt » ce qui eſt arrivé, dit-il, à Herodote, le plus » ancien des hiſtoriens, qui ſouvent eſt auſſi » fabuleux qu'Homere, lorſqu'il ſe fonde ſur » la croyance commune d'un pays: ce qui ne » doit pas être regardé comme une faute, » ayant été impoſſible de faire autrement. » Ces endroits mêmes, qui nous les font regarder l'un & l'autre comme des écrivains pleins de fables, ſont peut-être l'effet de leur exactitude & de leurs recherches: Dans la crainte

de ſe tromper, ou d'omettre des choſes vraies, ils ont recueilli tout ce que l'on croyoit, & tout ce que l'on débitoit comme vrai.

On ignoroit avant Homere ce que c'étoit que la géographie. Strabon le meilleur des anciens géographes, dit liv. I, conformément à Hipparque & à d'autres auteurs, qu'Homere a été le premier géographe du monde & le pere de la géographie. Auſſi commence-t-il ſon ouvrage par l'éloge de ce Poëte. Homere ſavoit que la terre étoit ronde, & que l'océan étoit répandu ſur ſa circonférence; parce qu'il dit, que le ſoleil & les étoiles avoient dans l'océan leur lit où ils ſe couchoient, & d'où ils ſe levoient: Il connoiſſoit le cours des étoiles, puiſqu'il repréſente Ulyſſe, dans le v. livre de l'Odyſſée, les obſervant dans ſes voyages. Dans la deſcription du bouclier d'Achille, Iliade liv. XVIII. il repréſente la terre environnée de la mer. Il donne aux conſtellations les noms qu'elles ont encore aujourd'hui, les appellant Hyades, Pleïades, Ourſe, Orion. Par les trois premiers noms il exprime les conſtellations ſeptentrionales; & par le dernier il indique celles de l'hemiſphere méridional; & appelle cette conſtellation σθένος Ωρίωνος, pour exprimer ſa grandeur capable de ſervir de contrepoids aux conſtellations ſeptentrionales. C'eſt-là qu'il nous dit que l'ourſe, ou les étoiles du pole arctique paroiſſent toujours; ce qu'il obſerve comme une choſe particuliere qui ne convient point aux autres conſtellations. Ajoutons à cela une penſée d'Eratoſthene ſur le bouclier d'Achille: ſavoir, que les cinq placques attachées à ce bouclier, le diviſoient en cinq parties, ſemblables aux cinq zones de la ſphere.

Notre Poëte n'avoit pas ſeulement une connoiſſance générale de la géographie, mais il ſavoit la ſituation de la plûpart des lieux. Strabon, liv. I, le cite à toute occaſion, aſſurant que ſa ſcience s'étendoit juſqu'aux extrêmités de la terre, qu'il avoit même nommé des pays très-éloignés, & avoit donné à d'autres des noms capables de les déſigner, comme les *Iſles fortunées*. Le même auteur tire d'Homere la plupart des choſes qu'il rapporte au ſujet de chaque pays, par rapport au terroir, aux plantes, aux animaux, aux uſages des peuples. C'eſt conformément aux idées de ce Poëte, qu'il repréſente l'Egypte fertile en herbes médicinales, la Lybie portant des fruits en abondance, où les brebis ont des cornes, & ſont accoutumées d'agneler trois fois par an : Mais ce qui fait voir ſon exactitude, ſur-tout dans la deſcription de la Grece, eſt qu'il fut ordonné que les conteſtations pour les limites des différens états ſeroient décidées par l'autorité d'Homere. Strabon, liv. VIII, reconnoît encore, que notre Poëte n'a pas donné une ſeule épithete à aucun pays, ou à aucune ville, qui ne fut propre & ſignificative, & qui n'en exprimât la nature & les qualités.

L'éloquence au tems d'Homere n'étoit pas ſur un meilleur pied que la poéſie, dont elle tire ſon origine. » Le ſtile de l'orateur, dit » Strabon, liv. I, eſt une imitation de celui » du Poëte. Dès que la poéſie commença à » paroître, elle charma tous les hommes. On » voulut écrire dans le goût poétique, & s'af- » franchir cependant de la contrainte de la me- » ſure. Cadmus le Mileſien, Pherecyde & He- » catée ſuivirent cette méthode. Les écrivains

» qui vinrent enſuite reformerent ce ſtile, & » en firent ce que nous, appellons aujourd'hui » de la proſe. » Mais ſi la poéſie eſt la ſource de l'éloquence, on peut dire qu'Homere l'a fait naître, & l'a perfectionné dans toutes ſes parties, & qu'il eſt tout enſemble le pere & le modele des orateurs, comme dit Quintilien, liv. x. ch. 1, *Hic omnibus eloquentiæ partibus exemplum & ortum dedit: hunc nemo in magnis rebus ſublimitate, in parvis proprietate, ſuperavit. Idem lætus & preſſus, jucundus & gravis, tùm copiâ tùm brevitate admirabilis, nec poëticâ modò, ſed oratoriâ virtute eminentiſſimus.* Auſſi ceux qui ont entrepris de réduire l'éloquence en art, ont formé leurs regles ſur les exemples d'Homere, en partageant leurs traités, par rapport aux genres & aux ornemens de l'élocution. » Pour » ce qui eſt des genres, les anciens, dit Aulu- » Gelle, liv. VII. ch. 14, ſuivent dans leurs » diviſions le caractere des trois principaux » perſonnages qu'Homere a fait parler: l'élo- » quence d'Ulyſſe eſt ſublime & rapide: celle » de Menelas eſt d'un ſtile précis & coupé: » celle de Neſtor eſt douce & modérée, & » forme un genre qui participe des deux au- » tres. » A l'égard des ornemens, Ariſtote recommande expreſſément dans ſes *Topiques*, de faire moins d'attention à ſes préceptes, qu'aux exemples *du divin Homere*. Tous les autres rhéteurs ont tenu le même langage, & Quintilien, liv. x, a remarqué, que tous ceux qui ont écrit ſur l'art de parler, ont tiré d'Homere la plûpart de leurs exemples, de leurs ſimilitudes, de leurs amplifications, de leurs digreſſions, de leurs preuves, & de leurs mouvemens.

Quoique la phyſique fut une ſcience très-imparfaite dans le ſiecle d'Homere, on ne laiſſe pas d'en trouver quelques traces dans ſes poëmes; par exemple, lorſqu'il dit que les fontaines & les rivieres viennent de l'océan, n'eſt-ce pas indiquer la circulation des fluides dans le corps de la terre? Quoique la connoiſſance des choſes naturelles ne ſoit pas abſolument néceſſaire à un Poëte qui chante les héros & les combats, Politien, dans ſa préface, & quelques autres ſavans ont prétendu qu'Homere étoit phyſicien, parce qu'il parle ſenſément du ſoleil, de la pluie, du vent & du tonnerre. On raiſonneroit mieux, en diſant qu'il a exprimé tous les principes de la phyſique par des allégories, & que les noms mêmes qu'il donne à ſes Dieux ſont des termes pour exprimer les élémens, comme font les chymiſtes à l'égard des métaux. Mais ces ſortes d'interprétations doivent être ſuivies avec précaution, de peur de placer ridiculement des allégories où il n'y en a point, & de confondre le propre avec le figuré.

On étoit alors aſſez ignorant dans l'art de la médecine, quoiqu'on en eut déjà quelque connoiſſance. Par exemple, le remede naturel qui conſiſte dans la diéte, n'étoit point alors pratiqué, & ce fut Hippocrate qui le premier, ſelon Celſe, liv. I, en conçut l'idée. Les Égyptiens, dit Homere, Odyſſée, liv. IV, chez qui croiſſoit un grand nombre de plantes médicinales, étoient tous médecins. Peut-être que le ſéjour qu'il fit en Égypte le rendit lui-même ſavant dans la médecine. L'humeur belliqueuſe de la Grece exigeoit ſur-tout qu'on y connût la chirurgie, pour la guéri-

ſon des bleſſures qu'on recevoit dans les combats ; auſſi notre Poëte repréſente-t-il Achille, Patrocle, Podalire & Machaon, comme des hommes très-verſés dans l'art de la médecine & de la chirurgie. Il avoit ſans doute les connoiſſances qu'il prête à ſes héros. Il ſavoit ſi bien l'anatomie, qu'on lui a reproché d'avoir bleſſé ſes héros trop ſavamment. Comme dans un poëme épique, les combats occaſionnent toujours des bleſſures, c'eſt alors qu'un Poëte, à l'exemple d'Homere, fait connoître ſon habileté par rapport à la ſtructure des membres, & à la guériſon des plaies. Notre Poëte conduit une opération chirurgique comme le plus adroit chirurgien.

Le culte des Idoles répandu dans le monde au tems d'Homere, avoit donné lieu aux hommes de s'exercer & de faire des progrès dans l'art de la ſculpture. Comme ils prêtoient aux Dieux une figure humaine, Homere ſe conforma à ce préjugé, & donna à ſes Dieux un corps humain : mais il le leur donna le plus parfait qu'il put, & les diſtingua les uns des autres par des qualités particulieres dont il orna leurs figures, ſelon qu'elles convenoient au caractere de chaque Divinité. » Homere, » dit Strabon, liv. VIII, a contribué à élever » l'eſprit des ſtatuaires les plus célebres qui » ſe ſont efforcés d'exprimer ſous le ciſeau les » grandes idées que le Poëte avoit imprimées » dans leur imagination. C'eſt ce qui eſt ar» rivé à Phidias par rapport à la ſtatue de Ju» piter. » Tous les peintres & tous les ſculpteurs ont toujours travaillé d'après ſes portraits. Auſſi les anciens ont-ils dit, *qu'il étoit le ſeul mortel qui eut vû la figure des Dieux*, & *qui*

l'eut fait voir aux hommes. Madame Dacier, dans ſa Préface de l'Iliade, a un peu abuſé de ce paſſage, lorſqu'elle l'a cité pour prouver qu'Homere étoit un profond théologien ; quoique le ſens qu'il a dans Strabon ſoit très-différent.

On attribue à Homere pluſieurs autres ſciences. Cette chaîne, avec laquelle Jupiter dit dans le liv. XVIII. de l'Iliade, qu'il peut enlever le monde entier ; ſignifie ſelon Macrobe, que toutes les créatures dépendent de l'Etre ſuprême : ce qui eſt un des grands principes de la métaphyſique ; & par conſéquent voilà Homere métaphyſicien. Pour le faire aſtrologue, on remarque qu'il a dit que Hector & Polydamas étoient nés dans la même nuit, & que néanmoins ils avoient l'un & l'autre des inclinations & des qualités fort différentes ; que l'un excelloit dans l'art de la guerre, & l'autre dans celui de l'éloquence. Il n'y a pas juſqu'à la magie, où l'on n'ait prétendu qu'il étoit très-verſé, à cauſe de ce qu'il raconte de Circé dans l'Odyſſée. Mais toutes ces vaines obſervations ne méritent pas qu'on s'y arrête. Diſons ſeulement qu'Homere ſavoit beaucoup, qu'il avoit l'eſprit étendu, pénétrant & orné ; qu'il a brillé d'abord dans un ſiecle ténébreux ; que dans des ſiecles plus éclairés il n'a pas moins brillé ; que quoique depuis lui on ait eu bien des ſecours qui lui manquoient, on n'a pû cependant l'atteindre ; qu'il nous a tranſmis les connoiſſances de ſon ſiecle ; & nous a ouvert, pour ainſi dire, les ſources de pluſieurs ſciences qu'on a depuis perfectionnées : Qu'en un mot, il ſera toujours admiré par les bons eſprits, & jamais ſurpaſſé par les meilleurs écrivains.

REMARQUES DE M. POPE, SUR HOMERE.

A Mr. L. L. T. D. F. B. D. D. D. M.

MONSIEUR, je vous ai ſouvent rompu la tête des réflexions que je faiſois ſur Homere, en le reliſant l'année derniere ; les voici toutes enſemble & avec quelque ordre. Vous les lirez, s'il vous plaît, & vous m'en direz votre ſentiment. Je ſerai bien glorieux ſi vous ne les déſapprouvez pas, & ſi vous ne me trouvez point trop téméraire d'avoir entrepris de dire quelque choſe d'Homere, ſans avoir lû Euſtathe ni les autres qui en ont écrit, & d'avoir oſé parler devant vous des regles du poëme héroïque.

Homere ſemble ridicule d'abord qu'on le lit, parce que le liſant avec peine & fort lentement, on s'attache ſeulement à l'élocution qui ſemble toute remplie de licences affectées pour faire le vers, au ſtile qu'on trouve tout-à-fait ſimple & groſſier, & à quelques particulari-

tés de la maniere de vivre des hommes qu'il décrit, qui nous paroiſſent extrêmement baſſes.

D'ailleurs, on n'y voit point ce qu'on eſt accoûtumé d'eſtimer dans nos poëmes, des pointes, des alluſions ingénieuſes, des ſentences brillantes, des ſentimens tendres, des généroſités extraordinaires, & tout ce qui nous fait recrier ſur certains endroits. On ſait néanmoins qu'Homere a été vanté par toute l'antiquité plus qu'aucun autre écrivain que nous connoiſſions; & que ſes ouvrages étoient preſque autant reſpectés chez les Grecs, que la Bible l'eſt parmi nous. Quand nous n'aurions pas les témoignages de tous les bons auteurs, le ſeul diſcours de Dion Chryſoſtome ſuffiroit pour le prouver. On a peine à ſe déterminer là-deſſus; on n'oſe pas accuſer les anciens de peu d'intelligence dans la poéſie, car on eſt trop convaincu qu'ils s'y connoiſſoient très-bien; & on ne voit pas de raiſon qui les obligeât de trahir la vérité pour louer Homere.

Mais d'un autre côté, on ne peut pas démentir l'expérience qu'on croit avoir par ſoi-même, du peu de plaiſir que donne la lecture de ſes ouvrages. Les plus indulgens inférent de là que le goût des anciens étoit différent du nôtre: mais pluſieurs ne paſſent pas plus avant, & croient qu'Homere n'eſt plus un livre d'uſage, & qu'il faut ſe contenter de dire, ſur la foi des anciens, qu'il eſt beau, ſans ſe mettre en peine d'en connoître les beautés. Ceux qui ſont plus curieux, veulent découvrir ce que les anciens y ont admiré; & ſans s'arrêter à tout ce qui les a choqué d'abord, ils cherchent quelque choſe au-delà.

J'ai été un de ces curieux, je vous l'avoue;

& ſachant que la beauté des ouvrages antiques conſiſte pour l'ordinaire dans le deſſein & dans la compoſition de tout l'ouvrage, plutôt que dans les ornemens de chaque partie; & que plus on remonte dans l'antiquité, moins on trouve de ces ornemens; j'ai cru qu'il falloit lire fort vîte un des poëmes d'Homere pour en avoir du plaiſir; & j'ai commencé par l'Iliade, parce que j'en comprenois moins le deſſein, & que je n'y avois vû juſqu'alors qu'un amas confus de combats & de querelles d'hommes & de Dieux, ſans que j'en entendiſſe la ſuite. Suivant cette méthode, & paſſant par deſſus tout ce qui m'avoit arrêté juſques-là, ſitôt que j'ai été aſſez avancé pour voir l'intention de l'auteur & la diſpoſition de l'ouvrage, j'ai eu plus de ſatisfaction que je n'avois eſpéré; & voici ce que j'ai trouvé.

Un grand deſſein, fort bien proportionné & fort bien conduit; peu de matiere, mais bien travaillée, c'eſt-à-dire, une action fort ſimple & fort adroitement ménagée, & accompagnée de toutes les circonſtances qui peuvent la faire paroître plus belle; & tout cela expliqué avec une aiſance & une netteté merveilleuſe.

En effet l'Iliade, comme vous le ſavez, n'a pour ſujet qu'une très-petite partie du ſiege de Troye; ſavoir la querelle d'Achille & d'Agamemnon, dont l'un étoit le plus brave, & l'autre le plus puiſſant de toute l'armée; & toutes les ſuites de cette querelle. On en voit d'abord la naiſſance; l'injure qu'Agamemnon fait à Achille, & la retraite d'Achille; on voit enſuite différens combats, où les Grecs ont du déſavantage, quoiqu'ils ſemblent ſe ſoûtenir & ſe relever de tems en tems: mais enfin ils

ſont battus, ils ſont aſſiégés dans leur camp, & ils ſont prêts d'abandonner le ſiege, où ils s'étoient opiniâtrés depuis tant d'années. On va prier Achille de s'appaiſer, on ne le peut fléchir. Les Grecs font un dernier effort pour réſiſter encore un peu; mais leurs retranchemens ſont forcés, tous leurs chefs bleſſés, & on commence de mettre le feu à leurs vaiſſeaux. Voilà la derniere extrêmité, où ils pouvoient être pouſſés ſans périr entiérement. Il eſt tems qu'Achille vienne au ſecours, il ne ſe rend pas néanmoins; il permet ſeulement à Patrocle d'aller au combat; il lui prête ſes armes & ſes troupes. Ce ſecours produit un grand effet; les Troyens reculent; mais Patrocle eſt tué. Alors la douleur l'emporte ſur la colere: Achille ſe réconcilie avec ſon ennemi pour venger la mort de ſon ami. Il ſort, il donne ſur les Troyens, il en fait un carnage horrible, ceux qui lui échapent ſe renferment dans leur ville: enfin il tue Hector le meurtrier de Patrocle & le plus brave des ennemis, & il exerce ſa vengeance juſques ſur ſon cadavre. Après cela il fait des funérailles magnifiques à Patrocle, & ſouffre qu'on rende les derniers devoirs à Hector: voilà toute l'Iliade.

Je ſais bien qu'il y a pluſieurs autres actions que vos ſavans appellent épiſodes; mais elles ſont ſi bien unies avec l'action principale, & elles en naiſſent ſi naturellement, qu'on peut dire qu'elles en ſont partie.

Par exemple, je crois qu'on compte pour des épiſodes, la ſortie que firent de nuit Ulyſſe & Diomede, la deſcription des armes d'Achille, & de ce bouclier ſi fameux.

Bien-loin que ces incidens paroiſſent étrangers au ſujet, il ſemble que le Poëte ne pouvoit ſe diſpenſer de les y faire entrer. Les Grecs étant dans une grande inquiétude & dans une appréhenſion extrême, avoient grand intérêt de connoître l'état de leurs ennemis; & s'ils devoient y envoyer des eſpions, ils ne pouvoient mieux choiſir qu'un ſage & un brave, une bonne tête & un grand cœur. Les armes d'Achille ayant été perdues par la défaite de Patrocle, il falloit néceſſairement en faire fabriquer d'autres. Achille ayant aimé Patrocle autant qu'il l'avoit aimé, ne pouvoit s'empêcher de lui faire des funérailles très-ſolemnelles. Il en avoit le loiſir après s'être vengé & avoir mis les Troyens dans la derniere conſternation.

Virgile a imité ces trois épiſodes: mais permettez-moi de le dire, je trouve bien de la différence entre l'original & la copie. Euryalus & Niſus ſont à peu près, dans le neuvieme livre de l'Énéide, ce qu'Ulyſſe & Diomede font dans le xe. de l'Iliade. Mais l'un eſt un jeune étourdi, & l'autre n'eſt gueres plus prudent; puiſque s'amuſant tous deux à maſſacrer ſans beſoin des ennemis qui dormoient, & à ſe charger de leurs dépouilles, ils perdent ainſi mal à propos le tems qu'ils devoient employer à faire le meſſage diligemment & exactement; de ſorte que le jour les ſurprend, qu'ils périſſent miſérablement: au lieu que les eſpions d'Homere s'acquittent d'abord de leur charge; & ce n'eſt qu'après avoir ſû le ſecret des ennemis, qu'ayant du tems de reſte, Diomede s'aviſe par bravoure d'enlever les chevaux du Roi de Thrace; & s'il tue des ennemis en-

dormis, ce ne ſont préciſément que ceux qui bouchent le paſſage aux chevaux.

Pour ce qui eſt des armes d'Énée, je ne vois pas quelle néceſſité il y avoit de lui en faire de neuves; on ne dit point qu'il eut perdu celles qu'il avoit auparavant: tout de même on ſe ſeroit bien paſſé des jeux qui occupent tout le cinquieme livre de l'Énéide. Énée avoit alors des affaires plus preſſantes: ſi bien que l'on peut dire que Virgile n'eut pas eu la penſée de mettre ni l'un ni l'autre de ces deux épiſodes, s'il n'eut voulu imiter à quelque prix que ce fut, ce qu'il avoit admiré dans Homere.

Mais je n'ai pas entrepris de critiquer Virgile, l'entrepriſe me ſiéroit mal. Je reviens à Homere, & je dis qu'on peut voir aiſément par ce qui a été dit, que la lecture de l'Iliade doit donner tout le plaiſir que donnent les plus beaux romans & les hiſtoires les plus intéreſſantes, qui eſt de voir & d'eſpérer toujours quelque choſe de nouveau. Le lecteur eſt en effet toujours en haleine depuis le commencement de ce Poëme juſqu'à la fin; & pourvû qu'il entende ce qu'il lit, il ne peut ſe repoſer nulle part que malgré lui. Cela n'empêche pas qu'il n'ait du plaiſir par-tout. Il voit des paſſions ſi naturellement exprimées, qu'il les ſent en même tems; & il voit des actions particulieres peintes ſi exactement, qu'il s'imagine les avoir devant les yeux. Il n'y rencontre point ce qui nous ennuye ordinairement dans la lecture des romans & des poëmes modernes; cette multitude d'incidens & d'hiſtoires toutes différentes, entaſſées les unes ſur les autres, qui ne produiſent que

de la confuſion dans l'eſprit, qui chargent la mémoire inutilement, & qui deplaiſent ſi fort à ceux qui veulent voir la fin, que ſouvent ils paſſent par deſſus pour courir après l'action principale.

Au contraire, dans Homere vous ne voyez que des actions très-ſimples & très-courtes; car l'Iliade ne contient pas deux mois de tems, quoiqu'il ſe paſſe quelquefois dix ou douze jours dont il n'eſt rien dit. Les épiſodes même ſont partie de l'action; & ſi on y raconte quelque choſe qui ſoit hors du ſujet, comme quand le bon homme Neſtor conte ſes prouëſſes, ce ſont des hiſtoires véritables, dont le lecteur peut ſavoir quelque choſe d'ailleurs; enſorte qu'il a le plaiſir de reconnoître ce qu'il ſait déja: au lieu que dans les ouvrages modernes on s'étudie à inventer des fables qui n'ont aucun fondement dans la vérité, qui diſſipent l'attention du lecteur, & épuiſent ſon application.

Après avoir vû dans Homere ces beautés effectives & ſolides, dont il n'y a perſonne qui ne demeure d'accord, pourvû qu'il le liſe de ſuite, on pourroit excuſer ce qu'on y trouve d'abord de choquant, & le pardonner à ſa grande antiquité, & à la hardieſſe qu'il a eu d'entreprendre le premier, au moins que nous ſachions, un ouvrage de cette nature: comme on ne laiſſeroit pas d'eſtimer un bâtiment antique qui n'auroit point d'ornemens, & qui ſeroit même bâti de pierres brutes, pourvû que toute la maſſe fut d'une forme réguliere & agréable, que la place fut bien ménagée, & que tout l'édifice fut très-propre aux uſages auxquels on l'auroit deſtiné.

Mais en examinant un peu mieux ces prétendus défauts d'Homere, on trouvera que la plûpart ſont des choſes indifférentes, & qu'il y en a même qu'on doit compter pour des perfections. Vous ſavez qu'il y en a qui ont critiqué juſqu'à ſon deſſein, & qui ont cru avoir bien rencontré, en diſant que le ſujet de l'Iliade eſt une paſſion & non pas une action, puiſque c'eſt la colere d'Achille.

On pourroit répondre en un mot, qu'Homere n'avoit pas étudié les catégories d'Ariſtote, & qu'il n'étoit pas obligé de ſavoir la différence qu'on fait dans l'école entre l'action & la paſſion. Mais il eſt plus ſûr de dire que quand on veut que le poëme héroïque ait pour ſujet une action, l'on ne prend pas ce terme à la derniere rigueur, pour dire que ce doit toujours être une conquête, un ſiege de ville, ou le rétabliſſement d'un ſouverain, mais en général un grand événement, dont le héros ſoit la cauſe, & il n'importe que ce grand événement ſoit la ſuite d'une paſſion; autrement il n'y auroit gueres de poëmes dont le ſujet ne fût défectueux, puiſque les actions qu'ils repréſentent pour la plûpart, ſont des effets de l'ambition, commes celles des romans ſont des effets de l'amour.

On dit encore que la querelle des deux chefs qu'Homere prend pour ſon ſujet, eſt de mauvais exemple, & qu'une des premieres regles du poëme héroïque eſt que l'action ſoit louable. Je ne ſais pas où ces regles ont été priſes; mais je crois qu'Homere, quoi qu'on en diſe, n'a point prétendu donner des leçons de morale: il a voulu ſeulement décrire avec art un événement mémorable, & faire paroî-

tre Achille tel qu'on le connoiſſoit, c'eſt-à-dire, brave au ſouverain degré, ſans lui donner des vertus que peut-être on ſavoit bien qu'il n'avoit pas eu : car il faut conſidérer que la mémoire en étoit encore aſſez récente ; & qu'Homere écrivoit environ deux cent ans après la guerre de Troye.

Mais ces objections ne ſont que pour vous autres, Meſſieurs les maîtres de l'art : il y en a d'autres plus communes, & qui naiſſent de la qualité des choſes que nous voyons par-tout dans Homere, ſans conſidérer la ſuite de tout l'ouvrage. Nous trouvons ridicule, par exemple, que des Rois & de grands capitaines faſſent leur cuiſine eux-mêmes, que leurs mets les plus friands ſoient du bœuf, du mouton, du porc grilié ſur les charbons ; que leurs richeſſes ne conſiſtent qu'en beſtiaux ; qu'ils ſe faſſent des préſens de chaudieres, de trepieds, & autres choſes ſemblables.

Mais nous ne conſidérons pas qu'Homere vivoit il y a près de trois mille ans, & que par tous les monumens qui nous reſtent de cette premiere antiquité, nous voyons que les hommes vivoient encore d'une maniere fort ſimple & fort naturelle. Homere ne pouvoit pas deviner comment vivroient ceux qui naîtroient trente ſiecles après lui ; & quand il l'auroit deviné, il devoit plutôt s'accommoder aux mœurs de ſon tems. Peut-être même que ſi nous nous étions bien dégagés de nos préventions, nous trouverions qu'il eſt autant raiſonnable que les hommes cherchent leur ſubſiſtance immédiatement par le travail de leurs mains, que par tous les détours que l'avarice & la molleſſe ont fait inventer depuis pluſieurs

ſiecles ; & nous croirions que nous ſommes plutôt nés pour cultiver la terre & pour nourrir du bêtail, que pour inſtruire des procès, & pour chercher des emplois dans les finances.

Nous trouvons encore étrange qu'Homere faſſe pleurer ſes héros, qu'il leur mette dans la bouche des injures lorſqu'ils ſont en colere ; & cependant nous voyons tous les jours des hommes, ſouvent même les plus ſages, en uſer ainſi quand la paſſion les emporte ; mais c'eſt que nous avons pris dans les romans & dans les poëmes modernes une fauſſe idée du héros, qui nous le repréſente comme un perſonnage ſans paſſion, & ſans aucune foibleſſe humaine. Nous ne prenons pas garde que cette idée eſt une chimere, que les auteurs des derniers tems ont bâti ſur les idées des anciens philoſophes, qui ont inventé de nouveaux ſyſtêmes de morale, & outré juſqu'à la raiſon même par l'imagination d'un faux merveilleux. Homere qui n'avoit point lû ces philoſophes, s'eſt contenté de repréſenter la nature, & une nature franche, qui étoit encore fort peu altérée par la diſſimulation & par tous les artifices que la ſuite des tems a fait naître.

Enfin on trouve puériles les fictions d'Homere touchant ſes Dieux. Il y auroit beaucoup de choſes à dire ſur ce point. Il faut principalement conſidérer qu'il vivoit en un tems où les hommes vouloient avoir des objets très-ſenſibles de leur religion. Les prophetes du vrai Dieu étoient obligés, pour ſe faire entendre, de parler de lui comme s'il eut eu un corps, des mains & des oreilles ; comme ſi le temple de Jéruſalem eut été ſa maiſon, & comme s'il eut reſpiré avec plaiſir la fu-

mée des ſacrifices. Les Juifs il n'y a que cinq cent ans, croyoient encore pour la plûpart, que Dieu avoit un corps, comme il paroît par les écrits de leurs docteurs. Que pouvoit donc faire Homere qui vivoit avec des Idolâtres fort ſuperſtitieux, & qui ne concevoient leurs Dieux que ſous des figures humaines, ſinon de s'accommoder à leur portée, ſuppoſé même qu'il eut été plus éclairé que les autres; de parler ſuivant leur théologie, & de leur débiter ou les mêmes fables auxquelles ils avoient déja donné leur créance, ou des fictions toutes ſemblables? Que s'il figuroit ſes Dieux comme des hommes immortels, il ne pouvoit pas s'exempter de les rendre ſujets aux mêmes paſſions qu'il reconnoiſſoit dans les hommes.

Au reſte, on peut remarquer quelque lumiere de piété dans ces fictions; & on voit que dans les plus épaiſſes ténebres du paganiſme, les hommes attribuoient tous les événemens conſidérables à la volonté de ce qu'ils tenoient pour Dieu, quoiqu'ils ſe trompaſſent lourdement en le faiſant auteur du mal. Il faut encore obſerver que la plûpart de ces fictions ne détruiſent point la ſubſtance de l'action, & ſont même fondées ſur la vérité. Comme quand le Poëte dit qu'un Dieu parla ſous la figure d'un tel homme, on peut croire, ſi on n'aime pas les miracles, que ce fut l'homme effectivement qui parla; & quand il dit que Jupiter, Neptune & les fleuves voiſins de Troye, ruinerent les retranchemens des Grecs après leur départ; on peut croire que cette démolition arriva très-naturellement par le choc des vagues, la chûte des pluies, & l'inondation des rivieres; & que le Poëte n'y a mêlé le

nom de ſes Dieux que pour rendre la choſe plus merveilleuſe.

A quoi ſe peut rapporter ce que dit Dion Chryſoſtome, diſc. LIII, que pluſieurs interprétoient les fables d'Homere par la phyſique, & croyoient qu'il avoit enveloppé ſous ces fictions pluſieurs beaux ſecrets de philoſophie naturelle. En effet, nous voyons que ceux qui ont conſervé quelque choſe du ſtile des plus anciens ſavans, qui étoient les orientaux, ſavoir les Rabbins & les auteurs de chymie, ſont pleins d'allégories & de contes, qui ſont tout-à-fait impertinens quand on les explique à la lettre.

Et pour montrer que les fables d'Homere n'ont jamais été mépriſées par les anciens, qui ſans doute les entendoient mieux que nous, il n'en faut point d'autre preuve que la maniere dont en parle Socrate dans Platon; car il le bannit de ſa République, comme le croyant dangereux, & craignant que les foibleſſes humaines, qu'il attribue à ſes Dieux & à ſes héros, ne puſſent nuire à l'éducation des jeunes gens, & les empêcher de parvenir à cette vertu parfaite qu'il ſe propoſe pour but. Mais il ne le craint que parce qu'il le juge très-agréable & très-charmant: ce qui ſuffit pour Homere, dont le deſſein encore un coup n'a jamais été d'enſeigner la vertu ſublime, mais de bien peindre les actions des grands hommes: tout de même qu'il ſuffit pour la gloire des ſculpteurs antiques, qu'on admire encore aujourd'hui leurs ouvrages, quoique la plûpart repréſentent des nudités qui ſemblent avoir quelque choſe de contraire à la pudeur & à la modeſtie des derniers ſiecles.

Pour ce qui eſt du ſtile d'Homere, il eſt véritablement aſſez ſimple, & n'a pas beaucoup d'ornemens qui ſoient de notre goût; au moins il me ſemble tel: car je ne ſaurois faire un grand myſtere des tropes, des métaphores, & des autres figures que les grammairiens y ont remarquées; & je crois que ce qu'il en a fait, il l'a fait de génie & naturellement comme tous les hommes en font: plus néanmoins je le lis, plus j'y remarque de fineſſe & d'endroits délicats.

Il me ſouvient entr'autres de l'endroit du XIX liv. de l'Iliade, vſ. 302, où il eſt dit que les ſervantes d'Achille (qui étoient des captives nées la plûpart dans l'opulence & dans la grandeur) étant obligées pour lui complaire de pleurer la mort de Patrocle & d'imiter Briſeïde, prirent ce prétexte pour ſatisfaire la véritable affliction qu'elles reſſentoient de leurs malheurs particuliers. Le Poëte renferme cette penſée en un ſeul vers, le plus beau du monde, qu'on pourroit exprimer à peu près en diſant qu'elles pleuroient

Patrocle en apparence, & leurs maux en effet.

Πάτροκλον πρόφασιν, σφῶν δ' αὐτῶν κήδε' ἑκάστη.

Ce vers fut admiré de toute la Grece, & paſſa depuis en proverbe. Mais la ſimplicité même du ſtile d'Homere eſt beaucoup à eſtimer; elle le rend admirablement net: car elle ne vient que de ce qu'il explique toutes ſes penſées l'une après l'autre & ſéparément.

J'ai fait une expérience bien ſenſible de cette netteté; car encore que je n'entende pas ſi bien ſon langage que celui de Virgile, je n'ai rien perdu néanmoins de la ſuite de ſon ouvrage, &

& je me ſuis perſuadé & formé une idée ſi diſtincte de ce qu'il décrit, que je crois voir Troye d'un côté, la mer de l'autre, le camp des Grecs, l'endroit par où les Troyens y entrerent, le quartier d'Achille à l'autre bout, en un mot tous les lieux où il ſe paſſa quelque choſe de conſidérable. Le même ne m'arrive point dans la lecture des autres poëmes.

Ce qui contribue encore beaucoup à cette netteté, c'eſt qu'il ne laiſſe rien à deviner au lecteur : il explique tout, & n'affecte point de ménager les paroles ; au lieu que dans les tems qui ont ſuivi, pluſieurs ont cru que la force du ſtile conſiſtoit à ſerrer extrêmement leurs penſées, ne s'appercevant pas que cette affectation les jettoit dans l'obſcurité : nous en avons de beaux exemples dans Lucain, dans Stace & dans Claudien.

Les ornemens qu'Homere a employé, & qui ſemblent n'être pas tout-à-fait de notre goût, ſont les comparaiſons & les épithetes. Les comparaiſons ſont tirées de choſes communes pour la plûpart, & qui ſouvent nous paroiſſent baſſes : témoin celle de l'âne dans un blé verd, dont Saraſin ſe raille ſi plaiſamment dans la préface de ſon ode de Calliope ſur la bataille de Lens : mais on peut dire qu'Homere ne vouloit parler que de ce qu'il avoit vû ; au lieu que pour ne dire que des choſes magnifiques, nous en diſons beaucoup que nous connoiſſons fort mal, comme quand nous faiſons des comparaiſons de lions & d'aigles, que la plûpart de nous n'ont vû qu'en peinture.

De plus, nous nous méprenons fort, quand nous voulons, que dans les comparaiſons d'Ho-

mere il n'y ait pas un mot qui ne ſerve à l'application. Ce n'étoit pas ſa penſée ; il employoit ſes comparaiſons à la maniere des orientaux, qui de tout tems ont été diſerts, & ont pris plaiſir à les expliquer avec beaucoup de circonſtances, quoiqu'il n'y ait qu'un certain point ſur quoi elles tombent, & que tout le reſte ne ſoit ajouté que pour la vraiſemblance & pour la grace du langage. Ceci auroit beſoin d'être expliqué davantage, mais il faudroit trop de diſcours ; car cette remarque s'étend ſur les comparaiſons du cantique & des autres livres poétiques de l'Ecriture ſainte, & ſur les paraboles de l'Evangile.

Pour les épithetes, il eſt certain qu'il y en a grand nombre dans Homere qui nous paroiſſent inutiles, parce qu'elles ne diſent rien qui ne s'entende fort bien par le ſeul nom ſubſtantif auquel elles ſont appliquées. On doit croire néanmoins que ce ne ſont pas des chevilles, & que le ſtile poétique des anciens conſiſtoit principalement à dire les choſes en plus de paroles & avec plus de circonſtances. Ces paroles n'étoient pas perdues pour cela, au contraire elles étoient fort utiles, puiſqu'elles ſervoient à faire paroître les choſes plus grandes, & à mettre l'eſprit en état de s'y arrêter plus long-tems. Ainſi nous voyons que dans pluſieurs Pſeaumes, chaque verſet ne contient qu'une penſée expliquée en deux manieres différentes. On emploie encore aujourd'hui de ces ſortes d'épithetes : par exemple, dans ces deux beaux vers que vous connoiſſez, du 1. liv. du poëme de Charlemagne,

Sur les bords ſpacieux du Danube rapide,
Le grand Charles pouſſoit le Saxon intrépide,

on pourroit ôter toutes les épithetes ſans gâter le ſens, mais non pas ſans gâter le ſtile, & on entendroit fort bien ce diſcours, *Charles pouſſoit le Saxon ſur les bords du Danube*, mais on n'y trouveroit rien de grand.

Il eſt vrai qu'il y a grand nombre d'épithetes dans Homere, qui ſemblent ne pas convenir au ſujet, comme celles de ces deux vers y conviennent, & il en pourroit bien être quelque choſe; car je ne prétens pas qu'il ait connu toutes les fineſſes de l'élocution. C'eſt bien aſſez qu'il ait vû que la majeſté du vers héroïque demandoit force épithetes: on peut lui pardonner de n'avoir pas vû qu'une même épithete pouvoit ſervir à deux fins, & pour enfler le vers & pour expliquer quelque choſe qui ſervit à ſon ſujet. Je penſe néanmoins que qui l'examineroit bien y trouveroit beaucoup moins d'épithetes indifférentes qu'on ne croit; & je crains même ici d'abandonner ſa défenſe un peu légérement; car en vérité je ne puis me perſuader qu'il lui manque aucune beauté ni aucun agrément, quand je conſidére de quelle maniere Platon, Ariſtote, Plutarque & tous les autres anciens en ont parlé; ils l'entendoient parfaitement, ils étoient nourris dans les belles choſes, & cependant ils ne parlent qu'avec éloge de la magnificence de ſon ſtile, de la force & de la douceur de ſes vers.

Quant aux épithetes perpétuelles de ſes héros, on peut croire qu'elles tiennent lieu de Majeſté, d'alteſſe & de ſeigneurie: ſur-tout il eſt bien certain que celles que les grammairiens appellent patronymiques ſont de ce genre, & qu'on les employoit par honneur en par-

lant aux gens de qualité : on le peut voir dans Platon, où Socrate parlant familiérement à Alcibiade, l'appelle fils de Clinias, mais il y en a preuve dans Homere même, lorſqu'Agamemnon recommande à ſon frere qui alloit éveiller les chefs de l'armée dans une néceſſité preſſante, d'appeller chacun par le nom de ſon pere pour leur faire honneur & les traiter civilement. Cette maniere de ſaluer les gens par le nom d'un pere illuſtre ou par leur propre louange, ne nous déplaît que parce que nous n'y ſommes pas accoûtumés. Ces épithetes faiſoient donc partie du nom de la perſonne ; & par conſéquent on ne les devoit point changer.

Il faut finir ce point par le mélange des différens dialectes & par le langage particulier des poëtes Grecs. Je crois que la plus grande différence entre le langage d'Homere & celui des orateurs, des hiſtoriens & des autres qui ont écrit en proſe, vient de la différence des tems & des lieux. Car Herodote & Hippocrate, qui étoient à peu près de ſon pays, & qui n'étoient pas ſi éloignés de ſon tems, parlent à peu près comme lui, je ne dis pas ſeulement pour le dialecte Ionique, mais encore pour le tour de la phraſe ſimple, claire, débarraſſée, & pour la maniere de faire parler toujours directement & en premiere perſonne ceux dont ils rapportent le diſcours. Il y a auſſi grande apparence que les mots qui ne ſe trouvent que dans Homere étoient en uſage de ſon tems ; car il n'y a point d'inconvénient qu'un eſpace de cinq ou ſix cent ans ait apporté de grands changemens à la langue grecque auſſi bien qu'à toutes les autres, ſur-

tout avant qu'il y eut des grammairiens qui euſſent travaillé à la fixer.

Pour le mêlange des dialectes, j'avoue que c'eſt une eſpece d'ornement qui n'eſt point de notre uſage ; mais il me ſemble que les ſavans conviennent qu'il étoit tenu pour ornement par les anciens, & qu'Homere l'affectoit par cette raiſon. Il paroît en effet qu'il l'affectoit, puiſqu'on a dit qu'il a quelquefois mieux aimé pécher contre la quantité, que de ſe ſervir du dialecte commun : à quoi on peut ajouter qu'il ſe voit quelque choſe de fort approchant dans la Bible ; car j'ai oui dire à ceux qui l'entendent en original, que ce qui fait la plus grande difficulté dans les livres poétiques, particuliérement dans Job, c'eſt la quantité de mots extraordinaires qu'il faut ſouvent expliquer par les autres langues qui approchent de l'hébraïque, comme l'arabique, la chaldaïque, la ſyriaque ; & S. Jerôme dans ſa préface ſur Job le remarque même de ſon tems.

De tout ceci on peut conclure qu'il n'eſt pas certain qu'il y ait des défauts dans Homere, puiſque tout ce qui ne nous y plaît pas vient de la différence des mœurs & du langage, dont nous ne pouvons être juges, parce que nous ſommes toujours prévenus en notre faveur. Mais il eſt certain que le bon y abonde, & que le ſolide & l'eſſentiel de ſes ouvrages eſt excellent.

J'eſtime donc, s'il en faut dire mon avis, que nous devons, à la maniere des anciens, les tenir pour les plus belles peintures que nous ayons de la vie des hommes, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, & pour les meilleurs modeles des poëmes héroïques. Quand

je dis qu'ils en ſont les modeles, je prétens dire qu'ils en ſont la regle, ſauf la cenſure des maîtres de l'art, & de vous tout le premier.

Car j'avoue que je ne comprens pas bien quel autre fondement peuvent avoir les regles du poëme épique que les exemples d'Homere, & j'ai peine à m'imaginer que nous nous fuſſions aviſés d'entreprendre de ces ſortes d'ouvrages, ſi nous n'avions vû les ſiens & ceux de ſes imitateurs. Ariſtote même & les autres qui nous ont donné les regles dont on parle tant aujourd'hui, ne les ont tiré que des obſervations qu'ils avoient fait ſur ces ouvrages, mais il eſt toujours plus ſûr d'aller droit à la ſource.

Jamais la lecture des rhétoriciens ne m'auroit donné l'idée que j'ai conçûe de l'éloquence en liſant Demoſthene; jamais je ne me ſerois imaginé ce que doit être la tragédie, ſi je n'avois point la lecture de Sophocle, à ce que vous m'en avez dit quelquefois; & jamais, ſans l'Iliade, je n'aurois connu le poëme épique tel que je le connois. Suivant l'idée que j'en ai, vraie ou fauſſe, ce n'eſt autre choſe que la peinture d'un grand événement, où les paſſions des hommes & les rencontres ordinaires de la vie ſoient naïvement exprimées, & où toutes les circonſtances qui peuvent embellir l'action principale ſoient décrites exactement. Je dis exactement, parce que je crois qu'il faut deſcendre dans le détail autant que la grandeur & la nobleſſe de l'ouvrage le peut permettre. Car les choſes ne touchent point pour l'ordinaire, ſi l'eſprit n'y arrête longtems, ſi elles ne lui ſont préſentées en différentes faces, & ſouvent même répétées. Et

pour pouvoir ainſi étendre tous les beaux endroits, ſans excéder la meſure d'un ouvrage raiſonnable, je voudrois que le ſujet fut court, & que l'étendue du lieu & du tems fut proportionnée à la petiteſſe de notre imagination. Je voudrois encore que le poëte mît la plus grande partie de ſon application à bien deſſiner ſon ouvrage, ſans ſe mettre en peine de l'ornement, & ſans ſe ſoucier qu'on diſe de tems en tems, voilà un beau vers; mais qu'on diſe après avoir tout lû, voilà un beau poëme.

Je voudrois donc qu'il s'étudiât principalement à placer chaque choſe à l'endroit le plus avantageux, & à lier tellement toutes les parties, que jamais, en quelqu'endroit que l'on fut, on ne perdît de vûe l'action principale; & il ne ſeroit pas difficile de la rendre toujours préſente, ſi elle étoit de peu d'étendue, comme j'ai dit.

Je voudrois encore, mais peut-être me trouverez-vous trop hardi, que ni dans le poëme héroïque ni dans la tragédie, il n'y eut point d'amourettes. J'ai pour garans Homere & Sophocle, & je penſe avoir auſſi la raiſon de mon côté; car il me ſemble que tous les ſentimens tendres, & tout ce qui approche de la fleurette, s'accorde mal avec les grandes & violentes paſſions dont ces poëmes ſont remplis; & il y a aſſez dequoi ſe contenter touchant l'amour dans la comédie, dans l'élégie, & dans l'ode.

Je demeure bien d'accord néanmoins, qu'il ne faut pas copier Homere trop ſervilement, ni faire comme Ronſard, qui croyoit le bien imiter, parce qu'il parloit de Grecs & de Troyens comme lui. Il faut ſans doute s'ac-

commoder aux mœurs & au goût de ſon ſiecle, pourvû néanmoins que l'on ſache diſtinguer en quoi on le doit ſuivre; ce qui n'eſt pas fort aiſé.

Mais j'ai la barbe trop jeune pour dogmatiſer ſi long-tems, & j'ai bien de la honte d'en avoir tant dit, ſur-tout en parlant à vous. Voilà donc ce que les anciens voyoient dans Homere, & qui leur donnoit ſujet de le tant vanter; mais nous y trouvons encore ce que les anciens n'avoient pas beſoin d'y apprendre, parce qu'ils en étoient inſtruits d'ailleurs, ſavoir une infinité de particularités de la maniere de vivre des premiers tems.

Elles doivent ſur-tout être bien précieuſes à nous autres Chrétiens; car elles ſont d'une très-grande utilité pour l'intelligence littérale de la Bible. Grotius s'eſt ſervi utilement d'Homere dans ſes commentaires ſur le Vieux Teſtament.

On tient qu'Homere vivoit vers le tems de Salomon, & on convient qu'il étoit né en Aſie, quoiqu'on ne convienne pas bien du lieu.

Auſſi nous voyons dans Homere des Rois pâtres & laboureurs, & la même maniere de vivre chez les Grecs & chez les Troyens, que nous voyons dans la Bible parmi les Iſraélites & leurs voiſins.

Nous y voyons de plus des manieres de parler fort approchantes. Homere dit volontiers les enfans des Grecs & les enfans des Troyens, comme dans la Bible on dit les enfans d'Iſraël & les enfans d'Ammon. Il dit tout au commencement de l'Iliade, que la colere d'Achille cauſa la perte de quantité de braves gens qui demeurerent en proie aux chiens & aux oiſeaux:

on peut voir combien ce malheur étoit eſtimé grand chez les Hébreux, par la menace que Dieu fait au Roi Achab, au troiſieme livre des Rois chap. XXI. v. 24. où il dit que ſi Achab meurt dans la ville il ſera mangé des chiens, & que s'il meurt dans les champs il ſera mangé des oiſeaux. On en pourroit remarquer une infinité d'autres, & tout le ſtile même d'Homere eſt ſemblable au ſtile hiſtorique de la Bible, tout par articles ſéparés, & ſans que le ſens ſoit engagé. Les répétitions ſont fréquentes dans la Bible auſſi-bien que dans Homere, comme dans le troiſieme chapitre de Daniel, où le commandement du Roi Nabuchodonoſor pour faire adorer ſa ſtatue, & les noms des inſtrumens de muſique qui devoient avertir le peuple, ſont répétés trois ou quatre fois. Par toute la Bible, même dans le Nouveau Teſtament, on fait toujours parler les gens en premiere perſonne, ſoit qu'ils rediſent ce qu'a dit un autre; enſorte que quand il y a pluſieurs meſſages engagés l'un dans l'autre, celui qui parle repréſente trois ou quatre perſonnes ſucceſſivement, & dit par exemple, un tel m'a dit cela, vas en tel endroit & dis à un tel: le Roi dit, pourquoi ne veux-tu pas m'obéir? ce qu'on voit auſſi perpétuellement dans Homere. Enfin il a été ſi modeſte que de ne ſe nommer nulle part dans ſon ouvrage, non plus que les auteurs des livres hiſtoriques & poétiques de la Bible.

Cette conformité de ſtile nous doit faire beaucoup eſtimer celui de l'Ecriture ſainte, particuliérement des livres d'hiſtoires qui ſemblent être écrits avec moins d'art. Car ſi Homere, écrivant pour le plaiſir ſeulement, a

ſuivi une maniere ſimple & naïve, c'eſt une preuve bien claire qu'on ne connoiſſoit alors rien de plus beau, & que les hiſtoriens ne laiſſoient pas d'être agréables, quoiqu'ils écriviſſent encore bien plus ſimplement.

Nous pourrions nous en convaincre nous-mêmes, ſi nous avions les livres des premiers hiſtoriens Grecs & Latins: ne les ayant pas, il faut nous en rapporter à ceux qui les avoient lû & qui étoient capables d'en juger.

Ciceron, au commencement du ſecond dialogue de l'orateur, témoigne que les premieres hiſtoires n'étoient que de ſimples mémoires ſans aucun ornement, & qu'on n'y cherchoit que la vérité, la netteté, & la briéveté. Telles étoient les annales des Pontifes Romains, dont lui-même dit néanmoins ailleurs (2. *de Leg.*) qu'il n'y avoit rien de plus agréable à lire: tels étoient encore chez les Grecs, Pherecyde, Hellanicus, Acuſilas; & chez les Romains, Caton, Fabius-Pictor, & Piſon. Et ce qui montre que ces hiſtoriens étoient encore plus ſimples que nous ne pouvons nous imaginer, c'eſt que Ciceron, qui ſans doute s'y connoiſſoit, venant enſuite à parler d'Herodote, le compte pour le premier qui a commencé d'écrire l'hiſtoire avec ornement, & le traite de très-éloquent. Cependant quand nous commençons à lire Herodote, il nous paroît ſimple & preſque ruſtique; tout cela, parce que nous ſommes accoûtumés au ſtile de Tite-Live, de Corneille Tacite, & des autres plus modernes, leſquels Ciceron auroit ſans doute déſapprouvé, s'il eut vécu aſſez long-tems.

Que s'il eſt ridicule de vouloir juger d'Herodote par Tite-Live, n'eſt-ce pas la derniere

impertinence de mépriſer le ſtile de Moïſe parce qu'il n'eſt pas ſemblable à celui de Tacite, qui a écrit quelques dix-huit cent ans après? C'eſt pourtant ce qu'ont fait les Savans du ſiecle paſſé, qui appréhendoient ſi fort que la lecture de la Bible ne gâtât leur ſtile, & qui étoient ſi infatués de leurs auteurs Grecs & Latins, qu'ils vouloient que tout leur reſſemblât, ſans examiner ni la différence des pays ni celle des tems.

S'il y avoit quelque comparaiſon à faire, ce ſeroit de ces premiers hiſtoriens que Ciceron nomme, au cas que nous les euſſions, encore y auroit-il beaucoup à dire; car Rome n'a été bâtie que plus de huit cent ans après Moïſe, & les Grecs n'ont gueres eu d'écrivains que trois ou quatre cent ans avant la fondation de Rome. Avec tout cela je ne doute point que Moïſe ne ſe trouvât encore beaucoup plus poli que Pherecyde ou Caton; car l'orient a été cultivé long-tems avant la Grece ou l'Italie. Le plus bel état de la Paleſtine a été ſous Salomon: ſon regne fut pour les Hébreux, ce que celui d'Alexandre fut pour les Grecs, & celui d'Auguſte pour les Romains. Du tems que la Grece étoit dans ſon plus grand luſtre, ce qui reſtoit des Iſraélites n'avoit gueres plus de liberté que les Grecs en ont aujourd'hui. Ce diſcours nous meneroit trop loin ſi je m'y laiſſois emporter, je ne vous ai que trop fait perdre de tems à lire ces remarques, & je n'en ai que trop employé moi-même à les écrire.

RÉFLEXIONS SUR LES COMBATS DE L'ILIADE.

J'EXAMINERAI d'abord la conduite d'Homere dans les deſcriptions de ſes combats ; & je recueillirai enſuite quelques antiquités, qui ſerviront à faire connoître plus diſtinctement ces deſcriptions, qui compoſent la plus grande partie de ſon Poëme.

On peut fort bien appliquer à Homere ce qu'il dit de ſes héros, à la fin du quatrieme livre de ſon Iliade : que celui qui ſeroit conduit par Minerve au milieu de ces combats, & qui pourroit voir en détail tout ce qui s'y eſt paſſé, ne verroit par-tout que des ſujets d'étonnement & d'admiration. En effet, lorſqu'on penſe que les combats de l'Iliade compoſent au moins douze livres, peut-on n'être pas ſurpris de pouvoir les lire ſans ennui ? Il eſt vrai, que quoique le ſujet ſoit par-tout le même, il eſt toujours traité différemment ; que c'eſt tantôt une bataille rangée, tantôt une mêlée, tantôt un combat ſingulier,

& tantôt un combat général : Que la ſcene change continuellement ; que les actions ſe paſſent tantôt en pleine campagne, tantôt dans les retranchemens des Grecs, tantôt proche les vaiſſeaux, tantôt aux portes de Troye, & tantôt ſur les bords du Scamandre. Mais le Poëte ne s'eſt pas contenté de ces variétés, & on peut dire qu'il a diverſifié ſes combats avec un art admirable.

Quelle fertilité d'invention dans la maniere dont il fait mourir ſes combattans ! D'abord il les peint chacun avec des couleurs diverſes : Il marque leur âge, leur profeſſion, leur pays, leur famille. Celui-ci eſt un beau garçon, qui avoit été à la guerre malgré ſon pere : celui-là eſt un prêtre, que ſa religion & ſon reſpect pour les Dieux n'ont pû garantir. L'un eſt un chaſſeur, que Diane inſtruiſit vainement ; l'autre eſt venu d'un pays éloigné, où il ne doit jamais retourner. L'un eſt d'une famille illuſtre, qui finit avec lui. Celui-ci eſt remarquable par ſa fierté & ſon orgueil, celui-là par ſa ſoumiſſion, & quelquefois par ſa baſſeſſe. La ſingularité de l'habit & des armes diſtingue quelquefois le guerrier, qui n'a aucune autre marque de diſtinction.

Le Poëte diverſifie encore la mort de ſes héros, par les différentes poſtures dans leſquelles ils combattent & ſont tués. Quelques-unes de ces attitudes ſont peintes ſi exactement, que de la ſituation du combattant on peut juger de la bleſſure qu'il reçoit. Mais il y en a d'autres ſi particulieres & ſi peu communes, qu'elles ne peuvent qu'être l'effet d'une imagination féconde, qui a parcouru toutes les idées de la nature, & tout ce qu'elle offre de poſſible.

Telle eſt la peinture de Mydon dans le cinquieme livre : ayant été bleſſé au bras, il laiſſe traîner les rênes de ſes chevaux ; & alors ayant reçu un coup dans les tempes, il tombe de ſon char, la tête la premiere, ſur un ſable mouvant, où il demeure enfoncé juſqu'aux épaules par la peſanteur de ſes armes, faiſant des efforts, agitant ſes jambes, & où enfin il eſt foulé & écraſé par ſes chevaux.

Homere met encore une variété admirable dans les bleſſures de ſes combattans. Il ne les bleſſe pas, comme les autres poëtes, dans des endroits ordinaires : le cœur & la tête ſont les ſeuls endroits où ils ont coûtume de viſer, parce qu'ils ignorent l'anatomie, & ſouvent même ils font des plaies qui ne ſont mortelles que dans leurs poëmes. Comme dans un combat tout le corps eſt expoſé, il eſt néceſſaire que quiconque veut décrire des combats ait une connoiſſance exacte de ſa ſtructure ; le poëte n'eſt pas, il eſt vrai, un anatomiſte, mais c'eſt un peintre. Or un peintre doit ſavoir exactement la diſpoſition des parties du corps, pour peindre des nudités, bien qu'il ne ſoit pas obligé de marquer tous les muſcles & tous les vaiſſeaux auſſi diſtinctement que dans un livre d'anatomie.

Pluſieurs endroits de l'Iliade font voir clairement qu'Homere avoit une profonde connoiſſance de la conſtruction du corps humain : car on peut dire que, quoiqu'il ait décrit une infinité de différentes bleſſures, il ne s'eſt jamais trompé dans ſes deſcriptions.

Il eſt auſſi à remarquer, que les différentes expreſſions, dont il ſe ſert pour marquer la mort de ſes combattans, ont fourni à Vir-

gile, & à tous les autres poëtes, celles dont ils ſe ſont ſervis. Il eſt vrai qu'il emploie ſouvent les mêmes façons de parler, pour exprimer la mort d'un guerrier, & ſur-tout celle-ci, *les ténebres ſe répandirent ſur ſes yeux* : ce qui ne vient pas de ſa ſtérilité, mais plutôt du goût de ſon ſiecle pour les répétitions. On ſait que les écrivains ſacrés mêmes les affectent, comme celle-ci, *Il dormit avec ſes peres*; & pluſieurs autres ſemblables.

Comme une longue deſcription des combats peut fatiguer l'eſprit, Homere a cru le devoir ſoulager, en mêlant à ces terribles peintures des images étrangeres, qui lui offriſſent des objets différens, ſans faire diſparoître l'objet principal. Ce ſont les comparaiſons, qui ſont beaucoup plus fréquentes dans les récits qu'il fait des combats, que par-tout ailleurs. Quelques-uns prétendent que la comparaiſon nuit au diſcours, qu'elle détourne l'attention dûe au fond des choſes, & qu'elle affoiblit l'image principale. Selon eux, c'eſt altérer l'idée d'une bataille, de la comparer à une tempête, à un torrent. Mais voyons-nous moins le ſoleil, lorſque nous en conſidérons l'image dans une eau pure ? L'imagination n'eſt-elle pas comme l'œil, qui voit ſouvent mieux un objet réfléchi, que lorſqu'il le regarde directement ? Mais, dit-on, les comparaiſons d'Homere ſont toujours les mêmes : à cela je réponds, qu'il eſt plus raiſonnable de comparer toujours le même homme au même animal, que de le comparer tantôt au ſoleil, tantôt à un arbre, & tantôt à un fleuve. Mais dans ces comparaiſons qu'on prétend ſi uniformes, quelle variété de circonſtances ne remarque-t-

on pas ? Ce n'eſt donc plus la même comparaiſon : la ſituation & l'action de l'animal frappe plus l'imagination, que l'animal même. Deux animaux différens dans la même ſituation forment des images plus ſemblables qu'un ſeul animal conſidéré diverſement & ſous différens aſpects. Ceux qui ſont bleſſés de voir toujours des lions dans l'Iliade, doivent l'être auſſi d'y voir toujours des hommes.

Il eſt vrai qu'Homere emploie quelquefois les mêmes comparaiſons mot pour mot en différens endroits. Mais pour juſtifier ces répétitions, ne peut-on pas dire qu'il eſt beau de trouver dans une ſeule & ſimple image un ornement multiplié ? C'eſt une ſtatue tellement placée dans un grand jardin, qu'elle répond à pluſieurs allées, & que dans les différens points de vûe où elle ſe préſente, elle eſt toujours la même & toujours différente.

Mais ce qui releve infiniment les combats d'Homere, ce ſont les circonſtances qui accompagnent toujours la mort des combattans : circonſtances qui touchent, & qui intéreſſent. Celui-ci perd des richeſſes, celui-là des eſpérances ; l'un met au déſeſpoir un pere qui l'aime tendrement, l'autre laiſſe une veuve déſolée, & de malheureux orphelins. Proteſilaüs meurt ſans avoir pu achever un palais magnifique, qu'il a commencé de bâtir. Phenops en perdant ſes enfans tués dans un combat, perd en même tems tous ſes biens qui ſont pillés, & qu'il ne peut plus défendre. Peut-on ſans regret voir Axile tué ? Axile dont la maiſon étoit celle de tout le monde, & qui étoit pour cela ſurnommé l'ami du genre humain. Notre Poëte n'omet aucune des cho-

ſes qui peuvent naturellement arriver dans un combat, & qui ſont capables de jetter quelque variété dans la deſcription. Il y emploie ſur-tout les paſſions d'une maniere admirable, enſorte que tout y eſt animé, & que les diſcours des héros forment une eſpece de dramatique.

L'intervention des Dieux fait encore une variété très-grande dans la deſcription des combats. La ſcene eſt tantôt ſur la terre, & tantôt dans le Ciel. Jupiter a beau défendre aux Dieux de ſe déclarer pour aucun parti; Homere qui a beſoin de leur ſecours, ne ſouffre pas qu'ils ſoient neutres : Et ſi pour obéir au Dieu ſouverain, ils n'oſent quelquefois aller au ſecours des combattans, on peut dire que par la peinture de cette crainte qui les retient, ils viennent au moins au ſecours du Poëte.

Mais ce qui donne plus de variété, plus de beauté, plus d'éclat aux combats d'Homere, eſt la diverſité & la magnificence des caracteres de ſes héros. Conſidérons celui de Diomede : Ce n'eſt pas ſeulement un guerrier brave & intrépide, c'eſt le rival des Dieux mêmes. Les autres capitaines Grecs ne combattent & ne vainquent qu'un ennemi à la fois : Diomede ſe bat toujours contre deux. Si c'eſt un combat général, tandis que les autres guerriers font leur devoir dans le poſte qui leur eſt aſſigné, Diomede eſt par-tout : Par-tout il porte le carnage & la frayeur. Il a affaire aux plus braves des Troyens, à Pandare, à Énée, à Hector; & par une gradation merveilleuſe, il combat d'abord contre Venus, enſuite contre Apollon, contre Mars, & enfin contre Jupiter même armé de ſa foudre. Voilà le ca-

ractere distinctif de Diomede. Les principaux guerriers de l'Iliade sont à proportion caractérisés de la même maniere. Mais le caractere des uns sert à relever celui des autres, & à rendre les combats plus intéressans. Ce Diomede après avoir fait des choses si merveilleuses, tremble à l'aspect d'Hector qui triomphe de Diomede, d'Ajax & de Patrocle; qui brûle la flotte des Grecs, qui enleve les armes d'Achille, en un mot qui éclipse tous les autres guerriers. Mais Achille paroît, Hector fuit & est tué.

On trouve un art à peu près semblable dans la maniere dont les Dieux d'Homere agissent. Leurs premiers combats ne sont, pour ainsi dire, que des escarmouches & des essais. Venus combat pour Paris, Minerve pour Diomede, Mars pour Hector. Mais dans la suite tous les Dieux prennent parti, & s'arment les uns contre les autres; Jupiter avec ses foudres les excite au carnage, Neptune souleve les élémens, le Ciel s'embrase, la terre tremble, & Pluton même quitte son trône & sort du sein des enfers.

Je vais maintenant faire quelques observations sur des coûtumes anciennes, à l'égard de la maniere de faire la guerre: ces remarques serviront à justifier les combats d'Homere. J'ai déja fait voir que le Poëte a plutôt suivi les mœurs & les usages du tems, par rapport auquel il a écrit, que du tems où il a vécu. Il ne met ni cavalerie, ni trompettes dans l'armée des Grecs qui assiégent Troye; il est pourtant très-vraisemblable qu'il y avoit des cavaliers du tems d'Homere. Ce n'est pas beaucoup avant le siege de Troye, qu'on com-

mença de nourrir des chevaux dans la Grece. Ces animaux viennent originairement de l'orient, & ſi nous en trouvons un grand nombre, vers ce tems-là, dans les guerres des Iſraélites, c'eſt qu'ils les avoient tiré de l'Aſie. L'uſage d'aller à cheval étoit ſi peu connu dans la Grece quelque tems avant le ſiege de Troye, qu'on y regardoit les Centaures, qui furent les premiers cavaliers, comme des monſtres, moitié hommes & moitié chevaux. Dans le I. livre de l'Iliade, Neſtor dit qu'il a vû des centaures dans ſa jeuneſſe; & dans le II. il eſt marqué que Polypéte nâquit le jour que ſon pere les chaſſa du Pelion, & les contraignit de ſe refugier dans les déſerts de l'Ethique. Les Grecs faiſoient néanmoins alors uſage des chevaux dans les combats; mais c'étoit ſeulement pour tirer des chars. Enſorte que par-tout où Homere parle de chevaux dans ſes batailles, il s'agit toujours d'attelage, & que ce n'étoit que pour cela qu'on s'appliquoit à les dompter. Cependant du tems d'Homere l'exercice de monter à cheval étoit ſi fort perfectionné, que dans le XV. livre de l'Iliade v. 680. on trouve une comparaiſon tirée d'un homme extraordinairement adroit, qui conduit trois chevaux à la fois, & les monte ſucceſſivement, en ſautant de l'un ſur l'autre avec une agilité extrême.

Si nous conſidérons d'ailleurs combien les gens de guerre eſtimerent les chevaux, lorſque ces nobles animaux commencerent à paroître dans la Grece, nous ceſſerons d'être ſurpris des louanges extraordinaires qu'Homere leur donne. Il les met en quelque ſorte en parallele avec les hommes. C'eſt que la rançon

d'un cheval étoit alors égale à celle d'un homme.

Il paroît que les chars étoient alors fort bas. Car nous voyons ſouvent dans l'Iliade, qu'un guerrier debout ſur ſon char eſt tué d'un coup de ſabre par un homme à pied, & en eſt quelquefois aſſommé d'un coup ſur la tête. Et comme les guerriers montoient ſur leur char & en deſcendoient dans un inſtant & ſans peine, il eſt probable que le char étoit ouvert par derriere. Il falloit que les roues fuſſent très-petites : car on les mettoit au char, & on les ôtoit, comme on attele & comme on dételle aujourd'hui les chevaux. Dans le v. livre de l'Iliade, Hebé par les ordres de Junon, met à la hâte les roues à ſon char : ce qui a quelque rapport à un paſſage de l'*Exode*, chap. XIV. *Le Seigneur enleva les roues de leurs chars, qui ne purent plus être tirés qu'avec peine.* * Les bords du char étoient auſſi fort peu élevés, puiſque tous ceux qui ſont tués ſur leur char dans l'Iliade ſont toujours renverſés par terre. Un endroit du x. livre prouve que toute la machine étoit petite & légere. Diomede s'étant rendu maître d'un char, délibere s'il le traînera, ou s'il l'emportera ſur ſes épaules. Tout cela s'accorde avec les figures de chars qu'on voit ſur les anciennes médailles. La partie la plus élevée de ces chars eſt plus baſſe que la croupe des chevaux ; les roues le ſont encore plus, & les héros qui ſont debout ſur ces chars, n'ont que les ge-

* Ce paſſage eſt autrement dans la Vulgate, qui porte, *Et ſubvertit rotas curruum, ferebaturque in profundum.* M. Pope a ſuivi la verſion angloiſe : *The Lord took off their chariot wheels, ſo that they drove them heavily.*

noux cachés. Ceci peut ſervir à réfuter certains critiques, qui reprochent à Homere d'avoir ſouvent fait combattre lâchement ſes héros derriere leurs chars, ce qui pourtant ne devoit pas être plus honteux alors, qu'il le ſeroit aujourd'hui à nos cavaliers de mettre pied à terre dans un combat, lorſque cela eſt à propos. Il y avoit ordinairement deux hommes ſur un char, dont l'un étoit le conducteur. Le char étoit attelé tantôt de deux, tantôt de trois, tantôt de quatre chevaux : d'où il arrivoit que quand un des chevaux étoit tué, le guerrier ne laiſſoit pas encore de combattre, lorſqu'il lui en reſtoit encore deux ou trois. Mais quelquefois auſſi jugeoit-il à propos de ſe retirer.

Leurs épées étoient des ſabres tranchans ſans pointe, & ils ne pointoient jamais qu'avec les lances : ces lances ſervoient à percer l'ennemi de près, & quelquefois on les lançoit comme des javelots. C'eſt une choſe ſurprenante, que la force avec laquelle on lançoit les dards & les javelines, juſqu'à percer de part en part un homme armé de ſa cuiraſſe, comme on le voit ſouvent dans l'Iliade. La cuiraſſe étoit ordinairement d'airain, & la pointe des lances & des javelots étoit de fer, & quelquefois d'airain auſſi. C'eſt pourquoi Homere donne le nom d'*airain* à toute l'armure d'un héros, comme il donne le nom d'*yvoire* à la bride d'un cheval, parce que l'yvoire en étoit un ornement. Il y a pluſieurs paſſages dans Homere, qui prouvent que la pointe des lances étoit quelquefois d'airain ; telle étoit la lance d'Heſtor (Iliade l. VI. vſ. 320.) Pauſanias dans ſes *Laconiques* avance comme une

choſe certaine, que les armes des anciens, ſoit offenſives, ſoit défenſives, étoient d'airain. Il aſſûre en même tems que la lance d'Achille conſervée de ſon tems dans le temple de Minerve, étoit garnie d'airain aux deux bouts, & que le ſabre de Merion, que les Nicomédiens gardoient dans le temple d'Eſculape, étoit tout entier du même métal. Quoi qu'il en ſoit, nous avons encore aujourd'hui des exemples de cette vigueur incroyable à lancer des javelines. Les Turcs & les Arabes percent une planche épaiſſe avec des dards d'un bois fort dur; ce qui vient de ce qu'ils ſont accoûtumés de bonne heure à cet exercice, comme l'étoient les anciens, & que la pratique continuelle entretient & augmente leur force & leur agilité.

Les anciens avoient auſſi la force & l'adreſſe de lancer les pierres d'un poids énorme, & c'étoit un exercice ordinaire des Grecs & de tous les orientaux. Cette maniere de combattre n'eſt donc point une pure fiction dans l'Iliade, comme quelques-uns ſe l'imaginent. * S. Jerôme dit que c'étoit un ancien uſage dans la Paleſtine, d'avoir dans les bourgades & dans les villages de groſſes pierres rondes, très-peſantes, pour exercer & éprouver la force des jeunes gens, & que de ſon tems cet uſage duroit encore. On a auſſi cette coûtume dans

* *Mos eſt in urbibus Paleſtinæ, & uſque hodiè per omnem Judæam vetus conſuetudo ſervatur, ut in viculis, oppidis, & caſtellis, rotundi ponantur lapides graviſſimi ponderis, ad quos juvenes exercere ſe ſolent, & eos pro varietate virium ſublevare, alii ad genua, alii ad umbilicum, alii ad humeros, ad caput, nonnulli ſuper verticem, rectis junctiſque manibus, magnitudinem virium demonſtrantes, pondus aſſe tollunt.*

quelques endroits de l'Ecoſſe, & pour cela il y a de groſſes pierres devant la porte des grandes maiſons qu'on appelle *putting-ſtones*.

Il eſt à propos de faire encore une réflexion qui peut ſervir à juſtifier pluſieurs endroits de l'Iliade. Avant l'invention des armes à feu, la bravoure avoit bien plus d'occaſion de ſe ſignaler dans les batailles. La maniere dont on fait aujourd'hui la guerre, ſemble mettre tous les hommes de niveau. Un ſoldat quel qu'il ſoit, peut aujourd'hui ſe ſervir tellement de ſon ſabre & de ſon fuſil, qu'il tuera un ennemi plus fort & plus vigoureux que lui. Mais autrefois, quand l'un des deux combattans étoit moins fort que l'autre, ce n'étoit point pour lui un deshonneur de fuir le combat. Cela nous paroîtroit aujourd'hui une lâcheté extrême; & lorſque nous voyons les héros de l'Iliade refuſer de ſe battre avec d'autres héros plus forts qu'eux, nous regardons cela comme un défaut de courage. Mais les maximes de la bravoure doivent être fondées ſur la raiſon; & il ſemble que dans ce cas la lâcheté auroit été plutôt du côté du plus fort, qui auroit conſenti de ſe battre contre le plus foible. Il eſt auſſi à remarquer qu'avant l'uſage des armes à feu, on avoit plus de loiſir dans les combats, & que les héros pouvoient aiſément ſe parler les uns aux autres.

Les anciens guerriers avoient coûtume de dépouiller les vaincus; & de leur enlever leurs armes, après les avoir tués: ſans cela la victoire ne ſembloit pas complette. Quelques critiques modernes ont cru qu'ils agiſſoient ainſi par un lâche motif d'intérêt, en quoi ils ſe ſont trompés. Peut-être que les armes, qui

au commencement du monde, lorſque les hommes commencerent à exercer le métier de la guerre, devoient être d'une grande rareté & d'un prix exceſſif, firent naître cet uſage, qui dans la ſuite devint un point d'honneur ; comme c'en eſt un aujourd'hui d'enlever un étendard. Moïſe & David parlent ſouvent du plaiſir de dépouiller un ennemi : on conſervoit ces dépouilles, comme de glorieux monumens, & la religion les conſacroit dans les temples.

Le lecteur peut voir aiſément que je traite ces articles ſelon qu'ils me viennent dans l'eſprit. Ces réflexions peuvent conduire à pluſieurs autres obſervations meilleures ſur Homere, que la lecture de ſes ouvrages fera naître.

DISSERTATION

SUR

LA DURÉE DU SIEGE DE TROYE.

Par M. l'Abbé BANIER. *

LE ſentiment de ceux qui font durer le ſiege de Troye pendant dix ans eſt ſi ancien, ſi univerſellement reçu, & appuyé d'un ſi grand nombre de témoignages, qu'on l'auroit cru entiérement hors d'atteinte. Lors même qu'on s'efforça dans les dernieres critiques qu'on a fait des deux poëmes d'Homere, de prouver que cette opinion étant ſuppoſée vraie,

* *Cette Diſſertation eſt tirée des* Mémoires de Littérature *de l'Académie Royale des Inſcriptions, & Belles-Lettres, Tom. VI. pag.* 425. & *ſuiv.*

il

Il en réſultoit pluſieurs abſurdités contre l'Iliade, je jugeai qu'il étoit aſſez aiſé d'y répondre ſans abandonner une tradition ſi conſtante. M. Fourmont a penſé autrement ; il a cru que les objections qu'on faiſoit contre ce poëme ſeroient ſans replique, ſi les Grecs avoient demeuré dix ans au ſiege de Troye, & qu'ainſi on ne pouvoit y répondre ſolidement qu'en rejettant l'opinion commune, qu'il croit avoir été ſuivie ſans fondement ; & il prouve que les Grecs qui étoient en Aſie depuis pluſieurs années occupés à différentes expéditions, n'arriverent devant Troye que trois ſemaines ou un mois avant la querelle d'Achille, qui arriva au commencement de la dixieme année après leur debarquement du port d'Aulide. Mais ſi les cenſeurs d'Homere lui repliquoient qu'on ne peut donc ſauver les abſurdités qu'ils croient trouver dans l'Iliade, qu'en abandonnant une opinion qu'il leur ſeroit aiſé de prouver être la ſeule qu'on puiſſe ſuivre raiſonnablement, il n'y auroit rien à dire à leur critique. Ainſi j'ai cru qu'on ne devoit pas donner cet avantage aux critiques d'Homere.

J'ai donc deux choſes à prouver dans cette Diſſertation : la premiere, que les Grecs n'ont pris Troye qu'à la dixieme année du ſiege : la ſeconde, que dans cette ſuppoſition on peut répondre aux difficultés qu'on a fait contre l'Iliade. M. Fourmont & moi nous tendons au même but, quoique par différentes routes, puiſque notre deſſein eſt de prouver, que c'eſt ſans aucun fondement qu'on a attaqué avec tant de chaleur les deux poëmes d'Homere.

Je dois avertir ſeulement, avant que d'entrer en matiere, que par le mot de ſiege je n'entends point une circonvallation dans les for-

mes, ni des travaux qui aient entiérement inveſti la ville de Troye ; puiſqu'en ce ſens-là elle ne fut jamais véritablement aſſiégée, ayant toujours conſervé une libre communication du côté du mont Ida : je prétends ſeulement que l'armée des Grecs fut campée pendant près de dix ans ſur le rivage de Sigée, où on tira les vaiſſeaux à ſec ; & que quelques détachemens qu'on ait fait pendant un ſi long ſéjour, le camp ne fut jamais entiérement abandonné, comme je le prouverai dans la ſuite.

Qu'il me ſoit permis maintenant, avant que d'entrer plus avant en matiere, de faire quelques réflexions qui m'ont paru néceſſaires. Je conviens que la longue poſſeſſion où eſt une opinion d'avoir le plus grand nombre de preuves en ſa faveur, n'eſt pas toujours un titre ſuffiſant pour en garantir la vérité, ni nous obliger à la ſuivre ; que la plûpart des hommes aiment ſouvent mieux ſuivre un ſentiment reçu, que de ſe donner la peine d'examiner les raiſons qui l'ont fait ſuivre : qu'en matiere de critique on doit plutôt peſer les ſuffrages que les compter. Mais on doit m'avouer auſſi que pour établir un ſentiment contraire, il ne ſuffit pas d'avoir des preuves négatives, & de trouver dans la tradition reçue des circonſtances qui ſemblent en diminuer la vraiſemblance, puiſque l'éloignement des tems, la différence des mœurs & des coûtumes, & la perte de pluſieurs ouvrages qui pourroient décider la queſtion, nous laiſſent dans l'impoſſibilité de démêler la vérité d'avec les fictions : que l'équité demande qu'on ait aſſez d'indulgence pour ceux qui nous ont précédé, & dont le ſentiment a paſſé juſqu'à nous par une tradition conſtante, pour croire qu'ils ne

l'ont pas ſuivi ſans examen ; & qu'enfin il y a lieu de croire que ſi l'opinion contraire à la durée du ſiege de Troye avoit été ſoûtenable, quelques critiques n'auroient pas manqué de l'abandonner, afin de ne pas ſuivre un ſentiment, qui pour être trop généralement cru, ne diſtingue guere ceux qui le ſoûtiennent.

Ces principes ainſi poſés, que doit-on penſer des preuves qu'on apporte pour prouver que les Grecs ne deſcendirent dans la Troade, qu'au commencement de la dixieme année après leur départ d'Aulide ? J'ai trouvé dans la Diſſertation de M. Fourmont des conjectures ingénieuſes, beaucoup d'art pour affoiblir les preuves qui ſont contre lui ; mais je n'y ai remarqué aucune autorité poſitive, aucun témoignage aſſez formel pour établir une opinion auſſi ſinguliere. Je dis plus, tous les paſſages qu'il rapporte, préſentent une idée ſi claire d'un ſiege de dix ans, qu'on ne ſauroit douter que ce ne ſoit là l'opinion de ceux dont ils ſont tirés. Comme on convient que le ſentiment que je défends eſt le plus généralement ſuivi, il eſt inutile d'étaler ici une foule de témoignages dont on ne feroit pas grand cas. On me repliqueroit que les auteurs ſe ſont copiés les uns les autres, & ſe ſont laiſſés aller au torrent ſans approfondir le fond de la queſtion. Si on pouvoit remonter par une tradition ſuivie au tems même de l'expédition des Grecs dans l'Aſie, on découvriroit ſans peine la vérité ; mais comme la choſe n'eſt pas poſſible, le plus ancien des auteurs qui en parlent étant poſtérieur de quelques ſiecles à cet événement, c'eſt à lui qu'il faut s'en rapporter, puiſqu'il doit ſeul décider la queſtion : cepen-

dant comme on rapporte le témoignage des auteurs qui l'ont ſuivi, dans le deſſein de les affoiblir, je vais ſuivre cette tradition, & faire voir que ces auteurs tant poëtes qu'hiſtoriens, ont véritablement cru que les Grecs avoient campé dix ans près de Troye.

Premiere Partie.

Commençons par Virgile, après avoir remarqué que pour bien juger de l'opinion d'un auteur, il ne ſuffit pas d'en détacher quelques morceaux qui peuvent recevoir différentes interprétations, & qu'il faut le ſuivre pas à pas pour voir ſûrement ce qu'il penſe. Ces deux vers du 11 liv. de l'Enéide vſ. 13. & 14.

Fracti bello, fatiſque repulſi
Ductores Danaûm, tot jam labentibus annis.

ſont tirés du diſcours que fait Enée à Didon; & il eſt clair que ce prince parle là de la longueur du ſiege qui avoit enfin rebuté les Grecs, & les avoit obligé de décamper : & il y auroit de l'abſurdité dans le commencement de cette narration, ſi le ſiege n'avoit duré que trois ſemaines ou un mois. Je ſais bien qu'en diſtinguant la guerre que firent les Grecs dans différentes parties de l'Aſie, d'avec le ſiege de la capitale de Priam, on peut appliquer ce paſſage à cette guerre; mais ſi l'on veut joindre ici la réflexion que fait le même Enée dans la ſuite de ce diſcours, vſ. 195. & ſuiv. du même livre, on ſera aiſément convaincu qu'il parle du ſiege, & non pas des autres expéditions que quelques troupes détachées du camp firent dans les provinces voiſines. Voici ce paſſage.

Talibus inſidiis, perjurique arte Sinonis

Credita res, captique dolis lacrymisque coactis,
Quos neque Tydides, nec Lariſſæus Achilles,
Non anni domuere decem.

Car il eſt évident qu'Enée parle en cet endroit du ſiege de la ville, & le *QUOS* doit s'entendre des Troyens, auxquels un ſiege de dix ans avoit été moins funeſte que le diſcours artificieux de Sinon; & la penſée de Virgile n'auroit pas la juſteſſe qu'elle a, s'il s'agiſſoit là d'une guerre faite dans des provinces éloignées, qui auroient peu fatigué les Troyens. Auſſi ce Poëte toujours uniforme avoit fait dire à ſon héros au commencement du même diſcours, lorſqu'on s'apperçut que les Grecs étoient décampés, & que les Troyens étoient ſortis en foule pour aller viſiter leur camp: vſ. 26.

Ergo omnis longo ſolvit ſe Teucria luctu.

Ce qui ſeroit ridicule ſi ce ſiege n'avoit duré que quelques ſemaines. Ce ſont ces paſſages qui donnent plus de force à celui où il eſt dit, qu'Hector avoit différé la priſe de Troye juſques à la dixieme année: Enéide liv. IX. vſ. 155.

Decimum quos diſtulit Hector in annum.

Il n'y auroit pas de ſens à donner à un général la gloire d'avoir défendu ſa capitale pendant dix ans, ſi elle n'avoit été aſſiégée que deux ou trois mois. Le ſentiment d'Ovide ſur la durée du ſiege de Troye n'eſt pas plus douteux que celui de Virgile. Il ſuffit pour en juger, de faire une analyſe du XIIe. livre des Métamorphoſes.

Les Grecs, dit ce Poëte, ſont arrêtés en Aulide par le crime d'Agamemnon: le ſacrifice d'Iphigenie appaiſe les Dieux: un vent favo-

rable les fait sortir de ce port, & ils arrivent heureusement près du Promontoire de Sigée: les Troyens s'opposent à leur descente: on y livre un rude combat: Achille cherche Hector pour terminer la guerre par sa mort; mais cette mort étoit différée jusqu'à la dixieme année vs. 76. & 77.

Decimum dilatus in annum
Hector erat.

Il y eut donc dix ans de ce combat à la mort d'Hector. Ce combat, continue Ovide, fut suivi d'un long repos: vs. 146. & 147.

Hic labor, hæc requiem multorum pugna dierum
Attulit: & positis pars utraque substitit armis.

Et dans le XIII. liv. vs. 207. & suiv. il dit de même,

Post acies primas, urbis sub mœnibus hostes
Continuere diù, nec aperti copia Martis
Ulla fuit: decimo demùm pugnavimus anno.

Voilà dix ans bien nettement marqués entre le premier combat donné sous les murs de Troye, & les combats de la dixieme année. Peut-on dire après cela, que cette bataille ne fut donnée qu'à la dixieme année? Les Grecs se retirent-ils d'auprès de Troye? abandonnent-ils le rivage? nullement. On se retranche, on se fortifie des deux côtés, & chacun songe à se mettre à couvert des surprises de son ennemi: Metam. l. XII. vs. 148. & 149.

Dumque vigil Phrygios servat custodia muros,
Et vigil Argolicas servat custodia fossas.

Sont-ce là les précautions dont on use quand on veut abandonner un siege? Mais, dira-t-on,

Ovide paſſe enſuite de ce récit aux avantures de la dixieme année. Quand cela ſeroit, on ſait que le but de ce poëte dans ſes Métamorphoſes, eſt de chercher les événemens où il y a du ſurnaturel; & n'ayant rien trouvé de ce genre dans les petits combats qui ſe donnerent apparemment pendant le ſiege, il paſſe tout d'un coup à la dixieme année, où paroiſſent ces grands événemens qu'Homere décrit avec tout le merveilleux de la poëſie. Mais il n'eſt pas vrai même qu'Ovide n'ait rien dit de tout ce qui s'eſt fait pendant cet intervalle; puiſqu'immédiatement après ce combat il dit qu'ils ſe retrancherent, comme on vient de le dire, & ce fut alors qu'Ulyſſe travailla à fournir l'armée de vivres & de munitions, ainſi que le raconte le même Poëte. Il ajoute encore à ce détail, que pendant cet intervalle arriva la fête de Minerve, qu'Achille célébra paiſiblement dans le camp avec les autres Grecs; ce qui prouve qu'il demeura lui-même long-tems dans le camp, avant que d'aller faire les expéditions dont nous parlerons dans la ſuite : *ibid.* vſ. 150. & 151.

Feſta dies aderat, qua Cygni victor Achilles
Pallada mactatæ placabat ſanguine vaccæ.

Ovide négligeant les autres avantures du ſiege, paſſe pour la raiſon que j'ai dit, à la mort d'Achille; mais il n'oublie pas de dire que cette mort n'arriva que dix ans après le premier combat donné ſur le rivage, & que Neptune avoit différé juſqu'alors la vengeance de ſon fils : vſ. 580. & ſuiv.

At Deus æquoreas qui cuſpide temperat undas,
In volucrem corpus nati Stheneleida verſum
Mente dolet patria : ſævumque peroſus Achillem,

Exercet memores, plus quam civiliter, iras.
Jamque ferè tracto duo per quinquennia bello,
Talibus intonsum compellat Smynthea dictis, &c.

Il y avoit donc dix ans, selon Ovide, que Cygnus étoit mort lorsque Neptune intéressa Apollon dans sa vengeance : le siege a donc duré tout ce tems-là, puisque le Poëte suppose par-tout que l'armée ne s'étoit point retirée depuis le premier combat. Et ce Poëte a raison de faire dire à Ulysse, liv. XIII. vs. 225. & suiv.

Quid facitis? quæ vos dementia, dixi,
Concitat, ô socii, captam dimittere Trojam?
Quidve domum fertis decimo nisi dedecus anno?

J'ajouterai peu de réflexions aux autres autorités que M. Fourmont rapporte dans sa Dissertation : il y en a de si formelles, qu'il n'a pas même cru qu'on pût les affoiblir. Hector dans Euripide reproche à Rhésus qu'il vient bien tard au siege de Troye ; le prince Thrace lui répond qu'il est encore tems, puisque depuis dix ans on ne finit rien. Ce passage peut-il avoir un sens raisonnable, s'il ne s'agissoit là d'un siege où il étoit attendu depuis plusieurs années ?

Je ne ferois pas valoir l'autorité de Strabon, qui parlant, liv. XIV, des villes qu'Achille prit sur les alliés des Troyens, dit formellement que ce jeune héros voyant que les Troyens se défendoient trop long-tems dans leur ville, abandonna le siege avec ses troupes pour aller faire d'autres conquêtes : Οἱ δὲ περὶ τὸν Ἀχίλλεα τειχήρεις ὁρῶντες τοὺς Ἰλιέας καλαρχὰς, ἔξω ποιεῖσθαι τὸν πόλεμον ἐπεχείρησαν : ce qui prouve que les Grecs étoient alors devant Troye : qu'Achille s'en détacha seul ; & que les conquêtes que M. Fourmont appelle la guerre de

Troye, ſont du même tems que le ſiege, & par conſéquent que ſa diſtinction entre la guerre & le ſiege eſt ſans aucun fondement. Je ne parlerois pas même des deux époques des Marbres de Paros, qui mettent dix ans de différence entre le commencement du ſiege & la priſe de la ville; l'une de ces deux époques tombant ſur la 13e. année du regne de Mneſthée Roi d'Athènes, & l'autre ſur la 23e., ce qui fait dire ſi poſitivement au philoſophe Themiſtius, en combien de tems a-t-elle été priſe? en dix ans, πόσου χρόνου τὸ Ἴλιον ἑάλω; δέκα ἔτεσιν: je ne ferois pas valoir, dis-je, toutes ces autorités, quelque reſpectables qu'elles ſoient, ſi on n'avoit voulu inſinuer qu'on ne pouvoit citer que des Poëtes pour l'opinion que je ſoûtiens: je permets même à mon adverſaire de n'en faire aucun cas, pourvû qu'il veuille faire quelque attention aux témoignages d'Homere, qui après tout doit ſeul décider notre controverſe.

Quoique ce Poëte n'ait pas fait l'hiſtoire du ſiege de Troye; mais ſeulement celle de la colere d'Achille & de ſes funeſtes effets, cependant comme il a eu ſoin d'inſtruire ſon lecteur de ce qui arriva après que ſon héros fut appaiſé, qu'il ne lui laiſſe pas ignorer que les Grecs victorieux ſaccagerent enfin cette ville; il a avec la même adreſſe ramené dans ſon poëme par le moyen des épiſodes & des harangues, une grande partie de ce qui s'étoit paſſé à ce ſiege avant que ce jeune héros ſe fut ſéparé du reſte de l'armée; & c'eſt dans ces harangues & dans ces épiſodes qu'il répéte tant de fois que le ſiege avoit duré pluſieurs années, que j'ai de la peine à comprendre comment M. Fourmont a fermé les yeux ſur tous ces paſſages. Aga-

memnon dans le discours qu'il fait aux Grecs, Iliade liv. 11, leur fait voir la honte qu'il y a que des ennemis si inégaux en nombre les aient arrêté si long-tems. » Neuf années en-» tieres du grand Jupiter, ajoute-t-il, se sont » déja écoulées, le bois de vos vaisseaux est » pourri, nos cordages usés, & nous nous con-» sumons après une entreprise, que nous avons » fait avec tant d'éclat, & qui ne sauroit être » terminée. » Ulysse prenant la parole quelques momens après, parle encore plus formellement de la durée du siege : » Il y a, dit-il, déja » neuf ans entiers que nous attendons *ici*, c'est » pourquoi je pardonne aux Grecs s'ils se laissent » dévorer à l'ennui . . . mais pourtant il se-» roit bien honteux d'y avoir été si long-tems, » & de perdre le fruit de tant de travaux. » Mes amis, prenez donc courage & demeu-» rons encore, afin que nous sachions si les » prophéties de Calchas sont vraies ou fauf-» ses. » Cette prédiction étoit celle que ce devin avoit fait au port d'Aulide, à l'occasion de ce dragon qui avoit dévoré dans un nid neuf petits avec leur mere, & dans laquelle il promettoit que la ville seroit prise après neuf ans ; ce qu'Ovide a exprimé ainsi : liv. XII. vs. 21.

Atque novem volucres in belli digerit annos.

Nestor dit plus bas, *après avoir été ici tant d'années.* Qu'on fasse attention au lieu où cette harangue fut faite, qui étoit le camp des Grecs ; & ce mot *ici* ne peut avoir d'autre rapport qu'à celui dont je parle, sans quoi ces paroles n'auroient ni le sens, ni la force qu'elles doivent avoir. *Il y a neuf ans que nous sommes ici, que nous y sechons d'ennui*, c'est-à-dire, dans le même camp, dans nos retran-

chemens, en un mot près de Troye. Le même Poëte repréſente Iliade liv. III. Helene, pendant qu'on donnoit la premiere bataille depuis la colere d'Achille, brodant une belle toile, où elle avoit, dit-il, tracé tous les combats qui s'étoient donnés pour elle ſous les murs d'Ilion; il y avoit donc déja long-tems que les Grecs étoient là. Andromaque parlant à Hector qui étoit rentré à Troye pendant le premier combat, dit » que ſa mere autrefois » priſe par Achille, après qu'il eut ſaccagé la » ville capitale de ſon royaume, fut menée » dans le camp, où après avoir été long- » tems captive, elle fut renvoyée à Thèbes, » où elle étoit morte depuis pluſieurs années. » Le camp des Grecs étoit donc toujours demeuré ſur le bord de la mer; c'étoit le rendez-vous général, où l'on amenoit les captifs, où l'on apportoit toutes les dépouilles des ennemis, & Achille y venoit ſouvent lui-même après ces conquêtes: & cette idée regne tellement dans les deux poëmes d'Homere, qu'il n'y a qu'à les lire pour s'en convaincre. La même Andromaque dit, liv. VI, à Hector, qu'Ajax & les deux Atrides avoient tenté trois fois de ſurprendre Troye par un endroit foible, ſans pouvoir y réuſſir. Tout cela eſt dit dans le premier combat que décrit Homere.

Le Devin Polydamas exhortant liv. XVIII. les Troyens le jour qu'Achille réconcilié paroît dans le camp, à ſe mettre à couvert ſous leurs retranchemens; Hector lui repond, *Eh quoi! nous irons-nous renfermer dans Troye? Eh! n'êtes-vous pas las d'avoir été ſi long-tems dans ſes tours!* Ce n'étoit pas depuis la querelle d'Achille qu'ils avoient été enfermés dans Troye, puiſqu'ils étoient ſortis tous les jours,

& avoient même couché dans le champ de bataille ; c'étoit dans les premieres années qu'ils n'oſoient preſque ſortir de leurs portes : c'étoit pendant ce tems-là qu'ils avoient conſumé toutes leurs richeſſes, comme le dit Hector dans le même livre, & avoient ſouffert tous ces maux, qui n'empêcherent pas les conſeillers de Priam de dire liv. III. en voyant Helene, qu'il ne falloit pas s'en étonner, puiſqu'on les avoit enduré pour une ſi belle femme. C'eſt cette même Helene pour laquelle les généraux des alliés diſent au commencement de l'Iliade, *que tant de Grecs étoient déja morts ſous les murs d'Ilion.*

Achille ayant reçu dans ſa tente les généraux Grecs qui venoient lui offrir des préſens de la part d'Agamemnon, dit aux envoyés, que pendant qu'il étoit allé conquérir tant de villes, il étoit toujours venu porter le butin aux pieds de ce général qui ſe tenoit tranquillement dans ſa tente, en recevoit une partie pour lui, & diſtribuoit le reſte aux officiers & aux ſoldats. Agamemnon étoit donc toujours reſté dans le camp, qui étoit près du promontoire de Sigée. Ce que ce même héros ajoute enſuite, eſt encore plus fort : il ſe moque de la précaution qu'avoit pris ſon ennemi depuis ſa retraite, de faire fermer le camp d'une forte muraille, pour ſe mettre à couvert des inſultes d'Hector. *Tant que j'ai combattu*, dit-il, liv. IX, *à la tête des Grecs, jamais le terrible Hector n'a oſé tenter le combat loin des murailles ; à peine oſoit il ſortir des portes Scées, & s'avancer juſqu'au chêne ;* ce qui prouve également, & la durée du ſiege, & qu'Achille lui-même y avoit ſouvent combattu avant que de s'être retiré dans ſa tente.

Ce que je viens de citer de l'Iliade, prouve clairement qu'Homere a cru que les Grecs avoient été

dix ans au ſiege de Troye; ce que je vais rapporter de l'Odyſſée, achevera de lever tous les doutes que la critique la plus ſubtile pourroit former.

Neſtor parlant à Telemaque, Odyſſée liv. III, des avantures de la guerre qui venoit d'être terminée, diſtingue les combats de campagne qui ſe donnerent ſous la conduite d'Achille, de ceux qui ſe donnerent devant Troye ſous les ordres d'Agamemnon; & il ajoute enſuite par rapport à ce dernier article, *Neuf années entieres ſe paſſerent de notre part à machiner la ruine de Troye par toutes ſortes de ruſes de guerre, & encore après ces neuf années le fils de Saturne ne nous en accorda qu'à peine une heureuſe fin.* Peut-on rien ſouhaiter de plus poſitif pour la durée du ſiege? Voici cependant quelque choſe de plus fort. Ulyſſe parlant à Eumée, dit Odyſſée liv. XIV, *Nous fimes la guerre néuf années entieres dans les plaines d'Ilion; & la dixieme année après avoir ſaccagé cette ſuperbe ville de Priam, nous nous embarquâmes pour retourner chacun dans ſon pays.* Dira-t-on que par les plaines d'Ilion on entend tout le royaume de Priam? du moins n'y aura-t-il rien à repliquer à ce que dit Mercure à Calypſo: *Jupiter*, dit-il à cette Déeſſe, Odyſſée liv. V, *m'envoie ici pour vous dire, que vous avez auprès de vous le plus malheureux de tous ceux qui ont combattu neuf années entieres ſous les remparts de la ville de Priam, & qui après l'avoir ſaccagé la dixieme année, ſe ſont rembarqués pour retourner chez eux.*

Je ne vois pas qu'on puiſſe douter après cela du ſentiment d'Homere ſur la durée du ſiege de Troye: & quand on voudroit affoiblir quelques-uns des paſſages que je viens de citer, il eſt conſtant qu'ils forment tous enſemble une démonſtration à laquelle il eſt impoſſible de ne pas ſe rendre. Dira-t-on après cela que l'opinion que je ſoûtiens,

eſt un deſſein concerté contre Homere pour trouver des abſurdités dans ſon Iliade ? il faudroit qu'il eut affecté lui-même de jetter dans tant d'endroits les ſemences de ce prétendu ridicule, que des cenſeurs modernes ont cru y voir.

Mais, dit M. Fourmont, tout ce que décrit Homere, ſe paſſe la dixieme année; & ſi le ſiege avoit duré dix ans, nous en ſaurions quelque choſe. J'avoue que je ſuis ſurpris qu'un habile homme qui connoît parfaitement Homere, & qui l'a ſi bien défendu, faſſe cette objection. Homere n'ayant pris pour le ſujet de ſon poëme que les effets de la colere d'Achille, n'a dû raconter que ce qui s'eſt paſſé juſqu'à ſa réconciliation; & par conſéquent les événemens qui l'avoient précédé ſont étrangers à ſon ſujet. Cependant ce Poëte n'a pas laiſſé de rappeller une partie des choſes qui étoient arrivées avant l'ouverture de ſon ſujet; & par-là il ne laiſſe aucun lieu à l'objection. La plûpart des paſſages que je viens de citer, ſe rapportent à des tems bien éloignés de l'incident qui lui a ſervi à former ſa fable. En voici pluſieurs autres où Homere dit la même choſe: Enée dit à Lycaon, Iliade liv. xx, qui vouloit l'obliger d'aller ſe préſenter devant Achille réconcilié; *Pourquoi voulez-vous me forcer à aller malgré moi combattre le fils de Pelée ? Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai éprouvé ſa valeur. Je combattis autrefois contre lui, lorſqu'il attaqua nos troupeaux ſur le mont Ida, où la Déeſſe Minerve lui donna une victoire ſignalée ſur les Troyens.* Le même Poëte fait dire à Achille, liv. xxi, qu'il avoit fait autrefois priſonnier Lycaon fils de Priam, qu'il avoit ſurpris dans un jardin de ſon pere, où il faiſoit couper un figuier ſauvage, & qu'il l'avoit envoye captif

dans l'iſle de Lemnos ; tout cela autour de Troye, dans les vergers & les héritages de Priam. Hécube, liv. XXIV, ſe plaint de la cruauté d'Achille, qui avoit fait priſonniers pluſieurs de ſes enfans autour de Troye, & les avoit envoyé à Samos, à Imbros, ou dans d'autres pays. Achille lui-même, comme je l'ai déja dit ailleurs, fait entendre que, tandis qu'il avoit été au ſiege, jamais Hector n'avoit oſé avancer juſqu'au chêne. Le même Poëte dit dans l'Odyſſée, qu'Helene avoit reconnu Ulyſſe qui étoit entré comme un eſpion dans Troye ; cet événement n'eſt pourtant pas dans l'Iliade : Helene elle-même eſt repréſentée dans la premiere bataille, après la diſpute d'Achille avec Agamemnon, traçant ſur une toile tous les combats qui s'étoient déja donnés pour elle ſous les murs d'Ilion, comme je l'ai déja remarqué. En un mot, Homere inſinue en tant d'endroits tout ce qui s'étoit fait devant Troye avant la ſéparation d'Achille, que je ne puis encore une fois comprendre ſur quel fondement on a fait l'objection que je réfute ici.

Il eſt inutile après cela de citer Darès de Phrygie, qui fait le journal de tout ce qui eſt arrivé pendant un ſi long ſiege ; des ſorties, des combats, des treves, des ambaſſades, des négociations, des embuches dreſſées de part & d'autre : terminant ainſi ſa relation, *pugnatum eſt ad Trojam annis* 10. *menſibus* 8. *diebus* 12.

Dictys de Crète s'explique preſqu auſſi clairement, en diſant qu'on s'occupoit à envoyer chercher des vivres & des armes, à ſe retrancher, à arrêter le progrès des nouvelles fortifications des ennemis, à s'exercer pendant l'hyver à pluſieurs jeux qui étoient propres à tenir les troupes en haleine, *namque*

pro vallo, dit cet auteur, *multitudo universa variis bellandi generibus per duces instructa, hinc jaculis, illinc sagittis certantes, inter sese invicem ad multum diem exercere.* Ovide, Metam. liv. XII, avoue à la vérité, qu'il n'y eut pas de grands combats jusqu'à la dixieme année du siege, *nec aperti copia Martis*; mais ceux qu'une impatiente ardeur n'obligea pas à sortir du camp pour aller faire d'autres conquêtes, comme Achille, ne manquerent pas d'occupation, comme je l'ai déja dit par rapport à Ulysse; ce qui ne peut s'entendre que des travaux du siege, si l'on veut se donner la peine d'examiner le passage dans Ovide, & en peser les expressions, qui se rapportent parfaitement aux autres vers que j'ai déja cité du même Poëte, pag. 342.

Et vigil Argolicas servat custodia fossas, &c.

qui parlent formellement du retranchement qu'on avoit fait au camp des Grecs, *Trojæ sub mœnibus altis; pro vallo* comme dit Dictys de Crète. Comment peut-on après cela dire que les Grecs n'étoient arrivés devant Troye, que quinze jours ou environ avant la querelle d'Achille?

Mais je ne m'apperçois pas que je fais ici un journal trop étendu de ce qui s'est passé devant Troye avant la colere d'Achille: je ne ne m'arrêterai pas si long-tems à la seconde objection. Peut-on concevoir, dit M. Fourmont, qu'une seule ville ait arrêté pendant dix ans une armée florissante, & mille vaisseaux? Je réponds 1°. que le siege n'occupa l'armée entiere qu'à la dixieme année; qu'on fit plusieurs détachemens pour aller subjuguer les autres villes du royaume de Priam, comme Strabon liv. XVI, le dit expressément d'Achille après le IXe. livre de l'Iliade, sans qu'on ait

jamais entiérement abandonné le camp ; & que le camp placé ſur le rivage, où les vaiſſeaux qu'on avoit tiré à ſec, formoient deux lignes, comme le dit Homere en plus d'un endroit, fut toujours le rendez-vous, où ceux qui avoient été détachés venoient eux-mêmes porter les dépouilles & le butin aux pieds d'Agamemnon, qui demeura toujours au camp. Après tout, eſt-il ſurprenant qu'une ville auſſi forte que le devoit être celle dont les Dieux eux-mêmes avoient bâti les murailles, métaphore qui en marque la force ; qui n'étoit point inveſtie, qui recevoit tous les jours des ſecours de troupes & de vivres, dans un tems où l'on n'avoit pas encore inventé ces machines qui ſont l'abrégé des ſieges, ait arrêté pendant dix ans une flotte & une armée qui furent ſouvent diſperſées, & qui ne ſe trouverent réunies qu'au premier combat, & à la dixieme année ? Le ſiege de Ceuta, celui de Veies ſur-tout, & pluſieurs autres ſont pour ma cauſe des exemples, où il n'y a rien à repliquer.

Je pourrois dire ici qu'une des cauſes qui retarderent la priſe de Troye, fut l'accompliſſement de ſes deſtinées. Que l'opinion qui attachoit la ruine de cette ville à certaines fatalités, n'eut pour fondement que quelques oracles obſcurs & mal entendus ; ce n'eſt point de quoi il eſt ici queſtion : il eſt ſûr que cette tradition étoit univerſellement répandue dans les deux armées, & par-là elle devoit augmenter la vigueur des Troyens, & rallentir celle des Grecs, juſqu'à ce qu'enfin elles fuſſent accomplies. Ce qu'on fit pour aller chercher Philoctete à Lemnos, & Pyrrhus à Sciros ; les dangers qu'on courut pour enlever le Palladium, pour empêcher que les chevaux de Rhé-

ſus ne buſſent de l'eau du Xanthe, prouvent l'attention qu'on avoit à ſuivre ces fatalités: & qu'on ne me diſe point que tout cela ſe paſſa la dixieme année, car c'eſt juſtement ce qui prouve que les Grecs ne crurent point pouvoir prendre la ville juſques-là; & que voyant alors les deſtinées accomplies, ils rappellerent toutes leurs troupes pour pouſſer plus vivement le ſiege. Et ce fut ſans doute en cette occaſion, que Polyte qui étoit trop jeune pour avoir vû l'arrivée des troupes & de la flotte entiere au promontoire de Sigée dix ans auparavant, s'écrie qu'il n'avoit jamais vû une ſi belle flotte; ou pour dire la choſe comme elle eſt rapportée dans Homere, c'eſt Iris, ſous la figure de ce Prince, qui dit pour exhorter les Troyens au combat, qu'on n'avoit jamais vû tant de troupes aſſemblées.

On ne ſauroit donc douter après tant de preuves & ſi poſitives, que le ſentiment de toute l'antiquité, & d'Homere ſur-tout, n'ait été que les Grecs ont demeuré dix ans devant Troye; que l'armée Grecque pendant tout cet intervalle, quelques détachemens qu'elle ait fait dans différentes occaſions, n'a jamais abandonné ſes retranchemens & ce camp dont il eſt tant parlé dans l'Iliade; que toutes les conquêtes d'Achille & d'Ajax furent faites pendant ce tems-là, où il faut rapporter l'avanture de Téléphe Roi de Myſie, la priſe de Leſbos, de Thébes, de Lyrneſſe, de Pedaſe, de Helée, de Percoté, d'Adraſtée, de Pythie, d'Aniſſé, de Chryſe, & de pluſieurs autres qui furent le fruit de la valeur d'Achille, qui, ennuyé de la longueur d'un ſiege où il n'y avoit rien de conſidérable à faire pour lors, en fut détaché, comme le dit formellement Strabon liv. XVI, pour aller ſubjuguer les vil-

les alliées aux Troyens. Qu'on ne diſe pas, que ſi on n'y prend garde, on donne vingt ans à cette expédition au lieu de dix, puiſqu'il n'y auroit aucun inconvénient à prendre un parti ſi conforme à Homere, qui fait dire à Helene, liv. XXIV, qu'il y avoit 20 ans qu'elle étoit à Troye; & à Dictys de Crète, qui fait durer les préparatifs l'eſpace de ſept ans: ſyſtême d'ailleurs qui peut lever les difficultés qu'on forme ſur l'âge de Pyrrhus, lorſqu'il arriva à Troye après la mort de ſon pere. Mais je n'ai pas deſſein de traiter aujourd'hui cet article, qui n'entre pas directement dans le plan que je me ſuis propoſé.

Réſulte-t-il de ce ſentiment que je viens d'établir, des inconvéniens contre l'Iliade? Sont-ils auſſi terribles que M. Fourmont le prétend? Ne peut-on répondre aux objections du cenſeur d'Homere, qu'en abandonnant une opinion ſi univerſellement reçue? Ne lui donnons pas ce ſujet de triomphe; car ces difficultés ne ſont pas ſi fortes, même dans mon ſyſtême, qu'on n'y puiſſe facilement répondre: & c'eſt ce que je vais tâcher de faire en peu de mots.

Seconde Partie.

Priam, dit-on, depuis dix ans que le ſiege dure, doit avoir vû tous les généraux Grecs; cependant il ne les connoît pas, & il a beſoin qu'Helene les lui nomme, Iliade. liv. III. Le cenſeur d'Homere devoit bien plutôt conclure, que puiſque tous les autres généraux ſe connoiſſent dans toutes les occaſions, & même au premier combat de l'Iliade, il falloit que le ſiege eût déja duré long-tems. Pourquoi s'attache-t-il à la ſeule perſonne qui étoit diſpenſée par ſon âge & par ſa dignité, d'aſſiſter en perſonne aux différens combats qui s'étoient donnés au-

près de ſes murailles ? Homere repréſente ce prince, liv. XXII, comme un vénérable vieillard, que le grand âge avoit depuis longtems éloigné des combats ; & Virgile lui faiſant prendre les armes le jour que la ville fut ſaccagée, dit, Enéide liv. II. vſ. 509. & ſuiv.

Arma diu ſenior deſueta trementibus ævo
Circumdat nec quidquam humeris, & inutile ferrum
Cingitur, ac denſos fertur moriturus in hoſtes.

Homere lui-même a répondu à l'objection, en diſant que dans l'occaſion dont il s'agiſſoit alors, c'eſt-à-dire, pendant le combat ſingulier de Paris & de Menelas, tous les généraux avoient quitté leurs armes, pour en être les ſpectateurs : une pareille occaſion ne s'étant point rencontrée juſqu'alors, Priam a raiſon d'en profiter, & de demander à Helene les noms de ce grand nombre de héros, qui étoient aſſis ſans défiance près des murailles de la ville.

On objecte en ſecond lieu, que Glaucus & Diomede, liv. VI, ne ſe reconnoiſſent que dans un combat de la dixieme année ; n'avoient-ils pas dû, dit-on, s'être déja rencontrés pluſieurs fois ? Je ne dirai pas, pour réfuter cette objection, qu'ils ne s'étoient peut-être jamais trouvés l'un vis-à-vis de l'autre, ou que couverts de leurs armes ils s'étoient battus ſans ſe reconnoître : je n'ai qu'à répondre en un mot, que Diomede avoit ſouvent été détaché du camp comme quelques autres généraux, ou plutôt que Glaucus n'étoit arrivé à Troye que depuis peu de tems. L'entrée de cette ville étoit toujours libre, comme on le voit dans pluſieurs endroits d'Homere, & il y venoit tous les jours de nouveaux ſecours. Rhéſus, Memnon, & pluſieurs autres, n'y vinrent que dans les derniers tems ; & il

paroît même par le discours que tient Diomede à Glaucus, que ce prince de Lycie, n'étoit venu au secours de Troye que depuis peu de jours, *Qui êtes-vous donc*, lui dit-il, *car avant ce jour je ne vous ai jamais rencontré dans le combat* ?

La troisieme objection n'a pas plus de force que les précédentes. Si le siege de Troye, dit-on, avoit duré dix ans, les Grecs pendant tout ce tems-là, supposé même oisifs, auroient dû affamer la ville. Mais affame-t-on une ville qu'on n'a pas investie, & qui peut être tous les jours ravitaillée par le moyen de ses alliés, qui ont avec elle une libre communication ? Homere insinue trop souvent qu'il y entroit tous les jours de nouveaux secours, pour qu'il soit nécessaire de s'étendre davantage sur ce sujet. Achille suivant le même Poëte, & Ajax suivant Darès de Phrygie, avoient quelquefois surpris les convois, & enlevé les troupeaux qui paissoient sur le mont Ida : mais dans un tems où l'on ne connoissoit point l'art de faire des lignes de circonvallation, & où l'on ne disposoit pas même bien exactement des corps de troupes autour des places, il étoit impossible absolument de couper les vivres. Plusieurs autres villes ont essuyé de longs sieges par la même raison.

La quatrieme objection du censeur d'Homere est sans aucun fondement : les vieillards, dit-on, avoient retenu Hector enfermé jusqu'alors, c'est-à-dire, pendant neuf ans ; où est donc, s'écrie-t-on, ce prétendu héroïsme ? & l'on ne manque pas de traiter ici le Poëte de ridicule. En effet, ajoute M. Fourmont, la supposition est absurde : mais où est l'absurdité ? Qui a dit qu'Hector demeura neuf ans enfermé dans Troye ? Homere ne fait-il pas

dire à Achille, liv. IX, que pendant qu'il étoit au camp, Hector n'oſoit pas paſſer un certain endroit ? Agamemnon ne dit-il pas à Ménélas, liv. VII, pour l'empêcher d'accepter le défi que lui avoit fait ce héros, qu'Achille lui-même l'a ſouvent redouté dans cette lice d'honneur ? Eſt-ce pour avoir demeuré enfermé dans la ville, qu'il en différa la priſe juſqu'à la dixieme année, & qu'il fut toujours regardé comme le rempart de Troye ? ce qui obligea même les Troyens, au rapport d'Homere, de donner à ſon fils le glorieux nom d'Aſtyanax. Ainſi quand le Poëte dit qu'il avoit demeuré enfermé juſqu'alors, il veut dire depuis l'ouverture de la ſcene de l'Iliade juſqu'au moment dont il s'agit. Ne veut-on jamais ouvrir les yeux ſur le caractere de la poéſie, & en particulier ſur celui de l'épopée, qui n'embraſſe qu'un certain tems ? tout ce qui eſt arrivé avant l'événement qui en fait le ſujet, étant étranger au Poëte. Chaque héros dans l'Iliade a ſon jour, il faut bien qu'il y en ait un pour commencer à faire paroître Hector; & quand il auroit fait mille belles actions avant la querelle d'Achille, Homere n'a pas été obligé d'en parler. Demandera-t-on après cela où eſt ce prétendu héroïſme ? qu'on jette les yeux ſur les deux grands tableaux que préſente l'Iliade, & on le découvrira aiſément. On éloigne d'abord Achille ; & Hector paroît : il force les retranchemens, porte le feu juſques aux vaiſſeaux Grecs, & répand par-tout l'horreur & le carnage : Achille paroît enſuite, qui redonne la victoire à ſon parti, & par la mort du redoutable Hector, devient ſupérieur à toute la réputation de ce héros ; & dans ces deux points de vûe on nous repréſente tout ce que la valeur & le courage ont de plus éclatant. Il eſt

bien difficile de jetter les yeux ſur ces ſpectacles, & de n'en être pas frappé.

Le cenſeur d'Homere demande dans la cinquieme objection, pourquoi le Poëte fait le dénombrement des troupes; c'eſt bien tard s'en aviſer, ſi elles ſont là depuis tant d'années. Mais je lui demande à mon tour, quand Homere a-t-il dû le faire ce dénombrement? devoit-il faire précéder à ſon épopée un journal du ſiege de Troye, & prendre la choſe *ab ovo*? On confond toujours dans les nouvelles critiques le Poëte avec l'hiſtorien: Je ne m'étonne plus après cela, qu'on ait tenté de donner une nouvelle Poétique. Ne veut-on point ſe reſſouvenir de ce beau précepte de Petrone: *Non enim res geſtæ verſibus comprehendendæ ſunt, uti hiſtorici faciunt; ſed per ambages Deorumque miniſteria, & fabuloſum ſententiarum tormentum præcipitandus eſt liber ſpiritus, adeo ut furentis animi potiùs vaticinatio appareat, quàm religioſæ orationis ſub teſtibus fides.* Ne voit-on pas que c'eſt ici un nouveau tableau, & qu'Homere a trouvé là une occaſion favorable, pour faire connoître toutes les forces de la Grece, & la plûpart des capitaines, dont il n'aura pas occaſion de parler dans la ſuite de l'Iliade? Qu'on faſſe des critiques ſanglantes de ce dénombrement, qu'on le traite d'inventaire; c'eſt, à mon goût, un épiſode qui ſe ſoûtient parfaitement bien dans ce Poëme, & qui fait mieux ſentir les effets de la diviſion & de la diſcorde; puiſque malgré tant de vaiſſeaux & de capitaines, les Grecs ont toujours le deſſous, tant que l'union & la paix ne regnent pas parmi les chefs.

Je crois qu'il eſt inutile de répondre à la ſixieme objection, dans laquelle on demande ce qu'avoit fait Achille avant la querelle, & à laquelle M. Fourmont a cru ſatisfaire en diſant, *rien de-*

vant Troye ; car je crois que j'y ai assez répondu, en montrant tout ce que ce héros avoit fait, non-seulement dans ses conquêtes particulieres, mais même devant la ville capitale. Il avoit donné un sanglant combat à la descente des Grecs sur le rivage : il avoit, comme je l'ai dit, fait prisonniers les enfans de Priam, qu'il avoit surpris jusques dans les héritages de ce prince : il avoit poursuivi Enée depuis le mont Ida jusqu'à Lyrnesie : il avoit empêché Hector de s'avancer jusqu'au camp des Grecs : en un mot il avoit fait tout ce qui paroît par les différens passages que j'ai cité. Ainsi Virgile a eu raison de l'appeller *regnorum Priami everſorem* : la seule mort d'Hector, l'unique rempart de Troye, peut avoir mérité ce titre à son vainqueur.

C'est ainsi, ce me semble, qu'on peut répondre aux objections que fait le censeur d'Homere contre l'Iliade : ce foible essai suffit pour en sauver toutes les absurdités ; & l'on voit bien que ce n'est pas de la fausseté de l'opinion que je viens d'établir, que dépend la vraisemblance qui doit regner dans l'Iliade, comme le prétend M. Fourmont. Avouons pourtant, qu'il ne trahit point en cela la gloire d'un Poëte qu'il a si bien défendu : il n'a pris le parti d'abandonner le sentiment commun, que pour terrasser plus facilement un adversaire, dont il auroit pû venir à bout sans ce secours, comme on vient de le voir. Mais qu'il m'avoue aussi à son tour, que je n'ai rien donné à la prévention en faveur d'un Poëte de trois mille ans, & qu'il ne pense pas que ceux qui sont de mon avis, se laissent grossiérement tromper par des témoignages qui sont si incontestables.

*Fin du Tome de l'*Introduction.

VA1
1552898